

Heresy

Golden, Christie

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ASSASSIN'S
CREED

HERESY

CHRISTIE GOLDEN



Christie Golden

ASSASSIN'S
— CREED —

HERESY

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Claire Jouanneau

Bragelonne

Prologue

En s'enfuyant à toutes jambes sur l'allée de béton puis sur le gazon impeccable de la terrasse, l'homme, vêtu d'une simple chemise, sentit sur sa peau la fraîcheur nocturne. *Mais pourquoi je suis monté ?* s'alarma-t-il bien trop tardivement. *Je suis fait comme un rat.*

Les Templiers étaient à sa poursuite.

Ils connaissaient sa position. Et ils savaient tout comme lui que, hormis l'ascenseur et les deux escaliers qu'ils venaient d'emprunter avec une froide détermination, la terrasse n'avait aucune autre issue.

Réfléchis. Réfléchis !

Cela lui avait sauvé la vie plus d'une fois. Il s'était toujours appuyé sur la logique, la rationalité et l'analyse pour résoudre les épreuves que la vie, dans toute sa fantaisie et son sadisme, avait mises sur son chemin. Mais, dans le cas présent, cela ne lui serait d'aucune utilité.

Un coup de feu assourdissant claqua derrière lui. *Les arbres !* lui hurla son esprit rationnel. Et sa logique le sauva une fois de plus. Il se mit à zigzaguer de façon imprévisible pour éviter de faire une cible facile, tanguant comme un ivrogne tandis qu'il sprintait vers les arbres, les massifs et les snacks fermés qui le protégeraient des nuées de balles.

Mais il ne faisait que repousser l'inévitable.

Il savait très bien de quoi les Templiers étaient capables. Et ce qu'ils voulaient. Ils ne venaient ni pour l'interroger ni pour le faire prisonnier. Ils étaient déterminés à le tuer ; par conséquent, il ne tarderait pas à mourir.

Il avait lui-même une arme, aussi puissante qu'ancienne. Une Épée d'Éden qui, au fil des siècles, était passée entre les mains des Templiers et des Assassins. Il avait déjà eu l'occasion de s'en servir quelques instants plus tôt. Il l'avait fixée dans son dos, et son poids avait un pouvoir apaisant et rassurant. Il n'avait pas l'intention de la dégainer. Elle lui serait inutile, désormais.

Les objectifs des Templiers étaient clairs : la domination et la mort. Sa mort. Il n'y avait qu'une issue possible, et ce serait un miracle si cela fonctionnait.

Il sentait son cœur battre à tout rompre, ses poumons lui brûler, son organisme poussé dans ses derniers retranchements, parce que, en fin de compte, il n'était qu'un homme, n'est-ce pas ? Qu'importent le genre d'entraînement qu'il avait suivi et l'ADN qui coulait dans ses veines. Mais il ne ralentit pas, ne pouvait pas ralentir, ne pouvait pas

laisser son cerveau logique, analytique et rationnel interrompre les signaux de l'instinct de survie primitif. Il ne pouvait pas sommer son cerveau de prendre le dessus sur son corps.

Car son corps savait ce qu'il fallait faire. Et comment le faire.

À côté de lui, la branche d'un arbre vola en éclats. Des échardes lui égratignèrent le visage jusqu'au sang.

Le sort que lui réservaient les Templiers ne faisait aucun doute. Le mur de pierre qui ceignait le jardin de la terrasse du siège londonien d'Abstergo Industries était sa dernière chance. Si désespérée soit-elle.

Si sa foi était suffisante pour lui permettre de la saisir.

Il ne faiblit pas. Lorsqu'il fut assez près du mur, il s'élança, le franchissant aussi facilement qu'un coureur franchirait une haie, ses longues jambes pédalant dans le vide ; il se courba, écarta les bras...

... et bondit.

Chapitre premier

Le rayon de la torche électrique dansait sur les parois de la salle, projetant des ombres déformées de manière grotesque sur la porte de bois renforcée de fer et sur le portrait grandeur nature du meilleur Grand Maître des Templiers qui ait jamais vécu. Le postulant, vêtu d'un habit de cérémonie immaculé et d'un manteau écarlate, leva les yeux vers le visage orné d'une barbe blanche qui semblait l'observer, le regard bienveillant, le port altier.

Une voix retentit, brisant le silence, à la fois chaude, douce et grave.

— Jacques de Molay était le dernier Grand Maître public de l'Ordre des Chevaliers du Temple. Des individus sans scrupule l'ont accusé à tort d'hérésie. Des hommes qui s'intéressaient moins au progrès de l'humanité qu'à leurs désirs égoïstes. Le meilleur d'entre nous a avoué les pires crimes. Des crimes qu'il n'avait pas commis. Ses ennemis, et l'Histoire, sont convaincus que l'Ordre est mort avec lui. Ce n'est pas le cas.

Le Maître Templier pénétra dans la salle et s'approcha du postulant.

— Jacques de Molay est mort dans d'atroces souffrances pour que l'Ordre puisse continuer à exister. En toute sécurité, en secret, uniquement connu de ceux qui seraient prêts à mourir pour lui.

Le postulant regarda le Maître dans les yeux.

— Fais-toi aussi discret que la poussière et aussi immobile que la pierre, ajouta ce dernier.

Il tendit une main gantée vers le sol de marbre. Le postulant se baissa, le visage contre la pierre glacée, les bras écartés, formant une croix.

— Tu franchiras les ténèbres de la nuit avec le Père de la Sagesse. Puisse-t-il te débarrasser de tout ce qui ne contribue pas à renforcer l'Ordre et te couvrir de certitude. Puisse-t-il faire le vide en toi et te combler de détermination. Ne dors point. Ne rêve point. Au lever du jour, nous viendrons te chercher. Si nous t'en jugeons digne, nous t'élèverons. Si nous ne t'estimons pas à la hauteur, nous te tournerons le dos. Puisse le Père de la Sagesse te guider.

Le postulant entendit l'homme en pantoufles s'éloigner, puis faire grincer la porte, la claquer et la verrouiller.

Il était seul et n'avait qu'un moyen de sortir de la salle : par cette même porte, comme membre du Premier Cercle.

S'il échouait... Non. Il était hors de question d'envisager cette possibilité.

Il ne risquait pas de s'endormir. Les torches produisaient de la lumière mais aucune chaleur et, malgré la double épaisseur de sa tenue rituelle, il sentait le marbre glacial. Le temps lui semblait s'écouler paresseusement, insensible à son inconfort. Après ce qui lui sembla une éternité, il finit par entendre le bruit bienvenu d'une clé dans la serrure de la porte. On le releva par les bras ; il réprima un sifflement de douleur. Demeurer immobile plusieurs heures sur la pierre implacable lui avait laissé des séquelles.

Il suivit sans un mot les deux personnes venues le chercher. Le sol était en ardoise, désormais. Ils franchirent un porche voûté de brique et de pierre. La faible lueur des torches vacillait dans les appliques, et les sommets des gros arbres de chaque côté du passage se perdaient dans l'obscurité.

Des silhouettes encapuchonnées l'attendaient. Malgré les cierges de cire entre leurs mains, leurs visages demeuraient dans l'obscurité, leurs yeux brillant furtivement dans le noir.

— Le corps humain a son cœur, se mit à psalmodier le Maître Templier. La Terre son noyau. Chaque chose a son centre, d'où elle puise sa force. L'Ordre des Templiers aussi a son Premier Cercle. Neuf doivent-ils être, trois fois trois. Le neuvième tu deviendras si tu en es digne. Parle à présent des trois vérités que tu as apprises sur l'Ordre durant ta Veille.

La question prit le postulant au dépourvu. Il réfléchit un moment avant de répondre :

— J'ai appris que le véritable savoir ne vient qu'à ceux qui le désirent vraiment. J'ai appris que le pouvoir doit être détenu par ceux qui se tiennent au-dessus de la mêlée, car eux seuls sont capables de comprendre le grand dessein. Enfin, j'ai appris que la sagesse était l'application du pouvoir guidée par le savoir et la compréhension.

Le silence régna, mais certains membres du Premier Cercle se consultèrent du regard.

Le Maître Templier poursuivit.

— Si les membres de l'Ordre se font rares, plus rares encore sont ceux choisis pour intégrer le Premier Cercle. Tu as déjà fait le serment de respecter les principes de notre ordre et tout ce qu'il représente. Acceptes-tu de t'investir davantage dans notre mission et de te joindre à la poignée de ceux qui vont donner au monde la forme qui lui convient ? Jures-tu de garder à tout jamais le silence sur notre action ? de partager sans compter tout ce que tu sais avec le Premier Cercle ? de ne jamais t'opposer aux principes fondateurs des Templiers ?

— Que le Père de la Sagesse me guide, je le jure, répondit le postulant.

Pendant un long moment, le Maître garda le silence. Puis il hocha la tête. Ensemble, les autres approchèrent les cierges de leurs visages, lui permettant de les voir.

— Tu es à présent membre du Premier Cercle.

Le Maître Templier s'approcha pour accrocher une broche sur la robe du postulant. La longue épingle d'argent avait la forme d'une épée, une croix trapue ornée d'un rubis en son centre fixée sur la garde. Bien plus qu'une simple décoration, le bijou était imprégné de poison à sa pointe. Il était destiné à être utilisé contre un ennemi en cas d'attaque, et contre soi en cas de nécessité. Lorsque la broche fut en place, les Templiers soufflèrent sur leurs cierges.

— Tourne-toi et salue tes frères, Simon Hathaway.

Les torches, d'ingénieux hologrammes de flammes, « s'éteignirent » instantanément, et les appliques s'enfoncèrent doucement dans les alcôves des murs d'ardoise grise. De petites portes se refermèrent sur elles pour les dissimuler. Des lampes s'allumèrent, d'abord faiblement pour que leurs yeux puissent s'adapter. Sur la gauche, le mur de pierre coulisssa lentement avec un léger bourdonnement, révélant un planisphère constellé de petites diodes scintillantes. Chaque couleur représentait une zone d'activité différente pour Abstergo Industries et l'Ordre des Templiers.

Les membres du Premier Cercle ôtèrent leurs capuches et se débarrassèrent de leurs tenues cérémoniales pour accueillir leur nouveau confrère. Simon prit le temps de passer la main sur l'épais tissu de sa robe de cérémonie. Elle avait été faite entièrement à la main – du mouton tondue manuellement à la laine peignée, tissée et teinte par l'homme et non par des machines. Quant à la broderie... Simon secoua la tête, ébahi par la somme des efforts réalisés pour que la tenue, qu'il porterait de nouveau le jour de l'admission d'un membre au sein du Premier Cercle, ressemble le plus possible à celle portée par les Templiers de l'époque. En sa qualité d'historien, il attachait une grande valeur à tout ce qui tendait vers l'authenticité.

Il échangea à contrecœur sa tenue contre sa veste de costume, puis se tourna vers ses nouveaux camarades. Il les connaissait tous plus ou moins : Laetitia England, cadre supérieur à la direction des opérations. Malgré son patronyme, Laetitia était en fait une Américaine en poste à Philadelphie. Mitsuko Nakamura, directrice du département des origines génétiques et des acquisitions, partageait son temps entre le bureau de Philadelphie et le campus d'Abstergo de Rome. Simon l'enviait énormément. Chez Abstergo, le terme d'« acquisitions » avait un tout autre sens que dans les autres sociétés. Il faisait référence aux cobayes susceptibles de convenir à l'Animus, une merveille de technologie que Simon avait hâte d'expérimenter.

Il connaissait nettement mieux le faussement guilleret Álvaro

Gramática, du département des recherches et technologies du futur, ainsi que la brute épaisse Juhani Otso Berg. Ils étaient actuellement tous deux en mission à l'autre bout de la planète. Bien qu'ils n'aient pu être physiquement présents à l'admission de Simon, ils y avaient néanmoins assisté, et l'on pouvait désormais voir leur visage sur deux grands écrans.

Les deux hommes avaient travaillé avec la regrettée Isabelle Ardant, l'ancienne responsable de Simon – et accessoirement son prédécesseur. Elle s'était fait tuer par un Assassin un peu plus d'un an auparavant. Simon ne la portait pas particulièrement dans son cœur – mais il n'aimait ni ne détestait vraiment personne. Ils étaient allés à Cambridge ensemble, et un Templier qui avait fréquenté cet établissement ne méritait pas de se faire poignarder dans le dos par un individu trop lâche pour lui faire face. Il éprouvait une certaine rancœur à l'égard de Berg, qui était censé assurer sa protection ce soir-là, et qui aurait dû empêcher sa mort.

David Kilkerman, qui avait remplacé le défunt et non regretté – du moins en ce qui concernait Simon – Warren Vidic à la tête du projet Animus, et Alfred Stearns étaient également présents. Kilkerman était grand et bien bâti. Il riait fort, et souvent, mais mieux valait éviter de prendre sa douceur apparente pour de la mollesse. Stearns était le plus âgé des neuf. En 2000, au cours de l'une de ses opérations surnommée la « Grande Purge », il était presque parvenu à éradiquer la menace des Assassins. Il avait pris sa retraite et Laetitia l'avait remplacé à la direction des opérations, mais il restait un membre très estimé du Premier Cercle. Ils se serrèrent poliment la main. Même si Stearns, avec son crâne dégarni et sa petite barbe blanche, avait largement dépassé quatre-vingts ans, Simon le considérait comme quelqu'un de très dangereux.

C'était la première fois que Simon rencontrait Agneta Reider, P.-D.G. d'Abstergo Financial Group. Elle semblait sympathique et agréable, exactement le genre de personne que l'on imaginerait à la tête d'une filiale si importante pour Abstergo.

Naturellement, Alan Rikkin, P.-D.G. d'Abstergo Industries, était également présent. C'était le Templier le plus éminent que Simon connaissait. Enfin, qu'il connaissait... On n'était jamais sûr de rien, avec l'Ordre.

Rikkin était la figure emblématique d'Abstergo Industries. Simon aurait eu du mal à en imaginer de meilleure. Particulièrement intelligent et maîtrisant parfaitement son image, Rikkin en imposait, et captivait son auditoire lorsqu'il s'exprimait.

La porte s'ouvrit ; on poussa deux chariots dans la pièce. L'aura mystérieuse des siècles passés fit place à des conversations aussi ordinaires qu'agréables et au tintement des tasses, des soucoupes et

des couverts, les membres du Premier Cercle s'apprêtant à prendre un petit déjeuner anglais traditionnel. Après quelques instants, on aurait dit que le rituel, si chargé de folklore, s'était déroulé plusieurs siècles auparavant.

— Ton nouveau bureau te plaît, Hathaway ? s'enquit Mitsuko Nakamura.

— Je ne m'y suis pas encore installé. (Il tira ses lunettes à monture dorée de la poche de sa veste et les chaussa.) J'ai jugé plus sage d'attendre d'être accepté au sein du Cercle. Je n'avais aucune envie de remballer toutes mes affaires.

Ils éclatèrent de rire.

— Des paroles de bon sens, fit remarquer Álvaro Gramática, son visage trop jovial apparaissant en énorme sur l'écran.

Isabelle ne le supportait pas, et Simon devait reconnaître qu'Álvaro faisait partie des rares individus qu'il n'aimait guère. Maintenant que Simon était directeur du département des recherches historiques, il allait devoir affronter bien plus souvent son air suffisant, voire méprisant. Quelle joie...

— Une qualité que j'aimerais mettre en avant dans le service, répondit poliment Simon en plongeant un morceau de pain grillé dans le jaune orangé de son œuf.

— Nous avons parcouru les dossiers d'Isabelle, et ton nom y est cité à plusieurs reprises, déclara Rikkin. Tu es parvenu à l'impressionner. Ce n'est pas donné à tout le monde.

— Je vous remercie, monsieur. J'en suis flatté. Isabelle était très douée dans son domaine, et je vais m'efforcer de servir l'Ordre aussi bien qu'elle, à ma façon.

— Tu donnes l'impression de ne pas approuver la manière avec laquelle elle gérât le département.

Si tout le monde, y compris les Américains, buvait du thé avec son petit déjeuner, Simon remarqua que c'était du café que Rikkin remuait avec une cuillère en argent sans le quitter des yeux.

Simon déposa sa tasse sur la frêle soucoupe avec un léger tintement et se tourna vers son patron.

— J'ai beaucoup de respect pour les méthodes d'Isabelle, mais j'ai mon propre point de vue sur la question, et j'aimerais mettre en œuvre une approche nouvelle.

— Explique-toi.

Nous y voilà, songea Simon.

— Tout d'abord... je suis historien. C'est mon point fort et mon domaine de prédilection. Après tout, le service se consacre à l'étude et l'analyse de l'histoire.

— Afin d'atteindre les objectifs de l'Ordre, intervint Laetitia.

— Absolument. Je suis convaincu qu'un retour aux sources du

service s'avérera très utile, et je vais vous expliquer pourquoi.

Il repoussa sa chaise, s'approcha d'un des murs et pressa un bouton. La cloison coulissa, révélant un tableau blanc et plusieurs marqueurs de couleur.

— Simon, tu es la seule personne que je connaisse qui utilise encore un tableau blanc pour ses exposés, déplora Kilkerman.

— Tais-toi, David, ou je réclame un tableau noir et des craies, et je te demande de l'effacer après la classe !

Sa boutade déclencha quelques ricanements, les éclats de rire de Kilkerman étant naturellement les plus sonores. Simon inscrivit « Département des recherches historiques », recula, examina chacun des termes et redressa le « T » de « historique ».

— Bon. Notre meilleur outil est l'Animus. (Il désigna Kilkerman d'un mouvement de tête. Le responsable du projet leva sa tartine de confiture en signe de solidarité.) Nous savons tous de quoi il est capable : accéder à la mémoire génétique des sujets, se concentrer sur certains ancêtres en particulier, et ainsi de suite. J'ai cru comprendre qu'un nouveau modèle était prêt à l'emploi. Je me trompe, David ?

— Pas du tout, répondit l'intéressé en se redressant. D'un point de vue technologique, c'est un grand bond en avant. C'est la version 4.35. Nous avons supprimé pratiquement tous les effets secondaires, comme les nausées et les maux de tête. De plus, nous avons découvert un moyen de le rendre encore plus intégrant.

— Je suis ravi de te l'entendre dire, et vous allez comprendre pourquoi dans un instant, reprit Simon. (Il se tourna de nouveau vers le tableau et écrivit « Animus » en rouge vif. Il dessina dessous deux flèches, l'une orientée vers la droite, l'autre vers la gauche.) Jusqu'à présent, nous avons surtout utilisé l'Animus pour recueillir un type particulier d'informations : l'emplacement des Fragments d'Éden.

Les Templiers étaient chargés d'une mission simple : accompagner et guider le développement de l'humanité dans la bonne direction. Pour ce faire, ils disposaient de nombreux outils, mais les Fragments d'Éden étaient sans doute les plus importants. Il s'agissait de reliques issues d'une civilisation diversement connue sous les noms d'« Isus », de « Précurseurs » et de « Première Civilisation ». Elle avait non seulement précédé l'humanité, mais l'avait surtout créée – et, pendant un temps, réduite en esclavage. Les vestiges de la technologie des Précurseurs permettaient de fournir à ses utilisateurs différents pouvoirs et facultés. Leur importance était telle qu'il aurait été ridicule de la réduire à une valeur historique ou monétaire. Si l'Ordre des Chevaliers du Temple pouvait se targuer d'en posséder la plus grande collection au monde, il était loin d'avoir mis la main sur l'ensemble de ces artefacts inestimables, et plusieurs étaient abîmés, voire inutilisables.

— Dès que nous apprenons l'existence d'un Fragment d'Éden ou d'une personne liée à l'un d'eux dans un vieux manuscrit, poursuit Simon, nous nous mettons aussitôt en chasse.

Sous la flèche tournée vers la gauche, il inscrivit : « Renseignement ». Dessous, il griffonna « 1. Fragments d'Éden », et, encore en dessous, « a) Localiser ».

— Cette chasse consiste, entre autres méthodes, à employer le vaste réseau de matériau génétique vivant à notre disposition, autrement dit les estimés clients et les fidèles employés d'Abstergo Industries.

Sous « a) Localiser », il écrivit « i. Clients & employés ».

— Notre deuxième champ d'investigation concerne nos vieux ennemis, les Assassins. Et nous souhaitons atteindre le même objectif qu'avec les Fragments d'Éden : les repérer à notre époque.

Il inscrivit « 2. Assassins », puis, comme précédemment, « a) Localiser » et « i. Clients & employés ».

— Voilà, tout ça, c'est très bien. C'est super, même. Ça nous a permis d'accroître l'influence de l'Ordre et d'améliorer les résultats de notre société.

— Je sens qu'il y a un « mais », l'interrompit Agneta Reider.

— J'espère que tu n'es pas en train de nous suggérer d'abandonner ce champ d'investigation...

Laetitia England s'était exprimée d'une voix faussement douce.

— Pas du tout, tenta-t-il de la rassurer. Mais je suis convaincu que l'Animus peut être plus utile que ça à l'Ordre. Il reste un domaine que nous n'avons pas encore exploré. Un domaine qui, avec le temps, s'il est soigneusement étudié, pourrait se révéler à sa façon aussi bénéfique pour nous que l'acquisition de Fragments d'Éden.

Sous la seconde flèche, il inscrivit le terme « Connaissance ».

— Vous pensez sûrement qu'il n'y a aucune différence entre les renseignements et la connaissance. Mais, pour être utiles, les données ont besoin d'être présentées dans leur contexte. Par exemple, disons qu'il existe un endroit avec de la terre, des pierres, du bois et de l'eau. En précisant que l'eau est un océan, que la terre et les pierres forment le littoral et le bois l'espar d'un navire, nous donnons un cadre à ces informations. Les données brutes font place à des indications qui nous laissent penser que nous sommes face à une embarcation qui a fait naufrage.

— J'ai un emploi du temps chargé, Simon, l'interrompit Rikkin. Cesse de tourner autour du pot, sinon c'est ton bateau qui risque de se faire saborder avant même son voyage inaugural.

Simon commença à avoir chaud aux oreilles, mais il dut reconnaître que la métaphore était appropriée.

— Ce que je veux dire, c'est que si des ordinateurs sont capables de

décrypter tout ça, et nous pouvons dire que nous avons mis la technologie à rude contribution, nous nous sommes également aperçus de l'importance de l'élément humain. J'y reviendrai dans un instant. Dès que nous commencerons à employer l'Animus non seulement pour obtenir des données et des informations, mais aussi des connaissances, avec toutes leurs charmantes subtilités, imaginez les perspectives qui s'ouvriront à nous.

Il se tourna de nouveau vers le tableau, et, sous « Connaissance », il inscrivit « Fragments d'Éden ».

— Avec des informations, nous savons « quoi » – suffisamment pour identifier un artefact – et « où ». Mais, avec des connaissances, nous saurons « de quoi il est capable », « comment l'utiliser », et... (il écrivit les derniers mots en grosses lettres) « comment le réparer ».

Le regard rivé sur le tableau blanc, les autres membres du Premier Cercle affichaient un air sceptique pour certains, enthousiaste pour d'autres et carrément hostile pour les derniers. Toutefois, la plupart semblaient au moins intrigués, et il en profita.

— Appliquons à présent la connaissance à un Assassin, poursuivit-il. Nous ne saurons plus seulement quelle était son identité à un moment donné, et où le localiser à peu près aujourd'hui. Nous saurons qui il était. Quel genre de personne. Nous saurons ce qui compte à ses yeux, à ceux de la Confrérie, et découvrirons de quelle manière cela a évolué au fil du temps. Nous saurons mieux le manipuler. Le vaincre. Et quand nous commencerons à privilégier la connaissance aux simples données et aux informations, allez savoir ce que nous découvrirons. Nous n'avons aucune idée de ce que nous ignorons. Le potentiel est ahurissant.

Il recula pour mieux voir ce qu'il avait écrit.

— Ces objectifs demeureront prioritaires, naturellement, ajouta-t-il en entourant le terme « Renseignement » et ceux qui en découlaient. Mais, dès que la machine sera lancée, nous pourrons nous servir de l'Animus pour repérer des imbrications. Des motifs récurrents. Nous pourrons redécouvrir des théories, des idées et des inventions oubliées. Résoudre une fois pour toutes des mystères vieux de plusieurs siècles. Révéler les vérités qui se cachent derrière des mythes, des légendes et certains folklores. Si nous étendons les missions de l'Animus et acceptons de faire preuve d'une plus grande ouverture d'esprit, je suis sûr que nous y parviendrons.

— C'est déjà ce que nous faisons, déclara Kilkerman, les mains croisées sur son gros ventre, son regard ayant perdu toute lueur d'humour. Crois-moi, Simon, nous faisons très attention à ce que nous apprenons.

— Oui. Et nous pouvons facilement en faire bien davantage.

— Nous n'avons pas eu besoin de cette approche romantique et

sentimentale pour nous débarrasser presque totalement de notre ennemi, il y a quinze ans.

La voix de Stearns débordait tellement de mépris qu'il régna soudain dans la pièce une atmosphère glaciale.

— Vous avez raison. Mais ils sont de plus en plus difficiles à trouver. De plus en plus malins, imaginatifs... Il faut que ce soit également notre cas, si nous voulons les vaincre une bonne fois pour toutes.

— Le temps nous est précieux, fit sèchement remarquer Berg.

— C'est vrai, reconnut Simon, et il nous faut l'utiliser avec circonspection. En réalité, nous avons passé beaucoup de temps à chercher des Fragments d'Éden à droite et à gauche, alors que nous en possédons certains dont nous ne comprenons pas le fonctionnement, ou qui sont endommagés d'une manière ou d'une autre. Nous pourrions à la fois rétrécir le champ de nos recherches avec l'Animus et les rendre plus générales. Il nous faut cibler des individus qui ont de l'ADN de Précurseur et...

— Ça aussi, on le fait déjà, l'interrompt Gramática.

— Grâce à la branche divertissement d'Abstergo et aux services du professeur Nakamura, oui, confirma Simon. Par des gens qui ne sont pas des Templiers et qui ne savent pas vraiment ce qu'ils cherchent. Une heure d'Animus ne serait-elle pas plus efficace si c'était l'un de nous qui s'en servait ? Notre ADN est une énorme ressource jusqu'à présent inexploitée. En une heure, nous pourrions trouver des solutions à des problèmes dont nous n'avons pas encore conscience. Et, bien sûr, cela nous permettrait d'avoir accès à des connaissances beaucoup plus larges. Ce genre de chose n'a pas de prix.

— L'historien a parlé, déclara Berg en parvenant à donner à ce terme une connotation douteuse.

Malgré lui, Simon se raidit.

— Je te le prouverai, s'entendit-il dire. (Il regretta aussitôt d'avoir prononcé ces paroles, mais c'était trop tard. *Au point où j'en suis...*, songea-t-il en prenant une profonde inspiration.) Comme je l'ai dit tout à l'heure, nous connaissons tous nos origines. L'un de mes ancêtres a combattu dans l'armée de Jeanne d'Arc. On raconte qu'elle possédait l'une des Épées d'Éden : le Fragment d'Éden 25, d'après l'inventaire. Ma théorie, c'est qu'il s'agit de celle de Jacques de Molay.

— Celle qui se trouve dans mon bureau, se vanta Rikkin. (Il se tourna vers les autres membres du Premier Cercle.) Une grande partie de son histoire demeure inconnue. Ce que nous savons, c'est qu'elle a jadis appartenu à Molay avant de tomber entre les mains du Grand Maître François-Thomas Germain pendant la Révolution. L'Assassin Arno Dorian s'en est emparé en tuant Germain.

Simon hochait la tête.

— J'ai l'intention de passer du temps dans l'Animus afin de confirmer que cette épée est bien le Fragment d'Éden 25.

Rikkin se pencha au-dessus de la table, sa tasse de café refroidissant dans une main, le menton dans l'autre.

— L'épée de Molay a subi des dégâts lorsqu'elle était en possession de Germain. Quels qu'aient été ses pouvoirs, elle ne semble plus les avoir.

— Je le répète, avec mes connaissances, en prenant place dans ce fauteuil, je pourrai certainement trouver comment la réparer en la voyant en action.

Rikkin esquissa un sourire.

— Très bien. Faisons l'essai. Tu n'as qu'à suivre cette piste, Hathaway, pour voir où elle mène. Si tu parviens à me fournir des résultats concrets en moins d'une semaine, je procéderai à des modifications dans la direction de ton département et je t'allouerai les budgets nécessaires.

Simon sentit son cœur se serrer. *Une semaine ?* Rikkin se fendit d'un large sourire, comme s'il lisait dans ses pensées.

— D'accord, répondit Simon en se redressant.

— Parfait. (Rikkin déposa sa serviette sur la table et se leva.) Tu ferais bien de t'y mettre tout de suite, alors. (Le nouveau membre du Premier Cercle comprit aussitôt que la réunion était terminée.) Au fait, Simon...

— Oui, monsieur ?

Rikkin et Kilkerman se consultèrent du regard, comme s'ils étaient tous deux dans la confidence.

— Ce n'est plus vraiment un « fauteuil ».

— Je vous demande pardon ?

— Tu verras.

Chapitre 2

La pièce lui était familière, mais elle lui appartenait désormais et, pour Simon, la différence était de taille.

Un énorme carton de livres dans les bras, il fit une halte sur le pas de la porte pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. Sur sa gauche, une grande baie vitrée offrait une vue imprenable sur le London Eye, Big Ben et le palais de Westminster, où siégeait le parlement britannique. Une seconde ouverture, sur la droite, près du bureau d'Isabelle – enfin, du sien, désormais – permettait aux rayons du soleil d'illuminer la pièce. De grands fauteuils moelleux en cuir laissaient la possibilité de se lover avec un livre, et la grande bibliothèque proposait des centaines d'ouvrages. Il régnait une odeur entêtante de vieux papier et de cuir. Le parfum enivrant du passé.

Simon se faufila entre les sièges sans faire le moindre bruit sur l'épaisse moquette écarlate, et déposa le carton sur le vaste bureau. Isabelle ne l'avait guère personnalisé, mais il remarqua que l'on avait retiré des articles de certaines vitrines. Gramática était marié et avait des enfants, mais il n'en parlait jamais. Compte tenu du temps qu'il passait au labo, il ne les voyait sans doute pas plus. Rikkin avait une fille, Sofia, mais celle-ci était adulte et Templier à part entière. Curieusement, à la connaissance de Simon, l'impitoyable tueur Berg était le seul Templier de haut rang à avoir un enfant qu'il semblait aimer sincèrement – une fillette atteinte de mucoviscidose. Simon le savait car l'Ordre s'était servi du traitement de l'enfant pour convaincre l'homme de rejoindre leurs rangs.

Simon n'avait ni enfants, ni femme, ni copine, ni même un chat, et il s'en satisfaisait très bien.

En faisant des allers et retours dans le couloir avec ses affaires, il songea à la date butoir que Rikkin lui avait fixée. Heureusement, il avait fait des recherches avant son exposé. La vie de Jeanne avait été rapportée en détail, et les témoignages directs – le Saint-Graal des chercheurs – étaient légion. Avec un peu de chance ce serait suffisant pour occuper Simon toute la semaine.

Jeanne d'Arc. Il trouvait fascinant qu'un de ses ancêtres l'ait accompagnée dans ses voyages. Simon n'avait jamais utilisé l'Animus ni été sur le terrain. Il n'avait donc pas pris part au programme d'entraînement Animus. Il avait parfaitement conscience que les auteurs des précieux témoignages n'étaient guère impartiaux, mais lui, historien sans aucun parti pris, serait en mesure de garder son

objectivité.

Il alluma l'ordinateur et se connecta. Le logo d'Abstergo se matérialisa sur le vaste écran mural.

— Salle de l'Animus, déclara-t-il à voix haute.

Il se tenait devant le bureau, déverrouillant une vitrine qui renfermait une édition rare du *xi^e siècle des Vies parallèles* de Plutarque, lorsque le visage de la technicienne en chef de l'Animus apparut à l'écran. Le regard noisette et le sourire chaleureux, elle avait rassemblé sa longue chevelure noir brillant en chignon.

— Bonjour, professeur Hathaway. Je m'appelle Amanda Sekibo. En quoi puis-je vous être utile ?

— Bonjour, mademoiselle Sekibo. Nous n'avons pas encore eu l'occasion de faire les présentations, mais je suis le nouveau...

— ... directeur des recherches historiques, oui, monsieur, l'interrompit-elle. Le professeur Kilkerman nous a tout raconté sur vous. Nous avons tous hâte de vous présenter notre nouvel Animus. Que puis-je faire pour vous ?

— Il y a environ une heure, j'étais en réunion avec monsieur Rikkin. J'ai l'autorisation d'utiliser l'Animus pour un projet plutôt urgent. Je pensais qu'on vous aurait prévenue. J'aimerais effectuer ma première séance sans tarder, si ça ne vous ennuie pas.

Elle fronça les sourcils.

— Ne quittez pas, je vous prie... Ah, très bien, oui. Vous avez effectivement l'autorisation d'utiliser l'Animus, mais pas avant d'être allé voir le docteur Bibeau.

— Qui est ce monsieur ?

— Cette dame, monsieur. C'est l'un de nos meilleurs psychiatres.

Simon se raidit.

— J'ai déjà subi de nombreuses évaluations, sans jamais la moindre inquiétude. Je suis certain qu'il sera inutile de lui faire perdre son temps avec...

— Je suis navrée, monsieur. Monsieur Rikkin a été formel.

Amanda avait le genre d'air contrit que l'on prend lorsque la réponse est « non », quels que soient les arguments de notre interlocuteur.

Simon connaissait bien sûr les risques de l'Animus. Cela n'avait rien à voir avec les jeux vidéo grand public qui avaient rapporté tant de récompenses à la branche divertissement d'Abstergo et permis aux Templiers de profiter d'une source de revenus non négligeable en plus d'informations. Il fallait être suivi, et il comprenait qu'on ne puisse s'installer sur ce nouveau modèle sans aide. Il ôta ses lunettes et se pinça l'arête du nez, puis hocha la tête en soupirant.

— Oui, bien sûr, je vais respecter la décision de monsieur Rikkin. Je vais immédiatement prendre rendez-vous avec le docteur Bibeau.

La jeune femme prit un air gêné.

— Eh bien, monsieur, elle arrive ce soir des États-Unis. Je pense qu'elle pourra vous recevoir demain à la première heure.

— Bon, d'accord. Autre chose : je voudrais juste avoir la confirmation que monsieur Rikkin vous a prévenue que j'avais un projet à achever dans une semaine.

— En effet, monsieur. Dès que vous en aurez l'autorisation, vous pourrez y aller.

— Je vous remercie, dit Simon en mettant fin à l'appel. Eh bien, on dirait que je ne vais avoir que six jours, marmonna-t-il pour lui-même.

Il se laissa tomber dans le fauteuil moelleux en cuir où il avait si souvent vu Isabelle Ardant, chercha le nom « Bibeau » dans l'annuaire de la société, et rédigea un e-mail pour lui proposer un petit déjeuner au *Tempest in a Teapot*, surnommé le *Temp's*, à sept heures et demie précises.

Vous n'avez pas intérêt à me gâcher la moindre minute supplémentaire d'Animus, songea-t-il avec amertume avant d'envoyer le message.

Jour 2

En fin de compte, ce fut Simon qui faillit être en retard. Le manque de sommeil dont il avait souffert durant le rituel d'initiation s'était fait sentir. À son arrivée, à 7 h 26, Victoria Bibeau patientait devant le restaurant.

Il ne savait pas vraiment à quel genre de personne il s'était attendu, mais certainement pas à cette femme d'aspect soigné, au regard pétillant, à la coupe garçonne et au sourire sincère. Il se demanda comment elle faisait pour ne pas souffrir du décalage horaire. Sa poignée de main fut ferme, mais pas écrasante.

— Ravie de faire votre connaissance, professeur Hathaway, le salua-t-elle avec un soupçon d'accent français dans la voix.

— Votre vol s'est bien passé ?

— Oui, merci. Ça fait du bien d'être de retour à Londres. Le thé me paraît toujours meilleur en Angleterre.

— Entièrement d'accord, répondit-il tandis qu'ils pénétraient dans l'établissement. Abstergo proposait trois restaurants sur place : le *Snack Shack* pour grignoter sur le pouce, prendre un café ou un thé, le *Bella Cibo* pour les dîners d'affaires avec des invités prestigieux, et le *Tempest in a Teapot*, qui ne servait que des petits déjeuners légers, des collations et le thé de 16 heures. C'était le préféré de Simon, surtout parce qu'il avait l'habitude de travailler à l'heure du déjeuner et du dîner et que le *Temp's* était le seul à faire des livraisons.

— Bonjour, professeur Hathaway, salua le serveur. (Il portait un plateau chargé d'une petite théière, de deux tasses, de lait, de citron et

de miel. Il en déposa le contenu sur la table.) Comme d'habitude, monsieur ?

— Toujours, répondit Simon. Poole, je vous présente le docteur Victoria Bibeau, du Nid d'aigle, aux États-Unis. Elle reste une semaine.

Le regard de Poole se mit à scintiller.

— Enchanté, docteur. Il ne fait aucun doute que si vous travaillez avec le professeur Hathaway nous sommes amenés à nous revoir souvent au *Temp's*.

— C'est aussi mon impression, répondit-elle.

— Comptez-vous sortir de Londres ? Les arbres se sont parés de leurs couleurs d'automne.

— Malheureusement, non. Je crains que mon travail m'oblige à rester en ville.

— Dommage. N'hésitez pas à venir prendre le thé, un après-midi. Nous avons des cookies au potiron et du cake aux pommes, en cette saison.

— J'espère que nous en aurons l'occasion, lui dit-elle en souriant. Pour le moment, je crois que je vais moi aussi prendre « comme d'habitude ».

— Deux assiettes de toasts au bacon, annonça Poole en hochant la tête avant de prendre la direction des cuisines.

Tandis que Victoria Bibeau versait du lait dans son thé, Simon décida d'aller droit au but.

— Alors, docteur Bibeau... pourquoi vous ?

Elle but une gorgée avant de répondre.

— Je suis spécialisée dans l'aide des nouveaux utilisateurs de l'Animus.

— Oui, j'ai lu ce que vous faisiez chez Abstergo Entertainment et au Nid d'aigle. (Cet endroit était un complexe réservé à l'entraînement d'un petit groupe de jeunes adultes unique, dont les souvenirs génétiques étaient plus importants – et plus précieux – ensemble qu'individuellement.) Ça fait un moment que je ne suis plus adolescent, docteur.

— Je vous en prie, appelez-moi Victoria. Et c'est bien ce que j'avais cru deviner. J'ai connu un cas, chez Abstergo Entertainment, qui... eh bien, s'est révélé bouleversant. Dans tous les sens du terme. En fait, personne ou presque au sein de l'Ordre n'en sait plus que moi sur les effets que l'Animus peut avoir sur le cerveau humain. J'ignore si vous vous êtes déjà entretenu avec le professeur Kilkerman, mais le modèle que vous allez utiliser est tout récent. C'est un prototype, en réalité.

Il se raidit.

— Oui, bien sûr que j'ai discuté avec le professeur Kilkerman, et j'ai cru comprendre que la machine avait été améliorée.

— Quand bien même. Ce sera votre première fois, vous n'aurez

qu'une semaine pour prouver le bien-fondé de votre théorie, et vous allez y passer beaucoup de temps. Vous allez tout simplement avoir besoin de moi, Simon.

Poole revint avec leurs toasts et leur bacon. Simon savoura son thé un moment avant de déclarer :

— Manifestement, vous avez lu des rapports sur mon travail et sur moi.

— Oh que oui ! s'exclama-t-elle. Je serai très heureuse d'en apprendre davantage sur vos idées durant notre collaboration. Et, avant que vous abordiez le sujet, j'ai également lu toutes vos évaluations psychologiques, et vous ai trouvé remarquablement stable. Je ne m'attends pas à ce qu'il y ait beaucoup de difficultés.

— Je ne m'attends pas à ce qu'il y en ait la moindre.

Elle se fendit d'un sourire sincère, révélant une dentition éclatante, légèrement proéminente.

— Très bien, alors, *commençons* *.

— Désolé, je ne parle pas français.

— Ce sera peut-être le cas dans deux semaines. Enfin, rectifia-t-elle, celui qu'on parlait au xv^e siècle.

— Le moyen français ? Comment ça ?

— Vous avez déjà entendu parler de l'effet de transfert ?

— Oh, bien sûr.

Il s'agissait d'un effet secondaire fréquent lorsqu'on passait du temps dans l'Animus. De temps à autre, la personnalité, les pensées, les émotions et parfois même les aptitudes d'un ancêtre se « transféraient » au sujet.

— Je parle déjà couramment le russe, l'espagnol et l'arabe, reprit Simon, mais j'ai du mal à imaginer comment le moyen français pourrait m'être utile.

— Pour briller en soirée, suggéra-t-elle en souriant avant d'ajouter plus sérieusement : Mais, franchement, ce ne serait pas spontané, et je doute que vous le parliez couramment. Parfois, l'effet de transfert peut être une bonne chose, s'il s'agit de l'acquisition d'une nouvelle compétence tels que les arts martiaux, ou d'une langue. Mais il serait négligent de ma part de ne pas vous dire que ça peut être extrêmement dangereux. Je suis certaine que vous connaissez le cas des sujets 4 et 14, et les conséquences désastreuses que l'effet de transfert a eues sur eux. J'ai malheureusement eu l'occasion de les constater en personne. (Elle prit un air grave et baissa d'un ton.) L'un de nos analystes-chercheurs, chez Abstergo Entertainment, s'est beaucoup trop investi dans sa mission. Il a fini par se convaincre qu'il était la réincarnation d'un Assassin du nom d'Arno Dorian, qui sévissait à l'époque de la Révolution française.

— On ne peut pas dire que ce soit la plus belle période de

l'histoire, reconnut Simon. Que s'est-il passé ?

— Il a tenté de saboter le projet. Il a réduit à néant des recherches inestimables. Il a effacé des fichiers, détruit des disques durs, brûlé ses notes... L'Ordre a tenté de le maîtriser, mais il a résisté.

Elle pinça les lèvres.

Simon comprit ce que cela signifiait.

— Ah, je vois. Quel dommage. Toutes ces recherches... envolées. Avez-vous été en mesure d'en récupérer au moins une partie ?

Elle prit un air qu'il eut du mal à cerner.

— Une partie, répondit-elle. Quoi qu'il en soit, j'ai cru comprendre que l'essentiel des autres problèmes que nous avons rencontrés avec l'Animus avaient été réglés. Ou qu'ils étaient en voie d'être résolus, du moins. L'effet de transfert demeure donc notre principale préoccupation. Tant que les humains seront ce qu'ils sont, je crois que nous aurons du mal à l'éliminer entièrement.

En attendant qu'ils finissent leur petit déjeuner, Victoria l'interrogea sur ses passe-temps. Il rechigna d'abord :

— Je suis un Templier. Je n'ai pas de passe-temps.

Mais elle révéla qu'elle aimait la poterie et la course d'endurance.

— Pas en même temps, naturellement ! (Elle se fendit de son large sourire.) Ça m'aide à me vider l'esprit et à me préoccuper de mon corps. Il y a forcément quelque chose que vous aimez faire...

Simon confessa qu'il avait un faible pour l'océan.

— Vous faites de la voile ? s'enquit-elle.

— De la plongée, plutôt. J'adore les épaves... (Il s'interrompit.) Et les passages secrets. Il en existe des tas, à Londres.

Elle le dévisagea avec un certain respect.

— Vous cachez bien votre jeu, Simon Hathaway.

Il réfléchit un moment, puis soupira.

— En fait, non. Je crois bien que je suis aussi ennuyeux qu'il y paraît. (Il ramena la conversation sur leur travail, lui donnant des détails sur son objectif, ainsi qu'un aperçu de l'histoire de l'épée.) Si votre analyste faisait des recherches sur Arno Dorian, vous avez peut-être vu l'épée dont nous parlons. François-Thomas Germain l'a eue un moment en sa possession, jusqu'à ce que Dorian, euh... l'abatte.

Il tira sa tablette de sa sacoche et lui envoya certaines de ses notes, dont une liste d'incidents dans l'existence de Jeanne d'Arc qu'il serait intéressant pour eux d'étudier grâce aux souvenirs de son ancêtre. Victoria lui fit remarquer qu'il serait judicieux de développer un algorithme pour optimiser le temps passé dans l'Animus.

— Que savez-vous sur cette époque ? s'enquit-il, appelant Poole de la main pour lui demander une nouvelle théière.

— Pas grand-chose, j'en ai bien peur. Voilà moins de vingt-quatre heures qu'on m'a demandé de participer à ce projet. Je ne crois pas

qu'il soit nécessaire d'être bon historien pour aider les analystes-chercheurs, mais ça ne me ferait certainement aucun mal de comprendre de quoi on parle.

Simon dissimula son agacement. Malgré sa qualité de professeur, il trouvait que l'enseignement était une discipline pour le moins frustrante, et n'avait aucune envie de guider Victoria pas à pas.

— Eh bien, dit-il avec un faux entrain. Voyons si nous pouvons avoir une vue d'ensemble devant une nouvelle tasse de thé.

» En 1428, lorsque Jeanne d'Arc est entrée dans l'histoire, la légitimité du roi de France, comme c'était souvent le cas, est ternie par la politique, la guerre, des mariages et des disparitions fâcheuses. À l'époque, la guerre – il s'agit de la guerre de Cent Ans, qui a en réalité duré cent seize ans – fait rage depuis quatre-vingt-dix ans. Le roi Henri V, rendu célèbre par Shakespeare, est mort six ans auparavant, à trente-cinq ans seulement, non pas au milieu d'une bataille épique, mais d'une dysenterie ignominieuse, une maladie qui ne fait aucune différence entre les rois et les roturiers. Le roi Charles VI de France, qui est connu à la fois pour son surnom de « Bien-Aimé », ce qui semble être le cas, et pour celui de « Fou », ce qu'il était sans aucun doute, a vécu deux mois de plus seulement que son rival.

» Le dauphin, le futur Charles VII, est en fait le quatrième fils de son père à se voir désigner héritier du trône. Il ne s'est jamais attendu à devenir roi, et manque terriblement de confiance en lui. Il n'est pas aidé par les rumeurs que répandent les Anglais et les Bourguignons – les Français qui, sous l'autorité de Philippe de Bourgogne, se sont alliés aux Anglais...

— *Oui* *, l'interrompit Victoria en clignant des yeux. Je sais qui sont les Bourguignons.

— Oh, naturellement. Désolé. Je continue. Isabeau de Bavière, la mère de Charles, se fait accuser d'avoir pris des amants – dont le frère de son mari. La légitimité de Charles est donc mise en doute.

— C'était vraiment sa mère ?

— Nous le pensons, oui. Il avait vraiment le nez des Valois.

La conversation tourna ensuite autour de la nouvelle approche que Simon souhaitait mettre en place pour son service. S'il se contenta surtout de reprendre l'exposé qu'il avait fait la veille au Premier Cercle, il ajouta des informations qu'il avait jusque-là gardées pour lui.

— Jeanne d'Arc avait au moins trois épées. Ce ne sera donc pas aussi facile qu'on pourrait le croire.

— Vous avez donc manipulé Rikkin ?

— Trois fois rien, insista-t-il. J'ai une petite idée de celle dont il pourrait s'agir. Je suis impatient de voir tout ce qui va se passer. Pour moi, l'épée n'est qu'un détail.

À la fin du petit déjeuner, Simon s'était résigné à accepter la présence de Victoria durant l'expérience. *Quitte à avoir une nounou pour me tenir la main pendant que j'irai fureter dans le passé, autant que ce soit elle*, songea-t-il.

L'ascenseur qui menait directement aux bureaux en sous-sol – y compris aux pièces où Simon avait été admis dans l'Ordre et où il avait fait sa présentation devant les autres membres du Premier Cercle – n'était accessible que depuis certains étages. Pas du rez-de-chaussée. Il leur faudrait monter jusqu'aux recherches historiques et changer de cabine. Ils quittèrent le *Temp's* et attendirent dans un silence gêné l'arrivée de la cabine. Quand les portes s'ouvrirent, Simon manqua de se faire bousculer par une jeune femme de petite taille dont la chevelure noire tressée jusqu'aux épaules était ornée d'une mèche rouge cerise, lui donnant un air rebelle.

Elle écarquilla ses grands yeux noisette.

— Simon..., dit-elle. Quel plaisir de te revoir. Ça faisait un moment.

— C'est vrai. Anaya, je te présente le docteur Victoria Bibeau. Elle est là pour quelques semaines, le temps de m'aider à me dépatouiller dans deux ou trois dossiers aux recherches historiques. Victoria, voici Anaya Chodary. Elle était auparavant sur le terrain, mais c'est désormais l'une de nos meilleurs *white hats*.

Pendant un moment, Victoria sembla perplexe, puis elle comprit.

— Un hacker éthique...

— Certains trouvent ces termes antinomiques, mais ce concept me plaît bien, déclara Anaya en serrant la main de Victoria.

— Il ne faut pas sous-estimer votre travail. Je suis convaincue que vous avez épargné à Abstergo des myriades de problèmes.

— Je vous remercie, répondit Anaya en souriant. Je fais de mon mieux. Je sais que Simon est toujours très occupé, je ne vais donc pas vous retenir, tous les deux. (Elle se tourna de nouveau vers Simon.) Ravie de t'avoir revu. J'ai retrouvé ton pull il y a quelques jours. Le bleu, celui que tu pensais avoir perdu.

Il ne vit tout d'abord pas à quoi elle faisait allusion, puis se rappela.

— Oh ! Génial.

— Tu veux que je te le fasse livrer ?

— Oh, non, ne te donne pas cette peine. Donne-le à la Croix-Rouge. J'en ai plus qu'il en faut. (Il pénétra dans l'ascenseur et lui adressa un signe de tête lorsque les portes se refermèrent.) Je te remercie.

Il pressa le bouton de l'étage, et la cabine s'éleva avec un léger bourdonnement. Victoria garda le silence un moment avant de demander :

— Que s'est-il passé entre vous deux ?

Simon lui jeta un coup d'œil.

— Si vous voulez le savoir, rien de terriblement passionnant. Que des choses très ordinaires. Le travail, les responsabilités et ainsi de suite. Inutile de vous expliquer ce qu'implique le fait d'être Templier.

— D'autant plus quand on est Maître Templier et membre du Premier Cercle.

Il fut pris de court.

— Vous êtes au courant de tout, hein ?

— On a estimé que c'était une bonne idée de me prévenir, oui. Pourtant, certains Templiers parviennent à se marier et à élever des enfants.

— Pas moi. Et, d'après votre dossier, si je me rappelle bien, vous ne faites pas non plus partie des heureux élus.

Il avait cru que sa pique la ferait se cabrer, mais elle éclata de rire.

— Un point pour vous, Simon.

* Tous les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. (NdT)

Chapitre 3

L'Animus se trouvait en sous-sol. Chez Abstergo, la sécurité était une priorité de chaque instant. Tout était fait pour que la société soit en permanence sous surveillance physique et technique, depuis la mise en place de badges jusqu'à l'armée de hackers dont la jeune femme à l'intelligence redoutable faisait partie.

L'ascenseur s'ouvrit sur une vaste salle haute de deux étages. Les quatre murs étaient bordés de moniteurs en trois dimensions devant lesquels des techniciens en blouse blanche étaient installés. Du coin de l'œil, Simon aperçut une multitude de minuscules images 3D d'individus accomplissant leur inévitable destinée tandis qu'on les analysait et qu'on les classait. Le reste de la pièce était occupé par des antiquités inestimables exposées dans des présentoirs majestueux. Des reliques vieilles de plusieurs siècles égayaient les murs de béton gris et de chrome : des épées, des statuettes de divinités égyptiennes, grecques et romaines, des étendards, des boucliers, des cornes et des calices étaient mis en valeur dans d'élégantes vitrines.

Mais ce fut l'Animus qui attira son attention. Il contempla la machine en écarquillant ses yeux bleu clair derrière ses lunettes.

Il comprenait à présent la dernière remarque de Rikkin. Étincelant et parfait – naturellement –, cet Animus-là n'était pas fait pour que ses occupants s'y asseyent. Il les enveloppait.

Exquis mélange de technologie et d'art accidentel déconcertant, le cadre articulé suspendu au plafond ressemblait à un squelette humain métallique aux faux airs de serpent. Il disposait d'une colonne vertébrale, de bras, de jambes, de tout ce qu'il fallait à l'exception d'une tête, mais Simon soupçonnait qu'un casque l'attendait. Un anneau métallique permettait à l'occupant de se tenir droit, sans parler de la série de sangles visiblement très solides destinées à le maintenir en place.

Leur arrivée avait attiré l'attention d'Amanda Sekibo, qui vint à leur rencontre.

— Professeur Hathaway, docteur Bibeau, les salua-t-elle. Bienvenue dans la salle de l'Animus. Alors, professeur, que dites-vous de notre nouveau modèle ?

— On dirait un instrument de torture de l'Inquisition, non ?

Remarquant l'air perplexe d'Amanda, Victoria intervint aussitôt :

— Il semble beaucoup plus sophistiqué que celui du Nid d'aigle. Vous ne devriez pas avoir beaucoup de maux de tête, avec celui-là, et

sans doute aucun vomissement.

— Charmant..., bougonna Simon.

— J'espère que les gamins pourront bientôt profiter d'un Animus comme celui-là. (Elle se tourna vers Amanda.) Vous voudrez bien me familiariser avec les commandes ?

— Bien sûr, docteur.

— Je vous en prie, appelez-moi Victoria.

Simon se demanda si elle laissait qui que ce soit l'appeler par son titre. Il les suivit, cessant de les écouter quand elles se laissaient aller à un jargon bien trop technique pour lui, et leur prêtant poliment l'oreille lorsqu'elles abordaient des sujets qu'il connaissait déjà. S'il avait été assis à un bureau, il serait en train de le marteler avec ses doigts. Après ce qui lui parut être une éternité, il entendit Victoria remercier Amanda. La jeune femme rejoignit son équipe et leur tapa doucement sur l'épaule. Ils éteignirent leurs écrans, faisant disparaître les minuscules avatars, puis s'engouffrèrent dans l'ascenseur en silence.

Simon et Victoria se retrouvèrent seuls.

— Vous êtes prêt ? lui demanda-t-elle.

— Pour me faire torturer par la vierge de fer, là-bas ?

— Oh, ce n'est pas le nom que je lui donnerais. Je ne crois pas que vous ayez saisi à quel point il est supérieur aux autres modèles. Il s'agit de l'Animus 4.35, dérivé de la technologie développée par Abstergo pour la version 4.3 – actuellement utilisée à Madrid. J'ai cru comprendre que si celui de Madrid est plus immersif, il est aussi beaucoup plus intrusif. Par exemple, je n'aurai pas à vous faire de ponction lombaire avec le 4.35.

— Oh, je vois. (Il prit une profonde inspiration.) Bien... Comme l'a dit Jeanne d'Arc, à ce qu'il paraît, « plutôt aujourd'hui que demain ».

Ils approchèrent de l'appareil. Simon monta sur la plate-forme en deux parties, enfila un harnais qui semblait bien trop léger pour être suffisamment résistant, tandis que Victoria refermait le gros anneau métallique sur sa taille fine. Avec précaution, il transféra son poids sur un pied, puis sur l'autre. Les plates-formes réagirent aussitôt, comme un monte-escalier amélioré, ou un vélo elliptique.

— Il y aurait le potentiel pour ouvrir une salle de sport, ici, vous savez ? fit-il remarquer d'un ton faussement sérieux.

Elle éclata de rire.

— Et encore, vous n'avez pas tout vu. Je ferais peut-être bien de vous mettre un bracelet connecté pour compter vos foulées. (Elle continua à le sangler et à faire des réglages.) Vous aurez une totale liberté de manœuvre. En fait, le harnais et l'exosquelette soutiendront votre corps lorsque vous adopterez les mouvements de votre ancêtre. Rappelez-vous, vous n'allez pas revoir dans le détail tous les souvenirs

de votre ancêtre ; nous n'avons qu'une semaine pour balayer les trois ou quatre ans que vous avez sélectionnés.

Nous. Son inclusion désinvolte dans le projet contraria Simon, mais il repoussa ce sentiment. Elle le superviserait du début à la fin et écouterait probablement ses comptes-rendus. Il reconnaissait avoir besoin d'un assistant, mais elle se conduisait plutôt en coéquipière.

Cela n'avait pas bien fonctionné avec les précédents, mais il n'avait pas le choix. Victoria vérifia toutes les attaches, puis hocha la tête en signe d'approbation. Il s'aperçut alors de sa complète vulnérabilité. Peut-être avait-il vraiment besoin d'une coéquipière, après tout.

— Euh..., dit-il en tirant légèrement sur une courroie. Quel est le plan B, si vous êtes soudain victime d'une crise cardiaque ?

Elle poussa un éclat de rire radieux, et il esquissa un sourire.

— Une alarme retentira, les portes se déverrouilleront et une équipe d'assistance médicale arrivera en quelques secondes. Finalement, quelqu'un parviendra à vous faire sortir de là.

— Génial.

— Abstergo insiste pour que les sujets soient sous surveillance permanente. Maintenant, si vous êtes prêt à risquer de graves blessures, vous pouvez toujours fixer l'appareil vous-même sans attacher la sangle dorsale. (Son sourire s'estompa.) Je ne vous le recommande pas. L'un des gamins avec qui je travaille utilise l'Animus pour échapper à sa propre paralysie.

— Oh, je vois. Bon, tout est prêt ?

— Tout sauf le casque, répondit-elle. Quand je vous l'aurai enfilé, nous pourrions communiquer grâce au micro et à l'oreillette.

Elle se positionna derrière lui et baissa le casque. Cela lui fit penser à un caisson d'isolation sensorielle. Il y faisait entièrement noir, et il ne percevait plus le moindre son. La sensation était pour le moins particulière ; il sursauta en entendant la voix de Victoria dans son oreille. Comme si elle était à l'intérieur de son crâne.

— *C'est confortable ?* (Il tenta de remuer, et fut étonné de constater que c'était effectivement le cas. Il lui répondit par l'affirmative.) *Pour le moment, vous devriez être dans l'obscurité,* poursuivit-elle. *La première chose que vous verrez, ce sera le tunnel mémoriel. Il est conçu pour vous aider à vous plonger dans la simulation. Nous pouvons discuter facilement, ici, mais il sera plus difficile de communiquer lorsque la simulation sera activée. Nous commencerons toujours par le tunnel mémoriel, mais la première fois est particulièrement importante. Ne vous inquiétez pas. La transition devrait être relativement douce par rapport aux modèles précédents.*

L'obscurité se leva progressivement, le noir d'encre faisant peu à peu place à une brume grisâtre. Cela rappela à Simon un voyage dans les Highlands écossais, quelques années auparavant, lorsque, en pleine

ascension du Ben Nevis, le point culminant de Grande-Bretagne, le brouillard était tombé à une vitesse saisissante, comme si un nuage avait décidé de se poser là. Il fut ébloui par le crépitement de ce qui ressemblait à des éclairs. Le nuage de brume s'illumina et se mit à tourbillonner lentement, puis, sous le regard captivé de Simon, reprit forme ici et là comme s'il tentait d'adopter l'apparence d'un immeuble, d'un tronc d'arbre ou, peut-être, du Ben Nevis.

Simon tendit le bras sans réfléchir et observa sa main. Il avait de longs doigts effilés avec lesquels il ne faisait pas grand-chose d'autre que taper sur son clavier et tourner des pages de vieux livres. Il lui arrivait de les tacher d'encre. Mais celles qu'il regardait étaient vigoureuses, calleuses, couvertes de petites cicatrices, avec des ongles en piteux état. Elles avaient également une teinte hâlée. Les siennes étaient laiteuses. Baissant les yeux, il distingua une tunique de laine beige de nombreuses fois rapiécée et toute maculée. Il portait des collants bleus et de simples bottes de cuir. Sa tête et ses épaules étaient protégées par une pèlerine.

Il esquaissa un sourire idiot en passant l'étoffe rugueuse de la pèlerine entre son pouce droit et son index, porta la main gauche à son visage et découvrit le duvet d'une barbe naissante.

— *Bonjour**, Gabriel Laxart, dit-il.

— *La ressemblance est frappante*, déclara la voix de Victoria. *Si je vous avais croisés tous les deux dans une même pièce, j'aurais deviné que vous étiez parents.*

— C'est inhabituel ?

— *Non, mais, souvent, les gens sont choqués de si peu ressembler à leurs ancêtres*, rétorqua-t-elle. *À vue de nez, vous avez dix-sept ans. Vous aidez votre père, Durand Laxart...*

— À la ferme, oui, je sais, l'interrompit-il. Quel jour sommes-nous ?

— *Jeudi. Le 1^{er} mai 1428. Je me suis dit qu'il valait mieux commencer par le début. Allez-y, entraînez-vous à bouger pendant que la simulation termine de se charger.*

Quelle étrange sensation que de porter un corps en guise de vêtement. Le garçon était mince – bon, Simon était mince, Gabriel était quant à lui plutôt maigre – mais sec, et il se déplaçait facilement. Simon prit le rythme spontanément mais, quand il tenta de se servir de son bâton de marche comme d'une pique ou d'une épée, il le laissa tomber.

— *Manifestement, il n'est pas près de devenir Templier*, commenta sèchement Victoria. *Mais il est important que vous vous rappeliez : vous devez vous contenter de l'accompagner. Ne résistez pas aux souvenirs, vous ne pouvez pas les modifier. Ne tentez pas d'obliger Gabriel à faire ou à dire quelque chose contre son gré, sinon, vous vous désynchroniserez. Et c'est*

très désagréable.

— Quoi, cette Rolls d'Animus n'a pas encore réglé ce genre de problème ?

— *Ce n'est pas une machine à remonter le temps, Simon. Vous ne pouvez pas changer le passé et, si vous tentez néanmoins de le faire, l'Animus vous le rappelle sans ambages. D'une certaine façon, c'est un acte violent, aux conséquences non moins violentes. Vous m'avez dit que Gabriel était un enfant illégitime, et il ne vit avec son père biologique que depuis très peu de temps. Ça va jouer en votre faveur. Il ne connaît presque personne. Rares sont ceux qui remarqueront que vous vous conduisez bizarrement.*

Simon acquiesça. D'un point de vue historique, cela ne faisait pas longtemps que l'on montrait les bâtarde du doigt. Il n'était donc guère surprenant que les Laxart, une famille de fermiers, aient décidé d'héberger ce jeune homme en bonne santé. La filiation de Gabriel expliquait aussi pourquoi, dans ses recherches, Simon n'avait rien trouvé à son sujet. Sauf cas exceptionnel, les enfants illégitimes étaient rarement enregistrés. Les arbres généalogiques n'aimaient pas les branches venues de nulle part.

Pendant que Victoria lui parlait, les volutes de brume avaient épaissi et s'étaient éclaircies, leur teinte grisée prenant des accents verts et bleus. Simon se retrouva face à un champ émeraude où paissaient des vaches et des moutons. Derrière lui se trouvaient une route rocailleuse et de petites maisons, ce qui lui fit comprendre qu'il était aux abords d'un petit village.

Domrémy. La commune de naissance de Jeanne. Il n'entendait que le vent dans les arbres, les oiseaux et les meuglements des bovins. Le silence était troublant. Ni véhicules, ni avions, ni climatisations, ni ordinateurs, ni téléphones mobiles... Pour une raison qu'il ignorait, il ne s'était pas attendu à cela.

Il demeura immobile un moment, tentant simplement de s'accoutumer à l'idée qu'il vivait les souvenirs d'un jeune homme mort depuis longtemps. Tout semblait très réel... de la légère brise qui lui effleurait le visage au contact de la terre en passant par les odeurs. *Si les jeux d'Abstergo Entertainment parviennent à procurer ne serait-ce qu'un soupçon de tout ça, songea Simon, je comprends qu'ils aient remporté tant de récompenses.*

Baissant les yeux sur les mains de Gabriel, il s'aperçut qu'il tenait du pain et du fromage enveloppés dans un linge. Victoria lui avait dit que c'était le 1^{er} mai... Un jour de fête. Ah, cela lui revint. Il avait appris grâce à ses recherches qu'à Domrémy, une vieille tradition voulait que les jeunes gens se rendent à la source voisine certains jours de l'année. Cela consistait pour l'essentiel à pique-niquer près de ce qu'ils nommaient « l'arbre des Dames », ou « l'arbre des Fées ». Cette

charmante coutume s'appelait « faire les fontaines », et, manifestement, Gabriel était sur le point d'y participer.

Il se mit en route, laissant à son hôte le soin de trouver le chemin. Le jeune homme était grand et dégingandé, comme cela avait également été le cas de Simon dans son adolescence. Il savait ce que c'était que d'avoir de longues jambes, et Gabriel était un grand marcheur.

Il entendit des éclats de rire, des chants (certaines voix sonnaient atrocement faux) et des notes de pipeau portés par la brise. Un gros arbre se découpait contre le ciel bleu, et une certaine animation régnait sous ses branches. Simon n'était pas botaniste. Il n'aimait pas beaucoup la nature, à vrai dire. Mais cet arbre était majestueux. Des pétales blancs ornaient ses rameaux de feuilles vertes. Sa couleur détonnait avec le rose, le rouge et le bleu des guirlandes de fleurs suspendues aux branches les plus basses.

Des filles d'âges différents étaient assises en rond, tête baissée, riant et s'amusant avec les fleurs. Un autre groupe dansait en tournant de manière vertigineuse autour de l'arbre. Quant aux garçons, soit ils grimpaient aux branches, soit ils étaient étendus dans l'herbe, rompant de gros morceaux de pain bis. Les plus âgés en distribuaient aux filles. Les plus jeunes leur jetaient des boulettes de mie.

Je n'ai rien à faire là, entendit-il dans son esprit. Il se demanda si c'était Gabriel ou lui qui avait eu cette pensée.

Pendant un long moment, Gabriel demeura figé. L'un des garçons les plus âgés se laissa tomber avec agilité d'une des branches de l'arbre et vint à sa rencontre. La chevelure noire, le teint hâlé, il lui adressa un sourire chaleureux.

— Tu dois être notre cousin Gabriel ! s'exclama-t-il avec entrain. Je m'appelle Pierre. Ce pignouf, là-bas, c'est mon frère Jean.

Le « pignouf » en question était occupé à terminer de dévorer son pain en époussetant sa chemise. Il était plus âgé et plus grand que Pierre, bien bâti, alors que son cadet était vif et agile.

— Salut, Pierre. Ta... ta mère m'a envoyé ici avec ça.

— Ah ! s'exclama Pierre. Eh, Jean, tu n'es pas obligé d'arrêter de te goinfrer, finalement.

Entendant son nom, l'intéressé leva les yeux et approcha.

Tandis que Gabriel s'entretenait avec ses cousins, Simon se demanda où était Jeanne.

— J'ai entendu dire que ton père avait sauvé le village des brigands ? demandait Gabriel.

Doyen de Domrémy, Jacques d'Arc était responsable de la collecte des taxes et de l'organisation des défenses de la commune.

— Des Bourguignons, tu veux dire, rectifia Pierre d'un ton sinistre.

— C'est du pareil au même, intervint Jean. (Il rompit un morceau

de miche et rendit le reste à Gabriel. Le pain était grossier, mais délicieux, et le fromage crémeux et fort.) Tu habites à Burey-en-Vaux, près de Vaucouleurs, tu as donc les soldats du roi pour te protéger.

— Ils sont censés te défendre, toi aussi, répondit Gabriel. (Mais Pierre se contenta de hausser les épaules. C'était manifestement un sujet délicat, à Domrémy.) Sinon, insista-t-il, vous avez repoussé les brigands vous-mêmes ?

Il n'avait jamais assisté à ce genre d'attaque. Il trouvait donc cela passionnant.

— Oh, non. On s'est enfuis. Notre père a loué une vieille place forte sur une île sur la Meuse, où nous pouvons aller nous réfugier avec nos bêtes et tout ce que nous pouvons emporter. Parfois, quand l'ennemi nous empêche d'aller sur l'île, nous allons à Neufchâteau. (Le visage riant de Pierre se durcit.) Notre maison est en pierre, mais tout le monde n'a pas cette chance.

Gabriel prit un ton grave.

— Il y a eu... des morts ?

— Pas ces derniers temps. Nous sommes généralement avertis suffisamment à l'avance pour que tout le monde puisse aller s'abriter avec son bétail.

Pierre donna un coup de pied à son frère, qui poussa un jappement malgré sa bouche pleine de fromage.

— Gabriel, va en donner un peu à Jeannette avant que ce glouton avale tout. Elle danse depuis ce matin, quand elle ne va pas contempler le fleuve comme s'il lui parlait. Elle doit être morte de faim.

— Où est-elle ?

Simon se sentit gagné par un profond enthousiasme.

— C'est la plus agitée, là, en rouge, expliqua Pierre en la désignant du doigt.

Jeanne était effectivement « la plus agitée ». Elle semblait déborder d'énergie, le pas à la fois ferme et agile. Sa longue chevelure noire légèrement en désordre et parsemée de fleurs lui tombait sur les reins.

Je suis l'historien le plus chanceux qui ait jamais existé, songea Simon, pris de vertige, Gabriel se dirigeant vers Jeanne d'Arc d'un pas mal assuré.

— Jeannette ? appela Gabriel.

Il tenait le pain et le fromage d'une main tremblante.

Jeanne d'Arc, la Pucelle d'Orléans, la future sainte patronne de France, se tourna vers lui.

Avec ses grands yeux bleus, elle sembla le transpercer du regard, comme si elle cherchait à atteindre directement son âme. Le souffle coupé, il se contenta de la dévisager, se sentant rougir, et...

L'univers parut se replier sur lui-même, comme un morceau de

papier froissé, soudain privé de ses images et de ses couleurs, emportant avec lui ce visage à la fois sublime et indescriptible.

Simon Hathaway se retrouva cerné par les ténèbres, assourdi par son propre cri.

Chapitre 4

— *Simon, qu'est-ce que...*

Il était pris de nausée, comme si un géant fou de rage lui avait asséné un coup de poing dans le ventre. Sa gorge lui brûlait. Il s'aperçut qu'il avait hurlé et qu'il continuait à hurler, même s'il ne percevait plus aucun son. Ruisselant de sueur, la bouche sèche et cotonneuse, il frissonnait dans son harnais. Puis on lui ôta son casque, ce qui lui permit de sentir l'air frais sur son visage détrempé. Il cessa de crier et prit une profonde inspiration, le regard rivé sur le visage d'une femme qu'il ne connaissait pas.

Ce n'était pas elle.

— Navrée, Simon. (La voix lui était familière. Malgré son affolement, un prénom lui vint à l'esprit. « Victoria ».) Je ne m'attendais pas à ce genre de réaction. Vous voulez un seau ?

Il trouva cette idée si repoussante qu'il contint sa bile à la simple force de sa volonté, et grogna une onomatopée qu'elle prit pour un « non ». Elle le libéra des innombrables sangles et capteurs, qui donnèrent soudain à Simon l'impression de lui ramper partout sur le corps. Il se mit à rêver d'une bonne tunique en laine brute.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Elle l'examina d'un air inquiet.

— Vous vous êtes désynchronisé. Plutôt violemment. Généralement, on obtient ce genre de réaction sur un champ de bataille. À vous de me dire ce qui s'est passé.

— Je n'en sais rien.

Il la remercia d'un hochement de tête et s'apprêta à descendre de la plate-forme. Il était encore un peu chancelant et, lorsque Victoria glissa une main sous son bras, il accepta volontiers son aide. Elle le guida jusqu'à un fauteuil et lui tendit un verre d'eau.

— Vous aviez raison... les désynchronisations n'ont rien d'agréable. J'ai l'impression qu'un cheval vient de me donner un coup de sabot dans la poitrine.

Victoria lui adressa un petit sourire, visiblement soulagée qu'il se rétablisse aussi vite.

— Vous dites ça comme si ça vous était déjà arrivé. C'est le cas ?

— Non. Mais à Gabriel, oui. Et ça y ressemble vraiment. Que s'est-il passé ?

— Je ne sais pas trop, répondit-elle. Ça peut être dû à deux ou trois facteurs différents. Simon... c'est vous qui avez volontairement mis fin

à la simulation. Pourquoi ?

— Non, ce n'est pas moi, se défendit-il.

— Si, insista-t-elle. C'est vous. Gabriel ne comptait aller nulle part.

— N'importe quoi. Moi non plus. Je suis un historien qui a la chance de rencontrer Jeanne d'Arc, bon sang. Pourquoi chercherais-je à éviter une telle aubaine ?

— À vous de me le dire. (Victoria leva la main pour l'empêcher de protester.) Ça fait un moment que je fais ça, Simon, et je suis devenue assez douée pour déterminer l'origine d'une désynchronisation brutale. (Elle prit une voix plus douce.) Simon... vous avez fui. (Il était écarlate.) En mon âme et conscience, je ne peux pas continuer avec vous tant que je n'aurai pas compris pourquoi. Ce ne serait pas sûr.

— Je vais vous dire ce qui n'est pas sûr : mon boulot, si je ne parviens pas à présenter des résultats à Rikkin, rétorqua-t-il sèchement.

Il passa une main dans ses cheveux dégoulinants de sueur.

Victoria poursuivit d'un ton implacable.

— S'il s'agit de l'effet de transfert, la recherche d'un emploi sera le cadet de vos soucis. Simon, vos constantes ont crevé tous les plafonds. Vous vous êtes mis à transpirer, votre rythme cardiaque a augmenté de manière dramatique, et votre cerveau a libéré un déluge de substances chimiques. Comme je vous l'ai dit, si vous vous étiez trouvé sur un champ de bataille j'aurais compris, mais là...

Elle secoua la tête et garda le silence un moment. Puis, d'un ton plus calme, elle poursuivit.

— Je vous ai dit que j'avais vu quelqu'un tellement déboussolé, par le passé, qu'il était persuadé d'être l'Assassin dont il étudiait les souvenirs. Il a rompu avec sa copine parce qu'il était tombé amoureux d'une fille morte depuis deux cents ans. Il avait des pertes de connaissance et, quand il revenait à lui, il découvrait des lettres qu'Arno Dorian lui avait écrites. En français. Il ne parlait pas un mot de français. Ça a fini par le tuer, Simon. J'ai eu énormément de mal à le supporter et, depuis, je vis avec ce sentiment de culpabilité. J'aurais dû le retirer de cette mission avant que ça tourne mal pour lui. Je refuse de refaire cette erreur. Alors, dites-moi, pourquoi vous êtes-vous désynchronisé ?

Simon soupira, fermant les yeux un moment.

— Quelque chose chez cette fille l'a fasciné. Et terrifié.

— Mais pas vous ?

Il hésita.

— Je ne ressens rien de particulier en ce moment, répondit-il, ce qui, au moins, était vrai.

Victoria inclina la tête et le dévisagea avec un drôle d'air. Puis, au

plus grand désarroi de Simon, elle sembla contenir un sourire.

— Un moment, lui demanda-t-elle avant de se diriger vers l'ordinateur pour vérifier ses constantes. Les substances chimiques libérées sont principalement de la sérotonine, de la dopamine et de la noradrénaline. Vous comprenez ce que ça signifie ?

— Je ne suis pas chimiste...

Elle se fendit d'un sourire plus franc.

— Ne me dites pas que vous avez oublié combien un premier amour pouvait se révéler bouleversant.

Il la regarda avec de grands yeux.

— Vraiment ? demanda-t-il d'un air contrarié.

— Vraiment.

Il poussa un soupir.

— Eh bien, voilà qui est merveilleux. Je vais squatter le corps d'un adolescent aux prises avec un premier béguin. J'espère qu'il aura l'occasion de libérer toute cette testostérone dans des batailles.

— Oh, ça pourrait être pire, lui fit remarquer Victoria.

— Non, rétorqua Simon d'un ton las et parfaitement sincère. Ça ne pourrait pas être pire.

— Si ça peut vous rassurer, je vous rappelle que Jeanne d'Arc est censée être incroyablement charismatique. Aucun adolescent qui s'intéresse aux filles n'aurait pu lui résister.

Ayant retrouvé son calme et le fil de ses pensées, Simon tenta de se remémorer la scène à laquelle il avait assisté et de considérer celle qui allait devenir la sainte patronne de la France non par les yeux d'un jeune perturbé par ses hormones, mais par les siens.

— Votre hypothèse se tient. Mais j'ai l'impression... que c'était plus que ça, d'une certaine façon. Quelque chose d'autre était à l'œuvre. (Il se tourna vers elle.) Je veux y retourner.

Elle réfléchit un moment avant d'acquiescer.

— D'accord. Mais reprenons à un autre moment. (Simon lui en fut secrètement reconnaissant. Victoria survola ses notes.) Jeanne est retournée une semaine à Burey-en-Vaux avec les Laxart. (Elle leva les yeux vers lui en réprimant un sourire.) Peut-être souhaitait-elle passer plus de temps avec Gabriel...

— Ah, génial, geignit Simon.

— Désolée, dit-elle d'un ton qui laissait entendre qu'elle ne l'était pas du tout. Je vais vous renvoyer dans la simulation le soir du lundi 12 mai... ou peut-être le matin du 13. Prêt ?

— Absolument, répondit-il avec une certitude qu'il n'éprouvait pas le moins du monde.

Il savait à peu près à quoi s'attendre, cette fois, et l'expérience fut légèrement moins bouleversante. Quand bien même, le tunnel mémoriel lui procura une sensation étrange ; il se demanda quel effet

cela lui ferait de retourner dans la simulation.

Lorsque les nuages gris reprirent forme, Victoria lui demanda :

— *Et vous, Simon, que pensez-vous de Jeanne ?*

— Moi ? Eh bien, elle est fascinante. Et si elle avait en sa possession une Épée d'Éden, cela rendrait plausible une grande partie de ce que l'on raconte à son sujet. Elle vivait à une époque où l'on était beaucoup moins sceptique qu'aujourd'hui à propos des voix divines. Pour eux, il ne s'agissait pas de savoir si quelqu'un avait réellement entendu quelque chose, mais si c'était de la voix de Dieu ou du diable.

— *Mais que pensez-vous d'elle ?*

— Je... rien, vraiment. (Le chargement de la simulation était presque achevé.) Je suis historien. Je ne suis pas censé aimer ou ne pas aimer. Je me contente d'observer.

— *Voilà qui vous aidera à résister aux effets de transfert*, approuva Victoria.

La brume du tunnel mémoriel avait fait place à une douce obscurité, et à un ciel illuminé par les étoiles et un léger quartier de lune.

Gabriel s'était réveillé aux alentours de minuit. Depuis l'arrivée de Jeanne, il se trouvait passablement agité et aisément distrait. Il se réveillait en pleine nuit sans aucune raison apparente. Même le fait de s'occuper du bétail de son père, travail particulièrement éreintant et très différent de son expérience d'assistant auprès de son négociant de beau-père, ne l'usait pas suffisamment pour dormir d'une traite jusqu'au matin. Il s'était mis à flâner dans les rues étroites de la ville, même si Burey-en-Vaux était si petit que la promenade ne durerait jamais bien longtemps. Il s'attardait alors devant la maison des Laxart, comme actuellement, appuyé contre le porche, le regard rivé sur les étoiles, avant de rentrer se coucher et de dormir d'un sommeil agité jusqu'au prochain réveil.

— *Bon, Simon, comment ça va ?*

— Très bien, répondit-il, même si Gabriel avait la bouche sèche.

Que se passait-il avec Jeanne ? Avec sa mâchoire un peu trop carrée et son front un peu trop grand, elle n'était pas particulièrement jolie. Mais elle avait regardé le jeune homme avec les yeux les plus bleus que Simon ait jamais eu l'occasion de voir – il n'exagérait pas. Et ces yeux, cette cascade de cheveux noirs comme les ailes d'un corbeau (bon, là, d'accord, c'était un peu exagéré) et ce sentiment qu'elle contenait une grande partie de son énergie donnaient un mélange singulièrement grisant.

— Alors, tu tiens l'office de nuit ? demanda une voix douce et musicale.

Gabriel sursauta. Jeanne se tenait à quelques pas de lui, habillée,

comme lui, emmitouflée dans une cape pour se protéger de l'humidité nocturne. Il faisait très noir, mais Gabriel distinguait parfaitement le contour de ses joues, de ses lèvres et de ses mains pâles, avec lesquelles elle serrait sa cape sur sa poitrine. La lueur des étoiles se reflétait dans son regard, et la jeune fille semblait étinceler, comme si elle était elle-même faite de lumière d'étoile.

— Le quoi ? bredouilla-t-il.

Elle s'approcha de lui.

— C'est comme ça que les moines appellent les vigiles ou les matines. Tu sais, la liturgie des Heures...

Bien sûr qu'il connaissait. Tout le monde connaissait. On sonnait les cloches des églises sept fois par jour. Mais c'était la première fois qu'il entendait quelqu'un donner un autre nom aux matines.

— Chez moi, dès que j'entendais sonner les heures, je laissais tout tomber et je courais à l'église, révéla-t-elle en ricanant. Il m'est même arrivé de temps à autre de réprimander le carillonneur quand il était en retard. Mais, la nuit, pour assister aux matines, il fallait que je sorte en douce.

Elle se fendit d'un sourire espiègle. Gabriel en eut le souffle coupé. Elle se tourna vers les étoiles, et son sourire se dissipa.

— On se moque de moi, tu sais.

— Qui ça ?

— Les garçons, surtout. Mes frères. Même mes amis. Ils m'aiment, mais ils trouvent curieux que j'aie autant à l'église.

Lorsqu'on lui avait parlé d'elle, Gabriel aussi avait trouvé cela étrange. Mais c'était avant de faire sa connaissance. D'une certaine façon, Jeanne était comme toutes les filles : elle riait, menait à bien ses tâches ménagères, et semblait ne jamais se laisser abattre par les moqueries. En fait, elle n'hésitait jamais à rendre les coups. Cet aveu le prit donc au dépourvu.

Elle se tourna vers lui, le regard étincelant dans l'obscurité.

— Tu me trouves bizarre, toi ?

Il aurait voulu lui dire « non », mais sa langue refusa de lui obéir. Il lui était impossible de lui mentir.

— Au début, oui. Mais, ensuite, j'ai appris à te connaître. Je... je vois combien tu es heureuse. À quel point ça te fait resplendir. Et je trouve ça magnifique.

Il faillit lâcher « je te trouve magnifique », mais il mordit sa traîtresse de langue. Les traits de la jeune fille s'adoucirent quelque peu.

Je n'en peux plus, songea Gabriel, le cœur battant.

— Gabriel... As-tu déjà eu l'impression d'être différent des autres ?

Sur le moment, ses paroles le frappèrent durement. Il grimaça.

— Je suis un bâtard. Je sais très bien que je ne suis pas comme les

autres.

— Tu en souffres ? demanda-t-elle d'un air compatissant.

Il acquiesça.

— Ce n'était pas le cas quand j'habitais chez ma mère et mon père. Mon beau-père, je veux dire, rectifia-t-il. C'étaient les seuls parents que je connaissais. Mon beau-père était négociant à Nancy. Je n'ai appris que ce n'était pas mon père qu'après... sa mort. Il a succombé à une fièvre.

Jeanne poussa un soupir et lui prit la main. Gabriel se tendit, anticipant l'étrange sensation, presque douloureuse, qui s'emparait de lui aux moments les plus malvenus. Mais la main était fraîche, rassurante, et, au lieu de le mettre en émoi, son contact l'apaisa. Sa tension se dissipa. Il trouva plus facilement ses mots.

— Ma mère a résisté un mois de plus. Mais, vers la fin, elle m'a fait écrire à Durand pour lui demander s'il accepterait de s'occuper de moi. J'étais persuadé qu'il allait refuser, et, même s'il y consentait, je me demandais ce que sa femme penserait de moi.

Toujours aussi étincelante, Jeanne pencha la tête. *C'est le reflet de la lueur des étoiles, ou c'est moi ?* s'interrogea Gabriel.

— Ta famille ici, les Laxart... ce sont des gens bien. C'est la raison pour laquelle... (Elle s'interrompt brusquement, puis lui saisit la main.) Jeanne semble bien te traiter, non ?

C'est vrai... une autre Jeanne, songea Simon. La belle-mère de Gabriel, cousine de Jeanne d'Arc, portait le même prénom. C'était ridiculement courant, à l'époque, et Simon s'attendait à avoir du mal à différencier toutes les Jeanne – et tous les Jean.

— C'est le cas, se hâta de la rassurer Gabriel. Tu as raison. C'est quelqu'un de bien. Comme sa cousine. (Il tenta de serrer à son tour sa main.) Mais ça ne fait pas longtemps que je suis là. Nancy est une ville bien plus grande. Je comptais les pièces, rédigeais des factures et gérais l'inventaire. Travailler à la ferme, c'est... différent. Et je ne sais toujours pas où est ma place.

— Moi aussi, je suis différente, lui assura Jeanne. Mais je sais ce que je dois faire. (Elle ôta sa main. Gabriel éprouva soudain un manque, et la nuit lui parut glaciale.) Nous sommes amis, hein ?

Gabriel eut un moment l'impression que son cœur avait cessé de battre, avant de reprendre son rythme lent et douloureux. Les mots lui faisaient mal, mais il les prononça quand même :

— Oui, répondit-il doucement.

S'il ne peut rien y avoir de plus entre nous, alors je m'en contenterai volontiers.

— Alors, j'aimerais ton aide. Je ne te dis pas cela à la légère.

— Tout ce que tu voudras, répondit-il avec un peu trop d'enthousiasme. Tu peux tout me demander, Jeannette.

— Demain, je vais présenter à ton père ma requête. Ça pourra te paraître curieux et tu te poseras certainement des questions, mais j'aimerais que tu m'aides à le convaincre.

— Tu ne peux pas me dire de quoi il s'agit ?

L'air songeur, elle détourna le regard. Elle semblait observer quelque chose derrière lui. Quand il se retourna, il ne devina rien de particulier. Rien qu'un chat blanc perché sur un mur qui se léchait la patte avant.

— Non, finit-elle par répondre. Pas encore. Il faut que tu me fasses confiance. Tu t'en sens capable ?

Droite comme un I, elle le dévisagea, et l'aura qu'elle dégageait se fit plus vive que jamais. Il ne voyait qu'une réponse possible :

— Bien sûr, Jeannette. Quoi que tu demandes à mon père, je te soutiendrai.

L'air sérieux de Jeanne fit place à un sourire ; Gabriel crut que son cœur allait fondre.

— Tu es quelqu'un de bien, Gabriel. Bonne nuit.

Puis elle s'éloigna, et, durant un long moment, le jeune homme demeura figé, se demandant s'il n'avait pas imaginé toute cette scène.

Simon était intrigué par ce que Gabriel avait vu en regardant Jeanne. Le décor commença à s'estomper, faisant place à une brume grisâtre, puis s'obscurcit totalement.

— *Je vous ramène à la maison*, retentit la voix de Victoria.

Un instant plus tard, Simon sentit un léger contact sur son épaule le prévenant de la présence du médecin. Quand elle lui ôta son casque, l'air frais sur son visage lui donna des frissons. Il s'aperçut qu'il était en sueur.

— Victoria, se risqua Simon lorsqu'elle commençait à défaire la multitude de sangles. Vous... vous avez vu ce qui s'est passé ? Avec le visage de Jeanne ?

Elle lui adressa un rapide coup d'œil interrogateur.

— Que voulez-vous dire ?

— Elle... elle... (Simon chercha ses mots.) Elle était... Je ne sais pas si c'était dû à la fois à l'éclat des étoiles et au désir de Gabriel, mais on aurait dit... qu'elle était cernée par une aura de lumière.

Prudent, il prit un air indifférent. Il ne faisait aucun doute que Victoria avait coiffé sa casquette de thérapeute.

— Par vos yeux, j'ai vu que Gabriel trouvait qu'elle étincelait, déclara-t-elle de manière évasive.

— Je m'attendais à ce genre de phénomène lorsqu'on découvrirait l'épée, mais... c'était elle. Uniquement elle. Et Gabriel s'en est aperçu.

Victoria lui avait déjà libéré le bras droit, et, quand elle s'apprêta à en faire autant avec le gauche, il lui posa la main sur l'épaule.

— Victoria... je crois que nous avons découvert non pas une, mais

deux personnes en possession d'un taux d'ADN de Précurseur extrêmement élevé.

Chapitre 5

Victoria avait refusé de discuter de quoi que ce soit avant que Simon ait mangé un morceau.

— On remet plus vite les pieds sur terre le ventre plein. En vous nourrissant, vous réintégrez votre corps pour de bon et quitterez celui de Gabriel. Mangez, lui ordonna-t-elle en lui lançant une barre chocolatée.

Agacé, Simon obtempéra néanmoins.

— Très bien, je suis les recommandations du médecin. Sinon, qu'en avez-vous pensé, docteur Bibeau ?

— Je dois avouer que j'étais un peu préoccupée lorsque vous avez quitté précipitamment la simulation. (C'était également le cas de Simon, mais il préféra garder cette information pour lui.) Mais, entre les sentiments de Gabriel pour Jeanne, le redoutable charisme de cette dernière et le fait qu'il s'agit de votre première expérience avec l'Animus, je ne suis guère inquiète. Franchement, le fait que vous ayez été en mesure de choisir de vous désynchroniser atteste de votre forte volonté. Je ne crois pas que vous risquiez de subir des effets de transfert négatifs, du moins, pas pour le moment.

— Vous m'en voyez soulagé. Mais, en ce qui concerne Jeanne et Gabriel, je n'ai jamais entendu parler de ce genre de chose.

— Moi non plus, reconnut Victoria.

— Elle exerce le même genre de... (Il chercha ses mots.) De compulsion. Non, ce n'est pas ça. Et « charisme » est un terme beaucoup trop galvaudé. Face à elle, Gabriel a la même réaction que n'importe qui d'autre devant l'une des Pommes d'Éden. Il est attiré par elle, presque contre son gré. Je vois vraiment cet... éclat par ses yeux. Et nous savons grâce à de nombreux exemples que, tout au long de sa vie – au début, du moins –, elle a inspiré et convaincu ses semblables.

— Gabriel, peut-être, mais nous savons déjà que des hormones parfaitement ordinaires sont à l'œuvre dans son esprit. En outre, elle n'a évidemment pas influencé tout le monde. Ce n'est pas comme si elle était un Fragment d'Éden sous apparence humaine.

Victoria n'avait aucunement l'intention de se montrer cruelle, mais Simon grimaça légèrement. Il avait jusque-là évité de penser à la façon dont l'histoire se terminait. Victoria avait raison. Si Jeanne avait été un Fragment d'Éden sous forme humaine, elle n'aurait pas connu un sort si amer. Personne ne l'aurait condamnée.

— Non, ce n'est pas le cas, Dieu merci. Les Fragments d'Éden sont

déjà suffisamment puissants inanimés. J'ai du mal à envisager qu'il puisse s'agir d'individus, même s'ils se battaient pour la bonne cause. Ce serait vraiment terrifiant.

— En même temps, je dois reconnaître que Jeanne et Gabriel semblent avoir d'importantes concentrations d'ADN de Précurseur. Il faut que nous en ayons le cœur net. Cela se fait de plus en plus rare.

Simon en avait bien conscience. En fait, les Templiers tentaient actuellement de mettre la main sur une certaine Charlotte de la Cruz que l'on soupçonnait de posséder le précieux ADN, même si c'était dans d'infimes proportions.

— Jeanne d'Arc a toujours été une femme remarquable, fit remarquer Simon. J'imagine que nous n'allons pas tarder à savoir à quel point. Je sais ce qu'elle va demander à Durand et Gabriel : de la conduire à Vaucouleurs.

— Que doit-il se passer, là-bas ?

— Elle va insister pour voir le capitaine, le seigneur Robert de Baudricourt. Jeanne souhaiterait qu'il l'escorte à Chinon, où réside le dauphin.

— Et il va accepter ?

Simon fronça les sourcils.

— En fait, non. Pas tout de suite, du moins. J'imagine que nous ferions bien d'aller directement à l'événement important suivant. Je ne suis pas certain que vous vous rendiez compte de la difficulté pour un historien de passer à côté de moments décisifs. Ça m'anéantit d'en manquer ne serait-ce qu'un. Lorsque Jeanne est retournée à Domrémy après cette première tentative ratée, tout son village a été contraint de fuir au sud, à Neufchâteau. À leur retour, ils ont trouvé leur église réduite en cendres. Un mois plus tard, Jeanne est impliquée dans un procès pour rupture de contrat. Comment pourrais-je passer à côté de ça ?

Malgré elle, Victoria sembla fortement intéressée.

— De quel genre de contrat ?

— Marital. Ses parents l'avaient promise à un homme, qui l'a traînée en justice quand elle a refusé de se fiancer avec lui. Elle a déclaré ne jamais l'avoir accepté. Le nom de l'homme n'est pas resté dans l'histoire, mais je meurs d'envie de le découvrir. Ne me dites pas que ça n'aiguise pas votre curiosité, à vous aussi.

— Vous avez raison, mais je sais aussi que nous ne disposons que d'une semaine – pardon, de cinq jours – pour explorer les souvenirs de Gabriel. Dès que vous aurez fait la démonstration à Rikkin de l'efficacité de votre approche, vous aurez probablement plus de temps pour assouvir votre curiosité personnelle.

Il la regarda fixement.

— Ma curiosité professionnelle. Il est peu probable que je découvre

à mon réveil des notes que je me suis écrites sous l'apparence de Gabriel.

— Ça ne m'inquiète pas non plus.

Mais il devina à son air que quelque chose la préoccupait. Il se demanda ce qu'allait être le prochain « événement important », d'après l'algorithme que Victoria avait conçu et mis en œuvre.

Jeudi 12 février 1429

Gabriel serrait Jeanne dans ses bras. Elle sanglotait contre lui.

Qu'est-ce qui se passe ? se demanda Simon, affolé.

— Ce qui doit arriver est si évident ! (La voix de Jeanne était étouffée contre la chemise du jeune homme. Elle pleurait tellement qu'il sentit l'étoffe de plus en plus humide.) Pourquoi cet homme refuse-t-il de me voir ? *Qu'est-ce que je fais mal ?*

Quelque peu alarmé, Simon alla chercher des informations dans les connaissances de Gabriel. Durand Laxart, suivant les conseils de son fils, était retourné retrouver sa femme et son nouveau-né à Burey-en-Vaux. Jeanne partageait une chambre avec Catherine Le Royer, et Gabriel et Henri Le Royer une autre. Pour le moment, ce dernier était dans son échoppe, et Catherine dans la pièce principale, qui faisait office de cuisine, de salle à manger et de salon.

Plus tôt dans la journée, Jeanne était restée devant la porte de Baudricourt jusqu'à ce qu'elle s'écroule à cause du froid et de son refus de s'alimenter. Gabriel l'avait ramenée, et, peu de temps auparavant, on lui avait demandé de lui proposer un bol de soupe. S'attendant à la trouver épuisée, mais enflammée, il avait préparé un discours pour l'inciter à retourner au château. Au contraire, elle l'avait accueilli en larmes.

Il la serrait contre lui comme on serre un enfant pour le reconforter, et il éprouva un profond sentiment de calme et de sérénité. Cramponnée à lui, Jeanne finit par donner libre cours à ses larmes, furieuse des refus répétés de Baudricourt, frustrée de se retrouver dans une impasse.

— La population d'Orléans est assiégée depuis octobre. Aujourd'hui encore, ils ont subi une nouvelle défaite en tentant de se procurer de quoi manger. Derrière ces murs, les enfants meurent de faim, et cet imbécile de capitaine refuse de me recevoir !

Le 12 février 1429, la bataille des Harengs, comprit Simon. Il s'agissait d'une attaque ratée contre un convoi de vivres anglais conduit par sir John Fastolf, que Shakespeare allait plus tard caricaturer en sir John Falstaff, un ivrogne épicurien. La bataille tirait son nom de la grande quantité de poisson que l'on apportait pour le carême. Jean d'Orléans, futur comte de Dunois, également appelé « le

Bâtard d'Orléans », s'en était tiré de justesse. Jeanne allait bientôt le rencontrer.

Mais comment diable pouvait-elle être au courant ?

Gabriel aussi semblait étonné par ses paroles, mais Jeanne avait l'air sûre d'elle, et il la croyait.

Au bout d'un moment, elle cessa de sangloter et recula. Elle avait le visage bouffi et les yeux rouges et gonflés, mais elle émettait de nouveau son halo lumineux. Gabriel en parut soulagé. Sa lumière comptait plus pour lui que celle du soleil.

— Tu veux manger quelque chose ? s'enquit-il. (Après avoir jeté un coup d'œil à la soupe, elle grimaça.) Pour moi, Jeannette. Enfin, Jeanne, je veux dire.

Depuis sa première rencontre avec Baudricourt, elle se faisait appeler Jeanne la Pucelle, refusant qu'on emploie le surnom qu'on lui avait donné quand elle était fillette.

Elle soupira.

— C'est parce que c'est toi, hein ? accepta-t-elle à contrecœur.

Soulagé, il esquissa un sourire.

— Je te remercie. Je vais t'apporter du pain et du vin, aussi.

Il se leva du lit et se dirigea vers la porte... avant de se figer.

Il entendit une voix d'homme dans la pièce principale. Alors qu'Henri était encore à son échoppe. Jeanne interrompit son repas et baissa sa cuillère. La tête inclinée, elle reposa son bol et se leva avec autant de fluidité que de détermination. Après avoir poussé Gabriel sur le côté, elle ouvrit la porte et la franchit avec assurance, comme si elle avait soudain retrouvé toutes ses forces.

Encore un homme de Baudricourt. Il était si grand qu'on aurait dit un géant dans la petite pièce. Il discutait poliment avec Catherine. À leur arrivée, il se retourna. Âgé d'une dizaine d'années de plus que Gabriel, il était rasé de près, et ses yeux noirs pétillaient de bonne humeur. À en juger d'après son visage, cet homme avait le sourire facile.

— Ah, voici la petite diablesse que je suis venu voir ! s'exclama-t-il. La fameuse Pucelle qui cause tant de tracas à mon maître, le capitaine de Baudricourt.

Avant que Jeanne ait pu lui répondre en lui lançant probablement une pique bien sentie, Catherine annonça d'une voix douce :

— Jeanne, Gabriel, je vous présente Jean de Metz, l'un des écuyers du seigneur de Baudricourt. Il est venu te voir.

Visiblement mal à l'aise, Catherine proposa à l'homme de prendre un siège. Sans un mot, Jeanne se redressa délibérément et, les bras croisés, le foudroya du regard, comme elle l'avait fait avec tous les autres avant lui.

Son attitude sembla amuser l'écuyer. Il s'appuya contre le dossier

de sa chaise, tendit ses longues jambes vers l'âtre, et se fendit d'un large sourire. Il soupira de manière quelque peu exagérée.

— Ma pauvre petite... Où as-tu la tête ? Le roi est condamné à se faire bannir du royaume, et nous autres à bientôt parler anglais.

Jeanne poussa un léger grondement, et Gabriel réprima un sourire. Ce Jean de Metz n'avait visiblement aucune idée d'à qui il avait affaire.

— Je suis venue ici, une contrée où l'on prétend aimer le dauphin, pour m'entretenir avec Robert de Baudricourt, et lui demander de me conduire ou de m'envoyer auprès du roi. Mais il refuse de me voir et d'écouter ce que j'ai à dire. (Elle s'exprimait lentement et avec précaution, comme si elle s'adressait à un enfant.) Pourtant, il faut que je sois auprès du roi avant la mi-carême, et j'y serai, dussé-je user mes jambes jusqu'aux genoux !

— La route est longue jusqu'à Chinon, lui fit remarquer de Metz. Douze jours, peut-être même quinze. Le jour, tu pourrais te faire attaquer par les Anglais ou leurs alliés bourguignons, et, la nuit, par des brigands qui écument les routes à la recherche d'or et de jeunes filles dans ton genre à dépouiller.

Il la toisa de haut en bas. Gabriel se sentit gagné par un profond sentiment de colère, mais Jeanne ne cilla pas. Elle s'approcha de l'écuyer, qui se leva. Il était beaucoup plus grand qu'elle.

Jeanne le regarda droit dans les yeux.

— Ça ne me fait pas peur. Si des soldats ou des brigands se mettent en travers de mon chemin, Dieu me montrera la voie à suivre.

— Ça alors, tu es sûre de toi, hein ?

— Vous avez entendu les prophéties, déclara-t-elle. Celles qui disent que la France a été perdue par une femme, mais qu'elle serait restaurée grâce à une vierge des marches de Lorraine. La malfaisante reine Isabeau a signé le traité de Troyes et donné la France au jeune roi d'Angleterre. (Son regard s'illumina.) Et je suis originaire de Lorraine.

— Tu n'es pas la première pucelle de Lorraine..., commença de Metz, mais Jeanne ne voulait rien entendre.

— Je suis née pour cela. Personne au monde, ni rois, ni ducs, ni personne d'autre ne pourra récupérer le royaume de France. Il ne peut y avoir de secours que de moi !

Toujours mélodieuse, sa voix portait, désormais. Pourtant, de Metz la dévisagea avec un sourire insupportable.

— Ce sont tes frères qui t'ont mis ces idées de batailles et de guerres dans la tête, ma petite ?

Elle poussa un bref éclat de rire amer.

— Je préférerais rester filer avec ma pauvre mère, car la guerre n'est pas ma place. Mais il faut que j'y aille, Dieu me l'a demandé.

Sa voix et les termes qu'elle employait étaient forts, et la lueur, le formidable éclat lumineux qui prenait toujours autant Gabriel aux tripes, avait redoublé d'intensité. De Metz perdit son air désinvolte qui fit place à autre chose : de la joie, mais plus profonde. Et, sous le regard stupéfait de Catherine, Gabriel et la Pucelle en personne, Jean de Metz mit un genou en terre.

— Pucelle, dit-il d'un ton désormais dépourvu de toute trace d'humour. Je t'offre mes mains en signe de foi en toi. Je te conduirai devant le seigneur de Baudricourt, mon maître, et je m'engage sur l'honneur à veiller à ce que tu rejoignes le dauphin sans encombre.

Il joignit les mains comme s'il priait, puis les tendit à Jeanne. À la surprise générale, le visage si éclatant que Gabriel eut du mal à continuer à le regarder, elle referma ses mains sur celles de l'écuyer. Il s'agissait d'un geste d'allégeance ancestral. Gabriel – et Simon – en eut la chair de poule. Le jeune hôte s'émouvait du serment de de Metz qui devenait le vassal de Jeanne. Simon réagissait quant à lui à tout autre chose.

Le magnifique visage de Jeanne n'était pas le seul à étinceler. Dissimulé dans l'ombre des manches de de Metz, invisible au commun des mortels mais pas à ceux capables de voir davantage, quelque chose brillait.

Quelque chose de pointu. De redoutable.

La pointe d'une lame secrète.

Jean de Metz était un Assassin.

Chapitre 6

— Vous voyez ça ? s'écria Simon avant d'avoir pu s'en empêcher.

Dès qu'il eut prononcé ces paroles, il les regretta terriblement, car les images se déformèrent, se tordirent, se fondirent au noir, et il ressentit une douleur atroce dans la tête, comme si de Metz lui avait enfoncé sa lame secrète dans la tempe.

Puis il se retrouva éjecté de la simulation, en sueur, les yeux hagards, le cœur battant. Victoria lui ôta son casque en faisant claquer sa langue en signe de réprobation.

— Vous êtes pire que mes jeunes sujets, Simon. Vous ne savez pas vous contenir.

Sa réflexion le piqua au vif, lui qui était persuadé d'être un bon élève. Mais c'était vrai. Et surprenant. Enfant, il avait toujours préféré l'Histoire – les vraies « histoires » – aux contes de fées, et cette prédilection ne l'avait jamais quitté. Il comprenait à présent qu'une partie de son charme provenait du fait qu'il existait une certaine distance entre elle et lui. L'histoire exigeait d'être étudiée, et non vécue. Surtout pas de cette façon. Ça ne s'était pas passé ainsi jusqu'à présent, et Simon commençait seulement à constater à quel point cela l'affectait.

Je suis en train d'en rendre Gabriel responsable, songea-t-il.

— Bon, qu'avez-vous vu de si exaltant pour vous désynchroniser subitement ? poursuivit-elle en lui levant les bras pour le libérer de l'étreinte de l'Animus.

— Jean de Metz avait une lame secrète, expliqua-t-il calmement.

Elle leva brusquement la tête en écarquillant les yeux. Il vit son regard s'emplir de joie.

— Un Assassin ! Oh, Simon, quelle merveilleuse nouvelle !

— Je m'en veux de ne pas y avoir songé plus tôt, reconnut-il en continuant à réfléchir. Jeanne était un personnage exaltant. Il était évident que les Assassins et les Templiers allaient s'intéresser à elle. Ils étaient certainement à l'affût de toutes les jeunes filles susceptibles d'accomplir les prophéties. Il semblerait que nous allons avoir l'occasion d'approfondir nos connaissances sur l'activité des Assassins au xv^e siècle, d'en apprendre davantage sur le Fragment d'Éden 25, et d'étudier deux individus fascinants porteurs de traces d'ADN de Précurseur.

— Une autre façon d'attirer l'attention de Rikkin sur votre nouvelle approche.

Elle défit la dernière sangle et s'écarta pour le laisser descendre. S'apercevant qu'il tremblait et que son cœur battait encore très vite, Simon laissa Victoria le conduire à un siège et accepta le verre d'eau qu'elle lui tendit. Elle alla ensuite chercher sa tablette et la consulta.

— Vous semblez encore plus heureuse que moi, lui fit-il remarquer.

— Pourquoi ne le serais-je pas ? lui demanda-t-elle avec un sourire, approchant une chaise à côté de lui.

Il tendit le cou pour jeter un coup d'œil à l'écran de la tablette.

— Vous avez une idée de qui pourrait être Templier ou Assassin ? On pourrait les inclure dans nos recherches, si c'était le cas.

— Eh bien, à cette période, répondit-elle en tapotant sur son appareil et en faisant défiler des pages, il ne s'est écoulé qu'un peu plus de cent ans depuis l'exécution de Jacques de Molay et la désorganisation de l'Ordre.

« Désorganisation ». Le terme était parfaitement choisi. L'Ordre, jadis si puissant, avait sombré dans le chaos – particulièrement en France. Les Templiers avaient été contraints de battre en retraite. Les Assassins avaient profité de l'occasion pour traquer leurs ennemis et les éliminer un à un. Mais rien n'aurait pu empêcher l'Ordre des Chevaliers du Temple de renaître de ses cendres, et ce dernier avait progressivement repris du poil de la bête, ayant un temps quitté le continent pour la Grande-Bretagne.

— La France était un enjeu important pour les Templiers, et les Assassins devaient tout faire pour les empêcher d'y revenir, expliqua Simon.

— Nous ne disposons pas de beaucoup de noms à cette époque, annonça Victoria. Ils avaient presque tout perdu. Les Assassins se sont réjouis à la chute de l'Ordre, Molay s'est fait traiter d'hérétique et a fini sur le bûcher. Ils n'avaient aucune envie que les Templiers reviennent en France pour y renaître encore plus forts. Pour eux, la France devait rester française, alors que les Templiers désiraient qu'elle passe sous contrôle britannique, car ils étaient présents en nombre de ce côté de la Manche. Les Anglais et les Bourguignons ont tout fait pour discréditer le dauphin et ceux qui le soutenaient.

— Comme notre Jeanne.

Victoria hocha la tête.

— Maintenant... Il y a bien un ancêtre de Templier dont nous connaissons l'identité avec certitude.

Quand elle lui montra son écran, le sourire de Simon se dissipa.

— Ah, lui. Un type charmant.

Il avait lu le dossier de cet individu particulier. Le malheureux et non regretté Warren Vidic, le concepteur aussi cruel qu'ingénieux de l'Animus, avait exploré ses propres souvenirs génétiques lors de la mise au point de la technologie. Il avait pour ancêtre un personnage

presque aussi désagréable que lui : Geoffroy Thérage, l'un des bourreaux de Jeanne.

— D'après l'une des rumeurs les plus morbides répandues par ceux qui attendaient un miracle, le cœur de Jeanne refusait obstinément de brûler, apprit-il à Victoria. Certains témoins prétendent qu'il est demeuré entier dans le tas de cendres. C'est Thérage qui a rassemblé les restes – ainsi que, comme par hasard, le cœur incombustible apparemment magique – de la future sainte, et qui les a jetés dans la Seine pour éviter toute rumeur de relique susceptible d'ennuyer les Anglais. L'ironie de la situation est délicieuse : son descendant – comme n'importe quel Templier, d'ailleurs – aurait été ravi de pouvoir étudier l'ADN de Jeanne. Ça a dû contrarier Vidic de manière incroyable !

Thérage était anglais. Simon commençait à avoir le sentiment désagréable, en tant que Templier britannique, de se trouver du mauvais côté de l'histoire, cette fois.

Victoria l'interrompt dans sa réflexion en lui effleurant le bras.

— Il se fait tard.

— Pas tant que ça.

— Vous avez bien travaillé, aujourd'hui, et il faut que votre esprit assimile tout ce que vous avez appris. Les premiers jours d'Animus sont très éprouvants.

Simon s'apprêta à protester, mais se contenta de soupirer.

— J'imagine qu'il s'agit d'une prescription médicale et non d'un conseil d'ami...

— Je le crains, en effet. Vous allez faire des rêves très intéressants, cette nuit. Si vous souhaitez vous en souvenir, n'hésitez pas à les coucher sur papier à votre réveil. Il arrive que des souvenirs remontent une fois le sujet endormi.

Simon tenta vainement d'étouffer un bâillement.

— Mon corps me trahit, grommela-t-il. Comme vous voudrez. Demain, je ferai livrer au bureau un menu petit déjeuner du *Temp's*. On se voit à la première heure.

— Promis.

Dans son bureau, dont il avait fermé la porte, Alan Rikkin servit un petit verre de cognac. Il le proposa au docteur Bibeau, qui refusa.

— Nous avons déjà fait beaucoup de progrès, commença-t-elle, mais il leva la main.

— Chaque chose en son temps. Je voudrais d'abord savoir ce que vous pensez de Hathaway. Vous êtes mes yeux et mes oreilles en ce qui concerne notre nouveau directeur des recherches historiques. Et notre nouveau membre au sein du Premier Cercle. Il est manifestement... très enthousiaste, dirons-nous.

— Je suis flattée par la confiance que vous me témoignez en me demandant mon avis. Je suis ravie de pouvoir vous aider. Et, pour être franche, je préfère une surabondance d'enthousiasme plutôt que le contraire.

Il l'étudia un moment, faisant tourner le breuvage ambré dans son verre afin d'en libérer les arômes avant d'y tremper les lèvres. Le docteur Victoria Bibeau s'installa devant son bureau, attendant patiemment sa réponse. Rikkin regagna son fauteuil, pressa quelques touches sur le clavier de son ordinateur, puis tourna l'écran de sorte qu'elle puisse le voir. Blêmissant, elle baissa les yeux sur ses mains croisées.

La photo représentait un homme sans doute jadis agréable à regarder, mais qui n'était plus désormais qu'une vision d'horreur. Le corps criblé de balles, il était mort la bouche et les yeux ouverts, une expression de terreur ou de colère – ou les deux – sur le visage. Il serrait dans ses mains des morceaux de papier déchirés.

— En êtes-vous vraiment certaine, docteur Bibeau ?

Elle prit une profonde inspiration et s'obligea à regarder le cliché.

— Robert Fraser était quelqu'un de tout à fait ordinaire, poursuivit Rikkin. Un artiste amateur plutôt talentueux, fin observateur et employé modèle. Lui aussi débordait d'enthousiasme pour son travail.

— Monsieur Fraser n'était pas Templier, et encore moins membre du Premier Cercle. Le professeur Hathaway est bien plus équilibré.

— Encore une fois, en êtes-vous certaine, docteur ? Fraser s'est laissé submerger par l'excitation d'être Arno Dorian, un Assassin. Et, ajouta-t-il, il s'est laissé entraîner par l'idylle funeste de Dorian. Aujourd'hui, Hathaway est un passionné d'histoire qui étudie Jeanne d'Arc à travers les yeux d'un adolescent épris. C'est pour le moins... inquiétant.

Le docteur Bibeau se raidit.

— Je connais ma part de responsabilité dans la tragédie qui a conduit à la mort de Robert Fraser. Personne n'a moins envie que moi de revoir ça. Surtout avec quelqu'un d'aussi précieux pour l'Ordre que Simon Hathaway.

Rikkin lui adressa un sourire amical, renonçant à poursuivre son attaque implacable.

— Vous aussi êtes très précieuse pour l'Ordre, docteur. Je n'aimerais pas qu'il arrive le moindre mal à l'un de vous deux. Raison pour laquelle je vous ai demandé de me faire vos rapports directement. Ainsi, dans le cas où il se produirait quoi que ce soit, nous serions prêts à réagir avec rapidité et efficacité pour régler le problème au plus vite.

Elle le regarda dans les yeux.

— Au moindre soupçon, je viendrai naturellement vous en faire

part, monsieur.

Il se contenta de sourire.

— Les enjeux sont si importants qu'il faut rester très vigilant. Bon, vous avez parlé de progrès, il me semble...

— Bien sûr, monsieur. Sur différents fronts. Tout d'abord, il semblerait que Jeanne d'Arc ait une quantité importante d'ADN de Précurseur.

Il l'écouta décrire le charisme de la jeune fille et sa capacité à influencer les autres sans même disposer du Fragment d'Éden 25.

— C'est fascinant, lâcha-t-il. Quel dommage qu'elle n'ait aucun descendant.

— Ensuite, poursuivit le médecin, l'un de ses fidèles partisans s'avère être un Assassin.

Rikkin écarquilla légèrement les yeux.

— Un seul ? Compte tenu du climat politique, je me serais attendu à plus.

— Nous en avons identifié un avec certitude. J'en conviens, il est probable qu'il y en ait davantage. Dès que je me suis rendu compte du potentiel d'une interaction avec des Assassins, j'ai fait des recoupements entre ce que nous savons du climat politique en France en 1429 et les informations glanées lors des précédentes recherches à l'aide de l'Animus. Si mes extrapolations sont correctes, je crois qu'il y a un peu plus de quatre-vingts pour cent de chances que Jeanne et Gabriel rencontrent un mentor, à un moment ou à un autre.

Rikkin s'enfonça dans son fauteuil, la considérant avec un regain de respect.

— Ça nous serait très utile, fut-il obligé de reconnaître. Nous connaissons Thomas de Carneillon au début du ^{xiv}^e siècle. Nous n'avons pas entendu parler d'autres mentors avant Ezio Auditore, deux siècles plus tard. Je ne serais pas étonné d'en voir un surgir durant la guerre de Cent Ans.

— Ça confirme la théorie du filet du professeur Hathaway. Tout ce que nous savions en nous lançant dans ce projet, c'est que Jeanne d'Arc possédait une Épée d'Éden qu'on lui a plus tard subtilisée. Nous ne savions rien du lien avec les Assassins, ni de son ADN.

— J'en prends bonne note. Mais... vous n'avez toujours pas découvert l'épée. (Il esquissa un sourire.) Il ne vous reste que cinq jours, au professeur Hathaway et à vous. Faites-en bon usage, docteur.

Rodrigo Lima, le supérieur d'Anaya, passa la tête par la porte du bureau qu'elle partageait avec deux autres collègues.

— Tu n'es pas assez haut placée pour avoir ton propre bureau, déclara-t-il en lançant un regard éloquent aux deux bureaux inoccupés. Tes heures sup ne seront pas payées, tu sais ?

Elle lui adressa un sourire.

— C'est vous qui dites ça ? Vous restez tard, vous aussi.

— Oui, mais je pars, là. Contrairement à toi.

— Ne vous inquiétez pas, je ne cherche pas à prendre votre place.

Vous êtes un trop bon chef !

Il s'appuya contre la porte en esquissant un sourire.

— Eh bien, c'est parce que j'aime mon travail. Et une partie de mon boulot consiste à prendre soin de mon équipe. (Son sourire s'estompa légèrement.) Ce travail peut facilement t'absorber, et je n'ai aucune envie de te voir t'épuiser à la tâche. Abstergo a besoin de toi. Alors ne reste pas trop tard, hein ?

Elle acquiesça.

— D'accord, papa poule !

Il leva les yeux au ciel, puis prit congé en fermant la porte derrière lui.

Anaya était sérieuse. Rodrigo était un excellent chef. Il mettait la pression à son équipe, mais travaillait à son côté, lui faisant partager sa douceur brésilienne, son expérience et sa faculté à comprendre de quelle manière il fallait la motiver. C'était de lui qu'Abstergo avait besoin.

La société avait-elle réellement besoin d'Anaya ?

Ce n'était pas la première fois qu'elle se posait la question. Elle y avait déjà réfléchi à plusieurs reprises. Pour la énième fois, elle se rendit sur le site officiel de la multinationale, cliqua sur « Offres d'emploi », et saisit son matricule. La page des postes à pourvoir pour les Templiers s'afficha. Elle la fit défiler jusqu'à ce qu'elle ait trouvé ce qu'elle cherchait. Cela faisait déjà plus de trois semaines que l'annonce était publiée.

« Directeur de la sécurité informatique, Montréal. »

Tout le monde disait que c'était génial de travailler chez Abstergo Entertainment. La croyance populaire voulait qu'il soit préférable pour sa carrière d'être à un niveau relativement bas à Londres, Madrid ou Tokyo plutôt que d'occuper un poste d'importance chez AE-Montréal, dont on ne parlait même pas sur la page principale d'Abstergo... Mais Anaya n'en était pas si certaine. Les occasions de gravir l'échelle sociale n'étaient pas légion, ici. Elle était montée aussi haut que possible sans devoir détrôner l'excellent Rodrigo, dont le poste ne l'intéressait même pas.

Elle prit une profonde inspiration. Loin d'elle l'idée de se montrer réactionnaire, mais tomber sur Simon de manière si impromptue l'avait plus secouée qu'elle l'aurait imaginé. Compte tenu de la relation presque obsessionnelle entre le service de sécurité et celui de l'Animus, de telles rencontres allaient certainement devenir de plus en plus fréquentes. Ils ne s'étaient pas séparés en mauvais termes. Cela

aurait peut-être été plus simple. Non, leur relation s'était simplement... éteinte. Elle n'avait jamais vraiment fait d'étincelles, non plus. Du moins du côté de Simon.

Anaya avait encore suffisamment de sentiments pour lui pour éprouver une certaine douleur à la vue de son visage anguleux.

Du reste, l'idée de parler français de nouveau lui plaisait énormément. Elle avait travaillé au bureau de Paris avant de venir à Londres, et la France lui manquait.

Elle esquaissa un sourire. Elle avait fondé toute sa carrière sur l'audace, mais, dès qu'il était question de faire quelque chose en dehors du travail, elle redoutait le changement. Que disait le proverbe ?

— « La fortune sourit aux audacieux », murmura-t-elle entre ses dents avant de cliquer sur « Postuler en ligne ».

Chapitre 7

Jour 3

Le menu petit déjeuner du *Temp's* avait été conçu quelques années auparavant par des génies, semblait-il, car les clients de l'établissement ne pouvaient plus s'en passer. Remerciant la livreuse avec un pourboire généreux, il pronostiqua avec tristesse qu'il aurait tout terminé avant l'arrivée de Victoria.

Elle lui avait recommandé de faire attention à ses rêves. Il avait manifestement passé une nuit très agitée, car il s'était réveillé épuisé. Il n'avait aucun souvenir particulier, mais avait été suffisamment perturbé pour se rendre le plus vite possible au bureau, préférant travailler un peu avant l'arrivée du médecin. Il lui avait néanmoins envoyé un SMS au cas où elle aussi se serait levée tôt.

Prenant soin de laisser son repas à l'écart de ses documents, il passa en revue tout ce qui pourrait être d'une quelconque importance, griffonnant des questions comme : « Et le dauphin ? Où sont les Templiers ? Et cette fichue épée ? »

Victoria arriva à 9 heures pile.

— Malgré tous mes efforts, je crois qu'il ne reste plus qu'un muffin et un peu de thé, si vous voulez, déclara-t-il en désignant le sac de livraison.

Elle se laissa tomber dans le canapé de cuir et brandit un grand gobelet à emporter.

— J'ai pris du café, je vous remercie.

— Le café, c'est le mal incarné.

— Je sais, je sais, reconnut-elle en haussant les épaules avant de l'examiner de plus près. Vous avez l'air exténué.

— J'ai eu des rêves bien remplis, répliqua-t-il. Ça ira mieux quand on retournera à l'Animus. (Il prit place à côté d'elle sur le canapé et lui remit un exemplaire de ses notes pour qu'ils puissent les parcourir ensemble.) Très bien. Voici ce qui attend notre Jeanne. De Metz convient d'un rendez-vous avec son seigneur. Il est plutôt malin, ce Baudricourt. Il a – oh, comment disent les Américains, déjà ? – « refilé le bébé » à son propre suzerain, Charles, duc de Lorraine. Et le duc tient vraiment à la voir.

— Vous croyez que ce duc est un Assassin ?

— J'en doute, répondit-il alors qu'elle saisissait l'information sur sa tablette. Voilà une heure que je fais des recherches sur lui. En 1429, il

a soixante-cinq ans et est très malade, probablement la raison pour laquelle il a accepté de rencontrer Jeanne. On parle beaucoup de la prophétie, à cette époque. Il s'est donc peut-être dit que Jeanne pourrait le soigner miraculeusement. Malheureusement pour lui, elle s'est contentée de lui demander l'aide de son gendre René et des hommes pour l'accompagner. Elle lui a aussi passé un savon pour ses mœurs légères, lui demandant de quitter sa maîtresse et de retourner auprès de son épouse.

— Ha ! Il lui a obéi ?

— Non, mais il a approuvé son déplacement à Chinon, et lui a confié une escorte de plusieurs hommes. Honnêtement, si j'étais un vieillard et qu'il ne me restait plus que deux ans à vivre, et si cette petite peste venait me voir et osait me dire de telles choses, je crois que je réagirais exactement comme lui. Ça faisait probablement des années qu'il n'avait pas connu une telle distraction.

— Alors, ensuite, Jeanne et son escorte se rendent à Chinon, c'est ça ?

— Pas tout à fait. Avant leur départ, nous allons jeter un coup d'œil à la première épée de Jeanne.

Mardi 22 février 1429

On parlait de la Pucelle de Lorraine dans tout Vaucouleurs depuis sa première visite, en mai 1428. À l'époque où la jeune fille à la chevelure noire et au regard étincelant avait veillé obstinément chaque jour en espérant une entrevue avec Baudricourt, elle s'était adressée librement à tous ceux qui souhaitaient l'entendre parler de son but et de sa vocation. À son retour de Nancy, les habitants du village avaient rassemblé des vêtements et des provisions pour qu'elle ne manque de rien sur son trajet.

Jeanne, de Metz et un autre écuyer, Bertrand de Poulengy, se trouvaient au château de Baudricourt depuis un bon moment. Lorsque Jeanne sortit de la salle d'audience vêtue d'une tunique d'homme et de braies, sa chevelure noire coupée aussi court que celle d'un soldat, Simon crut qu'il allait faire un infarctus.

Gabriel avait été surpris quand de Metz avait proposé cette tenue, mais c'était une excellente idée. Ils allaient devoir traverser des territoires dangereux. Si Jeanne pouvait passer pour un homme au premier abord, le groupe attirerait moins l'attention. Sans être encombrée par une robe et des jupons, elle chevaucherait également plus à son aise. Les joues roses, gênée par les acclamations de la foule, elle sembla retenir ses larmes lorsque Gabriel se fraya un passage en tenant par la bride un cheval brun obéissant et bien soigné.

— C'est un cadeau de papa, lui annonça-t-il.

Simon sentit que le jeune homme était fier de son père. Jeanne chercha le visage de Durand dans la foule, puis, submergée par l'émotion, porta la main à ses lèvres.

— Gabriel, ta famille... tous ces gens... vous ne pouvez pas vous permettre...

— Pucelle, intervint Baudricourt. Cesse de te préoccuper de la générosité de ton cousin et des bonnes gens de Vaucouleurs. Je leur rembourserai tout ce qu'ils t'ont donné par amour pour toi et parce qu'ils avaient foi en ta mission.

— *Belles paroles*, retentit la voix de Victoria dans son esprit, *mais je n'ai pas l'impression qu'il soit du même avis qu'eux*.

Effectivement, Simon se rappelait que Jeanne l'avait surnommé « le revêche » un jour où il l'avait particulièrement contrariée, et cette description était encore valable ce jour-là. Quant à Jean de Metz, il semblait ravi. Lorsque son seigneur lui fit un signe de tête, il approcha. Les bras tendus, il portait un paquet aux couleurs noir et or des Baudricourt.

— Je te laisse entre de bonnes mains, Pucelle, déclara le capitaine. Et je prie pour que ta chevauchée jusqu'à notre roi se déroule sans encombre. Mais je vais aussi te remettre ta première arme. Puisses-tu ne jamais en avoir besoin, mais puisse-t-elle te servir dans le cas contraire.

On y était. Simon sentit ses muscles se tendre comme la corde d'un arc. L'épée désormais dans le bureau de Rikkin était intacte. Une antiquité d'une valeur inestimable, certes, mais rien de plus. Elle n'avait pas plus de pouvoir que n'importe quelle autre lame. Mais s'il s'agissait du Fragment d'Éden 25, lui paraîtrait-elle différente d'aujourd'hui ? Simon serait-il en mesure de s'apercevoir qu'elle était spéciale, ou fallait-il l'utiliser pour se rendre compte de sa véritable nature ?

Jeanne ôta entièrement l'étoffe qui recouvrait l'arme.

Elle la brandit, et la foule l'acclama à tout rompre.

Ce n'était assurément pas le Fragment d'Éden 25. *Merde*.

— Va... Va, et advienne que pourra ! s'écria alors Baudricourt, tandis que le groupe se mettait en selle et se dirigeait vers les portes.

« *Advienne que pourra* », effectivement, songea Simon. *Ma rétrogradation, certainement, et peut-être pire*.

Avec l'Assassin Jean de Metz à sa gauche et son dévoué Gabriel sur sa droite, Jeanne la Pucelle franchit la porte de France et fit ses premiers véritables pas dans l'histoire. Ce qui aurait dû être un moment extraordinaire pour Simon fut gâché par sa déception. Gabriel, au moins, était heureux. Pour le moment, tout au moins.

— *Je suis désolée, Simon*, résonna la voix de Victoria dans son oreille.

La scène fut engloutie par la brume, et Simon n'en fut pas mécontent. C'était trop optimiste. Il régnait un sentiment de trop grande douceur, qui virerait à l'aigre dès que ces deux innocents auraient goûté aux horreurs de la guerre et à la douleur de la trahison.

Le brouillard fit place à un nouveau décor ; la lune croissante diffusait une lumière crue sur le sol couvert de neige, une construction se devinant contre le ciel étoilé. Au fur et à mesure que la brume prenait de la consistance, Simon s'aperçut que le bâtiment était en fait une église grâce à la couleur de ses petits vitraux, éclairés de l'intérieur par des chandelles. Bientôt, la seule fumée visible fut celle qui s'échappait des bouches de Jeanne et de Gabriel. Ce n'était pas encore l'heure de l'office de nuit, mais ils s'étaient tous réveillés comme si on les avait appelés.

Il avait fallu onze jours au groupe de Jeanne pour se rendre de Vaucouleurs à Chinon. Bien que plusieurs des bourgs qu'ils avaient contournés sur leur parcours aient été tenus par l'ennemi et que leur trajet fasse plus de cent lieues, la prédiction audacieuse de Jeanne, certaine qu'il ne leur arriverait rien, se révéla exacte.

Ce soir-là, le groupe logeait en lieu sûr, car le village de Sainte-Catherine-de-Fierbois était occupé par les troupes françaises. Mais, les nuits précédentes, il avait été contraint de dresser le camp dans des champs ou au cœur de la forêt. Parfois, lorsque Jeanne ne se trouvait pas avec les hommes, il leur était arrivé de tenir des propos graveleux à son égard et d'imaginer ce qu'ils pourraient lui infliger s'ils n'avaient pas fait serment de la protéger. Tout d'abord, Gabriel avait bondi d'indignation, mais Jean de Metz l'avait calmé et éloigné.

— Observe et attends, lui avait-il conseillé avant d'ajouter : Je jure sur ma vie que je trancherai les mains de celui qui les posera sur elle.

Comme toujours, Jeanne revenait prendre place parmi eux, aussi heureuse et sûre d'elle que si elle se trouvait au sein de sa propre famille. Les soldats – tous jeunes, forts et appréciant manifestement les courbes que sa tenue masculine ne pouvait entièrement dissimuler – semblaient alors perdre tout désir pour elle, leurs regards concupiscents faisant aussitôt place à des sourires sincères, et leurs grossièretés à un langage plus convenable. La première fois, Gabriel avait observé la scène avant de se tourner vers de Metz en haussant les sourcils d'un air interrogateur.

En souriant, de Metz lui avait dit :

— Je comprends, parce que j'en suis également victime. Elle est magnifique, et bien fichue, mais... le simple fait de la côtoyer est largement suffisant.

Gabriel avait hoché la tête, et, en se tournant, avait vu Jeanne rire et sourire, se fiant entièrement à ces hommes, se sentant totalement en sécurité parmi eux. Cela n'aurait pas dû être le cas, mais seule Jeanne

semblait ne pas s'en étonner.

La porte de l'église étant déverrouillée, ils y pénétrèrent. Plus tôt dans la journée, le groupe avait pu y célébrer une messe, pour la seconde fois seulement depuis le début de leur périple. Jeanne avait dicté une lettre pour le futur roi – elle l'appelait toujours « le dauphin », et non « le roi », et soutenait qu'elle continuerait tant qu'elle ne l'aurait pas conduit à Reims – et envoyé un messenger la lui porter.

À présent, dans le silence de cette fin de nuit, Jeanne et Gabriel avaient l'impression d'avoir l'église pour eux tout seuls. Jeanne admira la statue de sainte Catherine, mais le visage ravi de la jeune fille parlait davantage à Gabriel que celui de la sculpture. Ils avaient cheminé sans échanger le moindre mot, et, une fois à l'intérieur, ils continuèrent à garder le silence. En approchant de l'autel, Simon se sentit libéré de sa lassitude, comme s'il s'agissait d'une cape qu'il venait d'ôter. Il trouvait Jeanne rayonnante ; plus ils approchaient, plus il avait l'impression que son cœur s'emplissait et se réchauffait. Suivant l'exemple de la jeune fille, il s'agenouilla devant la sainte et pria en silence.

Puis, de manière tout à fait inattendue, le calme fut rompu par la voix de Jeanne.

— Il faut que tu le saches, je crois, déclara-t-elle.

Perplexe, Gabriel ouvrit les yeux et découvrit qu'elle le regardait fixement, leurs visages à quelques centimètres l'un de l'autre. La flamme orangée de la chandelle se reflétait sur sa pupille.

— On m'a donné le choix d'annoncer à ma famille que je partais. J'ai eu le même choix avec toi. J'étais à deux doigts de t'en parler, en mai dernier, la nuit où on nous a demandé de tenir l'office de nuit tous les deux. Mais j'ai eu peur. Je peux supporter le doute, voire le mépris de la part des autres, mais pas venant de toi.

Curieusement, Gabriel comprit que ce qu'elle était sur le point de lui révéler allait le changer à tout jamais, et qu'il ne pouvait imaginer à quel point. Mais ne lui avait-elle pas déjà tout avoué ?

Elle prit une profonde inspiration.

— Tu m'as déjà entendue dire que je savais ce que Dieu voulait. Pourtant, tu ne m'as jamais demandé comment je pouvais le savoir. Tu l'as simplement accepté. Comme moi.

Son aura sembla s'étendre, et aussi bien Gabriel que Simon étaient captivés, émus au-delà des mots, même si c'était pour des raisons totalement différentes. Simon savait ce que Jeanne était sur le point de lui annoncer, et cela le fascinait au plus haut point.

— J'avais treize ans la première fois que ça s'est produit, commença-t-elle à mi-voix, d'un ton révérencieux. J'étais dans le jardin de mon père.

Elle baissa les yeux sur la bague qu'elle portait à l'annulaire droit. Gabriel savait que c'était un présent de sa famille. Elle lui avait demandé de leur écrire, implorant leur pardon pour ce qu'elle avait à faire. Elle n'avait reçu aucune réponse, et caressait à présent l'anneau en parlant.

— C'était l'été. J'ai entendu une voix, et j'ai compris que c'était celle de Dieu. Elle provenait de ma droite, où se trouvait l'église, et un éclair aveuglant a zébré le ciel quand il s'est adressé à moi. J'étais terrifiée, mais la voix était très douce.

Gabriel sentit son souffle s'accélérer.

— Que disait-elle ?

— Au début, simplement d'être une enfant sage et de Lui faire plaisir. De ne pas avoir peur, parce qu'Il m'aiderait. Plus tard, j'ai appris que c'était saint Michel qui s'était adressé à moi, cette première fois, et je... je l'ai vu. (Son regard se mit à briller, et elle esquissa un sourire.) Je me suis laissée tomber à genoux et j'ai serré ses jambes dans mes bras, comme un enfant le ferait avec ses parents. Il m'a annoncé que sainte Catherine et sainte Marguerite viendraient aussi me voir, et que Dieu m'avait assigné une mission.

Elle détourna le regard, levant les yeux vers la statue de pierre de sainte Catherine, dont c'était l'église, et se fendit d'un sourire.

— Jeanne...

— Saint Michel m'a expliqué l'état pitoyable dans lequel se trouvait le royaume de France, et m'a confié que j'allais devoir venir au secours de son roi légitime. Pour ce faire, il faudrait que je parte de chez moi. Je n'en avais aucune envie, ça me faisait peur, mais les voix ont insisté. Elles m'ont recommandé d'aller voir le capitaine de Baudricourt, qui me donnerait des hommes pour aider le roi, et m'ont demandé de ne pas abandonner s'il m'éconduisait la première fois. Il fallait que j'insiste, que je ne me contente pas d'un refus. Elles m'ont garanti que Dieu le pousserait à m'écouter.

Gabriel avait la bouche sèche comme du foin. Il déglutit tant bien que mal. Il redoutait de poser la question dans un lieu saint, mais il ne put s'en empêcher :

— Comment peux-tu être certaine que c'étaient de vrais anges ?

Elle esquissa un sourire qui le terrassa.

— Je sais que c'était le cas, répondit-elle en posant une main sur le cœur de Gabriel. Aucun démon n'aurait pu me procurer un tel sentiment... de calme. D'amour.

Au doux contact de sa main, il se mit à frissonner, puis lui répondit sans réfléchir :

— Je distingue une lueur en toi, Jeanne. Il doit s'agir de tes anges qui brillent à travers toi, de la même façon qu'ils s'adressent à toi. Est-ce que... est-ce qu'ils nous parlent aussi, à nous autres ?

Son aura s'intensifia.

— Oh, oui. (Elle respirait doucement, s'exprimant dans le plus exquis des soupirs.) Mais vous ne les entendez pas toujours.

Jeanne n'était pas la première fille à attirer son regard. Mais il avait aussitôt compris qu'il y avait chez elle quelque chose de différent, quelque chose de doux et d'étrange, aussi bien dans sa voix que dans ses yeux et son esprit, et il savait qu'il ne pourrait plus s'en passer. Il se demanda si cet attachement pour elle lui venait du cœur, ou s'il provenait du murmure d'un ange. Finalement, c'était peut-être la même chose.

Il s'ouvrit à elle avec une grande sincérité :

— Ne me demande pas de te quitter. Jamais. Je t'en prie.

Elle se tourna vers lui, le regard triste.

— Je ne peux pas te promettre que nos chemins ne se sépareront jamais. Dieu seul le sait. Il y a d'autres choses que je suis incapable de te promettre. (Elle posa délicatement la main sur son bras.) Comment pourrais-je être Jeanne l'épouse, alors que je me suis engagée à demeurer Jeanne la Pucelle de Lorraine aussi longtemps qu'il plaira à Dieu ? J'ai fait cette promesse il y a trois ans. Mon corps, mon cœur... Mes voix ont besoin de moi tout entière, pour le moment.

Il fallait sans doute être un imbécile imprudent et complètement épris pour se cramponner si désespérément à l'expression « pour le moment ». Mais il le savait depuis toujours.

— Laisse-moi seulement t'accompagner aussi longtemps que tu le pourras.

Inconsciemment, elle se pencha et lui saisit les deux mains.

— Mon cher Gabriel. Ça... ça, je peux te le promettre de tout mon cœur. Mes voix sont ravies que je t'en aie parlé. Elles disent que c'est toi qui as choisi de me suivre. Tu témoigneras, tu seras mon ombre, et ce autant que nécessaire.

Les larmes lui montèrent aux yeux. Simon sentit son cœur se serrer en songeant au sort réservé à cette jeune fille aux yeux bleus si fringante et humaine, convaincue d'être guidée par Dieu.

Ça va être... difficile, songea Simon. À la fin.

L'Animus n'était pas une machine à remonter le temps. Simon n'en était que le passager, non le pilote. Comme Gabriel, il n'était là que pour témoigner.

Ils se serrèrent les mains. Levant les yeux vers la sainte, Gabriel éprouva un profond sentiment de paix. Il aurait voulu se rapprocher de son visage, se lever et monter sur l'autel pour...

Aussi soudainement que retentit un coup de tonnerre, Simon comprit où se trouvait l'Épée d'Éden.

Chapitre 8

Rikkin avait d'abord été agacé lorsque le docteur Bibeau lui avait envoyé un SMS pour lui demander une entrevue. « Je ne supporte pas qu'on me donne des ordres », avait-il répondu.

« C'est important. Vous allez être content. »

« Un quart d'heure. »

Il avait eu l'intention de partir sans tarder, mais, en écoutant le docteur Bibeau, il comprit qu'il serait en retard à son déjeuner privé, à l'*Hibiscus*.

— Alors, vous savez où se trouve l'épée ?

— Pas avec certitude, mais Simon se comporte bizarrement. Il souhaite vérifier deux ou trois choses avant de m'en parler.

— Voilà qu'il commence à jouer les petits cachottiers. Intéressant.

— Je pense que c'est aussi anodin qu'il le prétend – il désire faire quelques recherches avant de présenter une théorie. Mais je crois qu'il a deviné où se trouvait l'épée. Et, ajouta-t-elle d'un air ravi, il semblerait que Jeanne d'Arc soit en contact avec Consus.

Cela eut le mérite d'attirer l'attention de Rikkin. Consus était le nom d'un Isu, du moins ce qu'il en restait. Bien que les Précurseurs aient créé (et réduit en esclavage) l'humanité, Consus était réputé pour être l'un de ceux qui avaient invariablement montré une certaine sympathie pour le désir de liberté des humains. C'était le créateur de ce que l'on connaîtrait sous le nom de « Suaire d'Éden » : une technologie tissée dans une étoffe aux propriétés curatives. Personne ne comprenait comment cela fonctionnait, mais il était admis que, d'une certaine façon, même si Consus n'existait plus physiquement, une partie de son essence – son « esprit », si l'on préférait un terme plus romantique – était intégrée à des Suaires. Ces derniers avaient inspiré la légende de la Toison d'or, et l'histoire de la Tunique de Joseph ; c'étaient des vêtements, des capes ou des linceuls. Le plus célèbre d'entre eux, le Suaire de Turin, avait été en possession de Gramática, qui, à répétition, s'était blessé ou avait blessé d'autres personnes pour obliger l'essence de Consus à agir. Comme c'était le cas pour les autres créations des Précurseurs, ceux qui ne comprenaient pas leur nature technologique considéraient ces Suaires comme des objets mystiques ou saints.

Pendant un moment, Rikkin envisagea de tout annuler. Peut-être Hathaway était-il vraiment sur une piste. Il se pouvait qu'il découvre des informations capitales sur Consus. Il se pouvait qu'il découvre...

Qu'il démasque d'autres choses. Non, il ne pouvait pas permettre qu'une telle chose se produise.

— L'observation de Jeanne est fascinante, disait le docteur Bibeau.

— Ce n'est pas un jeu vidéo. Simon et vous n'êtes pas supposés vivre une expérience intéressante. Il est censé nous expliquer, à l'Ordre et à moi, pourquoi nous devrions financer sa « théorie du filet ». Pour le moment, nous n'avons toujours pas l'épée. Sans parler du moyen de la réparer.

L'espace d'un instant, le regard du médecin s'illumina.

— Je crois que vous n'avez pas bien saisi la portée des voix de Jeanne et de la présence de l'Assassin...

— Pour l'instant, l'Assassin n'a absolument rien fait. Le mentor que vous m'avez promis ne s'est pas montré, et Jeanne parle peut-être toute seule.

— Peut-être. Peut-être pas. Il semblerait qu'elle ait une forte proportion d'ADN de Précurseur. Et nous allons évidemment tenter d'identifier le mentor et tous les autres Assassins pendant que nous suivrons Jeanne jusqu'à Chinon.

— Où elle rencontre le dauphin. Corrigez-moi si je me trompe, docteur, mais Jeanne ne découvre-t-elle pas l'épée après cet incident ? Un bon moment après cet incident, même ?

Le docteur Bibeau hésita.

— Ça dépend de l'épée qui se révélera être l'Épée d'Éden.

Il la dévisagea un moment.

— Eh bien. C'est la première fois que j'entends dire qu'il existe un doute sur la question.

Le médecin prit une profonde inspiration.

— Nous suivons toutes les pistes raisonnables. Monsieur, il nous reste cinq jours, et nous devons à présent chercher un mentor. Ne croyez-vous pas que nos découvertes – le seul mentor dont nous aurions connaissance durant ces deux siècles, et la présence possible de Consus – justifient l'attribution d'un délai supplémentaire aux recherches historiques ?

— Je dois bientôt partir pour l'Espagne, docteur Bibeau, et j'ai bien l'intention d'avoir réglé tout ça d'ici là. Je déteste quitter le siège avec la direction d'un service au complet en suspens. Vous comprendrez sûrement. (Il lui adressa un léger sourire dépourvu de toute trace d'humour, et consulta sa montre.) J'ai un déjeuner. Envoyez-moi un SMS en cas d'avancée, mais ne vous attendez pas à ce que je vous réponde tout de suite.

— Bien, monsieur.

Lorsqu'elle quitta le bureau, Rikkin reçut sur son téléphone en mode silencieux un SMS d'un numéro composé uniquement de zéros : « Phase 1 d'Omega-104 lancée. Attendons instructions. »

« Entamez phase 2. Lancez préparatifs pour Omega-105. Tenez-vous prêts. »

À l'heure de la pause déjeuner, Victoria avait prévenu Simon qu'il lui faudrait manger de son côté. Elle avait des choses à faire, lui avait-elle dit.

— Avec le Nid d'aigle ?

— En quelque sorte, avait-elle vaguement répondu en saisissant quelque chose sur son téléphone. Je serai là vers 14 heures. Essayez de faire une sieste, si vous le pouvez.

Cela lui convenait. Il souhaitait travailler sur une théorie et, plutôt que d'aller se reposer, il regagna son bureau. Son téléphone sonna. Un SMS. Il haussa un sourcil en s'apercevant qu'il s'agissait d'Anaya : « On déjeune ensemble ? »

Il chercha un prétexte pour refuser. Il lui restait de quoi manger. Il avait du travail. Et... le fait de la voir le mettait toujours mal à l'aise. Même s'il n'avait aucune raison de culpabiliser. Il avait fait de son mieux, dans cette relation. Ça n'avait simplement pas fonctionné.

Il soupira, puis lui répondit : « Me suis fait livrer. » Elle savait ce que cela signifiait, elle l'avait vu manger à son bureau suffisamment souvent. « Merci pour l'invitation. » Songeant que le problème était réglé, il reposa son téléphone, qui sonna de nouveau.

« J'ai des news. Plutôt important. »

Légèrement préoccupé, il fronça les sourcils. Anaya avait énormément compté à ses yeux. Il avait même pensé au mariage. Et elle n'était pas du genre à lui envoyer des SMS à la légère. Cela faisait des mois qu'ils ne s'étaient plus fréquentés, et des semaines qu'il ne l'avait pas revue, jusqu'à l'avant-veille.

« D'accord, répondit-il aussitôt. Dispo maintenant ? »

« Oui. Au *Temp's* ? »

« Toujours. »

« OK. À+ »

Simon ne put s'empêcher de grimacer en lisant son dernier SMS, et se rappela qu'Anaya et sa bande utilisaient déjà les abréviations et le *leet speak* bien avant les « jeunes d'aujourd'hui ». Il soupira, rangea son téléphone dans sa poche et prit la direction de l'ascenseur.

Anaya l'attendait devant l'établissement, vêtue d'un élégant blazer bleu marine, d'un pantalon et d'un chemisier en soie crème qui faisait ressortir son teint mat, et arborait des boucles d'oreilles classiques ; une tenue professionnelle sobre qui contrastait avec les mèches rouge cerise de sa chevelure.

Elle sourit en le voyant. Il s'approcha, se demandant si elle s'attendait à ce qu'il lui serre la main, qu'il l'embrasse sur la joue, ou rien de tout ça. Ces hésitations rendirent la situation des plus

embarrassante. Anaya rougit, mais elle finit par éclater de rire.

— Allez ! dit-elle en souriant. (Il sentit le nœud dans son estomac se desserrer. Elle avait toujours eu un côté léger, et son rire signifiait que les nouvelles n'étaient pas si mauvaises. Ce qui était un grand soulagement.) Prenons un menu à emporter, et allons manger sur le toit.

— Sur le toit ? On est en octobre, Anaya.

— Tous tes voyages sous les Tropiques t'ont rendu trop sensible au froid, le taquina-t-elle.

Abstergo avait transformé la terrasse de ciment en agréable jardin. Tout le monde avait la possibilité d'y apporter son repas et de profiter de la vue magnifique. C'était superbe au printemps et en été, et, Simon dut le reconnaître, même en automne. Les arbres avaient pris leurs nouvelles couleurs ; avec le ciel bleu de ce jour-là, c'était très plaisant. Mais Anaya avait raison, il trouvait qu'il faisait trop froid. Il avait laissé son pardessus au bureau mais, au moins, il avait enfilé sa veste de costume.

Frissonnant, il alla droit au but.

— Alors, de quel genre de nouvelles s'agit-il ? Tout va bien ? demanda-t-il en se réchauffant les mains sur son gobelet en carton.

Anaya regarda fixement le sien un moment avant de lever les yeux vers lui.

— Je l'espère, oui. (Elle prit une profonde inspiration.) Un poste de directeur s'est ouvert chez Abstergo Entertainment. J'y ai postulé hier soir. À mon arrivée ce matin, j'ai reçu une proposition d'entretien vidéo pour cet après-midi. Si j'obtiens ce boulot, ce sera une belle promotion pour moi, et je crois que ça me plairait.

— Ah, je vois. (Il ajusta ses lunettes d'une main. La réponse d'AE lui semblait étrangement rapide, mais, d'un autre côté, il s'agissait d'Anaya. Il lui adressa un sourire sincère.) Anaya, tu es extrêmement douée. Franchement, j'en suis abasourdi. Tu vas faire un boulot formidable à Montréal. Et je suis sûr que tu seras ravie de pouvoir parler français de nouveau.

Les traits de la jeune femme s'adoucirent.

— C'est vrai, oui. Je suis étonnée que tu t'en souviennes.

— J'ai toujours souhaité ton bien-être et ton bonheur, déclara-t-il, s'apercevant qu'il le pensait sincèrement.

— Je n'en ai jamais douté. Mais je n'ai pas encore le poste.

— Tu l'auras. Ils seraient cinglés de ne pas te prendre. Ils t'ont dit, euh, quand ils espéraient te voir commencer là-bas ?

— Le plus tôt possible, dès que ce sera bon pour moi. Dans peu de temps. Après tout, je ne suis pas en couple.

Elle avait dit cela sans malice, mais ses paroles le piquèrent au vif. Cela dit, ce n'était que la simple vérité. Elle était seule. Comme il

serait seul s'il devait être muté.

Il se contenta donc de hocher la tête.

— Quand tu seras là-bas, profite-en pour essayer ces frites au nom imprononçable, hein ? (Elle le regarda d'un air perplexe.) Tu sais, les frites... avec le fromage et la sauce...

— Oh, la poutine ?

— Ouais.

Simon avait mille choses à lui dire. *Tu vas me manquer*. Pourtant, des mois durant, il ne s'était même pas donné la peine de lui envoyer un SMS ou d'aller prendre un thé avec elle. *Je suis désolé*. C'était le cas. Mais ce n'était pas sa faute. Ni celle d'Anaya.

Ne sachant comment s'y prendre, il serra sa main dans la sienne.

— Je te souhaite bonne chance, Anaya.

— Je te remercie, Simon.

Le vent se leva, traversant sa veste avec un malin plaisir. Même Anaya frissonna, cette fois.

— Il faut que j'y retourne, annonça-t-il.

Il leva son gobelet pour la saluer, marqua un temps d'arrêt, hocha la tête, plus pour lui que pour elle, puis se leva. La voyant rester assise, seule dans le froid, il éprouva une curieuse mélancolie en s'éloignant.

— J'ai une théorie sur les voix de Jeanne, déclara Simon lorsque Victoria et lui montèrent dans l'ascenseur qui les conduisait dans la salle de l'Animus après le déjeuner.

Elle l'observa.

— Avant de nous mettre au travail : est-ce que tout va bien ?

Victoria avait pourtant encore plus mauvaise mine que lui. Il se demanda s'il allait lui parler d'Anaya, mais, franchement, qu'y avait-il à dire ? « Mon ex, à qui je n'avais pas adressé la parole depuis des mois avant de la croiser devant l'ascenseur, a envoyé sa candidature pour un poste au Canada » ? Foutaises !

— Ça va très bien, répondit-il avant de reprendre. Aujourd'hui, quand on parle des voix de Jeanne, on part du principe qu'elle avait vraiment ces visions de Dieu, ou qu'elle a tout inventé, ou encore qu'elle avait une maladie mentale ou physique qui les lui faisait entendre. De la schizophrénie, par exemple, ou peut-être même une forme d'épilepsie.

— Pour ceux qui n'ont pas la moindre idée de ce qu'on fait, cette dernière possibilité semble parfaitement raisonnable, même si, en tant que psychiatre, je peux garantir que ça ne tient pas la route, reconnut-elle.

— Il me paraît évident qu'elle a vu quelque chose qu'au xv^e siècle on devait prendre pour des anges. Nous avons déjà eu des exemples

d'interactions entre Templiers ou Assassins et artefacts des Précurseurs. Et ceux qui possèdent un taux élevé d'ADN de Précurseur, comme Charlotte de la Cruz, sont réputés pour avoir reçu des messages qui leur étaient spécifiquement adressés.

Victoria ne parut guère surprise par sa théorie. Cela dit, c'était une femme intelligente, et elle était certainement parvenue à la même conclusion.

— On m'a mise au courant pour de la Cruz. Vous croyez donc que Consus a trouvé le moyen de s'adresser à Jeanne ? Grâce à son taux élevé d'ADN de Précurseur ?

— Si elle entend réellement une voix, Consus, l'un des Isus les plus bienveillants, est le meilleur candidat que nous ayons. Réfléchissez : on dirait que Jeanne d'Arc est en contact avec un reste des Précurseurs. Appelons-le – ou la – « les voix ». Ça a débuté quand elle avait treize ans, et ça a duré jusqu'à son dernier jour. Ça n'a donc rien à voir avec l'épée. Je peux... enfin, Gabriel voit réellement son aura, et je suis sûr que c'est également le cas de Durand. Et de Jean de Metz. Ça peut nous aider à focaliser notre attention, car nous commençons à voir certains des événements les plus marquants de l'existence de Jeanne. Avec un peu de chance, nous aurons bientôt des éléments concrets à apporter à Rikkin, ce qui lui permettra de nous accorder un délai.

Simon s'aperçut soudain avec quelle aisance il employait les termes « nous » et « notre ». C'était étrange. Après avoir été si réfractaire à l'idée d'avoir un cerbère, il n'imaginait plus faire le moindre progrès sans Victoria. Il s'éclaircit la voix.

— Et, euh... vous m'avez été d'une aide formidable. Je vous remercie.

Étonnée, Victoria leva les yeux vers lui.

— Il n'y a pas de quoi, rétorqua-t-elle.

Par chance, la porte s'ouvrit au même instant, épargnant à Simon une gêne supplémentaire.

Victoria l'aida à prendre place dans l'Animus. Il commençait à s'y habituer. Il avait désormais moins l'impression d'être prisonnier d'une vierge de fer que d'être attaché à un deltaplane. Cette image un peu trop romantique lui fit froncer les sourcils. Il tenait sans doute cela de Gabriel ; rien qu'il ne puisse gérer.

— Très bien, déclara-t-il brusquement. Jeanne est arrivée à Chinon, et elle est finalement convoquée par le dauphin.

— Vous voulez commencer par son entrevue privée avec lui ?

— Non. J'aimerais assister à leur première rencontre.

— Ce n'est pas très pertinent pour le projet, lui fit-elle remarquer.

— Pas de manière directe, mais j'aimerais que Gabriel jette un coup d'œil à l'entourage du dauphin. Pour voir si nous ne pouvons pas

repérer d'autres Assassins.

Elle acquiesça, puis lui enfila le casque. Au bout d'un moment, le champ de vision de Simon s'éclaircit, laissant apparaître la brume grisâtre qu'il commençait à connaître, puis un décor nocturne éclairé par quelques torches.

Dimanche 6 mars 1429

Chinon

Simon savait que Jeanne d'Arc n'était pas la seule personnalité presque légendaire à être passée par ce château. On pouvait également compter sur les redoutables Plantagenêt : Henri II, son épouse la reine Aliénor d'Aquitaine, leurs fils Richard Cœur de Lion et Jean sans Terre, et le cardinal de Richelieu, rendu célèbre par *Les Trois Mousquetaires*.

Jacques de Molay et plusieurs de ses Templiers s'étaient fait emprisonner dans le donjon du Coudray, où, Simon le savait, Jeanne résiderait, bien que ce ne soit pas de son plein gré. Le Grand Maître avait laissé des inscriptions sur les murs de sa geôle, et Simon se demanda si Gabriel serait en mesure d'en avoir un aperçu.

Gabriel et Jeanne avaient eu largement le temps d'admirer la forteresse depuis la ville blottie à son pied. Malgré la lettre que Jeanne lui avait fait parvenir en amont, Charles les avait fait attendre et avait envoyé deux ecclésiastiques s'entretenir avec elle. Lorsqu'ils lui avaient demandé pourquoi elle souhaitait voir le roi, elle leur avait répondu :

— Dieu m'a permis de parcourir plus de cent lieues sans encombre, et Il m'a confié deux missions. Il faut que je lève le siège d'Orléans, qui cause tant de souffrances, et que je conduise le dauphin à Reims, où il sera oint et couronné roi de France.

Finalement, convaincu par le clergé et une lettre personnelle de la part de Robert de Baudricourt, le roi décida de lui accorder une audience.

Le crépuscule tombait lorsque Jeanne, Jean de Metz, Bertrand de Poulengy et Gabriel gravirent l'étroit chemin sinueux qui menait au majestueux château. Leur escorte portait des torches pour éclairer la chaussée, tandis que les ombres s'étiraient au fur et à mesure que se couchait le soleil.

On baissa le pont-levis pour les laisser entrer. De Metz et Poulengy mirent pied à terre, mais deux gardes approchèrent pour saisir les autres montures par la bride. Gabriel adressa un signe de tête à l'homme qui tenait les rênes de son cheval, mais celui qui s'occupait du destrier de Jeanne lança un regard concupiscent à la cavalière, passant sa langue sur ses lèvres, qui brillaient à la lueur des torches. Il

était grand, bien bâti, et ses mâchoires disparaissaient sous ses bajoues.

— Voici donc la célèbre Pucelle de Vaucouleurs ? demanda-t-il en se fendant d'un grand sourire libidineux et la toisant de haut en bas. Viens passer la nuit avec moi, je te garantis que tu ne resteras pas vierge longtemps !

Il se tourna vers son compagnon d'armes en riant, mais celui-ci ne sembla pas trouver sa remarque amusante.

Gabriel se sentit gagné par la colère, mais, avant que lui ou les autres hommes aient pu prendre la parole, Jeanne leva la main. Elle avait un air à la fois attristé et bienveillant.

— Comment t'appelles-tu ? lui demanda-t-elle doucement.

Il parut pris légèrement au dépourvu, mais lui répondit, sûr de lui :

— Antoine Moreau. Le Géant, ajouta-t-il avec un clin d'œil.

— Antoine Moreau, répéta-t-elle en mettant pied à terre. Tes paroles offensent Dieu. Réconcilie-toi avec lui... vite.

Même à la lumière vacillante des torches, Gabriel vit l'homme pâlir et écarquiller les yeux. Il se mit à marmonner quelque chose entre ses dents, puis recula, guidant la monture de Jeanne jusqu'aux écuries. D'autres hommes approchèrent à leur tour pour s'occuper du reste des chevaux, le tout dans un silence gêné.

— Toutes mes excuses pour l'insolence de mon compagnon, Pucelle, déclara le garde qui restait.

Elle lui adressa un sourire attristé.

— Dieu pardonne tout. Moi ? Je le plains.

De Metz jeta un coup d'œil à Gabriel en haussant un sourcil interrogateur. Le jeune homme haussa légèrement les épaules. Il ignorait ce qui s'était passé entre Jeanne et le garde, et n'était pas sûr de vouloir le savoir.

À pied, le groupe de Jeanne se rendit dans le fort du Coudray, une cour occupée par de petites constructions et quatre tours qui s'élevaient vers le ciel d'encre. Une lune gibbeuse décroissante illuminait les lieux d'une lueur argentée. À droite du donjon du Coudray se trouvait un autre pont, qu'ils franchirent avec précaution. Les douves asséchées, en contrebas, étaient si profondes que le clair de lune n'en atteignait même pas le fond.

La cour de la forteresse principale, le château du Milieu, était si vaste que Simon crut d'abord qu'il s'agissait d'une petite ville. Une partie était occupée par un jardin, avec des arbres et des statues. De plus petits bâtiments – sans doute des forges ou des casernements, c'était difficile à déterminer dans l'obscurité – étaient alignés le long de la muraille de gauche. Ils étaient clos et plongés dans le noir, la lueur vacillante d'une torche les illuminant de temps à autre.

Aussitôt à droite se dressait une rangée de constructions qui ne pouvaient être que des appartements royaux. Ils n'étaient assurément pas fermés, ni plongés dans les ténèbres. Il y avait de la lumière aux fenêtres et Gabriel perçut de la musique, ainsi que les rires et les éclats de voix d'un certain nombre de personnes. Comprenant soudain ce qui était sur le point de se passer, il se figea.

Il avait été si captivé par Jeanne, sa beauté divine et sa mission, que tout ce qui était plus prosaïque avait perdu de son importance. Mais voilà que... voilà qu'il était sur le point de pénétrer dans le château d'un roi. Lui, Gabriel Laxart, fils bâtard d'un simple fermier.

Sentant qu'on lui prenait la main, il baissa les yeux et vit que Jeanne lui souriait sereinement.

— Ça va bien se passer, lui garantit-elle. Dieu est avec nous.

Au fond de lui, il savait qu'elle avait raison. Il le voyait en elle, son aura plus vive que la flamme de la torche. Les autres la percevaient-ils ? Il avait entendu parler de Charles : quelqu'un d'indécis, qui se laissait influencer plus qu'il l'aurait dû par certains membres de sa cour.

Jeanne était l'envoyée de Dieu, il en était convaincu. Mais ce n'étaient pas des anges qu'il lui faudrait impressionner : c'était un roi.

Il prit une profonde inspiration et s'avança au milieu de la cour de Charles, dauphin de France ; et, avec un peu de chance, son futur roi.

Chapitre 9

Gabriel s'était extasié devant Vaucouleurs et les rues animées de Nancy, mais ces deux villes lui semblaient désormais bien provinciales comparées à une forteresse royale et une salle du trône.

— Combien y a-t-il de personnes en ce lieu ? demanda-t-il à de Metz.

— Oh, je dirais... environ trois cents.

— Trois cents... Et tous sont là pour voir Jeanne ?

— Certains, oui, mais les autres membres de la cour du roi ne sont là que pour festoyer. Ils ont des goûts dispendieux et le roi veut les contenter.

De Metz parlait d'un ton neutre, et Gabriel ne sut dire s'il désapprouvait ou s'il s'en moquait.

Le spectacle environnant assaillait tous ses sens : les éclats de rire et les conversations mêlés à la musique, l'odeur de la nourriture et des bougies de cire, les couleurs éclatantes des tapisseries murales et des vêtements de fête des courtisans. C'était à la limite du supportable. Il se tourna vers de Metz et Poulengy et constata que l'âge et l'expérience leur permettaient, faute d'être à l'aise, de rester imperturbables au milieu de la cacophonie et de la foule de nobles bien vêtus. Quant à Jeanne, qui avait beau découvrir ce monde pour la première fois, elle resta également de marbre.

Leur petit groupe commençait à attirer l'attention. Au fur et à mesure que les membres de l'assistance portaient les yeux sur les trois voyageurs fatigués et sur la femme en vêtements d'homme, les conversations s'éteignaient et les coups d'œil fusaient discrètement.

Gabriel secoua la tête pour s'éclaircir l'esprit, tâcha de reprendre contenance en regardant autour de lui. Le plafond s'élevait à une telle hauteur que les poutres maîtresses s'évanouissaient dans les ténèbres. Sur les arches basses étaient suspendues des bannières, sans doute aux couleurs des divers nobles de l'assemblée. Les tables regorgeaient de nourriture, tandis que le vin et la bière coulaient à flots dans les coupes des hommes et de leurs femmes... ou leurs maîtresses. Gabriel repéra de nombreux bancs occupés, mais la salle ne contenait qu'une seule chaise, large et ornementée, trônant sur une estrade à l'extrémité de la pièce.

La place du roi. Vacante.

Gabriel pâlit, mais un accès de colère le fit rougir. Il se tourna vers de Metz.

— Où est le roi ? Que se passe-t-il ?

Son compagnon, le visage impénétrable, ne répondit pas. Jeanne dévisagea un instant l'écuyer, puis elle hocha la tête et s'adressa à Gabriel :

— Je pense que Sa Majesté veut me mettre de nouveau à l'épreuve.

Oh, Jeanne, songea Simon, tes épreuves ne font que commencer.

Elle lissa sa tunique, releva la tête et se mit à arpenter la salle. Après un regard surpris à de Metz, Gabriel s'élança à sa suite en tâchant de ne pas la perdre de vue. De temps à autre, elle jetait un regard inquisiteur à l'un des nobles.

Soudain, elle s'arrêta et ferma les paupières. La foule ne la quittait pas des yeux ; Gabriel se rendit compte que la musique s'était tue. Jeanne tourna lentement sur elle-même, les yeux fermés, puis elle les rouvrit avec un petit sourire et se dirigea droit vers un homme tout à fait ordinaire, vêtu de la même manière que le reste de l'assemblée.

Le courtisan semblait chauve sous son large chapeau de tissu, mais Gabriel pressentit plutôt une coupe de cheveux en bol, très court sur la nuque et les tempes, en vogue ces derniers temps. L'homme avait l'air aussi vieux que de Metz, un peu plus que Gabriel, mais pas encore dans la fleur de l'âge. Son seul trait distinctif était un grand nez aquilin, légèrement crochu. Il n'arborait pas le même sourire satisfait que les autres convives et semblait regarder Jeanne avec une méfiance singulière.

Celle-ci traversa l'assemblée dans sa direction. Une fois arrivée, elle leva un instant le regard vers lui, puis elle tomba à genoux.

Les derniers murmures de la foule s'éteignirent. Gabriel observait la scène. Jeanne enlaça les jambes de l'homme qui, stupéfait, arborait l'ombre d'un sourire au coin des lèvres.

— Mon dauphin, déclara Jeanne d'une voix vibrante qui résonna dans la salle silencieuse, vous ne pouvez me cacher votre gloire ! Dieu m'a envoyée et je suis venue vous aider, ainsi que votre royaume !

C'est ça le futur roi ? se dit Gabriel, stupéfait.

Charles avait l'air plus ordinaire que bien d'autres hommes de l'assemblée. Et pourtant, il releva Jeanne avec douceur et lui sourit.

Les gens semblent ravis que Jeanne l'ait reconnu, songea Gabriel. *Non,* se reprit-il. *Pas tous.* Plusieurs personnes fronçaient les sourcils en se détournant. La Pucelle n'était pas la bienvenue pour tout le monde.

Les larmes coulaient à flots sur le visage de Jeanne, mais elle rayonnait d'une telle joie que l'éclat des torches semblait terne en comparaison. Elle agrippait le bras du dauphin, un sourire comblé aux lèvres. Celui-ci se dégagea en douceur.

— Eh bien, eh bien, dit-il d'une voix agréable et cultivée, il semble que la Pucelle sache discerner le véritable roi, même si nous ne siégeons pas encore sur notre trône. Certains doutaient que tu y

parviennes.

— Comme je vous l'ai dit dans ma lettre, Dieu m'envoie, déclara Jeanne, avant de poursuivre d'un ton plus calme : Néanmoins... j'ai l'impression que vous ne me croyez pas totalement.

— Tu n'es pas la première Pucelle de Lorraine prétendante à la prophétie, dit une voix bourrue.

L'homme qui venait de parler était vêtu d'une splendide tenue jaune et rouge dont les teintes vives ne parvenaient pas à cacher une bedaine imposante. Des cheveux et une barbe grisonnants entouraient un visage rougeaud à l'air aussi renfrogné que méfiant. On discernait à peine son regard perçant au-dessus de ses joues replètes. D'une main ornée de bagues, il tenait un gobelet sculpté par la tige.

— Sa Majesté a déjà rencontré des femmes comme toi.

— Non, rétorqua aussitôt Gabriel, à la surprise générale (y compris la sienne). C'est faux.

— Paix, lui dit Jeanne en l'effleurant avec douceur pour le réduire au silence.

— Voici Georges de La Trémoille, comte de Guînes, notre ami et grand chambellan, déclara le dauphin. Il n'a pas été entièrement convaincu par le rapport des ecclésiastiques que nous avons envoyés t'interroger. Cependant, dans ta lettre, tu disais avoir des choses à me révéler ?

Jeanne hocha la tête, le regard courant d'un visage à l'autre tandis que les membres de la cour se pressaient pour l'entendre. Les joues enflammées, elle commença :

— C'est exact, mais je ne peux les dire qu'à vous. Emmenez-moi dans un lieu où vous seul pourrez m'écouter et je vous dirai ce que Dieu m'a confié.

— Votre Majesté, intervint La Trémoille. Comme tout un chacun, j'apprécie ce petit intermède, mais si c'est Dieu qui l'envoie je suis persuadé que le Tout-Puissant se moque bien de savoir qui entendra ce qu'elle a à dire.

— Nous avons tous des secrets, comte, dit Jeanne, mais je ne souhaite pas découvrir les vôtres. Mes paroles ne sont destinées qu'au roi. Après tout, il y a bien des choses que sa cour ignore.

Le visage rougeaud de La Trémoille devint écarlate, tandis que le roi se contentait de sourire.

— La Pucelle dit vrai sur ce point, dit-il. Viens donc. Retirons-nous dans un lieu où tu seras libre de nous transmettre la parole de Dieu.

À l'évidence, le comte n'appréciait pas la tournure de la situation, mais il haussa les épaules.

— Votre Majesté, je gage que je sais déjà ce qu'elle va vous dire. Nous connaissons bien ce que racontent ces pucelles prétendument envoyées par Dieu.

Il jeta un coup d'œil à la cantonade, et plusieurs de ses compagnons s'esclaffèrent. Le dauphin resta de marbre.

Jeanne également. Ses sourcils noirs se froncèrent.

— Gager est un péché, dit-elle. Le dauphin s'y refusera.

— Tout à fait, sauf si nous gagnons, plaisanta-t-il pour alléger la tension.

Il lui fit signe de le suivre, et la foule s'écarta pour les laisser passer.

Jeanne ne bougea pas immédiatement. Elle se tourna d'abord vers Gabriel et lui dit avec un doux sourire :

— Viens avec moi, mon témoin.

Sans un mot, le souffle coupé, Gabriel lui emboîta le pas. Le roi croisa son regard, sembla hésiter un instant, puis ignora le garçon comme s'il n'était que l'ombre de Jeanne.

Ce qui est le cas, s'émerveilla Simon.

L'Histoire avait oublié Gabriel Laxart. Seul son père, Durand, était mentionné comme témoin au procès de réhabilitation de Jeanne. Simon avait toujours trouvé les gens croyant en la réincarnation amusants, car ils étaient persuadés d'avoir été un personnage célèbre dans une existence antérieure, comme la reine Elizabeth ou le roi Arthur. En réalité, s'ils avaient bel et bien été réincarnés, ils n'auraient sans doute vécu que des vies courtes et sans importance dans la peau de paysans crasseux, pauvres et brutaux. Pour chaque petit seigneur, on croisait une multitude de serviteurs, sans parler des simples passants comme Gabriel.

Le plus remarquable, ce n'était pas le fait d'être oublié de l'Histoire, mais plutôt la chance d'avoir été présent.

Ils suivirent le dauphin jusqu'à un petit salon adjacent. C'était une pièce agréable, pas aussi richement décorée que la salle principale, mais élégamment meublée de tapisseries, de chaises et d'une petite table où était servie une collation. Le plafond était aussi vaste que dans l'autre pièce, sauf que les poutres étaient nues. À l'évidence, c'était un lieu dédié à un but précis : offrir un endroit calme et confortable pour des conversations privées.

Gabriel avait les paumes moites. Un feu brûlait dans la cheminée et des chandelles illuminaient la pièce. Il sentit tout de même un frisson glacé en refermant la porte derrière lui, abandonnant la douce chaleur de la grande salle, réchauffée par les dizaines de torches et la centaine de corps qui s'y pressaient. Il réprima ses tremblements, autant dus au froid qu'à sa propre excitation.

Au contraire, Jeanne faisait preuve d'un sang-froid remarquable. Elle resta tranquillement debout, les mains dans le dos, tandis que le roi s'asseyait pour se servir un verre de vin rouge et prendre une orange. Il ne leur proposa ni chaise ni boisson et se contenta

d'éplucher machinalement son fruit, contemplant Jeanne d'un air impatient.

— Tu peux parler, mon enfant, dit-il d'une voix douce. Que Dieu t'a-t-Il demandé de nous confier ?

Jeanne pencha la tête, et son visage prit un air calme, comme absent.

— Vous n'avez pas de raison de vous inquiéter, dit-elle doucement.

Elle ferma les yeux et leva la tête au ciel, comme pour contempler un soleil radieux.

— Je suis ici pour vous dire que vous êtes vraiment le fils de votre père, Louis, et que le trône de France vous revient de droit. Ne pleurez plus, gentil dauphin. Dieu vous a entendu et m'a envoyée pour sécher vos larmes.

L'orange tomba des doigts tremblants de Charles et roula sur le plancher. Il agrippa les accoudoirs de sa chaise.

— J'ai tant prié, murmura-t-il d'un ton absent. J'ai tant prié...

— Vous devrez faire preuve de courage, mais aussi de miséricorde, poursuivit Jeanne, car Dieu et Ses anges sont à vos côtés. Vous ne ferez point souffrir ceux qui vous ont fait souffrir. Votre lame ne versera pas le sang d'un innocent.

Simon était stupéfait.

Jeanne ouvrit les yeux et abandonna son doux sourire pour reprendre brusquement son souffle. Elle tomba à genoux, le visage illuminé comme jamais, et braqua son regard au-dessus de la tête du roi. Gabriel leva les yeux et, bouche bée, sentit ses jambes se dérober sous lui.

Éclairant les ombres d'une lumière solaire, le visage enfoui sous une capuche, un ange se tenait devant eux.

— Je le vois, murmura Gabriel. Jeanne, je le vois, moi aussi !

À ces mots, le dauphin releva la tête. Il regarda de tous côtés mais, à son expression perplexe, Gabriel comprit qu'il ne percevait rien dans la pénombre. Sous ses yeux, la silhouette leva les mains et les brandit devant elle. Elle joignit ses pouces et ses auriculaires pour former un cercle, puis rapprocha fermement ses autres doigts. Dans l'aura dorée qui émanait d'elle, on aurait dit...

— Une couronne ! s'écria Jeanne.

La silhouette hocha sa tête encapuchonnée, puis leva ses mains encore jointes jusqu'à son front.

— Dieu a envoyé un ange avec une couronne d'or, mon dauphin ! Les trésors de la terre et des cieux vous sont offerts !

Un murmure résonna dans la pièce :

— Voici le signe. La Pucelle te fera roi.

Le dauphin sursauta.

Même sans voir l'ange, il avait entendu ses paroles. Il se redressa

pour tendre la main au plafond mais, au même instant, sous les yeux de Gabriel, la silhouette radieuse croisa les bras et recula, perdant soudain sa lumière.

Le silence retomba dans la petite pièce, uniquement interrompu par leurs respirations saccadées. Gabriel se tourna vers Jeanne, dont le visage arborait la même expression de joie et d'étonnement que celui du dauphin et du sien.

Charles n'avait rien vu. Gabriel avait aperçu un ange. Qui sait ce qu'avait vu Jeanne ?

Simon Hathaway, quant à lui, avait vu le mentor des Assassins.

Chapitre 10

Simon secoua la tête, comme s'il n'en croyait pas ses yeux pourtant encore braqués sur la silhouette dorée. Après avoir prononcé ses paroles troublantes, celle-ci remonta habilement le long des poutres, avant de s'évanouir dans les ténèbres du plafond.

— Disparu, murmura-t-il.

Gabriel croyait sans doute que l'ange était retourné au paradis, mais Simon chercha plutôt une trace de galerie secrète. Les historiens en avaient déjà découvert de semblables à Chinon et il était prêt à parier que ce genre de passage était monnaie courante. Il aurait adoré en trouver un nouveau.

Le dauphin rit aux éclats en soulevant Jeanne du sol, puis la prit par le bras et l'entraîna vers la porte, qu'il ouvrit avec fracas.

— Dieu est avec nous, mes amis, s'écria-t-il, et il nous a envoyé la Pucelle de la prophétie !

Jeanne se tourna vers Gabriel. Ses yeux bleus étaient embués de larmes de joie. Simon voulut saisir sa main tendue, mais ses doigts se refermèrent sur une vapeur grisâtre, tandis que le monde reprenait forme autour de lui. Il eut un bref pincement de cœur, dont il ne tint pas compte. Il avait bien d'autres sujets de préoccupation et, ici, dans le tunnel mémoriel, il pouvait parler librement.

— J'imagine que vous avez tout vu ? demanda-t-il à Victoria.

— *Oui, et j'ai entendu aussi. C'était certainement un Assassin.*

— Évidemment, vu la dextérité dont il a fait preuve. Sans compter le choix des mots.

— « Votre lame ne versera pas le sang d'un innocent », récita Victoria. Le premier précepte du Credo de l'Assassin.

— Je parie même qu'il s'agit du mentor. Qui d'autre voudrait savoir ce que la Pucelle dirait en privé au dauphin ? Et il a fait preuve d'un excellent sens de l'initiative. C'est évident, Victoria ! Cette... cette vision d'un ange et d'une couronne... Lorsque Jeanne en a parlé lors de son procès, elle a laissé entendre qu'il ne faisait pas partie des voix qu'elle entendait. C'est d'ailleurs un sujet de désaccord chez les spécialistes. Certains pensent qu'elle a inventé tout cela pour apaiser ses interrogateurs, mais, si elle a vu une véritable personne et pas un ange, il est évident qu'elle en a eu une vision différente. Les Assassins et même les Templiers, tous les rares individus qui ont de l'ADN de Précurseur, semblent comprendre qu'elle est une personne unique, qu'il faut aider ou contrecarrer, selon leur camp. Peut-être est-ce lié à

la prétendue Vision d'aigle des Assassins. En tout cas, je pense qu'il faut suivre de Metz de près. C'est un Assassin et il semble clairement dévoué à la cause de Jeanne. Pourriez-vous retrouver leur interaction suivante ?

— *Un instant... Oui, je l'ai. C'est juste après que Jeanne est envoyée au Coudray pour s'y installer.*

Lundi 7 mars 1429

La brume se leva de nouveau, révélant la cour du château du Milieu. Elle était radicalement différente à la lumière du jour ; tout aussi impressionnante, mais bien moins mystérieuse que lorsque Gabriel, Jeanne et leur groupe étaient arrivés la nuit précédente.

Gabriel ne prêtait pas attention à ce qui l'entourait : ses yeux étaient rivés sur Jean de Metz, qui se jeta sur lui, l'épée au poing, en poussant un cri de guerre. Il n'avait pour se défendre que sa propre arme, un bouclier et un harnois de cuir.

Le soleil d'hiver se reflétait sur l'acier. Gabriel réussit de justesse à brandir son bouclier pour bloquer l'épée de de Metz. L'impact lui arracha un cri de douleur et engourdit son bras jusqu'à l'épaule. Il leva son arme et frappa en retour. Les deux lames s'entrechoquèrent ; de Metz approcha son visage grimaçant de celui de Gabriel. Celui-ci poussa un grognement en essayant de rabattre son épée, comme on le lui avait appris, mais en vain. De Metz recula soudain et feinta en direction des jambes de son adversaire. Le garçon tenta désespérément de protéger ses genoux avec son écu, mais de Metz en profita pour frapper avec force l'épée de Gabriel, l'envoyant voltiger à quelques pas de là.

Gabriel avait les joues en feu. De Metz s'esclaffa sans méchanceté :

— Ne t'inquiète pas, tu finiras par y arriver. Si elle peut le faire, toi aussi.

Il montra d'un geste l'endroit où Jeanne s'entraînait avec Poulengy. Ils avaient essayé de trouver une armure adaptée à sa silhouette svelte, mais elle nageait dedans et son casque trop grand lui englobait la tête. Son épée devait lui sembler bien plus lourde qu'à Gabriel ; pourtant, il la vit bloquer les coups de Poulengy et même réussir à repousser l'écuyer.

— À l'évidence, dit Gabriel, Dieu souhaite qu'elle apprenne rapidement le maniement de l'épée.

Un des pages s'approcha avec une cruche de vin coupé et quelques gobelets. Tout en se désaltérant, Gabriel remarqua les regards en coin que le jeune garçon lançait en direction de Jeanne.

— Je sais, c'est étrange de voir une femme combattre, lui dit-il. Mais Jeanne est quelqu'un de spécial.

Le jeune garçon hocha la tête et dit :

— Il est bon qu'elle soit envoyée de Dieu, car, après ce qui s'est passé hier soir, certains l'auraient traitée de sorcière.

Le sang de Gabriel se figea dans ses veines. Il se signa et répliqua d'un ton sec :

— Ne t'avise plus jamais de parler ainsi de la Pucelle ! (Il eut un brusque accès de remords en voyant l'expression mortifiée du garçon.) Quel mal y a-t-il à inciter le roi à reprendre le trône qui lui revient de droit ?

Le visage pâle, le garçon regarda de Metz et Gabriel et leur dit :

— Vous n'êtes donc pas au courant ? (Comme ils secouaient la tête, il poursuivit.) Hier soir, on a retrouvé le corps d'Antoine Moreau, mort noyé.

Sur le coup, le nom ne dit rien à Gabriel, mais de Metz fit le rapprochement.

— Le Géant ? Celui qui a parlé à Jeanne ?

Le garçon hocha la tête. Son regard semblait inexorablement attiré par la Pucelle, qui s'entraînait non loin de là.

— On raconte qu'elle lui avait annoncé sa mort. Et une heure après son arrivée... on a retrouvé son corps, flottant dans la Vienne.

Un frisson parcourut l'échine de Simon. Il se souvenait avoir lu un témoignage de cet événement, mais il avait cru à une exagération ou une pure fiction. En définitive, une grande partie de ce qui concernait la Pucelle se révélait vrai.

— J'en suis navrée, dit une voix douce.

Jeanne s'était approchée d'eux d'un pas si léger que Gabriel ne l'avait même pas entendue. Elle se tenait là, le casque à la main, une expression de chagrin barrant son visage empourpré par l'exercice.

— Je ne suis point responsable de sa mort, mon jeune ami, mais j'avais vu son ombre passer sur le visage de Moreau. J'espère sincèrement qu'il était en paix avec notre Seigneur au moment où Il l'a emporté.

Le page baissa le regard, hocha la tête et s'éloigna pour aller servir les autres guerriers qui s'entraînaient. Poulengy et les écuyers aidèrent de Metz et Gabriel à se défaire de leur armure, avant de leur proposer d'épaisses capes bien chaudes, que Gabriel accepta avec gratitude. De Metz le contempla un moment, puis déclara :

— Marchons un peu, Gabriel.

Le garçon obéit et lui emboîta le pas. Lorsqu'ils furent arrivés dans les jardins, loin du tumulte de l'entraînement, de Metz s'adressa à lui.

— Raconte-moi ce qui s'est passé hier soir.

Gabriel sursauta et regarda autour de lui. Ils se trouvaient sous un arbre dont le tronc et les branchages leur offraient un abri sommaire, hors de vue de la cour.

— Ce qui s'est passé dans cette pièce ne concerne que ceux qui l'ont entendu, répondit-il.

Aussitôt, il s'en voulut d'en avoir trop dit. Comme il le craignait, de Metz réagit immédiatement :

— Entendu qui ? demanda le noble en s'avançant. Gabriel... Aurais-tu entendu les voix dont parle Jeanne ?

D'ordinaire calme et impavide, de Metz semblait sous le choc. Il regardait fixement Gabriel.

— J'en ai déjà trop dit.

— Ou pas assez. Raconte-moi tout.

— Jean, vous savez...

— Cela m'aidera à la protéger, Gabriel, le pressa de Metz. Je sais ce que tu ressens pour elle et que tu ferais tout ton possible pour qu'il ne lui arrive rien. Je dois savoir ce que tu as entendu. Ce que tu as...
vu.

Gabriel écarquilla les yeux. Il n'avait rien dit de sa vision, de ce que Jeanne et lui avaient été seuls à percevoir.

— Vous lui avez prêté serment de fidélité, répondit-il à son aîné, et je vous crois lorsque vous me dites vouloir la protéger à tout prix. Néanmoins, j'ai fait une promesse à Jeanne. Vous devez comprendre cela.

Jean poussa un soupir et opina du chef.

— Oui. Je comprends.

Soudain, son regard se détourna de Gabriel et il s'écria, avec un grand sourire :

— Jeanne !

Comme d'habitude, le cœur de Gabriel fit un bond en sachant qu'elle arrivait. Il se retourna brusquement, mais il n'y avait rien que les branchages de l'arbre derrière lui. Sa vision vira au noir.

Ce salopard m'a assommé ! pensa Simon avec stupéfaction.

Quelques secondes plus tard, la scène changea subtilement. Simon n'y voyait toujours rien, mais les battements de cils de Gabriel raclaient contre du tissu. Il était allongé sur de la pierre dure et froide. Sa tête lui faisait un mal de chien. Par réflexe, il tenta d'y porter les mains et découvrit qu'il était pieds et poings liés. L'air avait une odeur différente du dehors ; une odeur un peu rance de sueur et de cuir.

— Il est réveillé, dit une voix que Simon et Gabriel reconnurent tous les deux.

Gabriel se démena comme un beau diable.

— Bon sang, de Metz ! cria-t-il. Qu'est-ce que vous fabriquez ?

— Du calme.

Gabriel perçut une touche d'amusement dans la voix de son agresseur. Son cœur battait la chamade sous l'effet de la colère, mais également de la peur.

— Vous lui avez juré fidélité ! rugit-il.

— C'est vrai ? fit une autre voix dans un murmure distingué.

— Je... oui. Nous en discuterons plus tard, dit de Metz. Gabriel, je suis navré de devoir t'imposer cela.

— Oui, naturellement... Mais bon sang, qui êtes-vous ? Des assassins ?

Silence, puis des rires étouffés.

— Pourquoi riez-vous ? Si jamais vous tentez de tuer Jeanne...

— Non, mon garçon, murmura la seconde voix.

Simon comprit alors que son possesseur cherchait à tout prix à dissimuler son identité. La pièce sans lumière, les murmures, tout était calculé pour que Gabriel en sache le moins possible.

— S'il y a bien une chose que nous souhaitons éviter, c'est la mort de la Pucelle.

— Parfait. Dans ce cas, libérez-moi, rétorqua Gabriel en se démenant de nouveau.

— Nous le ferons sans doute... si tu te tais et que tu nous écoutes attentivement, dit la voix.

Simon essayait de déceler un maximum d'informations sur l'homme. Il s'agissait probablement d'un noble, certainement d'un rang supérieur à de Metz. Un soldat.

Le mentor ?

— Il y a des choses que tu ignores encore, Gabriel Laxart, poursuivit la voix. Des choses que tu *dois* savoir si tu veux continuer à protéger la Pucelle.

— C'est ce que je souhaite le plus au monde, dit Gabriel. Afin qu'elle puisse mener à bien la tâche que Dieu lui a confiée.

— Ah, oui, murmura la voix. Dieu.

— Gabriel, intervint de Metz à voix haute. Lorsque tu regardes Jeanne, vois-tu parfois... une lumière qui émane d'elle ?

Gabriel passa la langue sur ses lèvres desséchées.

— Oui, déglutit-il. Des fois, la lumière descend sur elle et... elle devient comme un ange à mes yeux. Mais je n'avais jamais vu...

Il se mordit la lèvre inférieure.

— Tu n'avais jamais vu d'ange avant hier soir, conclut la voix dans un murmure. Nous savons ce que tu as entendu, quand toi et Jeanne avez parlé au dauphin. Nous savons ce que tu as vu. *Qui* tu as vu. Nous savons ce que Jeanne a déclaré au dauphin. Nous accordons beaucoup de valeur à ces paroles. Nous ne les trahirons jamais.

— Tu n'es coupable de rien, Gabriel Laxart. Nos lames ne verseront pas le sang d'un innocent.

C'est le mentor ! jubila intérieurement Simon.

L'esprit de Gabriel bouillonnait de tellement de questions qu'il ne sut quoi répondre. Il finit par balbutier :

— Je vous écoute.

— Cette guerre entre l'Angleterre et la France dure depuis presque cent ans, déclara de Metz. Cependant, un autre conflit fait rage depuis des temps immémoriaux. C'est une guerre qui ne concerne ni les terres, ni les pays, ni les royaumes ou même les croyances.

» Elle ne concerne pas les *hommes*, mais l'humanité tout entière. Son droit à choisir sa propre destinée, sans être dominée, contrôlée et abusée.

C'est inexact, songea Simon, mais lui comme Gabriel gardèrent le silence.

— Tout le monde est concerné par ce conflit, mais peu de gens connaissent son existence, dit le mentor inconnu dans un murmure qui résonna dans toute la salle de pierre. Nous savons ce qu'il en est. Nous y participons activement, car c'est nous qui défendons la liberté de l'humanité. Nous agissons dans l'ombre pour éclairer le monde. Tu nous as demandé si nous étions des assassins. C'est le cas, mais pas dans le sens où tu l'entends. Nous observons, nous apprenons, nous ciblons... et nous éliminons les menaces.

— Quoi ? Vous... C'est du meurtre de sang-froid !

— C'est ce qu'en disent nos ennemis. Pourtant, ils savent eux aussi que l'élimination soigneusement planifiée d'un seul individu peut permettre de sauver des milliers, voire des dizaines de milliers de véritables innocents.

— Et qui sont vos ennemis ? Vous dites qu'ils veulent... contrôler l'humanité pour leurs propres intérêts, c'est cela ?

Gabriel se sentait perdu. Ces gens étaient au mieux fous à lier, au pire meurtriers. Et pourtant, il sentait comme une lueur de compréhension pointer au fond de lui. C'était suffisant pour continuer à leur poser des questions.

— On les appelle les Templiers, expliqua de Metz. Nous les combattons au nom de tous ceux qui ne peuvent se défendre par eux-mêmes. Ceux qui sont nés loin du luxe ou du pouvoir. Les impuissants, les esclaves, les pauvres, les handicapés, les trop jeunes et les trop vieux.

— Les bâtards, murmura Gabriel.

— Exact, dit Jean de Metz d'une voix douce. Peu importe qu'ils soient homme ou femme, de noble ou basse extraction, la peau mate ou claire... dans nos rangs, tous sont membres de la Confrérie. L'égalité, voilà ce qui définit ceux qui portent les lames secrètes.

— Et... les Templiers ? Seraient-ce les Chevaliers du Temple ? Comme Jacques de Molay ? Mais... L'Ordre a été dissous. C'étaient des hérétiques. Ils sont sûrement tous morts à l'heure actuelle.

— Oui, l'Ordre *a été* dissous... Du moins, aux yeux du monde, dit le mentor. Certains de ses membres ont survécu. Ils se sont évanouis

dans la nature, mais ils ont gardé l'Ordre en vie, en coulisses. Et aujourd'hui ils cherchent à le rétablir. Même s'il n'a plus de façade publique, l'Ordre gagne en puissance, car les Templiers sont toujours avides de pouvoir.

— C'est pour cela que la guerre fait encore rage, poursuit de Metz. Lorsque nous trouvons des gens capables de nous aider, volontairement ou à leur insu, nous n'hésitons pas à aller vers eux. Tu peux voir la lueur qui se dégage de Jeanne. Nous aussi. Tout le monde n'a pas ce talent, Gabriel. Ceux qui y arrivent sont des êtres particuliers.

» Nous soutenons sa cause de tout notre poids, car une France unie sous la bannière d'un roi français empêchera les Templiers anglais de remettre un pied ici, là où ils étaient autrefois si forts.

— Jeanne ne vous suivra pas, rétorqua Gabriel. Elle n'obéit qu'à Dieu.

— Nous l'acceptons, dit la voix. Nous sommes là au service de sa mission. Nous pourrions même lui apprendre une chose ou deux pour l'aider à l'accomplir. Toutefois, nous ne sommes pas ici pour parler d'elle, mais de toi.

Un frisson glacé remonta l'échine de Gabriel.

— Moi ? Je ne suis qu'un...

— Bâtard ? Jean, comte de Dunois, est connu sous le nom de Bâtard d'Orléans, et à l'heure actuelle il bataille pour lever le siège de sa ville. Aurais-tu les oreilles bouchées ? Tu m'as pourtant bien entendu : tu peux voir la lumière de Jeanne ! Je n'avais jamais vu quelqu'un acquérir le maniement des armes aussi rapidement que toi. Tous ces talents viennent de ton sang, tu en as hérité comme tu as hérité de la couleur des yeux de ton père ou des cheveux de ta mère. Gabriel, tu es né pour cela.

« Je suis née pour cela. »

Les propres mots de Jeanne lorsqu'elle parlait de sa mission. Née pour quitter son foyer et faire la route dangereuse vers Chinon. Née pour mener un siège et couronner un roi, voire plus encore. Gabriel pensait être né pour devenir... rien.

Un tremblement parcourut son corps. Ce n'était pas dû au froid glacial du sol de pierre qui lui perçait la peau. C'était autre chose, une sensation qu'il avait déjà ressentie en regardant Jeanne, ses yeux bleus remplis d'émerveillement, et cette lumière, cette lueur exquise qui l'illuminait de l'intérieur.

— Vous... Vous voulez que je rejoigne cette... confrérie ?

— Non, chuchota le mentor. Nous n'acceptons que ceux qui ont prouvé leur talent et leur loyauté. Ce qui n'est pas encore ton cas. Pour le moment, continue à t'entraîner. Améliore tes réflexes. Renforce ton corps. Apprends à voir les choses différemment et tâche

de comprendre ce que tu as appris. Fais-le pour honorer ton héritage et pour protéger la Pucelle. Nous tâcherons de la former, elle aussi. Tu ne seras pas toujours là pour elle.

Ils le connaissaient suffisamment bien pour lui offrir exactement ce qu'il désirait. Une confrérie. Un foyer. Le sentiment d'être quelqu'un de spécial, de valeur. Par-dessus tout, ils savaient que Gabriel Laxart ferait tout, y compris donner sa vie, pour protéger Jeanne la Pucelle.

— Et si je refuse ?

— Nous espérons que non, bien sûr, dit de Metz. Dans le cas contraire, tu seras libre de partir, à condition de tenir ta langue. Sache que nous t'aurons à l'œil et que, si tu parles... eh bien, les châteaux regorgent de secrets. Des salles oubliées depuis longtemps. Il y a de bonnes chances que personne ne retrouve jamais ton corps.

— Vous... Vous plaisantez, n'est-ce pas ? (Silence.) Et que faites-vous de « nos lames ne verseront pas le sang d'un innocent », alors ?

Le silence s'éternisa. Puis, à sa grande surprise, il entendit un éclat de rire. Les deux Assassins chuchotèrent un moment. Ensuite, Gabriel perçut un bruit de pas sur les dalles de pierre. Son estomac se contracta.

Lorsque de Metz prit la parole, Gabriel soupira intérieurement.

— Cesse de penser au combat et propose plutôt tes services au roi, comme membre de son conseil, dit-il avec un sourire dans la voix. Allons, Gabriel. Nous ne prendrons pas la peine de tuer du menu fretin comme toi. Nous t'avons présenté nos arguments. Acceptes-tu de te joindre à nous ?

Chapitre 11

Gabriel réfléchit un moment à la proposition et aux objectifs de ces hommes. Il sentit poindre une légère inquiétude, bientôt chassée par la certitude d'avoir attendu ce moment toute sa vie. La peur qui lui étreignait la poitrine fit place à l'enthousiasme.

— Oui, répondit Gabriel. J'apprendrai ce que vous avez à m'enseigner. Mais je vous tuerai en personne si jamais vous trahissez Jeanne.

Simon sentit monter une vague de nausée.

Gabriel Laxart, mon propre ancêtre, un Assassin ? Impossible !

Simon était Maître Templier, membre du Premier Cercle. Et, par-dessus tout, il était ce qu'on appelait un « Héritier ». Ses deux parents étaient Templiers, de même que sa grand-mère, qui avait travaillé discrètement au ministère de la Guerre de Winston Churchill. Il y en avait eu d'autres, disséminés dans son arbre généalogique. Forcé de voir Gabriel s'allier avec l'ennemi, Simon eut l'impression de cracher sur leur tombe.

— Je n'en attendais pas moins de toi, déclara de Metz d'un ton redevenu sérieux.

Gabriel entendit un bruit métallique, puis ses liens furent tranchés. Dès qu'il eut les mains libres, il arracha son bandeau et cligna des yeux à la lumière du jour qui s'écoulait par les meurtrières taillées dans le mur. Le plafond voûté qui surplombait la pièce était façonné de pierres savamment disposées. Gabriel remarqua même des gravures subtiles sur les roches des parois. Un escalier en colimaçon constituait la seule voie de sortie.

Le jeune homme se tourna vers de Metz ; son regard tomba aussitôt sur la lame qui dépassait de la manche droite du noble. Celui-ci lui adressa un sourire entendu, puis, d'un mouvement rapide du poignet, fit disparaître l'arme.

— Ceci, expliqua-t-il, est notre arme traditionnelle. La lame secrète. (Un autre mouvement discret et, dans un léger bruit, le couteau réapparut.) Comme elle est littéralement à portée de main, il nous est beaucoup plus facile d'accomplir nos tâches. Ce qui nous amène au deuxième précepte de notre Credo : « Montre-toi, mais reste invisible. »

Il lui serait facile de me tuer en plaçant une main amicale sur mon épaule, songea Gabriel.

Il eut subitement envie de posséder une telle arme, subtile et

mortelle à la fois. Il n'hésiterait pas une seconde à s'en servir pour défendre Jeanne.

Il finit par détourner le regard de la lame.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il.

— Dans le donjon du Coudray, répondit l'Assassin.

— N'importe qui pourrait venir à ma rescousse, s'esclaffa Gabriel.

Il me suffirait de crier par la fenêtre.

— Eh bien... Pas avec cette lame au travers de la gorge, dit de Metz d'un ton horriblement badin. Et personne ne retrouverait ton corps dans le passage secret qui relie cette salle à la tour du Moulin.

Gabriel pâlit en comprenant que la menace avait été réelle.

— Qui était l'autre homme ? demanda-t-il en tâchant de garder son calme.

— Tu le découvriras en temps voulu. Moins tu en sais sur nous, moins il y a de risques que tu nous trahisses.

— Je ne vous trahirai pas, tant que vous protégez Jeanne.

— Tu ignores tout des douces méthodes de persuasion de nos ennemis, dit de Metz d'un ton grave. D'ailleurs, ils étaient ici autrefois.

— Les Templiers ? À *Chinon* ?

— Pas juste à Chinon. Quand je dis « ici », c'est de cette pièce dont je parle. Leur Grand Maître, Jacques de Molay, et trois autres Templiers de haut rang furent emprisonnés pendant quelques mois dans ce donjon. (Il montra les gravures murales que Gabriel avait repérées.) Je me demandais si tu pouvais les voir ou les sentir. Certains Assassins, comme toi, ont la capacité de ressentir des choses que les autres ne perçoivent pas. Dans notre confrérie, nous appelons cela la « Vision d'aigle ». Ces gravures sont sans doute une sorte de message. Les Templiers ne gaspilleraient pas leur énergie pour de simples dessins.

Gabriel contempla les inscriptions sur la pierre. Il y avait là tout un charabia en latin, langue qu'il ne maîtrisait pas assez pour déchiffrer les phrases, agrémenté d'images diverses : des croix, des mains tendues et un soleil un peu écrasé, comme une larme ou une goutte de sang, dont les rayons éclairaient un visage de profil. Il y avait également des silhouettes, certaines portant des capuches et d'autres représentant sans doute des anges.

— Eh bien, dit-il avec un sourire, ces Templiers sont tout sauf des artistes.

— Certains d'entre eux furent des virtuoses de leur art, dit de Metz, mais le Grand Maître Jacques de Molay ne fait pas partie du lot. As-tu repéré quelque chose en particulier ? Un détail qui attire ton attention ?

Gabriel tenait absolument à trouver un indice, une information cruciale qui aurait fait plaisir à son aîné. Il continua à scruter les

parois... et finit par pousser un soupir agacé. Il y avait bien une série de lettres et de symboles, mais c'était clairement un code qu'il ne pouvait déchiffrer : deux étoiles à six branches, trois cercles traversés par des lignes, une fleur de lis, un cœur percé d'une flèche et un autre près d'une main tendue.

— Alors ? demanda de Metz.

Gabriel soupira de nouveau.

— Eh bien, ce dessin-là ressemble à un canard.

De Metz fronça les sourcils, jeta un coup d'œil à la gravure, puis il éclata de rire. Gabriel se joignit à lui, heureux d'avoir détendu l'atmosphère.

Il se sentait tout de même désolé et un peu honteux. Simon, quant à lui, avait enfin l'occasion de se réjouir. Gabriel avait longuement contemplé le graffiti, ce qui ferait plaisir à Zachary Morgenstern du département de cryptologie. Cela confirmait aussi que leur approche fonctionnait bien. On était encore loin de l'objectif principal, mais Simon avait tout de même retrouvé des informations de grande valeur pour les Templiers.

— Je suis navré, dit Gabriel à de Metz. Rien de tout cela n'a de sens pour moi.

— Tu as fait de ton mieux, lui dit-il. En revanche, rappelle-moi de ne jamais te confier des messages codés. Passons plutôt à un entraînement plus productif.

Gabriel hocha la tête et commença à se diriger vers l'escalier.

— Nous ne retournons pas dans la cour, l'arrêta de Metz. Je dois t'enseigner ce talent en privé. En temps normal, seul un membre à part entière de la Confrérie a le droit d'en manier une, mais... tu as déjà fait preuve de capacités intéressantes. (Il lui adressa un sourire.) J'espère que tu apprécies cette marque de confiance.

Tout en parlant, il retroussa sa manche pour dévoiler la lame secrète attachée à son avant-bras. Il la détacha habilement avant de la tendre à Gabriel, qui la saisit avec une certaine révérence.

Il n'avait jamais rien vu de tel auparavant. Non seulement sa conception et son fonctionnement étaient uniques, mais l'arme était également magnifique. La lame d'acier était affûtée comme un rasoir et gravée de symboles délicats. Elle s'insérait astucieusement dans un fourreau de cuir si bien ajusté qu'il était invisible sous une manche de tunique. Le harnais en lui-même était époustouflant ; un chef-d'œuvre de conception mortellement efficace.

De Metz l'attacha en deux temps trois mouvements au bras de Gabriel.

— Tout d'abord, prends garde de ne pas laisser ta main devant la lame. Autrefois, les Assassins allaient jusqu'à couper leur quatrième doigt en signe de dévotion à la Confrérie.

— C'est le moyen idéal pour se faire repérer, constata Gabriel. Surtout lorsqu'on souhaite rester invisible.

De Metz lui adressa un regard incisif.

— Tu as beau suivre Jeanne comme un agneau, tu caches bien ton jeu, n'est-ce pas ?

« *Suivre Jeanne comme un agneau.* »

Même dit sur un ton amical, cela sonna comme une raillerie. D'autant que Gabriel n'avait pas l'impression d'être une créature faible et sans défense face à Jeanne. Au contraire, elle lui donnait envie de devenir un lion, de se tailler une place dans le monde et de l'aider à tout changer. Elle offrait un sens à ses actes.

— Je suis à elle, dit-il simplement, mais je ne suis point un agneau. (Il sourit.) À présent, montrez-moi comment manier cet instrument !

Deux cavaliers se faisaient face, vêtus de lourdes armures de cuir. Les boucliers étaient tout ce qu'il y a de plus réel, mais la tête des lances avait été retirée. Alors qu'il revenait en compagnie de de Metz, Gabriel mit un moment à comprendre que le plus petit des deux soldats, vêtu d'une armure dépareillée, n'était autre que Jeanne. Elle piqua des deux, son adversaire l'imita, et les deux destriers galopèrent l'un vers l'autre. Frappée en plein centre du bouclier, Jeanne pivota sous l'impact du coup, lâchant son épée et sa lance.

Le cheval se cabra. Le pied de Jeanne glissa de son étrier et elle chancela en arrière, battant des bras pour regagner son équilibre. Pendant un terrible moment, elle fut sur le point de s'effondrer sous les sabots de la bête. C'est alors qu'elle se redressa et, au grand étonnement de Gabriel, reprit les rênes bien en main et guida sa monture vers ses nouveaux écuyers, qui lui redonnèrent ses armes.

L'autre chevalier, qui n'avait pas lâché sa lance, se repositionna en bout de lice. Jeanne se cala sur sa selle et mena le destrier à sa place.

Son arme oscillait au rythme cadencé des foulées tandis qu'elle remontait la piste en direction du cavalier adverse. Gabriel assistait à la scène, le souffle coupé, et vit la pointe de la lance cesser de trembler et se tendre brusquement, aussi vive qu'une lame secrète sortant de son fourreau. Elle frappa fort et droit. Gabriel laissa échapper un cri de triomphe quand l'arme toucha le bouclier du chevalier en plein centre. Dans un grand « crac », la lance se fendit en deux, délogeant l'écu de son adversaire, qui lutta pour ne pas tomber de selle.

Cette fois-ci, il n'avait même pas eu le temps de viser Jeanne.

— Depuis combien de temps s'entraînent-ils ? demanda Gabriel, bouche bée.

— Nous ne nous sommes pas absentés bien longtemps et elle a accompagné le dauphin à la messe du matin, répondit de Metz. Je

dirais une heure, tout au plus. (Il adressa un clin d'œil à Gabriel.) Je te l'avais bien dit. Vous apprenez tous les deux à une vitesse folle.

Sous les acclamations, Jeanne retira son casque et secoua ses cheveux courts trempés de sueur. Elle avait le visage écarlate et le souffle rauque, mais Gabriel distingua tout de même la lueur familière qui émanait d'elle.

— Nous sentons déjà le poids de la couronne sur notre tête, déclara la voix du dauphin.

Gabriel et de Metz s'inclinèrent avec respect devant lui. Charles était accompagné d'un homme âgé d'une vingtaine d'années, les cheveux noirs et la silhouette gracie. Il avait des traits forts, non dénués d'une certaine délicatesse. Sa taille fine et son aisance auprès du roi indiquaient qu'il faisait partie de la noblesse.

Il se déplace comme un chat, songea Gabriel. De la souplesse, un minimum d'effort et une tension permanente, comme s'il pouvait bondir en un clin d'œil.

— Contente de vous revoir, mon seigneur dauphin et mon gentil duc ! s'exclama Jeanne.

Elle guida son cheval jusqu'à eux. La légère tension qui animait les mouvements du duc s'évanouit aussitôt, et un large sourire s'étala sur son visage tandis qu'il la saluait. Jeanne chercha Gabriel des yeux, puis lui fit signe de les rejoindre. Il fila droit vers les deux hommes et s'inclina devant eux.

— Voici mon cousin Gabriel, qui est avec moi depuis le début. Je te présente Jean, duc d'Alençon. Nous avons fait connaissance à la messe de ce matin. Je lui ai dit qu'il arrivait à point nommé. Plus nous aurons de sang royal pour soutenir la France, mieux nous nous en trouverons.

Le duc rit aux éclats.

— Je suis venu aussi vite que me le permettaient les Anglais, dit-il à Gabriel. Ces cinq dernières années, je fus leur hôte forcé. Je ne suis libre que depuis quelques jours et voilà que mon roi exige déjà ma présence ! Enfin, je suis ravi d'être ici.

Ses yeux se posèrent sur Jeanne. Il lui adressa un sourire d'une grande franchise.

— Je n'aurais jamais imaginé voir une pucelle manier la lance aussi bien. Mon ami Charles ne t'a donné qu'un vieux cheval de labour, il te desservira sur le champ de bataille.

Le cheval en question était une monture d'entraînement destinée aux soldats. L'animal renâcla, comme offensé par les paroles du duc.

— Laisse-moi t'offrir un destrier ayant connu le fracas des armes, poursuivit ce dernier, qui ne bronchera pas dès qu'une épée tombe à côté de lui. Crois-moi, tu en auras besoin.

Alors que Jeanne, le visage déjà souriant, laissait éclater sa joie,

Charles leva une main prudente.

— Nous n'avons point encore décidé s'il serait sage d'envoyer la Pucelle au combat, dit-il en adressant un regard sévère au duc, mais je remercie notre ami pour ce présent. Il reste beaucoup de gens qui souhaitent te questionner, Pucelle.

Le sourire de Jeanne s'éteignit, mais pas la lumière qui l'animait. Elle s'adressa au duc :

— Je vous sais gré de cette nouvelle monture. Il me tarde de la chevaucher *lorsque* je me rendrai à Orléans, dit-elle d'une voix joyeuse, presque insouciante.

Charles fit la moue. Les sourcils froncés, il regarda d'Alençon, puis Jeanne, les doigts d'une main jouant avec les bagues de l'autre.

— Eh bien, même si nous devons écouter ce que l'estimé clergé dira de toi, Pucelle, nous devrions peut-être te faire un présent, nous aussi. Au cas où tu partirais au combat. Que dirais-tu d'une belle épée, forgée pour toi ? Voilà qui te ferait plus plaisir qu'un cheval, n'est-ce pas ?

D'Alençon eut le mérite d'esquisser un sourire poli, sans s'offusquer que son suzerain essaie de le surpasser auprès de Jeanne.

— Les voix qui m'ont envoyée à votre côté et m'ont enjointe de vous mener à Reims m'ont promis qu'une épée m'attendait déjà. Il est inutile d'ordonner à vos forgerons de m'en faire une.

Charles cligna des yeux, triturant toujours ses bagues.

— Ah ?

— Oui ! s'extasia-t-elle. Vous devez ordonner aux prélats de Sainte-Catherine-de-Fierbois de me la donner. Je sais où elle se trouve. Je peux dicter une lettre décrivant l'endroit exact. (Son sourire se fit malicieux.) Vous verrez.

— J'irai, s'entendit dire Gabriel. (Tous les regards se tournèrent vers lui.) J'irai la chercher, ajouta-t-il, le rouge aux joues.

Il se rappelait la sensation incroyable qu'il avait éprouvée dans l'église, priant au côté de Jeanne ; cette force qui l'avait attiré vers l'autel. Il désirait la ressentir de nouveau et ne supportait pas l'idée qu'un homme sans scrupule découvre et s'empare de l'épée de Jeanne.

— Je l'accompagnerai, dit Jean de Metz. Avec votre permission, bien sûr.

Jeanne se tourna vers lui, une lueur de doute vacillant dans ses yeux bleus.

— Poulengy et vous n'en profiterez pas pour retourner à Vaucouleurs, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non, chère Jeanne. J'ai tenu mes promesses envers toi et je ne quitterai pas ton service, sauf si on me l'ordonne.

Elle hocha la tête.

— Bien. J'ai une nouvelle tâche à vous confier, dans ce cas. Faites

en sorte que mon ombre, Gabriel, atteigne Sainte-Catherine-de-Fierbois sain et sauf.

— Il sera fait comme tu l'ordonnes, répondit de Metz. Tu as ma parole. Je te laisse entre de bonnes mains.

Il y avait une pointe de regret dans son regard. Cela n'était ni du désir ni de la convoitise, mais plutôt une forme de nostalgie. Gabriel ne le comprenait que trop bien : une fois en présence de la lumière de Jeanne, il fallait une volonté de fer pour s'en écarter.

Comme des papillons attirés par une flamme, mais sans la mort cruelle qui les attend.

Gabriel se tourna vers le duc et lut sur son visage la même expression que sur celui de de Metz, et sans doute du sien.

Il la voit, comprit Gabriel.

Puis, dans un éclair de compréhension :

Comme moi. Comme de Metz. Comme un Assassin.

Chapitre 12

Les brumes commencèrent à se refermer sur Simon.

— Victoria, non ! cria-t-il avant d'être interrompu par une voix dans son oreille.

— Si, dit-elle. *Vous y avez déjà passé plusieurs heures aujourd'hui et vous avez vécu des simulations intenses. Nous pourrions reprendre les choses demain matin à la première heure. Vous devez vous coucher tôt et prendre du repos.*

— Attendez, vous ne comprenez pas ! Gabriel est sur le point d'obtenir l'épée ! C'est ce que nous voulions depuis le début !

Un silence.

— *Vous avez raison. Toutefois, j'ai examiné vos constantes physiologiques et je n'aime pas ce que je vois. Vos niveaux de cortisol sont en hausse, votre pression sanguine est élevée et vous êtes plus que déshydraté.*

— À vous entendre, on dirait que j'ai juste regardé un match de foot au pub en buvant quelques pintes. Je vais *bien*.

Il leva la main pour la passer dans ses cheveux, mais buta sur le casque. Victoria l'avait déjà agacé plusieurs fois ; cette fois, il fut envahi par une vraie bouffée de colère.

— Écoutez, dit-il, tâchant de maîtriser l'angoisse qui pointait dans sa voix. Demain, nous arriverons au jour *quatre*. Dès la première heure, nous pouvons débarquer dans le bureau de Rikkin et lui dire que nous avons trouvé l'épée. Je parie qu'il nous accordera une rallonge.

— *Vous aviez dit que Jeanne avait possédé trois épées. Et si jamais ce n'était pas...*

— C'est la bonne. Je... Je le sais, c'est tout.

Du calme, Simon, se dit-il. *Ne commence pas à paniquer ou bien elle te dégagera d'ici immédiatement.*

— Une dernière simulation. Celle où ils trouvent l'épée. Je veux être sûr que nous la tenons.

Elle mit ce qui lui sembla une éternité avant de répondre.

— *D'accord. Mais si je sens que vous êtes en danger d'une façon ou d'une autre je vous sors de là.*

Simon poussa un soupir de soulagement alors que les brumes reprenaient la forme si particulière de sainte Catherine.

Ils étaient partis à midi, le 7 mars, pour arriver environ une heure avant le coucher du soleil.

Sainte Catherine semble plus petite à la lumière du jour, observa Gabriel en descendant de cheval.

La vieille veuve joufflue qui faisait la cuisine et le ménage des prêtres les accueillit à la porte du réfectoire et les convia joyeusement à rentrer pour se réchauffer. Ils lui donnèrent la lettre privée de Charles en lui expliquant qu'ils étaient en mission pour le dauphin. Son visage amical prit aussitôt un air grave et, les yeux écarquillés, elle leur dit :

— Je vous en prie, restaurez-vous, il y a là du pain, un peu de fromage et de la petite bière. Je vais immédiatement porter cela au père Michel.

— Merci, dit de Metz en s'asseyant, avant de se couper un quignon de pain.

Il le passa à Gabriel, puis mâchonna la croûte dure et épaisse en attendant que la femme s'éloigne. Il sourit alors à Gabriel.

— Maintenant que nous sommes ici, je vais essayer de deviner pourquoi tu étais aussi agité lors de notre chevauchée.

Gabriel grimaça intérieurement en trempant le pain dans la bière, avant de prendre une bouchée. Il se doutait que de Metz avait repéré son manège mais, jusqu'ici, il avait réussi à esquiver la question.

— Nous sommes déjà venus dans cette chapelle, toi comme moi. J'imagine que tu y es allé seul, ou en compagnie de Jeanne, pour prier. Et je pense que tu as senti quelque chose, au point de croire que tu sais où se trouve l'épée.

Gabriel hocha la tête.

— Je sais, c'est ridicule. Dieu parle à Jeanne, pas à moi.

— Tu te souviens de ce que je t'ai dit dans le donjon ? demanda de Metz. Le don pour percevoir la lumière de Jeanne provient de ton sang. Et du mien. Sans parler du sien, vu la lueur qui se dégage d'elle. (Gabriel hocha la tête.) C'est parce que nous sommes les descendants d'êtres qui étaient présents sur terre bien avant l'arrivée de l'homme. Des êtres puissants, dotés de facultés et de talents formidables.

Gabriel le regarda fixement, puis jeta un coup d'œil alentour pour vérifier que l'intendante ne revenait pas. Il se pencha pour murmurer :

— Vous osez dire cela dans la demeure d'un prêtre ? C'est de l'hérésie !

De Metz hocha la tête.

— Pour des gens ordinaires, oui. Quant à nous... Nous savons que c'est la vérité. Cela te soulagerait-il de considérer ces êtres comme des anges ? Ce n'étaient clairement pas des dieux, en tout cas. Tu en as déjà trop vu pour avoir peur de tout ça, Gabriel. Tu l'as vu dans Jeanne, tu l'as même senti en toi.

» Je gage que tu sens quelque chose ici qui t'attire dans une certaine direction. Ces... êtres, Ceux-qui-étaient-là-avant, ont laissé

derrière eux des artefacts de grande puissance. Nous les appelons les Fragments d'Éden. Les Assassins comme les Templiers tentent de les retrouver depuis l'aube des temps. Tu as peut-être déjà entendu des histoires de prétendues épées magiques, de potions ou de baguettes, n'est-ce pas ? Les objets dont je te parle ont inspiré ces histoires. Ils ne sont pas vraiment magiques, mais leurs effets sont similaires.

Gabriel contempla sa coupe où flottaient quelques bouts de pain et hocha la tête.

— Concernant ce que vous m'avez dit tout à l'heure... J'ai effectivement ressenti une attirance. Derrière l'autel. Là où se trouve la statue de sainte Catherine.

— C'est bien, mon garçon, lui dit de Metz. Me croiras-tu si je t'annonce que la lettre de Jeanne confirme tes dires ?

— Je crois que je n'ai pas le choix, répliqua Gabriel.

Ils entendirent un bruit de pas et se levèrent pour accueillir le père Michel. C'était un homme frêle, à la peau pâle et parcheminée, mais son regard était aimable et chaleureux.

— Je viens de lire les instructions rédigées par le dauphin, dit-il, et je ne suis pas aussi surpris que vous pourriez le penser.

— Qu'exige-t-il de vous, Père ? s'enquit de Metz.

Le père Michel leva la tête pour regarder l'Assassin droit dans les yeux.

— Nous devons creuser derrière l'autel, dit-il. Afin d'y trouver une épée.

— Et cela ne vous étonne pas ? s'exclama Gabriel.

Le père Michel rit gentiment.

— Tant qu'il y eut des églises, des soldats y ont prié pour obtenir la victoire. Parfois, en remerciement des grâces de Dieu, ils Lui laissent en offrande un bouclier, un harnois, ou même une épée. Nos archives ne mentionnent aucune arme déposée ici, mais ce ne serait pas surprenant.

» Cependant, nous devons attendre le lever du soleil. Nous ne sommes pas équipés pour cette tâche, il nous faudra demander de l'aide à des ouvriers. En attendant, permettez-moi de vous offrir l'hospitalité autant que faire se peut.

Le mardi 8 mars, ils se levèrent à l'aube pour assister à la messe. Ensuite, les personnes présentes aidèrent à dégager la zone pour que les ouvriers se mettent à l'ouvrage. Comme Sainte-Catherine-de-Fierbois n'était qu'un petit village, l'église avait un sol de terre battue et non d'argile, de calcaire ou de graviers. Le travail d'excavation ne fit donc pas autant de ravages qu'on aurait pu le craindre. Au bout d'un moment, toute une foule s'était rassemblée pour regarder les ouvriers piocher et tailler derrière l'autel.

Gabriel, qui se tenait près d'un mur, voulait se mettre à l'ouvrage

avec eux, mais sa présence aurait été de trop. Il pouvait réellement sentir l'Épée d'Éden, comme l'appelait de Metz. Chaque pelletée de terre les approchait du but. Voyant Gabriel se ronger les sangs, de Metz lui chuchota :

— Que se passe-t-il ?

— Je suis terrifié à l'idée qu'ils l'endommagent avec leurs outils, murmura Gabriel en retour.

— Ne t'inquiète pas, mon garçon. Ces objets ont survécu pendant des millénaires. Ce n'est pas une pioche d'ouvrier qui pourrait les abîmer.

— J'espère que vous avez raison. Car si elle est cassée, c'est *vous* qui devrez annoncer la nouvelle à Jeanne.

De Metz s'esclaffa, ce qui lui valut un regard de reproche du père Michel.

À cet instant, l'un des ouvriers s'arrêta. Il demanda un autre burin, plus petit et plus fin, et commença à creuser avec précaution. La foule l'observait avec intérêt dans un silence complet. La respiration de Gabriel s'accéléra ; il sentit sa tête tourner. De Metz lui posa une main ferme sur l'épaule, à la fois pour le rassurer et pour lui intimer de ne pas succomber. Le garçon opina d'un hochement de tête.

Le contour de l'épée apparut. Elle était enterrée dans une couche de sol dur, ce qui signifiait qu'elle reposait là depuis longtemps. Au moins un siècle, peut-être plus. Les ouvriers la dégagèrent avec précaution, puis appelèrent l'un des forgerons du village, qui vint la recueillir dans un morceau de lin. Ensuite, il se retourna pour la montrer à la foule. La terre s'écoula facilement de la lame, comme si elle venait tout juste d'être ensevelie. Un murmure parcourut l'assemblée dont les yeux étaient rivés sur l'épée, déterrée à l'endroit où l'avait indiqué la jeune femme de Domrémy ; une lame si sacrée que même la terre semblait honteuse de la souiller.

Comment peuvent-ils ne pas le ressentir ? s'étonna Gabriel, les yeux écarquillés.

Simon était incapable d'en détacher le regard, lui aussi. Il n'aurait su dire si c'était la même épée qu'il avait aperçue, montée sous verre dans le bureau élégant et austère de Rikkin, au milieu des meubles de bois et de métal. Elle semblait avoir la même taille, dans les soixante-quinze à quatre-vingts centimètres de long, et une forme identique. Il ne distinguait pas bien le pommeau, mais la garde était droite.

C'était, sans aucun doute, le Fragment d'Éden 25.

Ils avaient trouvé l'épée appartenant à Jacques de Molay, Thomas-François Germain, Arno Dorian... et Jeanne d'Arc.

— C'est bon, on l'a, murmura Simon avant de sombrer dans les ténèbres.

— Simon ? Simon, vous m'entendez ?

Il ouvrit lentement les yeux et discerna vaguement les visages flous de Victoria, Amanda et deux autres techniciens dont il n'avait pas retenu les noms. Il cligna des paupières, essaya de se relever.

— Qu'est-ce que...

Victoria posa une main sur sa poitrine et le repoussa doucement en position allongée.

— Vous vous êtes évanoui.

Un frisson glacé remonta le long de son échine. C'était une *très* mauvaise nouvelle. Rikkin pouvait le dégager du projet.

— Ah, merci, dit-il simplement à Amanda et aux techniciens. Je pense que Victoria et moi pouvons faire le point ensemble.

Victoria ne protesta pas et les autres quittèrent la pièce, non sans lui adresser quelques regards inquiets.

— Je ne savais pas qu'il y avait une couchette ici, marmonna-t-il.

— Nous sommes à Abstergo, dit Victoria. Il y a toujours quelqu'un qui travaille tard, il y a donc *toujours* une couchette, dans chaque département. Et souvent une douche, aussi.

Cela lui sembla logique.

— Que s'est-il passé, exactement ?

— Votre glycémie était trop faible et vous avez fait de l'hyperventilation, expliqua-t-elle. Rien de sérieux, heureusement.

— Vous... Vous pensez que c'est un effet de l'Animus ?

Elle secoua la tête et lui redonna ses lunettes. Il les enfila, plus à l'aise lorsque sa vision redevint nette.

— Non. C'est simplement du stress et de l'épuisement. (Elle fit un mouvement de tête en direction d'un gobelet de papier, près de la couchette.) Buvez ça. C'est une solution d'électrolyte.

Il se redressa en refusant l'aide de Victoria, mais le regretta aussitôt. Lorsqu'elle lui tendit le gobelet, il l'accepta docilement.

— Il n'y a donc eu aucun effet secondaire de l'Animus ?

Elle secoua la tête et s'adossa dans le fauteuil, les bras croisés, pour le regarder bien en face.

— Non, répondit-elle. Mais je vous avais prévenu. Vous auriez dû quitter la simulation au moment où je vous le demandais.

C'est alors que les souvenirs de la session lui revinrent en mémoire. Il se tourna vers elle.

— Victoria, on l'a trouvée. On a réussi !

— En effet. *Vous* avez réussi.

— ... je sens qu'il y a un « mais », n'est-ce pas ?

Elle soupira.

— Je suis inquiète, Simon. Vous êtes en bonne santé, mais vous n'êtes pas entraîné. Vous êtes épuisé. Je pense qu'il vous faut un jour de repos.

— Hors de question.

— Simon...

— Rikkin doit nous donner plus de temps, l'interrompt Simon. (Son souffle était rauque et haché. Sa main qui tenait le gobelet tremblait.) On a trouvé cette foutue épée, nous pouvons...

Elle posa sa main sur la sienne pour calmer le tremblement.

— Simon. *Stop*. Écoutez-moi. Demain, quand vous irez mieux, nous lui enverrons un e-mail pour expliquer la situation. Mais sachez qu'il ne faut s'attendre à rien et que je n'aime pas l'idée de poursuivre à ce rythme.

Elle prononça alors les paroles qu'il redoutait d'entendre.

— Il va falloir s'habituer à l'idée que nous ne pourrons peut-être pas suivre Jeanne jusqu'au bout. Quand je vois à quel point vous êtes investi dans cette mission... ce ne serait pas un mal.

Il garda le silence.

— Je vais vous donner quelque chose pour vous aider à dormir, poursuivit Victoria.

Il sentit une touche de regret dans sa voix, ce qui ne fit rien pour le soulager.

— Commandez quelque chose à manger et demandez à un chauffeur de la société de vous raccompagner. Je refuse que vous conduisiez. Dès que vous serez chez vous, restaurez-vous et mettez-vous au lit. Rendez-vous demain matin à 9 heures pour rédiger la présentation pour Rikkin. Promettez-moi de ne rien lui envoyer entre-temps : ni SMS, ni appel téléphonique, ni e-mail.

— Très bien.

Elle ne lui avait pas interdit de commencer à rédiger ses conclusions le soir même. Ils échangèrent un long regard.

— Je suis navrée, dit-elle enfin.

— C'est inutile. Rien de tout cela n'est de votre faute. Ce sont Rikkin et sa foutue deadline qui nous forcent à précipiter les choses.

Simon voulait lui remonter le moral, mais il vit son visage se crispier. Il tendit la main pour lui tapoter le bras.

— Ne vous en faites pas. Je serai d'aplomb demain. Rikkin ne va pas comprendre ce qui lui arrive.

Chapitre 13

— Eh bien, tu as fait vite, dit Rodrigo.

Il s'adossa au chambranle de la porte, les bras croisés, avec un faux air déçu. Il semblait tout de même un peu triste.

Andrew Davies et Max Dittmar avaient retiré leurs écouteurs à l'entrée de leur chef ; ils se tournèrent vers Anaya, qui haussa les épaules avec un air chagriné.

— Que voulez-vous, ça me manquait de parler français.

— Hein ? dit Andrew. Tu retournes aux bureaux parisiens, Ny ?

— Non, elle se rend dans les terres sauvages d'Amérique du Nord, à Montréal, expliqua Rodrigo. Vous avez devant vous la nouvelle directrice de la sécurité informatique d'Abstergo Entertainment. Mieux vaut être sympa avec elle. Et avec son remplaçant.

— Je ne pensais pas que ça irait si vite.

Elle avait à peine eu le temps de passer la tête dans le bureau de Rodrigo pour le prévenir de l'entretien, et encore moins de le préparer à son départ.

— J'espère que je ne vous laisse pas dans le pétrin.

— Nous n'aurons pas le temps de pleurer. J'ai discuté avec les RH, ils envoient ton remplaçant dès demain.

Cette fois, ce fut Anaya qui encaissa le choc. Elle pensait qu'ils mettraient plusieurs jours avant de trouver quelqu'un. D'un autre côté, les postes au QG étaient tellement convoités qu'ils trouvaient très vite preneur.

Elle repensa à sa série d'entretiens. Tout s'était passé à merveille. Elle n'en revenait toujours pas qu'il y ait autant de femmes Templiers aux plus hauts postes de responsabilité d'Abstergo, surtout dans des secteurs généralement réservés aux hommes dans les autres entreprises. D'ailleurs, lors des deux entretiens qu'elle avait passés, elle avait eu affaire à des femmes : la responsable conformité, une dame adorable du nom de Mélanie Lemay, et son opposée totale, l'intimidante Laetitia England. Anaya ne l'avait jamais rencontrée auparavant, mais elle savait que Simon avait travaillé en étroite collaboration avec elle au département des recherches historiques. Simon était quelqu'un de discret, ce qui est problématique dans une relation amoureuse, mais idéal dans une entreprise. Durant toutes les années qu'il avait passées auprès d'Anaya, il n'avait évoqué Laetitia qu'une seule fois.

La série d'entretiens avec des personnes si haut placées s'était tout

de même révélée nerveusement épuisante. Lorsque Mélanie lui avait proposé le poste une heure plus tôt, Anaya avait dû prendre sur elle et se comporter en bon petit soldat. Elle avait aussitôt envoyé un SMS à Simon.

— Moi qui pensais me la couler douce avant de partir. Qui est l'heureux élu ?

— Il s'appelle Benjamin Clarke. Il débarque de New York à la première heure. Un petit génie, à ce qu'il paraît. Ça faisait longtemps qu'il voulait venir travailler ici et il a sauté sur l'occasion.

— Sacrés Américains, soupira Max. Parfois, je me dis qu'ils regrettent intérieurement d'avoir fait leur petite révolution.

— Intérieurement ? s'esclaffa Anaya. Regarde la BBC, tu verras que ce n'est un secret pour personne.

Peu à peu, la réalité de son départ imminent s'imposait à elle. Parler de former son remplaçant lui fit plus d'effet que d'avoir accepté le poste par téléphone. Elle jeta un coup d'œil rapide à son portable : Simon n'avait pas répondu.

En même temps, il est déjà bien occupé avec son nouveau travail.

Elle trouvait étrange qu'ils se retrouvent promus en même temps (et, dans son cas, forcée de déménager) alors rien ne coïncidait lorsqu'ils étaient ensemble.

Rodrigo jeta un coup d'œil à l'horloge.

— Que diriez-vous qu'on parte plus tôt ce soir, histoire d'aller fêter ça avec Anaya autour d'un verre ? On refera un pot de départ surprise le jour où tu t'en iras.

Anaya éclata de rire.

— Vous allez tous me manquer, dit-elle. Et je meurs d'envie d'aller boire un verre avec vous.

— On est en semaine, il est encore tôt... Je vais voir si je peux nous obtenir une table au *Bella Cibo*.

Il était parvenu à réserver pour 16 heures. Anaya en avait été agréablement surprise, car le restaurant était généralement dédié aux soirées privées ou aux hôtes de marque, comme des P.-D.G. ou des hommes politiques. Leur table était située près de la fenêtre. Lors des chaudes journées d'été, les meilleures places étaient celles du balcon, où les heureux convives profitaient d'une vue magnifique sur le London Eye et le palais de Westminster. Une marquise blanche rayée de rouge les protégeait de la chaleur comme de la pluie. À cette époque de l'année, le soleil commençait déjà à se coucher et les lumières du London Eye formaient un cercle bleuâtre à l'horizon.

L'intérieur du restaurant était à l'avenant. Des tables de bois sombre et poli élégamment disposées, de petites fontaines et des piliers couverts de lierre rendaient le lieu particulièrement accueillant.

Les chaises étaient simples, élégantes et confortables, tandis que les tables d'ardoise étaient décorées de nappes rouge et blanc.

— C'est moi qui offre, ce soir, dit Rodrigo à son équipe. Prenez ce que vous voulez. Enfin, sauf le Barolo de 1970.

Anaya chercha le vin en question sur la carte et ouvrit de grands yeux.

Mille livres la bouteille ? Pas étonnant que je n'aie jamais osé franchir cette porte.

— Oh, je crois que le vin de table fera l'affaire, parvint-elle à dire sans s'étrangler.

— Eh bien, nous sommes en bonne compagnie, nota Andrew. Devinez qui vient d'entrer ?

Anaya leva les yeux. C'était Alan Rikkin. Elle ne l'avait rencontré qu'une seule fois, lorsqu'il était venu « inspecter » le fonctionnement de l'équipe. Il s'était contenté de serrer des mains en souriant, d'écouter poliment Rodrigo, puis de leur dire d'une voix suave de continuer leur bon boulot. Avant de partir, il avait passé une bonne heure de réunion en tête à tête avec Rodrigo. Celui-ci en était sorti l'air abattu et la fin de la journée avait été marquée par une série de licenciements. Son manager ne lui avait jamais dit ce qui s'était passé, mais Anaya en avait conclu que Rikkin était un homme charmant en apparence, mais froid comme la glace. Elle était heureuse de ne pas avoir personnellement croisé son chemin.

Et voilà que le P.-D.G. d'Abstergo Industries se tenait là, dans son costume Savile Row, parlant aimablement au maître d'hôtel qui les guida prestement, lui et son invitée, dans une salle privée.

Anaya tiqua et fronça les sourcils.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda Max.

— Rien. C'est juste... que je ne m'attendais pas à me trouver dans le même restaurant que lui, dit-elle rapidement.

Cependant, son regard continuait à suivre Rikkin et la femme athlétique à la coupe garçonne. Celle-ci n'avait pas l'air ravie d'être là.

Anaya se retourna vers ses compagnons, proposa en plaisantant de commander des pâtes à la bolognaise, puis le vin arriva et tout le monde oublia la présence d'Alan Rikkin au restaurant.

Tout le monde, sauf Anaya, qui se demandait toujours pourquoi diable Victoria Bibeau dînait en privé avec Alan Rikkin.

Simon s'affala dans le fauteuil de cuir confortable de la voiture et se félicita d'avoir accepté la proposition de Victoria. Il consulta alors son téléphone. Un seul message, d'Anaya : « JE L'AI EU !!! J »

Simon sourit inconsciemment, ravi qu'elle ait trouvé son bonheur, ce qui n'avait jamais été le cas avec lui. Il aurait dû répondre mais une vague de fatigue menaçait de l'emporter.

Je le ferai demain matin, se dit-il.

Il ferma les paupières et laissa le chauffeur le conduire jusqu'à son appartement de Kensington.

Ses rêves furent troublants, très réalistes et surchargés de couleurs. À un moment, il crut entendre le chauffeur parler au téléphone dans une langue qui ressemblait au latin.

Les gravures et symboles que j'ai observés ont dû se mélanger dans ma tête, s'amusa-t-il brièvement avant de replonger dans le sommeil.

Il se réveilla brusquement.

— Monsieur ?

Simon se redressa d'un bond, le cœur battant, les poings serrés. Le chauffeur le contemplait d'un air inquiet.

— Désolé, marmonna-t-il en forçant ses doigts à se détendre. Mauvais rêve.

— Il est peut-être temps de prendre des vacances, plaisanta le chauffeur.

— Sans doute, répondit Simon en s'imaginant plonger dans les eaux chaudes des Caraïbes.

Se sentant un peu idiot, il demanda alors :

— Vous ne parlez pas latin, j'imagine ?

— Moi, monsieur ? s'esclaffa le chauffeur. Le seul latin que j'ai appris, c'est auprès de mon père : « *In vino...*

— ... *veritas.* » conclut Simon en souriant. Moi non plus je n'y connais rien. J'ai sans doute rêvé.

— Je confirme, vous avez vraiment besoin de vacances, dit le chauffeur.

Ils s'esclaffèrent ensemble et l'homme ajouta, d'un ton plus sérieux.

— Pardonnez-moi, monsieur, mais je vous trouve un peu pâle. Voulez-vous que je vous accompagne jusqu'à votre appartement ?

— Non, non, ce ne sera pas nécessaire.

J'ai l'air si mal en point ? D'abord manger, puis une longue douche chaude et au lit.

Simon espérait vraiment ne plus jamais rêver en latin. Il donna un pourboire généreux au chauffeur, le remercia de sa sollicitude et pénétra dans le bâtiment.

Il fut surpris de ne pas reconnaître le portier qui l'accueillit poliment, mais songea alors qu'il n'était jamais rentré aussi tôt, ce qui le déprima un peu. Il salua l'homme d'un hochement de tête et monta dans l'ascenseur.

L'appartement de Simon était ravissant, mais il le voyait rarement en plein jour. Il l'avait décoré à son goût, avec des statues, des étagères remplies de livres et des meubles antiques côtoyant des équipements modernes. Il appela son restaurant indien favori pour passer commande. La livraison était prévue une demi-heure plus tard,

soit largement le temps de profiter d'une des joies de la modernité : la douche brûlante.

Il laissa l'eau effacer la sueur et la tension de la journée, fermant les yeux sous les gouttes tambourinant sur son crâne et son dos. Il lutta contre un bref accès de panique lorsqu'il se rendit compte que la deadline fixée par Rikkin expirait dans quatre jours. Il commença à rédiger mentalement l'e-mail qu'il comptait envoyer le lendemain matin.

On a besoin de plus de temps, songea Simon. C'est trop crucial pour que je gâche tout en allant trop vite. Il faut qu'il comprenne ça.

Il émergea de la douche dans la salle de bains embuée et enfila une serviette autour de sa taille. Ensuite, il prit son rasoir, un gobelet et frotta la buée qui recouvrait le miroir.

Le visage de Gabriel Laxart lui faisait face.

Simon ferma brusquement les yeux, compta jusqu'à dix et les rouvrit... devant son propre reflet, ses traits familiers depuis trois décennies. La chaleur de la douche avait redonné un peu de vie et de vigueur à ses joues. Cependant, ses pommettes déjà osseuses semblaient vouloir percer sa peau. Des cernes gris ornaient ses yeux bleu pâle injectés de sang.

Pas étonnant que je me sois évanoui tout à l'heure, ni même que j'aie fait ce stupide rêve où le chauffeur bavardait en latin.

Une petite voix intérieure lui dit : « *Tu ne tiendras pas bien longtemps à ce rythme.* » Mais les autres personnalités qui vivaient en lui, l'historien, le Templier, la parcelle de Simon Hathaway qui abritait les derniers résidus de Gabriel Laxart, tous eurent la même réponse brutale. *Tu n'as pas le choix.*

Chapitre 14

Jour 4

Anaya arriva avec quinze minutes d'avance, mais Benjamin Clarke l'attendait déjà. Elle soupira intérieurement en le voyant.

Ils font de plus en plus jeune.

À ses yeux, Benjamin semblait avoir dans les douze ans, mais son CV indiquait deux ans chez Abstergo, ainsi qu'un diplôme et une maîtrise de mathématiques obtenus en quatre ans au MIT. Il n'était donc pas si jeune que cela.

Il était de taille moyenne, avec des cheveux châains et un air si enjoué qu'il lui fit penser à un jeune chiot lorsqu'il tendit la main avec enthousiasme.

— Bonjour ! Vous êtes bien mademoiselle Chodary ? Je suis Benjamin Clarke, mais vous pouvez m'appeler Ben. À moins que ce ne soit pas le style de la maison ?

Anaya avait toujours trouvé les accents américains étrangement charmants. Cela leur donnait un air innocent et vulnérable, mais elle se gardait bien de leur dire, car les Américains se voyaient plutôt comme des gens fiers et libres. L'accent de Ben lui allait comme un gant, ce qui n'était pas le cas de sa cravate, qu'il tripotait machinalement.

— Bonjour, Ben, ravie de faire ta connaissance. (Sa poignée de main était ferme sans être trop forte, et très légèrement poisseuse.) On s'appelle par nos prénoms ici, sauf quand on s'adresse aux cadres dirigeants. Tu peux m'appeler Anaya.

— Appelle-la Ny, elle a horreur de ça, dit une voix. Bonjour, Ben. Moi, c'est Andrew.

— Oh, salut.

Ben souriait jusqu'aux oreilles et serra la main d'Andrew avec enthousiasme.

— Entre donc, dit Anaya. Tu as d'excellentes recommandations. Terminer salutorian au MIT, c'est un bel exploit !

— Va dire ça à ma mère, répondit Ben en levant les yeux au ciel. À chaque Thanksgiving, elle se plaint que je n'ai pas fini valedictorian.

— Ah, on ne peut pas toujours contenter ses parents, répondit Anaya. Viens, on va déposer tes affaires au bureau avant de faire le tour du propriétaire.

Le front plissé, les sourcils froncés, Victoria regarda Simon s'asseoir en face d'elle au *Temp's*. Elle lui avait déjà commandé du thé, et il se servit une tasse d'une main tremblante.

— Je croyais vous avoir dit de prendre du repos, dit-elle sans ménagement.

— Oui, j'ai fini par le faire.

— Simon...

Il leva les yeux vers elle, visiblement énervé.

— Écoutez... Ne commencez pas avec ça. Je n'ai pas touché au volant, j'ai pris une douche, mangé, rédigé l'e-mail et je me suis couché. Et, comme vous le voyez, j'ai fait la grasse matinée.

Elle pâlit.

— Vous n'avez pas envoyé...

— Non, je n'ai pas envoyé ce foutu e-mail. J'ai bien suivi les ordres du médecin.

Il versa un peu de lait dans son thé et but une gorgée. Le goût métallique si familier eut un effet immédiat, comme d'habitude, même si le breuvage avait commencé à refroidir. Il prit un toast. Victoria gardait le silence.

Une grande femme blonde s'approcha d'eux.

— Le thé est-il assez chaud pour vous, monsieur ?

— C'est parfait, merci, répondit-il machinalement.

La femme hocha la tête et s'éloigna. Simon en profita pour dire d'un ton calme :

— Je suis navré de m'être emporté.

— J'ai déjà entendu pire. Je m'inquiète pour vous, c'est tout.

— C'est inutile. Tout ira mieux dès que j'aurai eu l'occasion de parler avec Rikkin.

Victoria reprit la contemplation de son assiette. Simon reposa lentement son toast.

— Quel est le problème ?

— J'ai appelé sa secrétaire pour prendre rendez-vous. Malheureusement, monsieur Rikkin ne sera pas du tout disponible aujourd'hui. Il enchaîne les réunions pour préparer son voyage en Espagne.

Dans un geste d'agacement, Simon laissa tomber son couteau, qui tinta sur l'assiette. Quelques clients regardèrent dans leur direction.

— Génial. C'est tout simplement *formidable*.

— Nous pouvons toujours lui envoyer l'e-mail. Il trouvera peut-être le temps de le lire.

Simon retira ses lunettes et se pinça l'arête du nez pendant un long moment.

— D'accord, dit-il en remplaçant sa monture. Dépêchons-nous de manger. Je suis plus que prêt à me remettre au travail.

— Que peut faire l'épée, exactement ? demanda Gabriel en mordant dans un bout de pain tartiné de beurre.

Il avait voulu partir dès la découverte de l'épée, mais les habitants avaient insisté pour qu'ils restent le temps de nettoyer la lame et de préparer un fourreau.

— Chaque artefact est différent. Unique. Évidemment, cette épée reste une arme comme les autres, n'importe qui peut s'en servir au combat de manière efficace. En revanche, entre les bonnes mains...

De Metz hocha la tête en se coupant un bout de fromage de la pointe de son couteau.

— Entre les mains de Jeanne... Qui sait ?

Gabriel avait l'esprit enfiévré.

— C'est presque de la magie, soupira-t-il.

— Oui, *presque*. Mais ce n'en est pas, lui rappela de Metz. Pour le commun des mortels, c'est du domaine de la sorcellerie ou du divin, mais ce n'est pas plus magique qu'un astrolabe, du feu grec ou de la poudre à canon.

Jean de Metz avait accepté l'épée des mains du père Michel avant de la confier aux bons soins du forgeron, sous les acclamations de l'assistance. Aux yeux de Gabriel, l'épée émettait toujours une lueur ; mais son éclat, perceptible par tous, restait constant. Lorsque de Metz lui avait tendu l'arme, il avait d'abord hésité à la tenir, pour finir, les doigts tremblants, par saisir la poignée.

Il n'avait rien senti.

Elle ne m'est pas destinée, songea-t-il. *Ni à moi ni à de Metz.*

— Comme nous sommes coincés ici quelques jours, nous allons en profiter pour continuer ton entraînement, lui dit son compagnon.

— Parfait. Au fait, pourquoi avoir dit à Jeanne que vous ne la quitteriez pas, sauf si on vous l'ordonne ? Je croyais que vous étiez censé veiller sur elle. Sur nous.

Cela lui sembla étrange de formuler cette question.

De Metz hésita.

— À l'inverse des Templiers, notre confrérie accorde beaucoup d'importance aux individus et nous encourage à penser par nous-mêmes. Cependant, nous avons quand même une hiérarchie et des ordres à suivre. Toute désobéissance se fait à nos risques et périls. Notre chef, le mentor, m'a donné pour tâche de trouver quelqu'un comme Jeanne et de l'amener au dauphin.

— Votre mentor... s'attendait à l'arrivée de Jeanne ?

— À quelqu'un comme elle, en tout cas, dit de Metz. Les fameuses épées légendaires existent vraiment. De la même manière, certaines prophéties sont avérées. Nous ne voulions pas manquer la Pucelle si elle venait frapper à notre porte. Et c'est d'ailleurs ce qu'elle a fait en

arrivant chez Baudricourt. Des Assassins comme moi ont été postés en attente à différents endroits. J'ai simplement eu la chance de la découvrir. Quant à toi, ajouta-t-il avec un sourire, tu n'es qu'un heureux accident. Une prime, dirons-nous.

— Mais... si on vous ordonne de partir, ou s'il vous arrive quelque chose...

— D'autres se chargeront de terminer ton entraînement.

— Qui ?

— Ils te retrouveront, n'aie crainte. (Il hésita de nouveau.) Jeanne... n'est pas seulement importante d'un point de vue politique. Je tiens beaucoup à ce qu'il ne lui arrive rien. Je sais qu'avec toi elle sera entre de bonnes mains.

— Dieu est avec elle, rétorqua Gabriel, le rouge aux joues. Elle n'a point besoin de moi.

— Nous avons tous besoin de quelqu'un. Même, et surtout, si Dieu est avec nous.

De Metz ne perdit pas de temps. À peine avaient-ils fini leur repas qu'il ordonna à Gabriel d'enfiler son armure et de préparer son épée. Ce dernier fut plus à l'aise cette fois-ci que les précédentes. À la fin de la journée, c'était Jean de Metz qui peinait à lever son bouclier et brandir son arme.

Simon s'avouait heureux d'être un sportif accompli, mais il appréciait tout de même d'avoir une grande baignoire dans son appartement. À présent que l'Animus permettait au sujet de se mouvoir en suivant les injonctions de sa mémoire, ses muscles étaient endoloris au possible.

Alors que les brumes du tunnel mémoriel se refermaient sur lui, il demanda à Victoria :

— Je vais sans doute avoir un corps d'athlète après toutes ces sessions d'entraînement, mais je me demande tout de même ce que je fais là.

— *Eh bien, vous avez une petite idée de la manière dont fonctionne l'Animus, lui dit-elle. J'ai lancé un algorithme pour découvrir tout ce qui peut être utile sur votre entraînement d'Assassin.*

— Ces trois mots me répugnent à un point inimaginable.

— *Je... Tout ce que je peux vous dire, Simon, c'est que c'est un peu plus compliqué que vous le pensez. Les Assassins ont réalisé des choses admirables à leur époque.*

— Hérésie, murmura Simon, sans réelle conviction.

Les brumes se reformèrent et, cette fois, il se retrouva au côté de de Metz, au milieu d'un bosquet. Il y avait surtout des pins, mais également un énorme chêne. Le noble attachait ses rênes à l'un des troncs et fit signe à Gabriel de l'imiter. Ensuite, il fouilla dans sa

sacoche et lui tendit une petite hache.

— Coupe des branches de pin, ordonna-t-il. Une grande quantité. Bien vertes, avec beaucoup d'épines.

— Mais...

— Tu comprendras bien assez tôt. Ne questionne pas ton entraînement, conseilla de Metz avec un sourire, manifestement amusé par la situation.

Gabriel haussa les épaules et se mit à l'ouvrage. Chaque fois qu'il pensait avoir coupé suffisamment de rameaux de pin, de Metz secouait la tête en disant :

— Encore plus. Crois-moi, tu me remercieras plus tard.

Il finit par accumuler une énorme quantité de branches au pied du chêne immense. De Metz inspecta le tout, brassant çà et là les rameaux pour élargir la pile, puis il hocha la tête.

Ensuite, à la grande surprise de Gabriel, il sauta dans l'arbre et grimpa aussi vite qu'un écureuil.

Quelle rapidité ! songea Gabriel, bouche bée.

Il faisait également preuve d'une bravoure insensée, posant son pied sur des branches qui ne faisaient pas plus d'un pouce d'épaisseur.

De Metz continuait à grimper, de plus en plus haut, presque hors de vue de Gabriel.

— Et maintenant, cria de Metz, regarde et apprends.

Il sauta.

Instinctivement, Gabriel poussa un cri d'horreur. De Metz écarta les bras, tel le Sauveur sur la croix, et se cambra légèrement. Puis il courba la tête et roula sur lui-même afin d'atterrir sur le dos, et à grand fracas, au beau milieu de la pile de branches. Il émergea de là en souriant, dans une odeur de pin.

— Vous êtes fou ! s'étrangla Gabriel.

— Non, s'esclaffa de Metz, je suis un Assassin. Nous sommes tous capables d'une telle prouesse, avec un peu d'entraînement. Nous appelons cela le « Saut de la foi ». C'est très pratique lorsqu'on se trouve sur le toit d'un grand bâtiment, d'autant plus si quelqu'un vous pourchasse à ce moment-là. C'est bien plus rapide que d'escalader pour redescendre. Allez, à ton tour.

— Oh, non.

— Il y a à peine soixante-dix pieds de haut. J'ai déjà sauté de bâtiments qui faisaient deux ou trois fois cette taille.

— Vous allez me dire qu'il faut savoir chuter, c'est cela ?

— Ce n'est pas une question de chute, Gabriel, c'est dans ton sang. D'ailleurs, tu devrais te sentir flatté : il est rare d'apprendre cela à ceux qui ne sont pas membres à part entière de la Confrérie. Enfin, si tu es trop couard, on peut commencer sur une branche plus basse.

Gabriel rougit.

— Non, ça ira, c'est juste..., marmonna-t-il avant de se mettre à grimper.

— Continue comme ça, lui dit de Metz.

Gabriel fut surpris de sa propre aisance. Il lui semblait facile de trouver la bonne branche où porter son poids. Il escalada rapidement et arriva plus tôt qu'il ne l'aurait cru à l'endroit où se tenait de Metz avant son saut. Il agrippa fermement une branche, risqua un coup d'œil en bas. La pile de rameaux de pin semblait ridiculement petite. Comme l'avait prédit de Metz, il se félicita d'en avoir coupé autant.

Gabriel prit une grande inspiration et lâcha prise pour se retrouver en équilibre sur une seule branche. De Metz avait raison, comme souvent : son corps sut instinctivement quoi faire. Il chercha un bon équilibre, se redressa, puis écarta les bras comme des ailes et sauta.

Ce fut un instant glorieux.

Au lieu d'accélérer, son rythme cardiaque ralentit et un calme étrange l'envahit. Il était certain d'atterrir sain et sauf. Comme s'il avait déjà fait cela des milliers de fois, son corps se contorsionna dans la bonne position et, presque trop tôt à son goût, il se retrouva à terre, en train de contempler le ciel.

— Bravo ! s'exclama de Metz en lui tendant la main pour l'aider à se relever. Je savais que tu en étais capable. Tu veux le refaire ?

— Oui ! s'écria Gabriel, avant de penser subitement à quelque chose. Mais... on ne peut pas toujours compter sur une pile de branches ou une charrette de paille idéalement placée pour amortir la chute.

De Metz éclata de rire et lui donna une tape dans le dos.

— Voilà pourquoi on appelle ça le Saut de la foi.

Chapitre 15

— *Je vais vous faire sortir et lancer la prochaine simulation.*

Simon éprouva une pointe de déception lorsque les couleurs de la scène se diluèrent dans des vapeurs grises.

— Je passais un bon moment, dit-il.

— *Évitez de trop vous amuser. Je n'aimerais pas vous voir passer dans l'autre camp.*

— Pfff. Ce n'est pas drôle.

Elle éclata de rire.

— *Il reste encore une journée d'entraînement... Attendez, je vais la retrouver. Ah, la voilà.*

Alors que les brumes reprenaient forme et substance, Simon se rendit compte que la lame secrète était attachée à son poignet.

L'entraînement au maniement de cette arme se révéla aussi subtil et élégant que celui à l'épée avait été brutal et violent. À un moment donné, Gabriel s'arrêta pour contempler la lame.

— Qu'y a-t-il ? demanda de Metz.

— Je suis en train de penser à la façon dont cette arme est utilisée. Au milieu d'une bataille, il n'y a ni secret ni dissimulation. S'il le faut, je... Je pense que je pourrais tuer quelqu'un au combat.

— Tant mieux, parce que ton adversaire n'aura pas de scrupules à te tuer, *toi*.

— Mais cela... (Son regard troublé croisa celui de l'Assassin.) L'avez-vous déjà utilisée ?

De Metz ne baissa pas les yeux.

— Oui.

— Que... qu'est-ce qu'on ressent ?

— Je ne peux pas vraiment te répondre mais, cette nuit-là, j'ai bien dormi. L'homme dont j'ai tranché la gorge méritait mille fois la mort. Oui, j'ai pris une vie. Mais je sais que grâce à cela, de nombreuses autres furent sauvées. (Il eut un sourire forcé pour Gabriel.) Ne t'inquiète pas. Tu n'auras pas à le faire avant que nous soyons sûrs que tu puisses l'endurer.

— Je ne sais pas si je trouverai la force en moi, dit Gabriel.

— Je pense que si. Tu comprendras, le moment venu.

Gabriel espérait qu'il avait raison. Il maniait déjà l'arme mortelle avec trop de facilité à son goût. Il n'appréciait pas vraiment ce sentiment de familiarité, comme si elle était une extension de son propre corps.

Simon non plus.

À leur retour, Gabriel fut ravi de voir que le messager du roi, Colet de Vienne, les attendait dans le presbytère avec une lettre pour chacun d'eux.

— La Pucelle a dicté cette missive pour vous, Gabriel, lui dit de Vienne en souriant.

Une bouffée de joie envahit le jeune homme, chassant les idées noires des heures précédentes. Il s'excusa et sortit, passa le pouce sous le cachet de cire, puis déplia le parchemin d'une main tremblante.

Mon Témoin,

J'ai ouï dire que Dieu t'avait guidé jusqu'à mon épée, comme je savais qu'Il le ferait, et qu'elle se trouvait bien là où je l'avais dit. Je suis prête à la recevoir de tes mains dès ton arrivée ici, à Poitiers.

Je suis lasse des questionnements constants. J'ai d'abord été interrogée à Vaucouleurs et même, tu t'en souviens, soumise à un exorcisme de la main du père Jean Fournier. J'ai ensuite été questionnée à Chinon, alors que j'attendais le bon plaisir du dauphin, puis encore après avoir été reçue par lui, et maintenant encore ici !

Gabriel sourit malgré lui en poursuivant sa lecture. Il se souvenait de l'exaspération et de l'impatience de Jeanne face à toutes ces « précautions ».

Une véritable assemblée de prélats m'assomme de questions. Ils sont plus de dix. Chaque jour qui passe apporte les mêmes souffrances au bon peuple d'Orléans, alors que Dieu a répondu à leurs prières en m'envoyant à leur aide. Mes dames me conseillent de faire preuve de patience et de bonté, mais je ne suis point une sainte pour endurer cela.

On m'a également rapporté qu'il était primordial que je sois réellement une pucelle. La reine d'Anjou, mère de la femme du dauphin, doit venir ici me rencontrer afin de s'en assurer. Ils disent en effet que si je mens sur ce point je ne serai qu'un imposteur. La reine Yolande saura bien assez tôt que je suis envoyée de Dieu.

Le duc d'Alençon est venu me tenir compagnie. J'ai désormais beaucoup d'affection pour lui et il partage mes sentiments. Il sera un allié solide à notre cause. Hélas, c'est mon Ombre qui me manque le plus. Puisse Dieu hâter tes pas, car je crains de devenir folle si je dois supporter tout cela plus longtemps sans ta présence à mon côté.

Écrit en ce jour, mercredi 9 mars 1429.

Gabriel plia la lettre et l'embrassa tendrement. L'espace d'un instant, il avait envié le duc d'Alençon, mais les derniers mots l'avaient rassuré sur l'estime qu'elle lui portait. Il resterait à son côté autant qu'elle le désirerait.

Ce garçon l'a dans la peau, songea Simon alors que la brume surgissait de nouveau.

— *Besoin d'une pause ?* demanda Victoria.

— Non, répondit Simon. J'ai hâte de voir ce qui va se passer lorsque Jeanne aura enfin cette épée entre les mains.

Victoria mit un instant avant de répondre.

— *D'accord, mais ensuite il faudra manger quelque chose.*

— Compris.

Samedi 12 mars 1429

À Poitiers, Jeanne était hébergée dans la famille du très respectable Jean Rabateau, avocat au Parlement de Paris, qui avait rejoint les rangs du roi deux ans auparavant. À peine Gabriel et de Metz avaient-ils atteint la résidence qu'ils entendirent une voix familière.

À l'appel de son nom, Gabriel se retourna sur sa selle et fut saisi de voir la jeune femme qui sortait de la maison pour accourir à leur rencontre. Elle portait un long surcot rouge doublé de fourrure sur une cotte bleue, soulevée un peu trop haut afin de pouvoir courir plus vite. Une résille de soie rouge retenait les mèches noires qui débordaient sur son front. Sous sa gorge gracile était suspendue une petite bourse, de la taille d'une noix.

Seul son visage n'avait pas changé. Ses yeux bleus étincelaient de joie, ses lèvres s'entrouvraient en un sourire et une lueur radieuse magnifique débordait d'elle. Elle tendit les mains vers lui ; il les étreignit.

— J'ai failli ne point te reconnaître, balbutia-t-il. Tu es si...

Il resta sans voix. Le mot « belle » lui semblait totalement inadapté. Elle fit la grimace et éclata de rire. Une mèche rebelle s'échappa de sa prison de résille.

— J'ai l'impression de ne pas être moi.

— Tu seras toujours toi-même, rétorqua Gabriel. Quelle que soit la manière dont tu t'habilles.

— Tu as beaucoup manqué à la Pucelle, dit une voix.

Gabriel se retourna vers le duc d'Alençon qui approchait. Lui aussi était vêtu de manière bien plus formelle que lors de leur première rencontre. Gabriel s'inclina bien bas.

— Votre grâce, je suis navré, je ne savais pas que...

— Tu ne m'as point offensé. Notre Pucelle brille de tant de feux qu'elle en éclipse tous ceux qui l'entourent. Cependant, j'ai cru comprendre que vous apportez un trésor tout aussi radieux, n'est-ce pas ?

Gabriel s'en voulut aussitôt d'avoir failli oublier l'épée.

— Oui, bien sûr ! Nous avons été retardés car ils désiraient te fabriquer un fourreau.

Il descendit de cheval, tapota le flanc de sa monture, puis défit les lanières qui retenaient son précieux colis. Jeanne prit avec enthousiasme le ballot de tissu qui abritait l'épée, puis entreprit de le déballer soigneusement. La petite bourse qui pendait à son cou oscillait doucement à chacun de ses gestes.

Le cœur de Gabriel s'emballa lorsqu'il repensa aux paroles de de Metz : « *Entre les mains de Jeanne... Qui sait ?* »

La Pucelle retira la dernière couche de tissu.

La lame était soigneusement rangée dans un fourreau de velours rouge, brodé de fleurs de lis. L'acier bruni du pommeau resplendissait au soleil. C'était une belle épée, mais la gaine qui la dissimulait ne laissait rien transparaître d'autre.

Jeanne la contemplait avec des yeux écarquillés. Sans toucher à la poignée, elle retira le fourreau de velours... et poussa un cri étouffé. Le duc resta stupéfait devant la lueur mordorée qui s'en échappait. D'un geste lent, hésitant, Jeanne porta la main à l'épée et referma ses doigts sur la poignée. En un clin d'œil, comme frappée par la foudre, toute l'épée prit vie. Des rayons de lumière parcoururent l'arme du pommeau à la pointe, formant d'étranges écritures ; des symboles qui parurent curieusement familiers à Gabriel.

— Jésus Marie, murmura Jeanne en brandissant l'épée bien haut.

Soudain, tout parut possible. Absolument tout. La victoire, la paix, la prospérité pour une nation assiégée. De la nourriture pour les affamés. Des vêtements pour les plus démunis. Gabriel avait l'impression de se tenir devant un brasier si vif que les ombres s'évaporaient comme la brume sous le soleil du matin. La peur avait disparu, car il n'y avait plus rien à craindre, pas même le froid, la cruauté, la brutalité, la colère ou les fautes... Gabriel, Jeanne (illuminée comme l'astre solaire), le duc abasourdi et en joie, le dauphin, les Laxart, les Français, les Bourguignons et les Anglais, tous étaient réchauffés, saufs et aimés, et tout irait pour le mieux...

Lentement, la lueur déclina, sans pour autant s'éteindre, lorsque Jeanne rengaina l'arme dans son fourreau.

Elle ne dit pas un mot, mais son visage était suffisamment éloquent.

Voilà donc ce que l'épée peut faire entre les mains de Jeanne, songea

Gabriel.

Cette réalité s'imposait à lui bien plus que la présence de Dieu à leur côté. Tout ce qui était bon, pur, doux, calme et apaisant se révélait dès que Jeanne brandissait l'épée avec le respect qui lui était dû.

Ils ne pouvaient pas échouer. Ils ne *devaient* pas échouer.

Jamais.

Chapitre 16

— *Vos constantes viennent de faire un bond*, dit la voix de Victoria. *Je vous sors de là.*

Simon résista. Il ne voulait pas partir, pas tout de suite. Il désirait par-dessus tout regarder Jeanne d'Arc, si merveilleuse et pleine de joie, contemplant l'épée qui brillait presque autant pour lui...

Pour Gabriel.

... que pour elle.

Hélas, il ne put opposer de résistance. La scène s'évanouit autour de lui. La dernière chose qu'il vit avant d'être englouti par la brume vorace fut son visage.

— C'était fantastique, dit-il lorsque Victoria retira le casque de son crâne. L'épée. Dans les mains de Jeanne.

Elle hocha la tête, les yeux écarquillés.

— Je n'avais jamais rien vu de tel.

À présent qu'il était sorti de la simulation, Simon fut brusquement assailli de sensations, depuis la douleur de son corps après l'entraînement jusqu'à celle de son esprit frustré de ne plus voir l'épée entre les mains de Jeanne. Il était en sueur, déshydraté, et se doutait qu'il lui faudrait prendre du repos pour le reste de la journée. Cependant, il ne pouvait pas se le permettre. Il devait continuer, non seulement parce que le temps était compté, mais surtout parce qu'il était sur le point de comprendre vraiment l'épée.

Et aussi parce que tu es captivé par tout ceci, songea-t-il au fond de lui, avant de faire taire sa voix intérieure.

— Il faut absolument que je prenne une douche, s'excusa-t-il. Je vous retrouve au *Temp's* dans une demi-heure.

Il y arriva avec cinq minutes d'avance. Il se sentait un peu mieux mais, comme souvent ces derniers jours, il était affamé. La même serveuse que la dernière fois l'accueillit ; il prit un instant pour chercher des yeux son vieil ami, Poole. Simon espérait qu'il n'avait pas démissionné.

Le *Temp's* ne serait pas le même sans lui.

— J'attends quelqu'un, dit-il poliment lorsque la femme (Lyndsey, d'après son badge) lui demanda s'il voulait une table.

Comme pour mieux le contredire, une voix l'appela par son nom. Il tourna la tête et vit Anaya, qui lui faisait signe de la main. Elle était assise en compagnie d'un jeune homme qui semblait à peine sorti de l'université.

— Simon ! Viens nous rejoindre ! l'invita-t-elle.

Ils étaient assis à une table de quatre, ce qui l'empêcha de refuser en prétextant que Victoria n'allait pas tarder à arriver.

On peut dire adieu à toute discussion privée, songea-t-il, avant de sourire et de s'asseoir.

— Simon, je te présente Ben. C'est lui qui me remplacera lorsque je partirai dans quelques semaines, expliqua-t-elle.

— Vous reprenez le poste d'une sacrée pointure, dit Simon. Enfin, pas littéralement. Anaya a de tout petits pieds.

— Peut-être, mais je peux faire très mal avec, répondit Anaya.

Ils échangèrent un sourire complice, comme si aucun fossé ne les séparait. Puis la réalité reprit ses droits.

D'ici peu, le fossé sera bien réel.

Anaya sembla lire dans ses pensées, car elle se reprit et se tourna vers Ben.

— Simon est un grand connaisseur de thé, dit-elle, et tu ferais mieux de t'y mettre aussi, vu que tu es à Londres pour un bon moment.

— Oh, j'ai croisé pas mal de Starbucks dans le coin, répondit Ben. Et vous avez même une machine à café au bureau. Bien tenté, Ny.

Heureusement qu'Anaya s'en va, songea Simon, *elle a horreur qu'on l'appelle « Ny »*.

Il prit tout de même le temps de faire à l'Américain une petite présentation des thés proposés au menu et de leurs différences. Victoria arriva alors que Simon était en train d'expliquer le rôle du département des recherches historiques dans le dernier jeu vidéo d'Abstergo Entertainment. Elle avait l'air fatiguée.

Cette deadline ridicule de Rikkin épuise tout le monde, songea Simon en fronçant les sourcils.

Il lui fit signe. Elle répondit d'un geste, puis leva le doigt pour lui dire de patienter et tapota quelque chose sur son téléphone avant de le remettre dans son sac.

Le portable de Simon se mit à vibrer. Il jeta un coup d'œil et fut surpris de voir qu'elle venait de lui envoyer un message : « Réponse de R. N pour deadline, O pour l'E. »

Bon sang, songea-t-il en se mordant les lèvres. *Je suis Maître Templier et membre du Premier Cercle. Pourquoi diable Rikkin a-t-il répondu à Victoria au lieu de moi ?*

Il lui renvoya un SMS au moment où elle s'asseyait sur le siège en face de lui : « Devons lui parler de la réaction de J. »

J'ai un peu l'impression d'être en classe à passer des petits mots, se dit-il, *mais ça vaut mieux que d'en discuter devant Anaya et Captain America.*

Simon regrettait vraiment d'être forcé de bavarder inutilement. Il commanda le petit déjeuner complet du *Temp's* et le dévora pendant

qu'ils discutaient de restaurants, des avantages du travail (« Le gymnase est d'enfer » dit Anaya au jeune homme, qui semblait un peu perdu) et les coins touristiques à visiter absolument, même si les habitants de Londres ne le faisaient pour ainsi dire jamais.

— Victoria, est-ce que Simon a insisté pour manger tous les jours au *Temp's* depuis que vous êtes là ? demanda Anaya en souriant.

— Pas tout le temps, répondit Victoria en lui retournant son sourire.

— Vous devriez essayer de réserver une table au *Bella Cibo* avant de partir, ça vaut le coup. Dommage qu'on ne soit pas en été, la vue du balcon est splendide.

— Je ne connais pas ; mais c'est noté, merci !

Simon s'apprêtait à dire que c'était inabordable pour lui, avant de se rendre compte que ce n'était plus le cas.

Peut-être que je devrais y emmener Victoria, songea-t-il.

Il grimaça en voyant le nouveau gars mettre du citron dans son thé, sans se rendre compte que ça ferait cailler le lait qu'il y avait déjà versé. Il se demanda si ce Ben d'Amérique était un Templier. Probablement, vu son poste, mais il avait l'air si... si...

Je deviens snob, se morigéna Simon. Si j'avais rencontré Gabriel et Jeanne en personne, je les aurais sans doute regardés de haut.

— Écoutez, dit-il sur un coup de tête, une fois que vous serez installé, je vous ferai faire un tour des environs. Anaya a raison, ce serait dommage que vous passiez à côté d'une ville aussi magnifique.

Anaya et Victoria lui adressèrent toutes les deux un regard surpris. Il se sentit rougir. Avant qu'il ait pu se justifier, Ben répondit :

— Ce serait génial, Simon ! Il y a tellement de sites antiques ici, ce sera super d'avoir des infos du responsable du département des recherches historiques en personne. (Il lui sourit, et Simon regretta encore plus d'avoir snobé le jeune homme.) Merci !

— De rien. Mais, pour l'instant, le devoir m'appelle. (Il se tourna vers Anaya). Ne pars pas dans le Grand Nord sans me dire au revoir.

— Ne t'inquiète pas, Ben aura besoin de plusieurs jours de formation avant de devenir un *white hat*.

Simon insista pour payer et laissa un pourboire généreux, tout en se demandant où était passé Poole. Alors qu'il signait le relevé de carte de crédit, son téléphone vibra. Il le sortit de sa poche et vit un message d'Anaya.

« Besoin de te parler »

« Bientôt », renvoya Simon.

À l'évidence, son départ imminent ravivait des sentiments enfouis chez chacun d'eux. Ce n'était pas bon signe.

Alors qu'ils se dirigeaient vers l'ascenseur, Victoria lui dit :

— Je suis désolée, j'ai reçu la réponse de Rikkin au moment où

j'arrivais au *Temp's*.

Il appuya sur le bouton d'un geste énervé.

— Est-ce qu'il veut *vraiment* qu'on réussisse ? Il compte faire quoi, éteindre l'Animus à minuit, le soir de la deadline ? (Il poussa un soupir.) Nous devons lui parler de l'épée, déclara-t-il en sortant son téléphone.

Victoria posa une main sur son bras.

— Ne lui mettons pas la pression pour l'instant. Il vous reste encore quelques jours. Vous trouverez peut-être quelque chose de particulier à lui proposer. En plus, il a accepté de nous la confier.

Simon hocha la tête. Il avait déjà vu le Fragment d'Éden 25. À l'époque, il n'avait ressenti aucune attirance particulière. Il se demanda si les choses seraient différentes cette fois-ci.

Amanda Sekibo les accueillit à l'ouverture de la porte.

— Il y a un paquet pour vous, professeur. On m'a ordonné de ne pas y toucher. Vous le trouverez dans la vitrine.

Entre les Templiers, il n'y avait ni poignée de main secrète ni mot de passe, comme dans les films d'Hollywood. Seule la broche pouvait leur permettre de se reconnaître entre eux, mais on pouvait en acheter une réplique à la boutique de souvenirs. Avec de l'entraînement il était possible de discerner une copie d'une véritable broche mais, en règle générale, personne ne savait qui était Templier ou pas chez Abstergo, à moins d'être dans le secret. Simon ignorait donc si Sekibo en faisait partie. Il se contenta de la remercier en hochant la tête et se rendit dans la salle de l'Animus.

Le paquet de papier brun était tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Simon fut aussitôt déçu : il ne sentait rien. Il en informa Victoria, qui secoua la tête pour signifier qu'elle ne ressentait rien non plus.

Ils défirent l'emballage, révélant une boîte de bois poli d'un mètre de long, dépourvue de la moindre inscription. Elle semblait contemporaine, mais de belle facture. Ils échangèrent un regard. Simon prit une grande inspiration, souleva les loquets et ouvrit la boîte.

Le Fragment d'Éden 25 reposait sur un lit de velours bleu froissé. C'était clairement l'épée qu'ils avaient vue sortir de terre derrière l'autel de Sainte-Catherine-de-Fierbois, mais elle semblait tout aussi inerte que lorsque Gabriel avait posé les yeux dessus pour la première fois. Simon inspira un grand coup, tendit la main pour saisir la poignée et brandit l'épée.

— Rien ? demanda Victoria.

— Rien, confirma-t-il, avant de se rendre compte qu'ils chuchotaient tous les deux.

Il se racla la gorge et poursuivit d'une voix normale :

— À l'évidence, ça ne fonctionne plus. Vous voulez essayer ?

Les joues de Victoria s'enflammèrent. Simon prit la lame à plat sur ses mains et tendit la poignée vers elle. D'un geste hésitant, elle referma ses doigts sur l'arme âgée de plusieurs siècles.

— Rien non plus, dit-elle.

Ils se détendirent un peu, sans pouvoir cacher leur déception.

— Bon, dit Simon en s'étirant. Voyons si Jeanne fait quelque chose de particulier que nous pourrions imiter.

Il desserra sa cravate et retira sa veste, avant de s'avancer sur la plate-forme familière de l'Animus. Il serra plusieurs sangles lui-même tandis que Victoria s'occupait des autres, puis posa le casque sur ses cheveux blonds.

— *Il y a de fortes chances pour qu'elle rencontre le mentor prochainement*, dit la voix de Victoria.

— Un vrai scénario de roman d'aventure, dit-il. Il faut absolument qu'on découvre qui se cache sous cette capuche.

Mardi 22 mars 1429

— Vous. Roi d'Angleterre, dit Jeanne d'un ton sec, les yeux flamboyants et la posture farouche, et vous, duc de Bedford, qui vous surnommez le régent du royaume de France ! Vous, William de La Pole, comte de Suffolk, et John, sir Talbot ; et vous, Thomas, baron de Scales, donnez à la Pucelle envoyée de Dieu, Roi du Ciel, les clés de toutes les bonnes villes que vous avez prises et violées en France.

Gabriel regardait avec fascination Jeanne déclamer ses exigences au roi d'Angleterre.

— La Pucelle a été envoyée ici par Dieu pour restaurer la lignée royale. Elle est prête à faire la paix si vous négociez honnêtement avec elle, reconnaissez les torts infligés à la France et payez pour tout ce que vous avez pris.

Elle inspira un grand coup et poursuivit, la voix basse chargée de menaces.

— Si vous ne le faites pas... Vous entendrez parler de la Pucelle, qui viendra promptement vous voir. Roi d'Angleterre, si vous ne le faites pas, partout en France où je trouverai vos gens, je les ferai partir. Et s'ils ne veulent obéir...

Jeanne s'arrêta au milieu de la phrase et ses yeux coururent de Gabriel à d'Alençon, en passant par de Metz. Elle déglutit et poursuivit d'une voix tremblante.

— Je les ferai tous occire. Je suis envoyée de Dieu, corps pour corps, pour vous bouter hors de toute la France ! Mais, s'ils obéissent, je serai miséricordieuse. Le royaume de France ne vous appartiendra jamais. Si vous refusez d'entendre ce message de Dieu et de la Pucelle, nous frapperons un coup au tumulte tel qu'on n'en a pas entendu

depuis mille ans !

» Lorsque le marteau s'abattrà, nous verrons bien qui de vous ou du Roi du Ciel a raison. Répondez-moi si vous souhaitez faire la paix à Orléans. Sinon, de grands dommages s'ensuivront.

— Par Dieu et les anges ! s'exclama d'Alençon en se levant d'un bond et en applaudissant, je me rendrais sur-le-champ si je recevais une telle lettre.

Jeanne lui jeta un regard sévère.

— Ne jurez point ! le tança-t-elle. Et je prie pour que les Anglais réagissent comme vous.

Gabriel n'enviait pas le jeune homme chargé de prendre la dictée de Jeanne. Il avait pâli au fur et à mesure que les mots s'échappaient des lèvres de la Pucelle. Gabriel, quant à lui, ne pouvait s'empêcher de sourire, regrettant seulement que Jeanne ne pût déclamer ce discours en personne, les yeux brûlants comme des saphirs, les traits de son visage tendus par la passion et dégageant une lumière si intense qu'on n'avait qu'une envie : s'élever vers elle comme Icare volant vers le soleil.

Pourquoi tant d'histoires préviennent-elles des dangers d'aller vers la lumière ? songea-t-il. La brillance de Jeanne est la plus belle chose imaginable.

— Ma dame ?

Une des servantes de madame Rabateau avait ouvert la porte de la petite pièce où Jeanne, chaperonnée comme il se doit par une autre jeune femme, venait de déclamer son défi aux Anglais.

— Madame souhaite savoir si vous avez terminé.

Jeanne poussa un soupir.

— Oui, pour le moment, répondit-elle.

Elle se rendit au petit bureau où le scribe avait transcrit ses paroles et lui sourit.

— Je t'enjoins d'écrire avec exactitude tout ce que je viens de dire.

— Ce sera fait, Pucelle, promit-il.

— Attends. Voici un petit quelque chose que mon Ombre m'a appris.

Elle adressa à Gabriel un sourire qui le réchauffa bien plus que la petite cheminée et se mit à écrire avec soin son propre nom : « JEHANNE ».

— Voilà ! dit-elle. À présent, le roi saura que ce message provient bien de moi.

— Je pense, dit le duc en croisant le regard de de Metz, que l'écuyer et moi allons nous retirer, afin de ne pas imposer notre rustre présence aux dames. Gabriel te tiendra compagnie.

Celui-ci leur jeta un regard noir. Il aurait pu les accompagner à la taverne pour partager une boisson ou une partie de dés. Cependant, il

ne voulait pas quitter Jeanne sans raison valable. Lorsque de Metz emboîta le pas à d'Alençon, il articula en silence : « bonne chance ».

La maison de Rabateau était tellement luxueuse qu'elle disposait d'une pièce dédiée pour s'asseoir et converser. Madame Rabateau les y attendait, ainsi qu'une multitude de jeunes femmes qui s'empressèrent autour de Jeanne comme une volée de moineaux. La seule consolation de Gabriel fut que Jeanne, malgré ses atours féminins somptueux, semblait s'ennuyer autant que lui en leur compagnie. Leurs regards se croisèrent ; il lut dans ses yeux une hilarité difficilement contenue. Lorsque l'une des jeunes femmes cessa son bavardage, Jeanne leva les yeux au ciel et Gabriel manqua de recracher son vin en étouffant un éclat de rire.

Pourtant, la situation ne prêtait pas à plaisanter. Jeanne lui avait confié que les femmes étaient en réalité là pour l'espionner et surveiller qu'elle ne ferait rien de scandaleux. Devant le regard réprobateur de madame Rabateau, Gabriel prétendit avoir avalé de travers.

— Oh, toutes ces choses que me demandent les prélats ! s'exclama Jeanne pour détourner l'attention. L'un d'eux m'a dit, plus ou moins dans ces termes : « D'après toi, les voix te disent que Dieu souhaite délivrer le peuple de France de ses souffrances. S'il le désire vraiment, il n'est point nécessaire d'avoir des gens d'armes. » Et je lui ai répondu ceci : « C'est pourtant simple. Au nom de Dieu, les gens d'armes batailleront, et Dieu leur accordera la victoire. » Pourquoi ne comprennent-ils pas ?

Elle secoua la tête.

— Il sembla agacé par ma réponse, car il a ensuite demandé : « Dieu ne voudrait que nous croyions en toi sans que tu fasses quelque chose pour nous le prouver. Il nous faut des preuves. » C'est alors que... eh bien, je me suis un peu énervée. Je lui ai dit : « Au nom de Dieu, je ne suis pas venue à Poitiers pour produire un signe ! Menez-moi à Orléans et je vous montrerai le signe prouvant pourquoi j'ai été envoyée. »

Tous les yeux de la pièce, surtout ceux de Gabriel, étaient désormais rivés sur elle. Lorsqu'elle avait évoqué Orléans, son aura était réapparue.

Dieu m'en soit témoin, je pourrais passer le restant de mes jours à la contempler. Je n'aurais besoin de rien d'autre.

À cet instant, madame Rabateau laissa échapper un hoquet de surprise, bondit sur ses pieds et fit la révérence. Les autres femmes l'imitèrent, y compris Jeanne. Gabriel se retourna pour s'incliner, sans même savoir qui venait de pénétrer dans la pièce.

— Voici donc Jeanne, qui se surnomme la Pucelle, dit une voix féminine et suave qui résonna dans toute la pièce. J'avais grande hâte

de te rencontrer, mon enfant.

— Moi de même, répondit Jeanne. Le duc d'Alençon ne tarit pas d'éloges sur vous, Majesté. Vous saurez bientôt que ma prétention est légitime.

Majesté !

Gabriel en eut presque le tournis. Ce devait être la belle-mère du dauphin, la reine Yolande d'Aragon, venue vérifier que Jeanne n'avait pas menti.

Une reine. Moi, le bâtard et fils de fermier, beau-fils de marchand, j'ai été en présence d'un futur roi et aujourd'hui d'une reine.

Il se redressa lentement et se permit un bref coup d'œil en sa direction.

Il en eut le souffle coupé.

La reine Yolande était grande, svelte et bien formée, la tête presque dissimulée sous une houppelande bordeaux. Ses cheveux étaient entièrement cachés par une coiffe cornue d'où pendait un voile délicat. Son visage était encore très beau ; il dégageait une impression de force que n'atténuait pas les rides autour de ses yeux gris-vert et sur son front haut. Cependant, ce n'était pas cela que Gabriel regardait.

Je suis un sombre imbécile.

Il était tellement sûr d'avoir percé l'identité du mentor des Assassins. L'humain se cachant derrière la présence « angélique » qui s'était adressée à Jeanne, Charles et lui-même. Mais ça n'était pas le « gentil duc » de la Pucelle qui avait tenu ce rôle.

Il vit aussitôt que la reine l'avait reconnu, mais elle secoua la tête de manière quasi imperceptible. Gabriel n'avait pas besoin d'un tel avertissement. Il aurait été incapable de dire un mot en cet instant, même si sa vie en dépendait.

Tiens, tiens. Le mentor des Assassins est une reine, dit la voix de Victoria à l'oreille de Simon. Je crois que c'est une première.

Chapitre 17

Simon s'en voulait vraiment. Il était tellement persuadé que d'Alençon était le mentor que l'idée que ce soit quelqu'un d'autre ne lui avait même pas traversé l'esprit.

La reine se tourna vers l'assemblée de jeunes femmes. Apparemment, personne n'avait remarqué le bref échange de regards entre le jeune bâtard et la belle-mère du dauphin.

Yolande adressa un sourire chaleureux à Jeanne.

— Je comprends pourquoi tous ceux qui t'ont rencontrée sont si épris de toi, poursuivit-elle comme si de rien n'était, alors que le monde de Gabriel venait d'être bouleversé.

Maintenant qu'il savait qui elle était vraiment, tous les détails lui sautaient aux yeux. Sa façon de se mouvoir en souplesse, avec juste ce qu'il fallait de puissance et de rapidité pour agir en cas de besoin. Jean de Metz se déplaçait de la même manière, et Gabriel lui-même commençait à s'y faire.

Yolande prit le menton de Jeanne dans sa main, plongeant ses yeux dans ceux de la jeune femme, qui ne détourna pas le regard. À cet instant, Gabriel comprit que Jeanne, contrairement à lui, n'avait pas reconnu « l'ange » qui leur était apparu à tous deux. La reine hochait la tête.

— Plusieurs de mes dames m'accompagnent, dit-elle en indiquant deux autres femmes, à quelques pas de là, vêtues elles aussi de robes et de coiffes raffinées. Allons nous retirer dans tes quartiers, Jeanne.

— Votre Majesté, si vous voulez bien me suivre, dit madame Rabateau. Mes dames, vous êtes libres de vous divertir jusqu'au souper.

— Je... euh... Je vais voir où se trouve de Metz, balbutia Gabriel.

Il s'inclina devant son hôtesse, jeta un dernier coup d'œil discret à la femme qui était à la fois reine et mentor des Assassins, et s'empressa de sortir.

De Metz l'attendait à l'extérieur.

— Ah, dit-il. Je vois que tu l'as reconnue.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit...

De Metz lui fit signe de se taire, regarda autour d'eux, puis le prit par le bras afin de l'éloigner. Lorsqu'ils furent écartés de la maison, il lui dit :

— J'espérais que tu ne fasses pas le rapprochement. Et Jeanne ?

— Non, répondit Gabriel. Je ne comprends pas pourquoi.

— Elle est persuadée d'avoir vu un ange, rappela de Metz. Pas toi. Même si Jeanne avait décelé des similarités, elle n'en aurait simplement pas tenu compte.

C'était compréhensible, mais Gabriel en fut attristé.

— Je n'aime pas lui cacher des choses. J'ai le sentiment de la tromper.

— Peut-être qu'un jour Jeanne sera prête à en savoir plus, mais pas aujourd'hui.

— Je pensais que le mentor était le duc d'Alençon, s'esclaffa Gabriel d'un rire jaune. Je ne m'attendais pas à une vieille dame.

— *D'Alençon* ? Non, il est à peine plus avancé que toi. Quant à la traiter de « vieille dame »... Ne répète jamais cela en sa présence !

Gabriel repensa à la dextérité et la force dont Yolande avait fait preuve cette nuit-là, en descendant depuis les poutres, et il acquiesça en silence.

— Il te reste encore tant de choses à apprendre sur nous, Gabriel, poursuivit de Metz. L'âge, le sexe, la race... tout cela est sans importance, nous le savons depuis longtemps. Enfin, assez discuté pour le moment. J'ai parlé avec elle tout à l'heure et elle estimait que si tu étais capable de la reconnaître tu aurais le droit de la rencontrer.

— Mais c'est déjà fait, protesta Gabriel, interloqué.

— Tu as rencontré la reine Yolande, mère de la femme du roi Charles, dit de Metz. Ce soir, tu as rendez-vous avec le mentor.

Le visage de de Metz se décomposa lentement, les couleurs s'évanouissant à mesure que les traits disparaissaient dans des volutes de fumée grise. Une fois encore, Simon se retrouva dans le tunnel mémoriel. Il reprit son souffle lorsqu'il se rendit compte qu'il n'avait pas respiré de toute la conversation.

— Je vous *interdis* de me sortir de là, dit-il à Victoria.

— *Je n'en ai pas la moindre intention. Vos constantes sont bonnes, à part les pics temporaires dus aux chocs. Honnêtement, je crois que mon cœur bat aussi fort que le vôtre.*

Cette fois-ci, la brume prit la forme d'une petite pièce soignée, sans doute une chambre d'auberge. Il n'y avait qu'un lit pour les deux hommes. Simon savait que c'était là une habitude de Jean de Metz pour éviter les endroits trop bondés. Les voyageurs partageaient souvent la même pièce, dormant sur une couche ou au sol... là où il y avait de la place. Pour disposer d'une chambre à soi, il fallait de bonnes relations ou une bourse bien garnie.

De Metz s'étira sur le lit, une coupe à la main. Gabriel faisait les cent pas devant la cheminée.

— Bois donc un peu de vin, lui dit de Metz.

Gabriel secoua la tête. Il avait les mains moites et tremblantes depuis plusieurs heures.

— Comment diantre une reine pourra-t-elle se faufiler dans l'auberge sans être remarquée ? demanda-t-il. Sans parler de monter l'escalier pour venir nous retrouver.

— Ce ne sont pas les sujets de préoccupation qui manquent, à l'heure actuelle, mais tu n'as pas à t'inquiéter de savoir comment un Maître Assassin pourra pénétrer dans cette chambre. Yolande trouvera bien un...

Gabriel distingua un léger mouvement par la fenêtre et poussa un cri de surprise.

— ... moyen, conclut de Metz.

Les volets s'ouvrirent sous la poussée d'une main inconnue. L'air glacial de la nuit souffla à travers la pièce, faisant frissonner Gabriel. Alors, une silhouette encapuchonnée apparut la tête en bas et se balança rapidement à l'intérieur de la pièce, refermant les volets au passage. Même si Gabriel savait à quoi s'attendre, il fut tout de même surpris lorsque le nouveau venu fit glisser sa capuche, dévoilant le visage de la reine.

Gabriel esquissa une révérence, mais il s'arrêta au milieu et jeta un regard désemparé à de Metz, qui se contenta de rire. Le mentor, Yolande, lui adressa un sourire avant de s'asseoir au bord du lit. De Metz lui versa une coupe de vin, qu'elle but en grimaçant.

— Quelle vilaine grimace ! plaisanta de Metz.

— Quel vilain vin, répondit Yolande.

— Navré, nous n'avons pas la même cave que vous.

— Ce sera bientôt le cas.

Tout comme Jeanne, Yolande était vêtue d'habits d'homme : des hauts-de-chausses, une tunique, une ceinture, des bottes et une capuche, qui avait légèrement défait sa tresse de cheveux blond foncé parsemé de blanc. Elle contempla Gabriel comme pour l'évaluer.

— Jeune homme, nous n'avions pas prévu ta présence. Néanmoins, je suis contente de te savoir à notre côté.

— Prévu ?

De Metz passa la bouteille à Gabriel.

— Tu vas avoir besoin de ça, dit-il.

Gabriel obéit sans broncher et but une bonne gorgée avant de se laisser tomber sur un banc, en face du lit.

— Dis-moi qui tu crois que je suis, demanda le mentor.

Craignant une question piège, Gabriel répondit avec précaution :

— Vous êtes la reine Yolande d'Aragon. Le dauphin est votre beau-fils. Et vous êtes le mentor des Assassins. Ce qui, si je comprends bien, fait de vous le plus haut placé d'entre eux.

— Tout cela est exact, dans une certaine mesure, dit Yolande. Je suis également la mère de René d'Anjou.

Voyant l'air interloqué de Gabriel, elle ajouta :

— Le beau-père de René est le vieux duc Charles de Lorraine.

Gabriel écarquilla les yeux en prenant une nouvelle gorgée de vin, ce qui l'aida à calmer ses émotions.

— Jeanne est passée voir le duc avant que Baudricourt accepte de l'envoyer à Chinon, dit-il. Elle... On m'a dit qu'elle fut plutôt grossière envers lui. Pourtant, le duc a tout de même donné son approbation à Jeanne.

— Tout à fait, dit Yolande. Et devine à qui Robert de Baudricourt doit allégeance et obéissance ?

— ... René ?

Yolande hocha la tête.

— Jeanne a également demandé au duc d'ordonner à René de combattre dans son armée. Ce qu'il ne fait pas. Du moins... pas officiellement. Cependant, qu'elle le sache ou pas, nous travaillons tous pour Jeanne.

Gabriel regretta d'avoir déjà vidé la bouteille. Yolande lui adressa un sourire moqueur. Elle semblait apprécier de le voir si déconfit.

— Voilà des années que les rumeurs circulent sur la venue de la Pucelle, dit-elle. J'ai mené des enquêtes sur chacune d'elles. La plupart des prétendantes étaient des menteuses ayant appris par cœur la prophétie dans l'espoir de gagner quelques sous ou un peu de gloire éphémère. Cependant, les histoires concernant Jeanne étaient différentes.

» J'ai demandé à René de suggérer à son père de l'inviter. Mon fils fut impressionné par ce qu'il vit, et m'en fit part. Je lui dis d'ordonner à Baudricourt d'envoyer Jeanne à Chinon avec une lettre d'approbation que le dauphin ne pourrait pas ignorer. Nous connaissons la suite.

— Mais vous n'imaginiez pas pouvoir être vue, cachée dans l'ombre.

— C'est exact. J'étais là pour observer et non participer. Je voulais savoir ce qu'elle aurait à dire une fois à l'abri des regards. Le fait que vous m'ayez vue tous les deux fut un choc, mais pas une mauvaise surprise. Tu sais peut-être que Charles a un caractère hésitant. Les mauvaises langues le disent même velléitaire.

Gabriel pâlit. Il ne voyait pas comment répondre à cela.

Yolande éclata de rire.

— Ne t'inquiète pas, c'est bel et bien vrai. Il y a de nombreuses raisons pour cela, mais ce n'est pas un mauvais homme. Je l'aime profondément et René l'adore. Charles n'a pas eu une vie... très facile. Beaucoup plus de morts et de terreur que tu pourrais l'imaginer.

» Je garde espoir de le faire couronner un jour et qu'il découvre sa propre force. Mais pour l'heure... (Ses yeux pétillèrent.) Il lui faut quelques prophéties pour l'encourager. Par ailleurs, lorsque Jeanne et

toi m'avez vue, j'ai compris à quel point le sang des Précurseurs coulait à flots dans tes veines. Comme je l'ai dit, ce fut un moment déroutant, mais une bonne surprise.

— Croyez-vous aux paroles de Jeanne ? demanda Gabriel.

— De Metz m'a parlé de la réaction de l'épée en sa présence, répondit Yolande. Je ne suis pas prête à dire qu'elle est envoyée de Dieu, mais elle est bonne, dévouée à sa cause et possède le courage que donne la conviction la plus profonde. Je crois réellement qu'elle peut nous aider à repousser les Anglais et les Templiers qui s'abritent en leur sein. Et, pour cette raison, elle aura mon soutien autant que celui de la Confrérie. C'est le mieux que je puisse faire, pour le moment.

Gabriel hocha solennellement la tête.

— Alors... Que faisons-nous, à présent ? demanda-t-il, comprenant aussitôt que le vin l'avait rendu plus audacieux que d'habitude.

— J'ai usé de mes privilèges de reine, et non de mentor, pour envoyer un convoi de ravitaillement à Orléans. Les assiégés souffrent et ceux qui tentent de les libérer sont en proie au découragement. Ils ont essuyé échec sur échec. À ton avis, Gabriel, qu'est-ce qui permet de remporter une guerre ?

Il regretta aussitôt d'avoir bu tant de vin, mais il parvint à réfléchir.

— Des soldats entraînés, dit-il. Supérieurs en nombre. Des meneurs d'hommes. Une bonne stratégie militaire.

— Tout cela est bien bon, approuva Yolande, mais c'est insuffisant. Il y a aussi des choses simples, comme la nourriture et les soins. Je vais m'en occuper. Il faut également une dernière chose, dont l'importance est telle qu'elle peut renverser l'équilibre de cette guerre et renvoyer les Anglais chez eux la queue entre les jambes. Et c'est Jeanne qui va la fournir.

Gabriel repensa au moment où Jeanne avait tenu l'épée, à la joie et la paix qui l'avaient envahi. À la certitude absolue que tout irait mieux et que personne ne serait plus jamais dans le besoin.

Il comprit alors quelle était cette « dernière chose » si précieuse.

— L'espoir. Elle leur apportera l'espoir.

Chapitre 18

La scène se dissipa.

— *Comment vous sentez-vous ?* lui demanda Victoria.

— Eh bien, cette leçon d'humilité me laisse un goût amer, admit Simon. Je suis stupide de ne pas avoir considéré Yolande comme un mentor potentiel. Je savais que c'était un individu remarquable. J'aurais dû m'en douter.

— *Ne vous blâmez pas. Souvenez-vous, les Assassins aiment se montrer tout en restant invisibles. S'ils étaient si facilement identifiables, les Templiers les auraient exterminés il y a bien longtemps. Vous voulez faire une pause ?*

— Non, répondit-il.

Dès qu'il sortirait de cette salle, il devrait répondre à Anaya et cette perspective ne l'enchantait guère. De plus, il avait envie de continuer à suivre Jeanne d'Arc... comme son ombre.

— Menons-la à son armée, dit-il en se préparant pour la prochaine simulation.

Vendredi 21 avril 1429

Tandis qu'il chevauchait au côté de Jeanne sur la route entre la ville de Tours et l'armée postée à Blois, Gabriel se sentait heureux. C'était un sentiment étrange si l'on songeait qu'il se rendait à sa première bataille, mais comment aurait-il pu en être autrement, alors que tout s'était si bien passé jusqu'à présent ?

Au bout de trois semaines d'interrogatoires, Jeanne avait fait forte impression auprès des prélats. Ils en avaient informé le dauphin, qui s'était alors décidé à passer à l'action. Jeanne portait désormais une armure de plates complète, forgée spécialement pour sa silhouette fine. Le duc d'Alençon avait tenu parole : elle chevauchait un magnifique destrier blanc. L'épée retrouvée à Sainte-Catherine-de-Fierbois pendait sur sa cuisse gauche, non plus dans sa magnifique gaine de velours, mais dans un fourreau de cuir bien plus pratique que Jeanne avait commandé pour l'occasion.

Elle avait également profité de son séjour à Tours pour demander la confection de deux bannières. La première, représentant le Christ en croix, était portée par son confesseur, le frère Jean Pasquerel, qui marchait avec les autres prêtres à la tête de l'armée. Ils la plantaient en pleine terre lorsqu'ils s'arrêtaient pour camper et Jeanne avait

ordonné à ses soldats de s'y rendre chaque matin pour se confesser.

L'autre bannière lui servait d'étendard.

D'après ce qu'elle avait dit à Gabriel, c'étaient ses voix qui, à force de prières, lui avaient décrit l'œuvre à peindre sur la toile. Elle figurait le Christ au milieu des nuées, siégeant en jugement, et un humble ange présentait une fleur de lis entre ses mains pour que le Seigneur la bénisse. À l'évidence, Jeanne préférait l'étendard à son épée. Perplexe, le duc d'Alençon lui avait un jour demandé pourquoi. Gabriel se posait la même question, car ils avaient tous deux assisté à la gloire et à la puissance de l'Épée d'Éden lorsque Jeanne l'avait touchée. La bannière, quant à elle, n'était faite que de tissu et de peinture.

— L'épée est magnifique et mes voix m'ont menée à elle, leur avait-elle répondu. Mais mon étendard... Il est à *moi*. Les voix m'ont dit ce qu'elles souhaitaient y voir et le peintre a suivi mes paroles. De plus, comme je le brandis à la vue de tous en chevauchant, le peuple pensera à la Pucelle et au Seigneur qu'elle adore et qui les soutient. J'inspirerai tous ceux qui combattent pour la France et je sèmerai la peur dans le cœur des ennemis de Dieu, sans avoir à tuer quiconque.

Ensuite, elle avait souri et une lumière avait irradié de son corps comme un halo sur une peinture antique. Si Gabriel avait un jour douté de ses sentiments pour elle, l'amour prodigieux qu'il éprouva alors acheva de le convaincre.

Cependant, Jeanne était partie de Tours avec bien plus que deux étendards, une armure et son destrier. Elle disposait de cinq chevaux entraînés au combat et de plusieurs trotteurs pour ses besoins quotidiens. Une suite de chevaliers l'accompagnait : l'intendant Jean d'Aulon, deux pages nommés Louis et Raymond et, plus important encore aux yeux du duc d'Alençon, deux hérauts du nom d'Ambleville et Guyenne.

— Il n'y a pas grand-chose à dire sur les membres de sa suite, avait expliqué le duc, mais les hérauts... Ce sont des personnalités officielles, protégées en cas de capture dans l'exercice de leur fonction. Ils portent une livrée, délivrent des messages ainsi que des défis au nom de ceux que le souverain considère comme importants. Cela me confirme que le roi est convaincu que notre Pucelle doit être traitée avec tous les égards.

Enfin, elle était à la tête de plusieurs centaines d'hommes d'armes, fantassins et archers.

Malheureusement, Jean de Metz n'était pas des leurs. Il l'avait dit lui-même : il devait obéissance à d'autres que la Pucelle, en l'occurrence Robert de Baudricourt pour les tâches officielles et son mentor pour les affaires de l'ombre. Jeanne et Gabriel furent désolés de le voir partir. À la Pucelle, il avait dit : « Je n'ai point oublié ma promesse. Je ferai tout pour te servir et te protéger, dans la mesure de

mes possibilités. » Et à Gabriel, en privé, il avait confié : « Sache que tu es surveillé, même si tu ne sais pas par qui. Tous nos membres ne sont pas des écuyers, des reines ou des ducs. »

« Vous me manquerez, Jean », lui avait dit Gabriel avec sincérité.

L'homme lui avait tapoté l'épaule d'une main ferme. « Je pense que nous nous reverrons, Laxart. Garde un œil sur elle. Tu es une meilleure ombre que nous ne le serons jamais. »

Jeanne portait son armure en permanence, mais oubliait fréquemment son heaume. Sentant le regard de Gabriel sur elle, elle se retourna pour lui sourire.

— Tu as l'air heureux, dit-elle.

— C'est le cas, répondit-il. Tu es enfin en route pour accomplir ce que les voix ont promis.

— C'est bon d'être entrée en action. D'après mes voix, je durerai un an, guère plus.

Gabriel sentit une onde de choc lui parcourir le corps, comme si on l'avait frappé en plein ventre.

Est-ce qu'elle veut dire que...

— Jeanne... !

Elle pencha la tête vers lui, l'air étonné, avant d'écarquiller les yeux.

— Oh ! Non, Gabriel, je n'ai pas vu ma mort ! Seul Dieu la connaît. Je peux vivre cent ans ou bien mourir demain d'un poisson avarié !

Sa peur s'évanouit si vite qu'il fut pris de vertige.

— Dieu merci, dit-il avec une ferveur véritable.

— Cependant... Mes voix me disent que je ne dispose que d'un an pour ce que j'ai à faire. Voilà pourquoi chaque jour de retard a tendance à m'agacer. Je dois faire au mieux avec le temps qui m'est alloué, afin de m'assurer qu'Orléans soit libéré et mon roi couronné. Sans compter tout ce que Dieu voudra de moi.

— Je serai à ton côté, dit aussitôt Gabriel.

— Tant qu'il plaira à Dieu, lui rappela-t-elle.

Malgré ses paroles rassurantes, Gabriel ne put s'empêcher de frissonner.

À l'avant, le chant des prières s'était tu. Ils franchirent le sommet d'une colline et arrêterent leur monture pour contempler en silence l'armée étendue devant eux.

Blois était un lieu sûr pour les soldats français, d'autant plus qu'un grand nombre d'entre eux étaient logés derrière les murs grisâtres de l'énorme forteresse. Cependant, les champs environnants étaient parsemés de centaines de tentes et d'autant de feux de camp brillant d'une lueur orangée. On devinait les silhouettes des chevaux paissant l'herbe de printemps ainsi que celles des centaines, voire des milliers, de soldats français qui déambulaient.

Les hommes de Jeanne descendirent la colline, soulagés d'avoir atteint leur destination. En approchant, Gabriel constata que Yolande d'Aragon avait tenu promesse : il fut sidéré de voir le nombre de chariots et de carrioles, certains remplis de sacs de blé, de tonneaux de poisson ou de viande séchés, ou bien de cages à poules et à cochons. Il y avait même des bœufs et des vaches attachés à l'arrière.

— Jeanne ! cria une voix familière.

Ils se retournèrent tous les deux vers le duc d'Alençon, dont le cheval trotta dans leur direction. Ce dernier adressa à Jeanne un grand sourire.

— Regarde tout ce que je t'ai apporté !

— Mon cher duc ! s'exclama Jeanne d'un ton joyeux. Dieu est bon !

— La reine Yolande également, rétorqua d'Alençon avec un rictus malicieux. Le Bâtard d'Orléans en personne est venu à votre rencontre. Demain, votre armée marchera sur Orléans !

Le sourire de Jeanne s'évanouit.

— Vous ne nous accompagnez donc pas ? demanda-t-elle.

D'Alençon croisa rapidement le regard de Gabriel, puis il s'adressa à la Pucelle.

— Je dois superviser la glorieuse tâche de l'approvisionnement, dit-il. Tu crois que les bœufs iront tout seuls à Orléans ? Nous devons les conduire à la Loire. De plus, j'ai promis de ne point combattre les Anglais tant que ma rançon n'était pas entièrement payée. Je ne peux donc t'accompagner au combat. Pour le moment, ajouta-t-il en souriant. Toutefois, je ne suis pas venu seul. Il y a ici deux gaillards que tu seras sans doute ravie de voir.

Effectivement, deux fantassins s'approchaient d'eux. Jeanne se retourna, surprise, puis se figea en écarquillant les yeux. Elle étreignit la petite bourse qui pendait à son cou. Au grand étonnement de Gabriel, ses yeux s'emplirent de larmes tandis qu'elle leur offrait un grand sourire.

— Jean ! cria-t-elle. Pierre !

Malgré son armure, elle sauta de cheval et se rua vers ses frères. Il y eut beaucoup d'effusions de joie et de larmes, tandis qu'ils l'étreignaient en la traitant de garçon manqué.

— Nous avons reçu ta lettre, lui dit Pierre, le plus jeune. Mère a pleuré et Père avait les larmes aux yeux.

Dès son arrivée à Chinon, Gabriel avait rédigé pour Jeanne cette missive sincère. Elle y expliquait qu'elle se sentait coupable d'avoir quitté sa famille sans un mot d'adieu, mais qu'elle devait absolument partir et qu'elle les aimait tendrement.

— Je conserve ici l'anneau qu'ils m'ont offert, près de mon cœur, ainsi que d'autres souvenirs qui me sont chers, leur dit-elle en touchant la bourse qu'elle portait depuis Chinon. Est-ce qu'ils...

— Bien sûr qu'ils t'ont pardonné et qu'ils t'aiment, se dépêcha de la rassurer Pierre. Ils nous ont même donné leur bénédiction pour te rejoindre.

— Tu es devenue célèbre, Jeanne ! s'exclama Jean. Des gens nous rendent visite pour découvrir où la Pucelle est née. Nous gagnons quelques sous en les hébergeant.

— Bien ! Je ne voulais pas faire peur à père et mère, je suis... contente...

Jeanne fut interrompue par des éclats de rire et tourna lentement la tête vers les voix.

Gabriel suivit son regard ; il aperçut une bande de soldats discutant avec un groupe de femmes d'âges divers, vêtues de manière modeste. Elles souriaient en posant leur main sur un bras ou les doigts sur un torse, mais leurs visages semblaient curieusement las, endurcis. L'un des hommes défit le corsage d'une femme et se pencha pour l'embrasser sous les acclamations des autres, qui l'imitèrent alors. Gabriel comprit brusquement ce qui se passait.

Jeanne, malgré son innocence, avait compris bien avant lui.

— Au nom de Dieu, je ne veux pas de *ribaudes** ici ! cria-t-elle en dégainant son épée.

La lame brilla d'un éclat fort et glorieux, comme si une flamme blanche dansait le long de son fil, forçant Gabriel à plisser les yeux. Avant qu'il puisse réagir, Jeanne s'élança vers le groupe d'hommes paillards et les filles à soldats, l'arme au poing, l'armure étincelant au soleil. Pendant un terrible instant, Gabriel craignit qu'elle passe les femmes au fil de l'épée pour assouvir la vengeance de Dieu ainsi bafoué.

Heureusement, tel n'était pas son caractère. Jeanne était si douce qu'elle brandissait un étendard pour inspirer les hommes et non une épée pour tuer les ennemis anglais. Elle se contenta de les frapper du plat de la lame, en retenant ses coups. Elle ne blessa personne, mais Gabriel grimaça tout de même en assistant à la scène, car les soufflets laisseraient à coup sûr de vilains bleus.

Les femmes s'enfuirent en criant. L'une d'elles, une fille aux cheveux blonds de l'âge de Jeanne, qui aurait été belle si elle n'avait pas été si crasseuse et si lasse, la regarda bouche bée avant de tourner les talons à son tour.

Gabriel retint son souffle.

Se pourrait-il qu'une prostituée fasse partie des...

Jeanne tourna son attention vers les hommes, l'épée toujours brandie.

— Et vous ! Ces pauvres femmes sont affamées et désespérées. Je vous interdis d'avilir ces corps que Dieu a faits à son image ! C'est compris ?

Les soldats, des vétérans trapus qui dépassaient d'une bonne tête la jeune femme en armure étincelante, reculèrent en hochant la tête.

— Bien. Vous voyez cet étendard ? (Elle montra une tache de blanc visible au loin.) Vous y trouverez des prêtres. Allez donc vous confesser.

Comme ils ne bougeaient pas, elle brandit son épée avec colère. La lame brillait toujours, mais Gabriel comprit que ni les soldats, ni les femmes, ni Jean ou Pierre ne pouvaient distinguer sa brillance, même s'ils ressentaient une partie de sa puissance. Il repensa alors à la jeune fille aux cheveux blonds.

— *Allez !* cria Jeanne.

Les soldats s'éloignèrent sans courir, mais d'un pas pressé.

Le duc d'Alençon réprima difficilement un sourire.

— Prudence, Pucelle, lui dit-il d'une voix amusée, tu pourrais briser ta lame sur le dos de ces catins si tu n'y prends garde.

Jeanne lui adressa un regard noir.

— Pas de vulgarité ! grommela-t-elle, avant d'ajouter : Vous devriez aller à confesse, vous aussi.

Le duc d'Alençon éclata d'un grand rire.

Mais il alla tout de même se confesser.

Les brumes se refermèrent sur Simon tandis que la voix de Victoria résonnait dans ses oreilles :

— *Je n'arrive pas à croire que Jeanne d'Arc ait utilisé l'Épée d'Éden pour chasser des prostituées !*

— C'est une des anecdotes les plus connues, dit Simon, mais j'avoue que je n'y croyais pas moi-même. Il me semble que c'est d'Alençon qui a raconté l'avoir vue briser la lame sur le dos d'une de ces femmes.

— *À l'évidence, c'était faux. En tout cas, je suis contente qu'elle se soit réconciliée avec sa famille, même si je m'inquiète pour ses frères.*

— Les parents de Jeanne avaient peut-être tous les deux de l'ADN de Précurseur, mais ces traits ne se sont pas vraiment manifestés chez leurs fils. La mère, Isabelle Romée, était une femme indépendante qui mena de nombreux pèlerinages dangereux. Et le père de Jeanne avait fait un cauchemar où sa fille « partait avec des soldats ». Il avait même ordonné à ses frères de la noyer si elle le faisait.

— *Hein ?* s'exclama Victoria, choquée.

— Il en avait déduit que sa fille deviendrait une fille à soldats. Jeanne était au courant du rêve de son père. Effectivement, elle est bien « partie avec des soldats », mais pas de la façon dont il le craignait. C'est peut-être pour cela qu'elle était si hostile envers ces femmes.

— *Je crois qu'elle n'aura plus à s'en préoccuper, après cette*

démonstration de force. Et maintenant ?

Simon respira un grand coup.

— Orléans.

Chapitre 19

Vendredi 29 avril 1429

— Êtes-vous le Bâtard d'Orléans ?

La conversation cessa brusquement ; les regards se tournèrent vers Jeanne. Plusieurs individus se tenaient debout autour d'une table sur laquelle s'étalait une grande carte assortie de jetons divers.

L'un des hommes, encore jeune mais plus âgé que d'Alençon, sourit à demi à la Pucelle.

— Je suis en effet Jean de Dunois, le cousin du roi que l'on appelle Bâtard d'Orléans. J'ai entendu beaucoup de choses à ton propos, jeune fille, et je...

— C'est à vous que je dois d'être venue jusqu'ici, *par-delà* Orléans et sur la mauvaise rive du fleuve, au lieu d'aller droit sur la ville assiégée par Talbot et les Anglais ?

Les généraux de Dunois affichèrent des réactions contrastées. L'un d'eux – bel homme apprêté, à la barbe noire taillée avec soin, à l'évidence un noble – se fendit d'un large sourire qui découvrit ses dents éclatantes.

Un autre, de dix ans l'aîné du Bâtard, plus crotté et aussi haut qu'une montagne, se renfrogna avant d'esquisser un rictus mauvais.

Le cousin du roi cilla et répondit sans acrimonie.

— Avec mes généraux ici présents, le baron Gilles de Rais et Étienne de Vignolles, nous sommes plus avisés que toi en la matière, pour être ici depuis longtemps. J'ai de ce fait préféré te faire venir céans. Nous estimons que c'est la voie la plus sûre vers la victoire.

Sans chercher à cacher sa colère, Jeanne vint se planter sous le nez du Bâtard qui la dépassait de presque une tête.

— La voie de Dieu est la plus avisée et la plus sûre de toutes. Je vous apporte une aide supérieure à ce que peut fournir un soldat ou la garnison d'une ville entière : l'aide du Roi du Ciel !

— Jeune fille, gronda l'homme-montagne. Tu as ébahi le roi et sa cour. J'étais présent quand tu l'as reniflé à la manière d'un fin limier. Las, Orléans n'est pas une cour. C'est un champ de bataille. Écoute ceux qui ont passé des années à croiser le fer. Nous sommes heureux d'avoir l'aide de Dieu, mais ce n'est pas Lui qui prend les coups, ici-bas.

Jeanne darda son regard de braise sur lui.

— Lequel des deux êtes-vous ?

Penché jusqu'alors sur la carte, le colosse se redressa et porta la main à son épée. Il accusait six pieds, soit une toise... sinon plus. Gabriel déglutit bruyamment.

— Étienne de Vignolles. On m'appelle La Hire.

— Eh bien, La Hire, ne blasphémez pas. J'ai fait venir des prêtres ; ils seront heureux de vous entendre en confession. Je vous le dis, ce n'est pas moi qui parle mais Dieu en personne. Le Très-Haut s'est pris de pitié pour Orléans et souhaite qu'il soit libéré. Pourquoi ne pas attaquer Talbot sur-le-champ ?

Le Bâtard soupira, regarda ses généraux et parut prendre une décision.

— Approchez.

Jeanne, d'Alençon et Gabriel avancèrent jusqu'à la table.

— Voici la carte de la région. Ici, c'est la ville d'Orléans. En effet, nous sommes bien à l'est. Vous voyez ceci ? (Il désigna plusieurs traits noirs de tailles diverses.) Il s'agit de ce que l'on nomme des « boulevards » : des ouvrages défensifs faits de bois, de terre et de pierre conçus pour protéger les zones vulnérables, tels les remparts ou les portes.

Gabriel en dénombra neuf, la plupart sur le flanc ouest de la ville. En quoi de simples amas de terre et de madriers pouvaient-ils poser problème ?

— Ils absorbent l'impact des boulets en pierre comme en métal, glissa d'Alençon qui devinait l'objet de sa perplexité. En outre, les ouvrages sont tenus par une troupe importante... et les Anglais ont fait venir leurs archers.

L'argument doucha les ardeurs de Gabriel. La bataille d'Azincourt était fraîche dans toutes les mémoires ; grâce à leurs grands arcs, les Anglais avaient triomphé avec une aisance confondante. La perspective de s'offrir pour cible n'avait rien d'agréable.

— Il faut franchir ces obstacles-là pour accéder aux portes de la ville.

— Toutes sauf une, objecta La Hire.

Il claudiqua jusqu'à la table et planta un doigt épais sur la carte.

— Celle-là. La porte de Bourgogne est le seul point faible du dispositif. Il n'y a que le boulevard de Saint-Loup à contourner.

— Nous avons fait passer des messages et de petits groupes d'hommes par cette porte, renchérit le Bâtard. Le moment venu, nous ordonnerons aux Orléanais de créer une diversion.

— Et de marcher sur la porte principale, ajouta le noble élégant, de Rais, visiblement amusé par la tournure que prenait l'échange.

— Et pourquoi n'attaquons-nous pas dans l'immédiat ?

Le Bâtard observa Jeanne un long moment.

— Avec moi, jeune fille.

Jeanne et Gabriel le suivirent hors de la tente. Au pied d'une pente douce, la Loire se devinait à un jet de flèche ; le fleuve miroitait sous le soleil vespéral. Une forte brise agita les mèches de la Pucelle.

— L'approvisionnement attend sur l'autre rive, à Chécy, reprit le cousin du roi. Orléans se trouve à deux petites lieues en aval, vers l'ouest. Maintenant, dis-moi d'où vient le vent.

— De l'ouest, répondit Jeanne sans hésiter.

— Tout juste. La cargaison – farine, bétail, volaille et tout ce qu'il nous faut pour soulager Orléans – est à quai. Le courant est avec nous, mais ce vent va beaucoup ralentir les embarcations.

Jeanne s'esclaffa.

— Est-ce tout ? demanda-t-elle.

Le Bâtard se raidit.

— Nous sommes tributaires du vent, jeune fille. J'ai beau disposer de généraux capables, de troupes endurcies et d'une ville peuplée de braves gens, je ne suis qu'un homme.

— Et moi qu'une jeune fille, repartit Jeanne, mais Dieu est avec nous.

Elle ferma les yeux, joignit les mains et pencha la tête. Son souffle ralentit ; ses traits se détendirent. La lumière que Gabriel aimait tant se mit à irradier, comme si elle sourdait de son cœur. Le Bâtard, qui ne la voyait pas, refrénait à grand-peine l'envie de mettre un terme à la prière muette.

Gabriel observa le visage de Jeanne, le vent qui jouait dans ses courtes mèches brunes et les rabattait sur sa joue gauche.

Sans crier gare, les mèches se plaquèrent sur sa joue droite.

Dunois resta bouche bée. Les yeux rivés sur Jeanne et Gabriel, il s'humecta un doigt et vérifia – à deux reprises – la nouvelle direction du vent.

Jeanne rouvrit les yeux et sourit à demi.

— Dieu est bon, énonça-t-elle simplement.

Le Bâtard déglutit à grand bruit.

— Je donne les ordres, dit-il.

La brume se referma.

— *Je n'arrive pas à croire ce que je viens de voir*, glissa Victoria. *Pas étonnant qu'on l'ait prise pour une émissaire divine.*

— Elle n'a même pas effleuré l'épée, fit valoir Simon. Le vent était susceptible de tourner à tout moment. Bel exemple de hasard qui tombe à pic...

Il fallait bien rationaliser d'une manière ou d'une autre tant ce qu'il vivait par procuration lui faisait froid dans le dos. Surtout, ne pas penser à la façon dont Jeanne étincelait... sans artifice ni recours à l'Épée d'Éden.

— Un autre pan de la légende vient toutefois de se vérifier.

— *Et comment*, abonda Victoria. *Jamais entendu parler de La Hire. Quant à l'autre, Gilles de Rais... pourquoi son nom m'est-il vaguement familier ?*

Simon eut un petit rire sans joie.

— Parce qu'il est à l'origine du personnage de Barbe-Bleue. Il a dilapidé sa fortune en représentations théâtrales à la gloire de la prise d'Orléans, on l'a accusé de magie noire... En outre, pour passer à la postérité, avoir son nom attaché au soupçon de massacre de centaines d'enfants n'est pas le moyen rêvé.

— *Barbe-Bleue, vraiment ? Je vois mal quelqu'un comme Jeanne avoir de l'estime pour un tel personnage...*

— Il lui était très dévoué, précisa Simon. La mort de Jeanne l'a beaucoup affecté.

— *Au point de lui faire perdre pied, peut-être. Quelle horreur.*

— Possible, en effet. Récemment, des spécialistes ont suggéré que l'accusation de meurtres était un coup monté et qu'il était passé aux aveux sous la contrainte. Mais la légende est à l'origine d'une manne touristique plutôt lucrative ; son nom n'est pas près d'être réhabilité.

— *Un mystère de plus à éclaircir grâce à votre nouvelle approche ?*

— Vous commencez à voir les choses sous l'angle que j'aimerais faire partager à Rikkin ! Pour l'heure, revenons à nos moutons.

Samedi 30 avril 1429

La soirée précédente avait été triomphale aux yeux de tous... sauf à ceux de Jeanne. Tandis que les Français provoquaient une escarmouche et détournaient l'attention des Anglais, Jeanne la Pucelle, à la tête d'une caravane de vivres longuement attendue, avait franchi les portes d'Orléans sur son fringant destrier blanc. Des cris de joie et des larmes de soulagement avaient accueilli son arrivée. Les Orléanais s'étaient massés, désireux de lui toucher les pieds, d'effleurer son étendard, ses bras, voire son cheval. Elle était leur sauveur, l'étau anglais se desserrait enfin. Le trésorier général de la ville, Jacques Boucher, avait fait bon accueil à la Pucelle et à sa suite dans son agréable demeure de brique et de bois ; Jeanne avait dormi dans un bon lit et non dans son armure, à même le sol dur.

Mais Jeanne s'était sentie trahie quand, peu après que le vent eut tourné et mis fin aux protestations des généraux français, elle avait appris que le Bâtard comptait la séparer de ses hommes. Ceux-ci resteraient aux portes de la ville tandis que la Pucelle, sa suite et une poignée de gens d'armes achemineraient les chariots de ravitaillement à l'intérieur. Alors qu'elle s'emportait contre Dunois, Gabriel s'était souvenu de la brillance de l'épée et des vertus qu'elle dégageait entre

les mains de Jeanne.

— Tu vas leur redonner espoir, Jeanne. (La gratitude du Bâtard se lisait dans ses yeux.) Ce sera suffisant pour ce soir. Grâce à toi, les bonnes gens iront dormir la joie au cœur et le ventre plein. Ils seront frais et dispos au petit matin ; l'Anglais n'aura qu'à bien se tenir.

Le lendemain, Dunois avait refusé d'ordonner l'assaut tant que les renforts n'étaient pas arrivés. Gabriel comprenait la logique militaire du Bâtard : celui-ci rechignait à répéter la calamiteuse bataille des Harengs. Le jeune homme avait également conscience de la hâte de Jeanne après la série d'examens de conscience, de périples et de rebuffades. Il était hanté par l'aveu de la jeune fille. « *Je durerai un an, guère plus.* »

— Et... maintenant ?

— Dunois m'a confié que les Anglais détenaient mon héraut. Celui que j'ai dépêché depuis Blois. (Ses yeux lançaient des éclairs.) Je vais le chercher.

— Jeanne, tu ne peux pas aller là-bas et...

— Bien sûr que non. Il s'agit simplement de demander audience.

Il n'y avait rien à faire hormis la suivre. Gabriel se tenait à présent derrière elle, au pied des remparts de la porte Renard. Les frères de Jeanne, quatre soldats et l'un de ses pages, le petit Louis, étaient également du voyage... ainsi, visiblement, que la moitié d'Orléans.

Une jeune femme dans la foule retint l'attention de Gabriel. Avec sa longue chevelure blonde et ses grands yeux bleus, elle était comme fascinée par Jeanne. Son visage et ses hardes étaient plus sales que ceux de la plupart des Orléanais alentour. Gabriel eut l'impression de la connaître – ce qui, bien sûr, était impossible.

Jeanne cala ses poings sur ses hanches, leva la tête...

... et toisa les Anglais.

Elle avait vu juste. À certains endroits, l'armée anglaise était si proche de la ville assiégée qu'il était possible d'engager la conversation avec l'ennemi – à condition de se montrer prudent. Et de s'égosiller.

Elle mit les mains en porte-voix.

— Hommes d'Angleterre ! Je suis Jeanne la Pucelle, dépêchée par Dieu pour délivrer cette ville. Je vous ai envoyé mon héraut. En vertu de toutes les lois et traditions, il doit me revenir indemne. Relâchez-le !

— Il nous a servi de cible d'entraînement ! vociféra un Anglais.

Un autre, apparemment de plus haut rang, s'avança. S'exprimant dans un français impeccable, il était de toute évidence bourguignon.

— Espérez-vous vraiment que de vrais hommes vont se rendre à une femme... pis encore, à une fillette ?

À Gabriel, Pierre et Jean, qui se tenaient tout près de Jeanne, il

cria :

— Vous êtes pis que des petits chiens, à traîner ainsi dans son giron ! Fieffés maquereaux !

— Quoi ? hurla Pierre. Fils de catin !

— Ne jure pas ! grinça Jeanne. Laissons cela à ceux que Dieu a abandonnés.

Gabriel ignorait ce que pouvait être un fieffé maquereau. La réaction de Pierre, cependant, lui laissa peu de doutes.

Jeanne en avait terminé. Elle se tourna vers Gabriel, les yeux écarquillés, un grand sourire aux lèvres.

— Au pont, et sans délai ! Ce soir, ils n'auront que leur honneur blessé à la bouche.

Ils marchèrent jusqu'au pont d'Orléans, suivis de près par la foule. Gabriel se surprit à se retourner pour voir si la jeune blonde étonnamment familière en faisait partie. Elle était bien là, toujours fascinée par Jeanne. Il fronça les sourcils. Pourquoi était-il convaincu de la connaître ?

Avant le siège, le pont d'Orléans était le principal moyen d'accès à la ville. Enjambant la Loire et sous contrôle français pour l'essentiel, il culminait sur l'île de Belle-Croix où les Français avaient érigé une forteresse. Au-delà, une arche avait été détruite pour gêner la progression des troupes anglaises. L'ennemi avait pris – et occupait désormais – la porte fortifiée flanquée de deux grosses tours, logiquement baptisée « fort des Tourelles », sur la rive sud. Le plus imposant boulevard d'Orléans la protégeait.

Gabriel ne pouvait pas la voir depuis son poste d'observation et s'en félicita : le fort des Tourelles était lugubre. Il jeta un coup d'œil aux frères de Jeanne, qui faisaient grise mine eux aussi. Tous, Gabriel compris, prenaient la mesure de ce qui les attendait.

Les défenseurs côté français leur firent un accueil enthousiaste. Sitôt Jeanne et Gabriel montés sur le parapet de la bastille, le jeune homme vit que l'ennemi était tout près : deux cents toises à peine.

— Glasdale est là-bas, indiqua un soldat.

William Glasdale, homme d'armes depuis vingt ans et membre de l'armée d'invasion anglaise depuis six, n'était pas à prendre à la légère. Commandant des Tourelles, il avait, selon Dunois, fait vœu de passer toute la ville au fil de l'épée.

Jeanne se pencha et cria son nom.

— Glasdale ! Venue céans par la volonté de Dieu, je compte agir comme je l'ai annoncé ! Rendez-vous à Dieu et au roi Charles et nous épargnerons vos vies !

Une brusque agitation gagna les petites silhouettes des fortifications de Belle-Croix. L'une d'elles joua des coudes jusqu'au premier rang. L'homme d'âge mûr était grand et large d'épaules, son

français châtié malgré un fort accent, sa voix profonde et autoritaire.

— Ta lettre nous a fait bien rire ! Heureux de te savoir ici, « Pucelle »... mais permets-moi de douter du qualificatif. Ce qui est sûr, c'est que tu n'en seras plus une quand on en aura fini avec toi, misérable gueuse !

— Mieux vaut être une gueuse française qu'un général anglais ! cria-t-elle en retour.

— Tu vas mourir, Pucelle. Ainsi que tous les sujets de cette ville. (La voix était froide, monocorde.) Si tu tombes vivante entre nos mains, nous te posséderons et te torturerons à loisir. Et, quand nous en aurons fini, tu *brûleras* et nous danserons sur tes cendres !

La menace provoqua un choc physique à Simon. À côté de Gabriel, Jeanne se figea et devint très pâle. Puis elle rougit, comme sous l'effet d'un brusque afflux sanguin.

— J'ignore l'heure de ma mort mais sachez ceci, William Glasdale : faute de vous rendre, c'est *vous* qui mourrez !

Jeanne fit volte-face et redescendit, plus calme à chaque enjambée. Quand elle se tourna vers Gabriel, elle avait retrouvé le sourire.

— Mon Ombre, badina-t-elle, sais-tu ce que ta Jeanne mijote ?

— Moi, je le sais, intervint son frère Jean. Nous t'avons déjà vue à l'œuvre. Tu cherches la bagarre.

— Exact ! Si les Français rechignent à attaquer les Anglais, peut-être parviendrai-je à asticoter suffisamment ces messieurs pour qu'ils nous attaquent. Il faut les combattre, et le plus tôt sera le mieux. Mes voix sont très claires à ce sujet.

Gabriel songea à demander si les voix étaient aussi claires à propos de la mort de Glasdale mais n'en fit rien. Il préférait ne pas savoir.

La blonde réapparut dans son champ de vision tandis qu'ils s'en retournaient chez Boucher. Elle avait réussi à se dégager de la foule que Jeanne autorisait désormais à la suivre pas à pas. Gabriel hésita, puis dit à Pierre :

— Je vous rejoins.

Pierre opina du chef ; Gabriel obliqua vers l'inconnue. Celle-ci ne l'avait pas remarqué. Comme précédemment, elle contemplait Jeanne avec, sur le visage, un mélange de joie et d'émerveillement. Arrivé à sa hauteur, Gabriel pressa le pas et l'empoigna fermement par le bras.

La jeune femme hoqueta et se tourna vers lui. Il sut à cet instant pourquoi elle lui était familière.

— Toi, éructa-t-il. Tu es l'une des *ribaudes** que Jeanne a chassées à Blois !

Visiblement blessée, elle baissa les yeux.

— Dis-le. Je suis une putain. Une fille à soldats.

— Tu l'as été. Mais c'est du passé, je me trompe ?

Elle le dévisagea, surprise.

— Non, dit-elle. En effet. Plus depuis... qu'elle...

— Comment la vois-tu ? pressa Gabriel, désireux de la laisser trouver les mots elle-même. Quand tu la contemples ?

Elle ne répondit pas tout de suite. Puis, à mi-voix, comme en pleine prière :

— Elle brûle d'une lumière blanche. Comme les bougies quand la flamme, enfoncée dans la cire, n'est plus visible mais s'aperçoit à travers. Je... je veux être près d'elle. Je n'en ai pas le droit, je sais bien qu'elle doit me mépriser, mais...

— Tu la vois, murmura Gabriel.

Elle était dotée de ce que de Metz avait nommé la Vision d'aigle. Cette demoiselle, banale fille à soldats ayant monnayé ses charmes à Dieu sait combien d'hommes... avait le don. Tout comme lui. Et Yolande, et de Metz, et d'Alençon.

Certaines personnes n'étaient pas atteintes par la lumière qui émanait de Jeanne : ses frères, Baudricourt, les Anglais croisés jusqu'ici. D'autres y étaient sensibles. Mais très peu la *voyaient*.

Quelle pitié qu'aucun Assassin ne soit présent ! Il pria pour ne pas commettre une bourde énorme.

— Suis-moi.

Jeanne, tout sourires, était assise sur son lit quand Gabriel entra. Elle était seule ; Pierre et Jean devaient être partis explorer la ville ou bavarder avec la troupe. Il fut heureux de pouvoir lui parler en tête-à-tête.

— Te voici enfin, Gabriel ! J'ai cru avoir perdu mon Ombre.

Il sourit.

— Jamais de la vie, Jeanne.

Redevenu sérieux :

— Je ne t'ai jamais rien demandé, hormis la permission de t'accompagner le plus longtemps possible.

Elle sourit à son tour.

— C'est vrai. Mon témoin... Je serais perdue sans toi. En quoi puis-je t'être agréable ? Si Dieu le veut, ce sera avec joie.

Il hocha la tête.

— Alors voilà... Quelqu'un souhaite te voir. Je... tu la reconnaîtras sûrement, mais, de grâce, ne t'emporte pas contre elle.

Jeanne pencha la tête de côté, perplexe.

— Que de mystères ! Fort bien, fais-la entrer, si tu estimes que c'est préférable ainsi.

Gabriel prit congé et referma derrière lui. L'ancienne fille à soldats se tenait au pied de l'escalier, se tordant les mains sous le coup de l'anxiété.

— Elle va te recevoir, déclara-t-il à voix basse. Répète-lui ce que tu

m'as confié. Elle ne te fera aucun mal, je m'en porte garant.

Si elle essaie, je l'en empêcherai.

— J'ai confiance, dit la jeune femme d'une voix mal assurée.

Jeanne, qui s'était levée pour les attendre, posa un regard curieux sur l'arrivante. Son sourire de bienvenue s'estompa graduellement.

— Jeanne, commença Gabriel, je te présente...

Il s'interrompt, prenant conscience qu'il avait oublié de demander son nom à la jeune femme.

— Oh, je sais qui elle est, repartit Jeanne, courroucée. Ou plutôt ce qu'elle est. Je t'ai vue à Blois, t'efforçant d'attirer de bons chrétiens dans le péché ! Où est mon épée ? Je vais te corriger !

— Jeanne, non ! s'écria Gabriel en s'interposant. Elle te voit ! Elle a renoncé à ses erreurs passées et souhaite suivre notre voie.

— Suivre la troupe, tu veux dire !

— Non, elle... Répète ce que tu m'as dit, implora Gabriel en s'adressant à la jeune femme.

Celle-ci hésita un long moment avant de se présenter devant Jeanne.

— Pucelle, murmura-t-elle, j'ai péché, c'est vrai. Mais Dieu pardonne à ceux qui font acte sincère de contrition, et c'est de grand cœur que je me repens. Jésus n'a-t-il pas pardonné à la femme adultère ?

— Je ne suis ni Dieu ni Jésus, menaça Jeanne.

Gabriel ne fut pas dupe : sa voix s'était adoucie, ses poings n'étaient plus crispés.

— Je me confesserai bien volontiers, que vous m'acceptiez ou non dans votre suite. Mais de grâce... qu-quand je vous vois, je brûle de rester près de vous. D'aider du mieux que je le pourrai. Vous m'avez déjà rendue meilleure ; je veux progresser encore. En contemplant vos traits, c'est l'œuvre du Tout-Puissant que je vois s'accomplir.

— Interroge tes voix, Jeanne, plaida Gabriel. De grâce.

La Pucelle les dévisagea longuement, le corps tendu comme la corde d'un arc.

— Elles sont mes meilleures conseillères, finit-elle par déclarer. Je vais les consulter, comme je le fais toujours. Mais, si elles disent non, tu devras partir sans te retourner... *après* t'être confessée.

La jeune femme acquiesça.

— Je l'accompagne, proposa Gabriel. Tu nous trouveras sur le perron.

Pour toute réponse, Jeanne le gratifia d'un regard noir et lui tourna le dos. Gabriel en fut malade ; son cœur saignait à chaque battement. De son propre chef, il venait de creuser un fossé entre eux. Que faire d'autre ? Laisser en plan cette pauvre, alors même qu'elle venait de renoncer à la débauche pour suivre Jeanne ? *Il le faudra peut-être,*

songea-t-il, la mort dans l'âme.

Ils sortirent. Une foule se massait devant la maison de jour comme de nuit, dans l'espoir d'entrevoir la Pucelle que le Tout-Puissant avait chargée de les libérer. La sortie de Gabriel et de l'ancienne ribaude suscita un court émoi... jusqu'à ce qu'elle relève sa capuche. À la vue de ses longs cheveux blonds, le peuple s'en désintéressa.

— J'avais espéré un meilleur accueil, lança Gabriel au terme d'un silence qui devenait embarrassant. Désolé.

— Tu as fait ton possible et je t'en remercie. Crois... crois-tu que les voix vont lui dire de m'accepter ? s'enquit-elle, au bord des larmes. Je ne reprendrai pas ma vie d'avant. Plutôt mourir. Mais... où irai-je si elle me chasse ?

— Nous trouverons une solution, promit Gabriel.

Les Assassins la recueilleront peut-être si Jeanne s'y refuse.

— Mon nom est Gabriel Laxart. Mille excuses de ne pas t'avoir demandé le tien... Quel est-il ?

— Peu importe, lança une voix derrière eux.

Ils se tournèrent d'un même geste : Jeanne les avait rejoints. Son visage étincelait, elle souriait béatement. La jeune femme porta la main à sa bouche. *Aucun doute, elle la voit*, songea Gabriel.

— Peu importe, reprit Jeanne en approchant. Mes voix m'ont dit de te donner un nouveau nom. À compter de ce jour, tu es Fleur. Une fleur qui a poussé dans la fange ; Dieu est la lumière vers laquelle tu tournes désormais la tête. Pardonne-moi de m'être montrée si dure. Nous irons ensemble en confession. Puis nous te donnerons des vêtements et, sitôt cette ville libérée, tu m'accompagneras... en tant qu'amie.

La joie naquit sur le visage de Fleur. Elle se serait évanouie sans une prompte intervention de Jeanne qui l'étreignit avec force. Fleur sanglota dans les bras de Jeanne qui souriait avec douceur, le visage radieux, en caressant les longues mèches blondes de la jeune femme. Gabriel croisa le regard de la Pucelle et sentit l'étau de glace qui lui enserrait le cœur se relâcher.

Elle articula un mot à son adresse : « *Merci*^{*} ».

Chapitre 20

— *Qui était-ce ?* demanda Victoria alors que la brume du tunnel mémoriel se refermait sur Simon.

— Aucune idée. Il n'est nulle part fait mention d'une jeune fille voyageant avec Jeanne. Chaque fois qu'il est question d'autres femmes, il apparaît clairement que Jeanne leur portait peu d'intérêt. La plupart aspiraient elles aussi à être prophétesses, et, comme Jeanne était évidemment l'unique « émissaire divine », elle les méprisait. Je l'imagine mal faisant amie-amie avec l'une des prostituées qu'elle a chassées... et pourtant.

— *De mon côté, je m'en réjouis. J'aime bien cette Fleur.*

Simon partageait ce sentiment. Pour autant, il estimait imprudent de s'attacher à cette fille dont aucun historien n'avait fait mention en presque six siècles. Ce serait déjà assez dur comme ça quand Jeanne...

— Le Bâtard est parti chercher des renforts à Blois le 1^{er} mai, déclara Simon tout à trac. En son absence, Jeanne a sillonné les parages, conversé avec les Orléanais, etc. Et épié les abords d'Orléans afin de se faire une impression des forces adverses. Le peuple a organisé un genre de procession, multipliant les offrandes pour la remercier par avance de libérer la ville. Le Bâtard est revenu le 4 avec les renforts. Je suggère qu'on reparte de là.

— *Ça ira, vous êtes sûr ? Vous avez déjà enchaîné plusieurs simulations et la journée a été longue...*

— Le temps nous est compté, Victoria. (À l'image de Jeanne d'Arc, il lui tardait de voir le siège enfin levé et s'agaçait des retards imposés par de prétendus sages.) Passons à la suite.

Mercredi 4 mai 1429

— On asticote l'Anglais, à ce qu'il paraît, déclara le Bâtard.

Il était attablé chez Boucher avec Jeanne, Gabriel et La Hire. Le repas frugal avait été préparé à la hâte : pain, fromage, œufs durs des poules convoyées quelques jours auparavant.

— En effet, répondit Jeanne. J'ai également passé leurs défenses en revue. Dès que vous aurez mangé et que je vous aurai donné mon rapport, nous pourrons enfin passer à l'attaque !

— Ça me va, approuva La Hire. Hourra pour la Pucelle ! Je suis prêt à me battre.

Jeanne lui adressa un sourire chaleureux.

— En outre, vous avez vu ? Vous-même, le Bâtard et toute la troupe avez franchi la porte de Bourgogne et les Anglais n'ont pas bronché !

— Certaines nouvelles vous ont échappé, rétorqua le cousin du roi en jetant un regard noir à La Hire. La rumeur fait état d'une armée anglaise en approche. Conduite par John Fastolf et descendant du nord.

— Raison de plus pour batailler ! Nous avons les renforts auxquels vous teniez tant. Le peuple est avec nous, il est prêt comme jamais à être libéré ! Bâtard, au nom de Dieu, je vous ordonne de me tenir informée dès que ce Fastolf approchera. S'il arrive sans que je le sache, je fais le serment de vous trancher la tête ! glapit Jeanne en agitant son couteau.

Tout le monde rit, Dunois y compris.

— Je n'en doute pas un instant, Pucelle ! N'aie crainte, je te tiendrai informée.

— Gabriel !

L'intéressé, qui s'était endormi dans une chaise au rez-de-chaussée, fut réveillé en sursaut par Fleur.

— Que se passe-t-il ?

— C'est la Pucelle. Elle... elle s'est éveillée en criant, ses voix lui disent que le sang de France coule en ce moment même ! Madame Boucher et sa fille sont auprès d'elle, à l'étagé, et l'habillent.

— Je monte l'aider à passer son armure, marmonna Gabriel.

Ils gravirent les marches à la hâte. Le pauvre Louis, planté devant la porte, avait l'air aussi désespéré qu'à l'ordinaire.

— J'aurai sa tête !

La voix de Jeanne résonnait dans toute la maisonnée.

— Il avait promis de me tenir informée ! Louis, fieffé gredin ! Pourquoi m'as-tu laissée dormir ?

— Louis, glissa Gabriel, va dire aux écuyers de seller le destrier de Jeanne. Et le mien. Jeanne, laisse-moi te venir en aide !

Quelques instants plus tard, Jeanne descendait les marches en harnois. Gabriel se démenait avec sa propre armure, assisté par Louis. Fleur, qui avait revêtu une partie des habits d'homme de Jeanne, étudiait leur manège et tâchait de se rendre utile. Sitôt harnaché, Gabriel se rendit sur le perron où l'attendaient Jeanne, ses frères et plusieurs de ses hommes. Les rues étaient bondées, bruyantes ; toute la ville semblait avoir eu vent avant Jeanne des combats en cours. La Pucelle hoqueta, horrifiée.

— Louis ! Mon étendard !

— Je l'ai ! cria le jeune page en le lui tendant par la fenêtre.

Jeanne l'empoigna, l'étreignit un instant puis cala la hampe dans le

cylindre prévu à cet effet, près de l'étrier. Elle avait retrouvé son calme.

— Où se bat-on ? s'enquit Gabriel.

— Au boulevard Saint-Loup, répondit une voix de basse.

C'était La Hire. Il arborait son rictus habituel. *Après qui en a-t-il ?* s'interrogea Gabriel. *Le Bâtard qui n'a pas prévenu Jeanne, ou la Pucelle elle-même ?* Maints généraux ne s'attendaient pas à ce qu'elle prenne une part active aux combats.

— Ce n'est pas Fastolf. N'aie crainte, tu n'as pas raté son arrivée. C'est juste une façon de montrer notre détermination à lever le siège. Le Bâtard s'est dit qu'en prenant ce boulevard de moindre importance nous porterions un rude coup au moral des Anglais à moindre coût. Las, ils nous donnent plus de fil à retordre que prévu.

Gabriel comprit à demi-mot : si l'attaque surprise des Français se soldait par un échec, l'ennemi s'en trouverait galvanisé... et leurs propres troupes démoralisées.

— Nul besoin d'en dire plus, déclara Jeanne.

Debout sur ses étriers, elle tira son épée.

Gabriel en oublia presque de respirer quand la lame prit vie dans la main de Jeanne. Comment était-il possible que si peu de gens perçoivent la lueur qui sourdait de l'Épée d'Éden et de sa porteuse ? Même sans la voir, ils sentaient quelque chose. La foule, auparavant bruyante et oppressée, s'était agitée en tous sens dans sa hâte d'agir. À présent, les gens étaient bouche-bée. À l'écoute. Elle était leur sauveur, et ils l'aimaient de tout leur cœur.

— Orléanais ! J'ai fait serment de lever le siège. Aujourd'hui, enfin, l'heure est venue d'agir. Sachez que je ne suis qu'une part infime du plan du Très-Haut. Vous autres, braves gens d'Orléans, opposez sans relâche résistance et détermination à l'Anglais. L'heure a sonné ! Prenez vos armes. Montez vos destriers et chevauchez avec moi !

La clameur qui enflait donna la chair de poule à Gabriel ; il sentit bondir son cœur dans sa poitrine. C'était assourdissant, fabuleux, puissant. Le visage de Jeanne étincelait tel un fanal et, quand elle piqua des deux, la Pucelle, ses frères, Gabriel, La Hire et les autres soldats prirent la tête d'une petite armée.

La marée humaine les portait vivement vers la porte de Bourgogne. Mais, avant qu'ils l'atteignent et puissent mettre cap à l'est en suivant la route jusqu'au boulevard Saint-Loup, le flot s'inversa brusquement.

Les blessés et les morts s'en revenaient de la première heure de combats.

Les plus vaillants boitaient, soutenus par leurs frères d'armes ou par un cheval ; d'autres passaient la porte sur une civière. Au-delà, Gabriel aperçut plusieurs corps étendus dans l'attente de soins. La douleur provoquait des spasmes chez certains. Les mourants et les

morts, quant à eux, observaient la même immobilité glaçante. Aux clameurs lointaines – cris de victoire ou de frustration – se mêlaient des gémissements plus proches, voire des râles d'agonie. Quant à l'odeur familière qui flottait dans l'air, Gabriel, pour avoir vécu à Nancy près d'un étal de boucherie et de l'abattoir mitoyen, l'identifia sans peine.

C'était le relent métallique du sang.

La Hire grogna.

— La plupart sont anglais. Avec moi, Pucelle, on a besoin de toi au boulevard.

Mais Jeanne secoua la tête et mit pied à terre.

— Non, déclara-t-elle en scrutant lentement les alentours. C'est ici qu'on a besoin de moi.

La Hire observa tour à tour Jeanne et Gabriel, lui aussi à pied, et acquiesça.

— Possible, en effet. Quand tu en auras fini, ceux qui combattent toujours te feront bon accueil.

— Je viendrai, promit Jeanne.

La porte franchie, elle se dirigea droit sur les oubliés ou abandonnés et s'agenouilla devant le premier soldat blessé.

Il gisait sur le dos. Son heaume lui avait été enlevé ou arraché. Une épée lui avait lacéré le visage, mais la plus grave blessure était ailleurs. Sous la cuirasse, une mare de sang s'était formée, révélant l'ampleur des dégâts. Jeanne retira son heaume, ses gants, et toucha le front ensanglanté en prenant garde d'éviter la plaie béante. Elle porta l'autre main à son harnois, là où elle dissimulait sa bourse – au niveau du cœur.

— Je regrette qu'il ait fallu en arriver là, mon ennemi, mon frère, murmura-t-elle.

À cet instant seulement, Gabriel vit qu'en effet l'homme portait les couleurs anglaises. Fasciné par ce premier contact avec les horreurs de la guerre, il n'avait rien remarqué avant.

— Si ton commandant s'était rendu, je t'aurais volontiers laissé rentrer chez toi. Dieu te pleure ; moi de même.

Jeanne était bel et bien en larmes. Les gouttes roulaient sur ses joues. L'homme ouvrit les yeux et chercha ceux de la Pucelle. Elle irradiait d'une lumière douce et réconfortante ; Gabriel pria pour que le mourant la voie.

— *P-Pucelle*^{*}, bredouilla l'Anglais en postillonnant du sang.

Le liquide vermeil lui coula des commissures, comme des pleurs écarlates.

— Oui, dit-elle en lui prenant les mains. Tu ne mourras pas seul, laisse-moi prier pour toi.

Il parut ne pas comprendre. Était-ce dû à la langue, à la gravité de

son état ? Les lèvres de Jeanne se mirent à remuer et l'homme s'apaisa. Il poussa un profond soupir ; tout son corps se détendit. Un sourire naquit sur ses lèvres rougies. Puis il ferma les yeux.

Jeanne effleura ce front qui pâlisait déjà et passa au suivant.

Français, Anglais, elle n'en avait cure. Combien de temps Gabriel la suivit-il, protégeant celle qui pria pour les mourants ?

Elle se redressa enfin et s'essuya le front.

— Ce massacre était inutile, murmura-t-elle en remettant son heaume. Je les ai suppliés de se rendre. L'heure est à l'action, galopons jusqu'au boulevard !

Ils s'élançèrent sur la route de Bourgogne. Le heaume de Jeanne bloquait la lumière, mais Gabriel était certain qu'elle irradiait. Son étendard claquait dans le vent. Ils perçurent les détonations, la canonnade, le fracas de l'acier entrechoqué. Jeanne dégaina son épée.

— J'arrive ! cria-t-elle. (Sa voix sembla porter étrangement loin dans pareil tintamarre.) Me voici, soldats de France ! Anglais, voici venir Jeanne la Pucelle ! Au nom de Dieu, le vent tourne et va vous balayer !

L'épée étincelait, comme chauffée à blanc. Des étincelles crépitaient de la garde à la pointe. Gabriel prit brusquement conscience de la sécheresse extrême de sa gorge quand il se mit, en même temps que toute l'armée de Jeanne, à hurler à pleins poumons. Il éperonna sa monture qui bondit. Son épée devint le prolongement naturel de son bras, lui-même le prolongement de son cœur et de son âme, tandis qu'il chargeait au vif soulagement d'un groupe de fantassins français encerclés.

Ils étaient en infériorité numérique, mais combattaient comme des possédés. Les Anglais – qui n'avaient qu'à pousser leur avantage – hésitaient d'inexplicable façon. L'un d'eux quitta même son vis-à-vis des yeux tant il était fasciné par l'étendard immaculé de Jeanne. Son adversaire direct en profita pour lui plonger son épée dans le cou, au défaut de l'armure, entre le heaume et le gorgerin.

Le voisin de la victime poussa un cri et détala vers l'abri du boulevard. Gabriel piqua des deux pour le prendre en chasse. L'Anglais trébucha ; son armure se disloqua sous les sabots du cheval au galop. Il vivait encore quand Gabriel fit volter sa monture. Penché sur l'encolure, le jeune homme planta son épée dans l'étroite visière du heaume ennemi.

Les Anglais tombaient comme des mouches, désormais ; point de salut hormis dans la fuite. Les Français rugissants leur donnaient la chasse, vifs comme le vent annoncé par Jeanne. Certains Anglais tentèrent vainement de ferrailler, mais la plupart se rendirent en implorant grâce.

Gabriel contempla son épée rougie : la tête lui tourna. *Il a fui,*

songea-t-il. *Au lieu de se rendre. Alors que je l'aurais épargné.*

Il pria pour ne pas se mentir sur ce dernier point.

Mal à l'aise, le jeune homme se porta à hauteur de Jeanne qui chevauchait toujours, bannière au vent. Tête nue pour que les hommes puissent voir son visage, elle irradiait.

— Pour la France ! hurla-t-elle. Pour la France ! Je te le dis, d'ici cinq jours le siège sera levé, l'Anglais bouté loin de nos portes !

Gabriel la crut.

Chapitre 21

— *Incroyable*, dit Victoria alors que Simon était de retour dans le tunnel mémoriel. *L'épée a chamboulé l'issue de la bataille ! Avec elle, Jeanne est imbattable.*

— Mais elle n'en a pas conscience, fit valoir Simon. Elle a affirmé qu'elle préférerait mille fois son étendard à son épée. De ce fait, elle n'en tire pas le meilleur parti. Dans les mains d'un Templier ou d'un Assassin, oui, ce serait l'arme fatale. Pas dans celles de Jeanne.

— *Quelle tragédie... Posséder une arme pareille, la brandir comme elle le fait... pour ne pas l'utiliser. Bizarre que les Assassins ne l'aient pas recrutée.*

— Nous l'ignorons encore à ce stade, lui rappela Simon. C'est un aspect qu'il faut surveiller de près. En outre, je ne déplore pas qu'elle ne soit jamais devenue un Assassin de plein droit : les Templiers étaient du côté des Anglais pendant la guerre de Cent Ans.

— *Être Templier n'empêche pas de compatir. Bien. Nous avons fait du bon travail aujourd'hui.*

Au ton employé, Simon comprit qu'elle avait décidé de mettre fin à la session.

— Pas si vite, plaida-t-il. Les vrais combats ont à peine commencé.

— Je sais, rétorqua Victoria en ôtant le casque. Mais vos constantes m'inquiètent. Gabriel vient de livrer son premier combat ; à moins que vous ayez eu une expérience militaire dont je n'ai pas connaissance, c'était aussi une première pour vous. Mangez quelque chose et allez vous coucher. La journée a été très éprouvante.

Il se raidit et tenta de dégager son bras tandis qu'elle s'apprêtait à défaire les attaches.

— Ne me parlez pas comme à un enfant, glapit-il. Je vais très bien et j'aimerais continuer.

En vérité, il mourait de faim mais rechignait à mettre fin à la session. Aller manger, c'était se trouver dans l'obligation de répondre à Anaya, et il était résolu à repousser ce moment le plus longtemps possible. Ce qui, pour le coup, s'apparentait *vraiment* à un enfantillage.

— Demain, c'est le cinquième jour, protesta-t-il.

Son rythme cardiaque grimpa en flèche face à tout ce qui leur restait à faire. Il entreprit d'en dresser la liste.

— Il faut en finir avec le siège d'Orléans, puis avec les batailles pour libérer les routes afin que le roi puisse être couronné. Ensuite, c'est Paris, et...

— Pas un mot de plus.

Le propos était dur et le ton inédit.

— Je suis fatiguée de ces chamailleries incessantes. Nous avons beaucoup accompli en fort peu de temps ; nous devrions parvenir à établir où et quand elle perd l'épée. C'est ça votre mission, Simon. Vous n'arriverez à rien en étant trop épuisé pour remarquer ce qui doit l'être.

Il cilla, s'éloigna de l'Animus et regarda Victoria dans les yeux.

— *Notre* mission, corrigea-t-il avec froideur, consiste à démontrer à Alan Rikkin la validité de mon approche.

— En découvrant comment récupérer l'épée, rétorqua-t-elle en désignant l'étui en bois. Dans sa version fonctionnelle... pas à l'état de coupe-papier d'époque. Je l'ai vue à l'œuvre. Rikkin la verra à l'œuvre. C'est sidérant, incroyable. Et, si vous trouvez le moyen de la réparer, votre dossier sera irréfutable.

Elle avait raison, bien sûr. Et semblait à cran. Simon se demanda brusquement quel effet cela faisait d'être à sa place – spectatrice, à l'affût d'un paramètre alarmant, prête à l'extraire en cas d'urgence vitale. Mais rien de tout cela n'excusait son coup de sang.

— Vous vous comportez de façon bien peu professionnelle, docteur, dit-il en insistant à dessein sur « docteur ». Suivez donc votre propre conseil en vous couchant de bonne heure. Rendez-vous chez *Temp's* à 8 heures demain matin.

Elle acquiesça après un léger tressaillement musculaire près de l'œil.

— Je suis désolée. Je n'aurais pas dû vous parler sur ce ton. Les médecins ont parfois besoin de suivre leurs propres conseils, en effet.

Malgré son agacement, il lui flatta maladroitement l'épaule.

— Mettons ça sur le compte de l'absurde deadline imposée par Rikkin et travaillons en bonne intelligence, d'accord ?

— Marché conclu, dit-elle avec un sourire sans joie.

Ils se souhaitèrent bonne nuit devant l'ascenseur ; Victoria descendit au parking souterrain. Simon, quant à lui, décida de passer à son bureau. L'odeur des vieux livres l'apaisa immédiatement. Sur un coup de tête, il sortit des rayonnages les ouvrages sur Jeanne d'Arc et les empila. Si sa tablette contenait une prise de notes rigoureuse, rien ne valait les livres pour mener des recherches.

Un coup d'œil à son téléphone le chagrina et l'agaça tout à la fois : Anaya lui avait adressé plusieurs SMS concis, lui proposant plusieurs rendez-vous.

Simon cessa de tergiverser. « On se retrouve à l'accueil. » Sa réponse envoyée, il caressa une dernière fois ses livres puis se dirigea vers l'ascenseur.

Elle le rejoignit quelques minutes plus tard et se fendit d'un large sourire, qui lui parut un rien forcé.

— Tu as dîné ? demanda-t-elle.

— Non, et...

— Je meurs de faim. J'adorerais déguster un bon vieux *fish and chips* avant mon départ... Oh ! Et on est en plein Oktoberfest. Si on allait voir ce que les pubs proposent ?

— Pourquoi pas ?

Simon n'était pas d'humeur à faire la tournée des pubs. L'idée d'un *fish and chips*, en revanche, était alléchante. Ils prirent un taxi pour le quartier de Marylebone, où se trouvait l'un de leurs bouis-bouis favoris. L'historien commanda une pinte et se sentit étrangement détendu.

— Alors... de quoi voulais-tu me parler ? demanda-t-il en fin de repas. Ou était-ce une ruse pour te faire offrir un peu de poisson pané ?

— Tu m'invites ? Formidable ! répondit Anaya.

Le malaise était toujours palpable chez la jeune femme. Elle fit un geste vers la rue.

— Allons bavarder en marchant un peu, proposa-t-elle.

De toute évidence, Simon n'échapperait pas à la tournée des pubs pour goûter les spécialités automnales. Ils quittèrent la tiédeur du restaurant ; dehors, la nuit était glaciale. Voyant qu'Anaya passait son bras sous le sien, Simon se figea et afficha sa perplexité.

— Quoi, je n'ai pas le droit de protéger mes mains du froid ?

La douce hébétude provoquée par la bière s'envola. Anaya, qui savait d'ordinaire garder ses distances, n'était pas elle-même. Quelque chose allait de travers. Il s'obligea à sourire tandis qu'ils arpentaient Thayer Street, ses magasins d'antiquités, ses boutiques ravissantes et ses tailleurs chics.

Anaya se colla à lui et murmura :

— Victoria est une menteuse.

Simon s'immobilisa.

— Ne t'arrête pas, le pressa-t-elle en le tirant par le bras et en jetant des coups d'œil nerveux alentour.

— Entendu, glissa-t-il, résolu à donner le change. Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Elle a menti à propos du *Bella Cibo*. Je l'y ai vue l'autre soir.

— Drôle d'idée de mentir à ce propos, mais...

— Elle était avec Alan Rikkin.

Simon faillit s'arrêter de nouveau mais s'obligea à poursuivre. Son cœur se mit à tambouriner dans sa poitrine.

— Victoria est l'une des figures-clés du Nid d'aigle, raisonna-t-il.

Il commença à son tour à épier les passants : familles avec enfants

dans les bras ou dans une poussette ; couples de tous âges se tenant par la main ; un groupe de gamines agglutinées à la vitrine d'une boutique à la mode.

— Il est très possible qu'elle ait eu besoin d'en discuter avec lui, reprit-il. Ou d'un sujet quelconque sans rapport avec moi.

Tout en parlant, Simon songea au stress de plus en plus palpable chez Victoria. Au fait que Rikkin lui ait répondu à elle, pas à lui. Et à son manque flagrant de professionnalisme en fin de session. Malgré un épais pardessus, il sentit brusquement la morsure du froid.

— Mentir est monnaie courante à Abstergo, murmura Anaya. Nous sommes des fichus Templiers. Mais je n'ai jamais vu *personne* le faire à propos d'une présence au restau.

Ils continuèrent à marcher pendant que les pensées défilaient dans la tête de Simon.

— Je me fie à ton instinct, conclut-il enfin. C'est toi l'agent de terrain ; pas moi. Que devons-nous faire ?

— D'après moi, on est tranquilles dehors. Pas de mouchard sur nous : j'ai vérifié pendant le trajet en taxi.

Évidemment. Simon se prit à regretter d'avoir dévoré un *fish and chips* XL. Son estomac lui parut lesté de plomb.

— C'est toujours ça...

— Tu peux m'éclairer sur ton travail en cours ?

Comme il s'agissait d'un projet prioritaire, il n'en avait pipé mot jusqu'ici mais faisait confiance à Anaya. Aucune raison de se montrer parano. Il passa tout en revue dans les grandes lignes ; son approche, le concours éclairé de Victoria, le Fragment d'Éden 25, sans oublier le délai ridiculement court.

— C'est Rikkin en personne qui l'a choisie, conclut-il. Jusqu'ici, nous formons un tandem efficace.

— Sauf qu'elle a menti.

— Sauf qu'elle a menti. Si je veux respecter le délai, je ne peux pas me passer d'elle. Et je tiens à réussir, bon sang ! Ce que j'ignore, c'est s'il y a anguille sous roche. Le succès de mon approche profiterait à tout le monde...

— Tout le monde ? répéta Anaya.

Simon y réfléchit. L'Ordre ? Certainement. Abstergo ? Possible, même si la nature de ses travaux n'entretenait aucun rapport avec les intérêts de la boîte. Rikkin ? Positif.

— Tout le monde, martela-t-il.

À moins que mon approche et Jeanne d'Arc ne soient pas le réel enjeu. Quel peut-il être, bon sang ? Autant jouer cartes sur table avec Anaya.

— J'ai remarqué certains détails. Des trucs idiots, parfois... Un soir, je me suis assoupi dans la voiture qui me ramenait chez moi. J'ai rêvé que le chauffeur parlait latin.

Elle s'esclaffa.

— Du Simon tout craché !

— Je sais que c'est ridicule. Merci mille fois de retourner le couteau dans la plaie.

— Désolée. Continue.

Il lui parla du portier qu'il n'avait pas reconnu. Puis de Poole, qu'il n'avait pas vu au *Temp's* depuis plusieurs jours.

— Tous ces détails peuvent s'expliquer. Le latin fait partie intégrante du projet sur lequel je travaille ; le portier est peut-être celui qui est de service à l'heure concernée ; quant à Poole, il a pu prendre un congé. Bien mérité, au demeurant : ce gars-là ne décroche jamais.

— C'est vrai, convint-elle. Mais nous sommes des Templiers. Les « peut-être », je n'aime pas ça. (Son sourire forcé ne chassa pas l'inquiétude qui se lisait dans ses yeux.) Je crois que j'aimerais revoir ton appartement, reprit-elle à voix basse.

Ils retournèrent à Abstergo en taxi, puis Simon les conduisit chez lui dans sa berline Jaguar récente. Ils restèrent silencieux pendant le trajet. Simon ne savait pas quoi dire ni penser et redoutait la suite des événements. Une fois sur place, Anaya fit le tour du propriétaire.

— C'est toujours aussi bien rangé, chez toi, Simon.

— Rien de plus simple quand on n'est jamais chez soi... Un dernier pour la route ? proposa-t-il en s'efforçant de masquer sa nervosité. Il doit me rester un fond de cet affreux bourbon yankee dont tu raffoles.

— Volontiers.

Il lui versa deux doigts de bourbon en prenant garde de ne pas heurter le verre, se servit un Macallan et dut lutter pour ne pas le vider d'un trait.

Anaya musarda dans l'appartement, admirant les meubles anciens, effleurant le cuir des reliures, et pénétra dans le bureau.

— Et ton roman, quand comptes-tu le finir ? lança-t-elle en observant le fauteuil confortable et l'ordinateur dernier cri.

— Un de ces jours.

Elle posa son verre sur la table basse.

— Accorde-moi une petite minute, dit-elle en lui décochant un clin d'œil.

Qu'est-ce qui nous arrive ? s'interrogea Simon.

Anaya émergea quelques instants plus tard, le dévisagea et se pendit lentement à son cou. Il hésita, plaqua les mains sur ses hanches et ferma les yeux alors qu'elle approchait la bouche de son oreille.

— J'ai déjà repéré deux mouchards, souffla-t-elle. Pas besoin d'aller vérifier dans la chambre. Il y en a un aussi dans ta bagnole. Joue le jeu... et surveille ce que tu dis ou écris.

— L’ordi aussi ? murmura-t-il.

— Très probable.

Que disait la vieille blague, déjà ? « Ce n’est pas de la paranoïa quand ils sont déjà tous après moi » ? D’instinct, il la serra fort dans ses bras.

— Merci, glissa-t-il.

Elle hocha très légèrement la tête puis, comme convenu, se libéra de l’étreinte.

— Simon, dit-elle à voix haute, je... je ne crois pas...

— Bien sûr, répondit-il en jouant au type déçu mais compréhensif (ce qui, étrangement, collait à la réalité... surtout côté déception). C’est une très mauvaise idée, tu t’en vas dans si peu de temps...

Elle déposa un rapide baiser sur la joue de Simon.

— Tu es un type bien, Simon Hathaway. Restons amis. C’est mieux comme ça.

— Entendu, Anaya. Ils n’ont pas idée de la perle dont ils héritent, à Montréal.

Simon décrocha le manteau d’Anaya, l’aida à l’enfiler, lui ouvrit la porte et lui souhaita bonne nuit.

Seul dans son appartement, il vida le verre d’Anaya dans l’évier – un éventuel observateur devait savoir qu’il ne buvait jamais de bourbon – et entreprit de siroter son scotch en essayant de faire le point. Il se demanda comment feindre de ne pas avoir remarqué les micros chez lui et dans sa voiture, la trahison d’une collègue, et le fait qu’un membre du Premier Cercle tirait les ficelles.

Chapitre 22

Jour 5

Simon dormit très mal. Ses rêves virent surgir des symboles qui auraient conduit Carl Jung à se frotter les mains : Jacques de Molay surgissant du tableau pendant le rituel d'initiation de Simon, brandissant l'Épée d'Éden tandis que le postulant était prostré sur le sol glacial. Le soleil en forme de larme gravé sur la paroi de pierre du donjon du Coudray. Pire encore : Jeanne au bûcher, les pieds léchés par les flammes, un trou béant dans la poitrine, vociférant.

Réveillé en sursaut pour la seconde fois et se découvrant en nage, il consulta le réveil et décréta que 5 h 16 était une heure décente pour se rendre au travail. Il tituba jusqu'à la cuisine, se fit du thé et remplit un Thermos. Son bureau était certainement truffé de mouchards, à l'image de son appartement. Il préférerait cependant être espionné là-bas.

Une paix étrange s'empara de lui quand il s'installa avec la pile de livres formée la veille au soir. En toute ignorance, il avait pris la bonne décision. En quelques heures, Simon, seulement muni de papier et d'un stylo, prit des notes tirées de ses ouvrages de référence. Il avait un plan. À coup sûr, son idée plairait à Victoria.

Autre certitude : il allait se trahir dès son arrivée au *Temp's*. Lyndsey l'accueillit avec le sourire. Conscient de faire une bourde, il demanda néanmoins :

— Où est Poole, sans indiscrétion ?

— En vacances, répondit la serveuse en haussant les épaules. J'imagine qu'il a préféré les prendre avant les fêtes de Noël.

Simon se fendit d'un sourire forcé. Avait-il affaire à une véritable employée, à un agent des Templiers en planque ? S'appelait-elle seulement Lyndsey ? Les théières étaient-elles équipées de micros ? *Ne perds pas la tête, mon vieux.*

Après avoir commandé du thé pour deux, il se demanda si Anaya et l'Américain allaient venir. Il valait mieux qu'on ne les voie pas ensemble. « Pas de panique », avait conseillé Anaya tandis qu'ils faisaient l'emplette de portables à carte prépayée avant de se rendre chez lui.

— C'est un peu tard pour ça, avait-il marmonné.

— Je suis sérieuse. Il peut s'agir d'une simple précaution d'usage : Abstergo surveillance son petit monde de très près.

— De plus en plus rassurant...

— Je t'assure, il n'y a pas forcément de quoi s'affoler. C'est Victoria qui me met le plus la puce à l'oreille. Ce que tu fais en ce moment intéresse quelqu'un à Abstergo. Ne prends aucune initiative, ne fais rien qui sorte de l'ordinaire ; qui vivra verra. »

Le portable neuf était dans sa poche de veste, tout près du cœur. Il résista à l'envie de l'effleurer... et se remémora avec effroi le trou béant dans la poitrine de Jeanne.

— Simon ?

Il sursauta.

— Oh, désolé. Je rêvassais.

— Vous avez une petite mine, en tout cas...

— Je veux bien vous croire, répondit-il en offrant un sourire contrit. Mais le thé est là et le bacon devrait bientôt arriver : ça va me requinquer.

— Tant mieux.

Victoria ajouta du lait à son thé, resta un instant silencieuse, puis reprit :

— Encore toutes mes excuses pour hier soir. Je me suis comportée de façon inqualifiable.

Douze heures auparavant, il l'aurait crue. À cet instant, il s'interrogea : sa sollicitude était-elle entièrement feinte ? *Concentre-toi, Simon.*

— Nous étions exténués, l'un et l'autre. Je ne suis pas très fier de mon propre comportement ; oublions cet incident.

Elle fronça les sourcils puis acquiesça.

— Entendu.

Puis, avec ce qui s'apparentait à sa chaleur habituelle :

— Alors, quel est le programme ?

— Eh bien... Orléans est un épisode crucial pour Jeanne, c'est évident : c'est à la levée du siège qu'elle doit son surnom de Pucelle d'Orléans.

Victoria hocha la tête.

— En tant qu'historien, j' imagine que vous ne voulez rien rater.

— Les batailles vont bon train les 7 et 8 mai. Deux journées décisives, où l'on se bat du matin au soir... et effroyablement sanglantes.

Il ménagea un court silence et se reversa du thé d'une main ostensiblement tremblante. Ce qui n'échappa nullement à Victoria.

— Simon... Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée de tout voir. Abstergo Entertainment n'altère pas les mémoires utilisées dans les jeux pour le plaisir. Sans ce filtre, les images seraient trop traumatiques à appréhender. Ce que vous voyez grâce à l'Animus, ce n'est pas un film ou un jeu vidéo, mais des pans entiers de souvenirs

que vous avez l'impression de vivre. En outre, avec le nouveau modèle, vous bougez physiquement pendant la simulation : l'aspect dynamique de l'expérience renforce le sentiment de vécu. Évitez de revivre ces épisodes violents en intégralité. C'est préférable.

La beauté du stratagème, c'était qu'elle avait raison. Simon n'avait pas été préparé à vivre le coup d'épée de Gabriel dans l'œil d'un ennemi. Les odeurs et le fracas du combat, les boyaux tranchés, le sang, les hurlements d'agonie. Le carnage était beaucoup plus présent que dans un film ou dans un jeu vidéo. Il poussa un soupir résigné.

— Comment allons-nous faire pour tomber au hasard sur les moments où Jeanne emploie l'Épée d'Éden ?

— Indiquez-moi où et quand, selon vous, elle est susceptible de recourir aux pouvoirs de l'épée. J'ajouterai ces informations aux paramètres de la simulation ; cela devrait nous permettre d'identifier les moments-clés. Si c'est trop violent, ne vous inquiétez pas, je vous extrairai. Et par pitié, Simon, soyez sincère en ce qui concerne votre ressenti. Je refuse de subir un nouvel épisode à la Robert Fraser.

Elle lui tendit sa tablette. Il crut déceler de l'humidité dans ses yeux, mais peut-être n'était-ce qu'un simple reflet. Son cœur vacilla : elle paraissait sincèrement inquiète pour lui.

Après une protestation en sourdine pour la forme, Simon saisit ses notes du matin sur la tablette de Victoria.

— Si le résultat est probant, je crois qu'on tient la façon de procéder, dit-il. En outre, on finira par tomber à un endroit où Gabriel et Jeanne ne sont plus côte à côte. Il n'a pas dû assister à... enfin bref.

Pas question d'aller sur ce terrain-là quand, dans sa tête, tout n'était que désillusion et soupçons. Ses nerfs étaient tendus à se rompre.

— Le 7 mai, les Français remportent une victoire décisive. Ils prennent le boulevard des Augustins, à savoir les ruines du monastère devant les Tourelles. Tout se passe à merveille ; ils forment un pont de bateaux jusqu'à une île sur la Loire puis traversent jusqu'au boulevard de Saint-Jean-le-Blanc. Le trouvant déserté, ils décident d'attaquer celui des Augustins. L'assaut brutal se résume à lancer quatre mille hommes sur l'ouvrage défensif. Très impressionnant, sûrement, mais ce n'est pas l'un des grands moments que je souhaite voir. Ou plutôt, qui nous intéresse directement. En revanche... il faut qu'on assiste à la prise des Tourelles. C'est obligé. Quitte à ce que ce soit effroyable.

*Jeudi 5 mai 1429
Orléans
Jour de l'Ascension*

— Anglais ! Vous n'avez aucun droit sur le royaume de France ! Le

Roi du Ciel vous ordonne par la voix de sa servante, Jeanne la Pucelle, de quitter vos forteresses et de rentrer chez vous. Je vous écris pour la troisième et dernière fois. Je n'écrirai pas davantage. Signé Jésus Marie, Jeanne la Pucelle.

Gabriel, admiratif, consigna fidèlement les propos de Jeanne. Elle avait changé depuis la veille. Tout comme lui. Le jeune homme éprouvait un respect accru pour les braves qui avaient avancé inexorablement, de leur propre chef, au milieu d'un chaos indescriptible et avaient su garder la tête froide au moment d'en découdre. La lumière de Jeanne, toujours présente, avait changé elle aussi : elle charriait désormais la conscience aiguë qu'avait la jeune femme du terrible fardeau qui pesait sur ses épaules.

Alors qu'elle paraphait d'une main hésitante, Louis apparut sur le seuil. Il affichait son sempiternel air à la fois inquiet et perplexe.

— Ma dame, dit-il, madame Boucher a le ruban rouge que vous aviez mandé.

— Merci, Louis ! répondit Jeanne avec chaleur.

Le garçon se détendit. Quand l'encre eut séché, Jeanne fit un rouleau serré du parchemin.

— Suis-moi. Toi aussi, Fleur.

Jeanne avait compté sur une nouvelle toilette pour Fleur. Faute de temps, hélas, sa protégée portait toujours sa tenue masculine. Elles étaient de taille égale, et, la minceur de Fleur contrastant avec la carrure robuste de Jeanne, la jeune blonde s'accommodait de serrer sa ceinture.

Fleur se leva d'un bond, le regard éperdu d'admiration. Gabriel s'interrogea : avait-il les mêmes yeux pour Jeanne ? Probablement. Aucune importance, il n'y avait pas de honte à avoir puisque c'était la messagère de Dieu.

Après les premiers combats, Pierre et Jean avaient préféré rester avec leurs frères d'armes au lieu de loger avec leur sœur. La suite de Jeanne se limitait de ce fait à Gabriel et Fleur quand la Pucelle sortit, attendue comme toujours par une foule massive. La victoire du boulevard Saint-Loup avait fait monter la ferveur d'un cran.

De nouveau, ils prirent la direction du pont d'Orléans. Gabriel observa Fleur. Novice en matière d'équitation, elle restait crânement à leur hauteur même si, pour cela, il lui fallait serrer les rênes de toutes ses forces.

— Glasdale va avoir droit à un nouveau lot d'invectives ? s'amusa un soldat.

— Pas aujourd'hui, répondit Jeanne. (Elle brandit parchemin et ruban.) L'un de vos archers peut-il me confier une flèche ?

Gabriel se mit à rire en voyant Jeanne enrouler la missive autour du fût ; il tint fermement flèche et message tandis qu'elle nouait

l'ensemble à l'aide du ruban rouge.

Elle rendit son projectile à l'archer, monta au créneau et hurla :

— Glasdale ! Lisez, c'est pour vous !

L'archer visa soigneusement afin de ne blesser personne – il ne tenait pas à déclencher les hostilités par mégarde en expédiant le courrier de la Pucelle – et décocha.

— Des nouvelles de la putain des Armagnacs ! beugla un soldat anglais.

Gabriel entendit inspirer bruyamment à côté de lui : Fleur était cramoisie. Elle se détourna en refoulant un sanglot. Jeanne, elle aussi, parut ébranlée par l'insulte et se détourna à son tour.

— Beaucoup de ceux qui parlent ainsi seront morts d'ici quelques jours, déclara Jeanne. Leur souffle est compté. Libre à eux de le gaspiller en proférant des horreurs.

Vendredi 6 mai 1429

Jeanne, Gabriel et Fleur quittèrent l'église ensemble après l'office du matin. Le jeune homme était habitué à la routine : confession, messe, puis s'atteler à ce que les voix ordonnaient de faire à la Pucelle. Fleur, pour sa part, restait mal à l'aise au moment d'entrer dans la maison de Dieu. Gabriel jugeait tout de même son nouveau nom bien choisi ; elle s'épanouissait sous l'aile bienveillante de Jeanne.

Alors qu'ils s'en revenaient vers la maison Boucher, Gabriel vit que le bailli d'Orléans, un vieux soldat très digne dénommé Raoul de Gaucourt, se querellait avec La Hire. Les deux hommes reculèrent à l'arrivée de Jeanne, tels deux chenapans pris en défaut.

— Le Bâtard est-il enfin décidé à attaquer les Anglais ? leur lança Jeanne.

Le colosse se renfrogna sans piper mot. Gaucourt répondit :

— Sachez, Pucelle, que le Bâtard m'a spécifiquement demandé de veiller sur cette porte et d'empêcher les va-t-en-guerre de passer. Il n'y aura pas de bataille ce jour.

La Hire et Jeanne échangèrent un regard appuyé. Elle se tourna vers Gaucourt.

— Je suis lasse d'être exclue des décisions qui concernent la ville que Dieu m'a chargée de secourir, énonça-t-elle froidement. Vous, La Hire et les autres généraux tenez conseil de votre côté et moi du mien. Le conseil du Très-Haut sera accompli, mais le vôtre périra.

— Mais... l'ordre émane de celui qui commande à l'armée, plaida Gaucourt.

— Vous êtes le bailli d'Orléans ! Ne tenez-vous pas à voir votre ville libérée ? Tous les soldats, et tous ceux qui souhaitent se porter volontaires, doivent faire mouvement sans attendre. Donner l'assaut

au boulevard des Augustins, au sud des Tourelles. C'est se faire le suppôt du mal que de les en empêcher !

Le visage couturé de La Hire s'anima ; Gabriel mit un moment à comprendre que le colosse se retenait d'éclater de rire.

— Que cela vous plaise ou non, lança Jeanne au bailli, les soldats vont faire mouvement et obtenir gain de cause. Là comme ailleurs précédemment.

Elle fit volte-face et contempla la foule qui s'était amassée. Épée brandie, elle scanda :

— Soldats ! Vous savez ce qu'il vous reste à faire ! Bonnes gens d'Orléans, joignez-vous à nous !

La réponse désormais familière enfla si vite qu'elle noya les protestations du bailli. Gabriel connaissait l'opinion des Assassins : le charisme de Jeanne, sa capacité à galvaniser les foules, n'était pas le fait de Dieu mais d'une... substance... contenue dans son sang.

Il ignorait quelle version était la bonne et n'en avait cure. Seul comptait le fait que Jeanne ait foi en sa mission – et réussisse.

La scène disparut dans les brumes du tunnel mémoriel. Simon fut soulagé de ne pas se retrouver plongé au milieu des cris de soldats, du fracas des sabots, du sang et de la boue, et de voir se matérialiser un tableau nocturne : hommes d'armes fourbus mais vivants, fleurs ignées des feux de camp.

— Tu devrais retourner te reposer à Orléans, confia Gabriel à Jeanne alors qu'ils étaient assis côte à côte au coin du feu.

Ils avaient quitté leur armure. Les écuyers de Jeanne s'escrimaient à effacer les traces de sang et de boue avec un mélange de vinaigre, de sable des bords de Loire et d'huile de coude.

— Tu as beaucoup œuvré, insista le jeune homme.

Jeanne lui effleura la joue en souriant. Le feu et le calme revenu formaient une union étrange entre son corps et son cœur.

— Je reste ici, au milieu de ceux qui se sont battus si vaillamment. Nous touchons au but, mon Ombre ; la victoire est à portée de main.

— Grâce à toi, dit Gabriel.

— Grâce à Dieu, corrigea-t-elle.

Il sourit et opina du chef. *Dieu, toi, ton sang de Précurseur et la superbe Épée d'Éden. Qui peut espérer te tenir tête ?*

Redevenue grave, elle ajouta :

— Demain, il faudra me réveiller tôt et rester auprès de moi. Nous aurons beaucoup à faire ; plus que jamais auparavant.

Elle se tut. Sa main effleura la bourse qu'elle portait près du cœur, puis la peau de son cou, de sa poitrine, de son épaule.

— Demain, du sang va quitter mon corps... ici, peut-être ; juste au-dessus de ma gorge.

Gabriel eut brusquement très froid.

— Sont-ce tes voix qui...

— Jeanne ? fit une voix féminine douce et familière.

Ils levèrent la tête : Fleur était là, tout sourires. Elle portait un énorme panier lesté de bouteilles de vin, de miches de pain et de fromage enveloppé dans du linge. Un « côôt ! » bien vite étouffé, issu d'un bivouac voisin, leur apprit que le poulet serait également au menu du soir.

— Fleur ! se réjouit Jeanne. Que fais-tu par ici ?

La jeune femme désigna la foule d'Orléanais qui, comme elle, apportait réconfort et victuailles aux combattants.

— Ils débordent de gratitude ! Ils savent que vous avez livré une rude bataille du matin au soir, et que vous devez être affamés et fourbus. (Elle fit signe à un volontaire chargé d'épaisses couvertures.) Nous sommes venus en barque, sans faire de bruit. Je ne pouvais pas ne pas en être.

Fleur prit place entre eux. Ses yeux étincelaient, la proximité du champ de bataille ne l'empêchait pas de continuer à sourire. Heureux qu'elle soit venue les approvisionner, Gabriel songea avec effroi aux propos de Jeanne. « *Du sang va quitter mon corps.* » Balle, épée, flèche ? *Quelle arme est assez vile pour blesser ma Jeanne ?*

Et... y survivra-t-elle ?

Alors que la brume se refermait, Simon se fit la réflexion que Gabriel aurait certainement préféré voir mourir Jeanne le lendemain plutôt que deux ans plus tard.

— *Les Tourelles ?* demanda Victoria.

Simon inspira à fond.

— Va pour les Tourelles.

Chapitre 23

Samedi 7 mai 1429

Les Tourelles

Simon fut reconnaissant au tunnel mémoriel de figurer l'environnement de façon progressive et méthodique. Cela l'aida à faire la part des choses : ce qu'il voyait était réel, c'était arrivé jusque dans les moindres détails... mais ce n'était pas sa réalité, son vécu.

Les Tourelles.

L'historien avait déjà vu la face nord de la bâtisse, par-delà les arches brisées du pont d'Orléans. Depuis le sud, il apparaissait clairement que l'ouvrage défensif était une île fortifiée, que seul un pont-levis reliait à la terre ferme.

Pour couronner le tout, un boulevard massif protégeait le pont-levis. Dunois était bien placé pour qualifier les Tourelles de forteresse parmi les plus imposantes jamais construites : il était le maître d'œuvre de leur renforcement. Les Tourelles étaient censées résister aux assiégeants anglais. Le plan avait, hélas, échoué lamentablement... et les Anglais avaient consolidé le boulevard de couverture. Selon Dunois, la forteresse et ses abords devaient abriter près d'un millier de soldats anglais – et l'essentiel de l'artillerie ennemie.

La première ligne de défense consistait en une palissade hérissée d'épieux. Derrière ce rideau, l'ennemi avait creusé une tranchée dans la terre meuble, large de dix pieds et profonde de vingt. La glaise molle était redoutable en elle-même : quiconque tombait au fond du trou aurait les pires difficultés à s'en extraire. Le boulevard proprement dit était long de soixante-cinq pieds et large de quatre-vingt-cinq. Dans cet espace clos, l'Anglais pouvait tirer à volonté à l'arquebuse, à l'arc ou à la petite pièce d'artillerie, ou encore lancer javelots et autres haches. Le boulevard était relié aux Tourelles par un pont-levis sous lequel coulait la Loire.

Simon savait qu'en dépit des ordres tous les généraux français étaient venus bivouaquer auprès de Jeanne la nuit précédente. Dès 8 heures du matin, ils avaient fait bombarder les défenses ennemies, à commencer par la palissade. Le fracas des bombes crachant leurs boulets ronds faisait trembler le sol. Les flèches enflammées vrombissaient tels des frelons furieux ; les petites langues de flammes orangées pleuvaient dru dans l'espace clos du boulevard. La cavalerie

n'était pas à l'ordre du jour. Tout reposait sur la puissance de frappe des fantassins en armure.

— Cessez le feu ! beugla Dunois, à peine audible dans ce tonnerre roulant. *Cessez le feu !*

L'artillerie française se tut.

— En avant, mes braves ! s'exclama Jeanne d'une voix forte et claire. (Comme le reste de la troupe, elle était à pied, étendard brandi.) Comblez le fossé, que nous puissions prendre le boulevard !

Les hommes poussèrent une grande clameur en s'élançant. Certains se servirent des madriers dévastés pour enjamber la tranchée de dix pieds de large ; la barrière s'était muée en pont. D'autres, dont Gabriel, charriaient de lourds fagots préparés la veille au soir destinés à combler la fosse. Sitôt débarrassé de son fardeau dans la béance, le jeune homme repartit en chercher un autre.

Ils faisaient des cibles faciles. L'unique moyen d'accéder à l'espace clos revenait à franchir le mur du boulevard au moyen d'échelles et la tranchée, hormis les fagots et les madriers, était déjà jonchée de corps. Morts et mourants gisaient dans des angles incongrus ; Gabriel eut un haut-le-corps en les apercevant. Il était exclu de les arracher à ce piège mortel. Les malheureux étaient tombés et le fossé devait être comblé. Au moment où il repartait, le jeune homme entendit hurler un soldat qui implorait à l'aide. Un archer prit le blessé en pitié ; les cris cessèrent.

Sitôt la tranchée presque pleine de bois, d'hommes morts et de mourants, un cri enfla :

— Les échelles ! Les échelles !

Vociférant toujours, des fantassins affluèrent avec des échelles, les plantèrent comme ils purent dans la fosse et grimpèrent à l'assaut du boulevard. Alors qu'il aidait à en porter une jusqu'au pied de l'ouvrage, Gabriel vit que Jeanne avait été la plus prompte. Première à se hisser, elle était déjà à mi-hauteur du parapet. Un vivat naquit dans sa gorge en la voyant progresser avec aisance.

Le vivat se mua en cri d'orfraie.

La suite lui parut se dérouler au ralenti dans un silence de crypte : Jeanne basculant à la renverse, les bras tendus à l'horizontale, tombant en armure dans la marée humaine en contrebas, comme lors d'un Saut de la foi avorté.

— Non ! s'exclama Gabriel. Jeanne ! Jeanne !

Il lâcha son échelle, oublieux des flèches et de l'artillerie, obnubilé par Jeanne, et dut batailler avec les siens pour arriver auprès d'elle. Il lui prit la main tandis que deux compagnons s'empressaient de la porter en lieu sûr. Une flèche était plantée de six pouces au bas mot dans le haut du torse de Jeanne, entre la clavicule et l'épaule droite.

« Demain, du sang va quitter mon corps... ici, peut-être ; juste au-

dessus de ma gorge... »

Les porteurs avaient beau faire très attention, le plus léger soubresaut lui arrachait un cri et une grimace. Gabriel en eut le cœur déchiré.

— Mes voix, haleta-t-elle, ont... ont omis de me dire à quel point ça fait mal...

Jeanne sanglota. Les larmes creusaient un sillon dans le masque de poussière qui obscurcissait son beau visage. Plus aucune lueur n'émanait d'elle ; une peur panique s'empara de Gabriel.

On l'étendit dans l'herbe.

— Ne bouge surtout pas, Jeanne, pressa le jeune homme.

— Ce n'est pas bon, murmura La Hire.

Dieu seul savait d'où il sortait ; il était censé diriger l'assaut sur le flanc gauche.

— J'ai un talisman, proposa un soldat. Tenez, pressez-le contre la plaie, ça va...

— Non ! rugit Jeanne d'une voix étonnamment forte. Plutôt la mort qu'une superstition contraire à Dieu !

— Jeanne, tempéra Gabriel. (Les yeux injectés de sang, la Pucelle croisa son regard.) Jeanne... tu ne vas pas mourir. Dieu s'y refuse. Tu n'as pas encore levé le siège.

— Je compte sur toi pour cela, répondit-elle, un tendre sourire aux lèvres.

Non, non...

— Et le roi ? C'est à toi de le conduire à Reims !

Gabriel leva les yeux : La Hire, l'air implorant, le suppliait muettement de convaincre Jeanne.

La Pucelle ferma les paupières ; le moment d'angoisse parut durer une éternité. Puis elle les rouvrit brusquement. Les dents serrées, elle gronda en sourdine, empoigna la flèche et entreprit de l'extraire. Son visage redevint lumineux en même temps que la douleur lui arrachait un cri terrible. En déchirant peau et muscle, elle sentit son cœur battre la chamade.

Dieu ne voulait pas d'elle. Elle ne mourrait pas aujourd'hui.

La scène commença à s'estomper, puis ce fut la grisaille du tunnel mémoriel.

— *Tout va bien ?*

Simon hocha la tête et se passa la langue sur les lèvres.

— Je savais qu'elle allait s'en sortir.

Pas Gabriel, cependant.

— *Vous voulez faire une pause ?*

— Non. Continuons.

Après être allé si loin avec Jeanne d'Arc, il tenait à assister à cette victoire militaire entrée dans la légende, la libération triomphale

d'Orléans qui donnait lieu, près de six siècles plus tard, à dix jours de festivités en l'honneur de la Pucelle.

La brume se solidifia de nouveau. Le fort des Tourelles réapparut mais, cette fois, les combats avaient cessé.

— Je suis au regret, Jeanne, déclara le Bâtard. Les hommes sont fourbus et affamés.

Jeanne avait revêtu son armure qui couvrait les bandages. Hormis sa pâleur et ses traits tirés, rien ne laissait deviner qu'elle était blessée.

— Je comprends, dit-elle. (Les généraux, surpris, se dévisagèrent.) Je reviens tout de suite.

Elle prit congé et s'en alla arpenter un vignoble à l'abandon dans le jour finissant. Alors qu'il allait la rejoindre, Gabriel la vit lever la main pour lui confier l'étendard.

— Pas cette fois, dit-elle avant de s'enfoncer dans la demi-obscurité.

Il la regarda s'éloigner, puis rejoignit les généraux. Ils avaient le visage sombre et mangeaient en silence. Les combats avaient duré tout le jour ; les bombardes avaient certes endommagé le boulevard çà et là, mais les Anglais leur avaient vaillamment tenu tête. Chaque fois ou presque qu'une échelle avait été posée contre le rempart, elle avait été repoussée, emportant les soldats qui montaient à l'assaut. Et les braves qui avaient réussi à gagner le sommet s'étaient fait massacrer à l'arme d'hast, à la hache ou au marteau de guerre.

Le moral était resté en berne au cours des heures que Jeanne, blessée, avait passées loin du front. Le jour finissait désormais. Autour de Gabriel, les hommes étaient harassés.

Le Bâtard étudia tour à tour La Hire, de Rais et Gabriel avant de déclarer à voix basse :

— La nuit est imminente. Ordonnons le repli ; je fais prévenir les Orléanais de se replier eux aussi.

— Les Orléanais ? répéta Gabriel.

De Rais lui décocha l'un de ses sourires carnassiers.

— Nous ne combattons pas seuls, Laxart. Nous avons plusieurs fers au feu. Des attaques se préparent sur d'autres fronts que le fort des Tourelles.

— D'autres fronts ? radota Gabriel, de plus en plus perplexe.

Sur le pont, très certainement... et ailleurs ?

— Vous verrez, reprit de Rais. Cela promet d'être somptueux !

— Ce faisant, nous allons perdre tout le terrain gagné aujourd'hui ! gronda La Hire.

— Une partie seulement, tempéra Dunois. Sans Jeanne, hélas, les hommes...

— Les hommes n'ont pas à se passer de Jeanne.

Tous se tournèrent et la virent approcher. Les yeux cernés par la

douleur, elle avait néanmoins le visage radieux et souriait avec douceur.

— Elle est ici, reprit la Pucelle. Auprès d'eux. Et Dieu nous accompagne.

Sans attendre de réponse, elle reprit son étendard à Gabriel, tourna les talons et se dirigea à grandes enjambées vers le boulevard. Seule.

— Jeanne, un instant ! s'exclama le Bâtard.

Peine perdue. Alentour, les soldats s'affairaient déjà à enfiler les pièces d'armure qu'ils s'étaient autorisés à ôter pour manger. Une énergie nouvelle flottait dans l'air, crépitant presque, comme quand menace la foudre. Gabriel enfila à son tour gantelets et heaume et suivit la Pucelle.

C'était l'heure dorée juste avant le crépuscule. Le soleil, bas sur l'horizon, nimbait toute chose de ce qui apparaissait comme une lueur divine et gommait la laideur du champ de bataille. Sans estomper, toutefois, celle du boulevard ; hérissé de soldats anglais, il gardait son aspect massif, inquiétant.

Et Jeanne la Pucelle était devant.

Elle avait planté son étendard qu'elle éteignait d'une main. Dans l'autre, elle brandissait l'Épée d'Éden. L'astre solaire n'était pour rien dans sa brillance : jamais métal terrestre n'avait étincelé d'aussi aveuglante façon.

— Glasdale ! cria Jeanne.

Le cri parut résonner jusque dans la poitrine de Gabriel qui, un court instant, porta la main à son cœur. Il restait fasciné par l'image de la jeune femme. Aussi droite que son étendard, aussi lumineuse que son épée brandie.

— Rends-toi, Glasdale ! Rends-toi au Roi du Ciel ! Toi qui m'as traitée de catin, sache que j'ai pitié de toi et de l'âme de tes soldats. Rends-toi ou rejoins le Créateur !

Cette fois, les quolibets se turent. Les soldats anglais restaient médusés. Ils avaient cru la putain des Armagnacs tuée par une flèche, et voilà qu'elle paraissait, apparemment indemne, demandant – suppliant presque – qu'ils se rendent.

Trop tard.

Un grand fracas déchira l'air vespéral : une explosion formidable, aussitôt suivie des cris d'épouvante des blessés et des mourants. Une fumée noire et des flammes orangées montèrent à l'assaut des cieux par-delà le boulevard.

Jeanne tourna vers les siens un visage plus lumineux que le brasier.

— Les Orléanais ont franchi le pont pour combattre avec nous ! Le fort des Tourelles est la proie des flammes ! Avec moi !

Son épée rengainée, elle planta fermement son étendard dans le sol

sablonneux des bords de Loire et s'élança. Gabriel poussa un cri de joie, s'empressant de caler une échelle contre le mur. Cette fois, les fantassins qui grimpèrent ne se heurtèrent à aucune résistance : chez les Anglais de l'espace clos du boulevard, c'était le sauve-qui-peut général. Arrivé au sommet, Gabriel contempla le chaos absolu.

Le pont-levis des Tourelles s'était volatilisé. La douve était remplie de débris en feu, de poutres brisées et d'Anglais condamnés à la noyade par le poids de leur armure. Plutôt que de brûler vifs, des soldats se délestaient en toute hâte et sautaient à l'eau. Ceux qui avaient eu la bonne fortune de se trouver dans la cour du boulevard au moment de l'explosion furent pris en tenaille entre un mur de feu à l'arrière et, devant eux, une déferlante ennemie.

— Nous nous rendons ! crièrent les Anglais avec leur accent disgracieux, lâchant leurs armes, levant les mains. Nous nous rendons !

Au sommet du boulevard, ce mur qui paraissait imprenable quelques heures auparavant, Jeanne la Pucelle s'exclama :

— Soldats de France ! Cette ville est nôtre !

Plus tard, beaucoup plus tard, Jeanne et Gabriel retournèrent chez Boucher. On banda de frais l'épaule de la Pucelle, après quoi toute sa suite soupa de bœuf braisé et de vin. Les deux hérauts de Jeanne festoyèrent avec elle ; ils avaient été libérés du fort des Tourelles, en même temps que de nombreux prisonniers français.

Pendant l'assaut, les intrépides Orléanais avaient jeté une passerelle de fortune pour franchir la Loire là où l'arche de pont avait été abattue, au nord de la forteresse. Certains Anglais, horrifiés, jurèrent qu'ils avaient vu fondre sur eux une armée angélique conduite par saint Michel. Jeanne, sans se démonter, avait répondu qu'à sa connaissance saint Michel n'était pas intervenu. Même si, bien sûr, Dieu était avec eux dans cette affaire.

Sur ordre de Jeanne, d'autres braves avaient lancé une barge enflammée sous le pont-levis. L'explosion avait déchaîné les flammes de l'enfer côté anglais. William Glasdale, présent sur le pont-levis, était de ceux qui avaient péri noyés, entraînés au fond par le poids de leur armure. Conformément à l'avertissement de Jeanne.

Les réjouissances allèrent bon train ce soir-là ; la Pucelle elle-même était entrée dans la ville en empruntant la passerelle de fortune. Pour autant, la mort était partout, tout comme le feu, la puanteur de corps brûlés, et les cris d'agonie qu'une épée miséricordieuse ou une flèche faisait cesser.

Gabriel surprit Jeanne dans un moment d'accablement similaire au sien. N'ayant plus d'appétit, elle sentit le regard du jeune homme peser sur elle et leva la tête. Ses traits tirés par la fatigue s'adoucirent ;

un peu de sa lumière lui revint.

— La guerre est chose cruelle même quand elle est livrée au nom de Dieu, souffla-t-elle. J'ai le cœur lourd pour tous ceux qui ont péri. Si seulement ils s'étaient rendus... (Un court silence.) Nous avons pris les Tourelles mais le siège n'est pas encore levé. Voyons ce que demain nous réserve.

Dimanche 8 mai 1429

Jeanne avait tout d'une jeune fille comme les autres quand elle dormait.

Son visage n'était ni lumineux ni déformé par la colère divine, un éclat de rire, des pleurs versés pour les défunts. Elle était juste une jeune femme assoupie qui paraissait à peine dix-sept ans.

La victoire éclatante de la veille l'avait épuisée physiquement et moralement ; plus Gabriel l'observait, plus il rechignait à la réveiller. *Un jour, songea-t-il, Dieu n'aura plus rien à exiger de toi et tu pourras redevenir cette jeune fille innocente. Adieu Épée d'Éden, étendard, armure, cris de guerre et sang versé. Rien que toi.*

— Jeanne, lança-t-il à mi-voix, les Anglais s'en vont.

Le mouvement de troupe venait d'être repéré. Tous les Anglais quittaient les boulevards non encore repris par les Français en bon ordre.

Elle s'éveilla instantanément et ouvrit les yeux, calme et alerte. Gabriel, comme chaque fois, s'étonna de découvrir à quel point ses iris étaient d'un saphir intense, profond. À côté d'elle, Fleur marmonna et cligna des paupières.

— Où ? voulut savoir Jeanne.

Il lui dit tout. Elle héla ses écuyers ; la Pucelle et son Ombre revêtirent leur armure à la hâte.

Fleur, qui s'était levée, se tordit les mains en les regardant s'équiper. Le désarroi se lisait sur son joli minois.

— Je ne sers à rien, se désola-t-elle. Si seulement je pouvais me battre avec vous ! (Cédant à une impulsion, elle les embrassa sur la joue.) Je sais que Dieu vous accompagne.

Ils traversèrent à pied le pont d'Orléans. Arrivés à la tente des généraux, sur la rive sud, ils trouvèrent le Bâtard, La Hire, Gilles de Rais et quelques autres en pleine discussion.

— Que se passe-t-il ? s'indigna Jeanne.

— Du diable si je le sais, grommela La Hire.

— Ne jurez pas, rétorqua Jeanne presque machinalement, les yeux rivés sur Dunois.

— Ils se rassemblent à l'ouest, indiqua Dunois. Peut-être envisagent-ils un assaut massif... eux tous contre nous tous.

Les deux camps avaient essuyé des pertes importantes au fil des deux derniers jours. Une bataille rangée pouvait faire des centaines de victimes supplémentaires – et donner la victoire aux Anglais.

— C'est dimanche, déclara Jeanne. Nous n'attaquerons pas les premiers.

— Quoi ? glapit de Rais. En les prenant à la gorge...

— Non ! gronda Jeanne. Bâtard, vous disiez bien qu'ils marchent en formation ?

Un homme de Dunois passa la tête par la portière à cet instant.

— Seigneur, ils sont là mais ils n'attaquent pas.

Les généraux, Jeanne et Gabriel sortirent en trombe pour le voir de leurs propres yeux. Le chevalier disait vrai : ils étaient alignés face à eux, assez près pour que l'on distingue les visages, et leurs rangs grossissaient à vue d'œil.

— Ils sont en formation de combat, murmura La Hire, le plus à même de reconnaître ce genre de chose.

— Rendons-leur la politesse, déclara Jeanne. Bâtard, alignez la troupe. Sur le modèle exact de l'Anglais. Tous nos hommes. Nous ne ferons pas le premier mouvement mais faites passer la consigne : si les Anglais nous attaquent un dimanche, nous combattons avec la bénédiction de Dieu. Et Dieu les bénira s'ils choisissent de partir.

Quelle impression étrange, songea Gabriel, *de voir tous ces ennemis si proches et immobiles*. Son cœur battait la chamade tandis qu'il montait à cheval et gagnait la plaine au petit trot à côté de Jeanne. Ils restèrent campés sur leurs montures rétives ; derrière eux, l'armée régulière et la milice orléanaise s'alignaient.

L'attente dura presque une heure. On percevait ça et là le grincement d'une armure, le sabot d'un cheval. Puis l'un des chefs anglais sortit du rang ; son destrier avança au pas.

— C'est John Talbot, souffla Dunois en empoignant ses rênes pour se porter au-devant de son homologue.

— Non, Bâtard, intervint Jeanne. C'est à moi d'y aller.

Elle se tourna vers Gabriel et secoua la tête. Même lui ne devait pas l'accompagner. La mort dans l'âme, le jeune homme acquiesça et la vit partir à la rencontre du général anglais légendaire.

D'un geste lent et délibéré, John Talbot dégaina son épée sans la brandir. Gabriel sentit le brusque surcroît de tension chez les soldats français et vit les Anglais s'agiter aussi. Un mot de leur commandant suffirait à déclencher la charge en ligne.

Étrangement, cela n'inquiéta pas Gabriel. Il observa Jeanne qui, à son tour, sortait l'Épée d'Éden du fourreau. Elle étincelait tant que la lame elle-même était indiscernable, comme si la Pucelle étreignait un soleil miniature. Les soldats soupirèrent derrière le jeune homme : ils respiraient mieux... et le malaise des Anglais était palpable. Que

percevait réellement Talbot ?

S'il voyait luire l'Épée, le général anglais n'en résista pas moins plusieurs minutes. Puis, lentement, il hocha la tête et rangea son arme. Il présenta ses mains vides, éperonna sa monture qui volta pesamment, puis s'en retourna vers ses troupes.

Les Anglais firent demi-tour presque d'un seul mouvement et s'ébranlèrent.

Jeanne fit tourner son destrier pour se présenter à ses soldats. Son visage étincelait presque aussi fort que l'épée qu'elle tenait toujours – sans la lever, de peur qu'on prenne son geste pour un signal d'attaque. Elle rengaina et brandit sa bannière avant de défiler au galop devant l'armée et la milice orléanaise. Une clameur s'éleva, en hommage à Dieu et à la Pucelle d'Orléans.

Le siège avait duré presque sept mois.

Jeanne, la Pucelle, l'avait brisé en dix jours.

Chapitre 24

— *Comment vous sentez-vous ?*

La voix de Victoria trahissait sa vive inquiétude. Simon se demanda combien de temps il allait réussir à donner le change. Par chance, la psy semblait penser que sa fatigue était due à l'utilisation intensive de l'Animus. Autant en profiter.

— Une petite pause ne serait pas de refus.

— *C'est bien la première fois que je vous entends dire ça.*

— Il faut croire qu'il y a un début à tout...

— *C'est l'heure du déjeuner ; si vous mangiez quelque chose ? Vous sortez tout juste de l'heure de gloire pour Jeanne, Gabriel... et Simon Hathaway.*

Il s'obligea à en rire.

— Entendu. Je passe chercher un morceau et je retourne un moment à mon bureau histoire de mettre mes notes en ordre pour vous, comme convenu.

Elle ôta son casque avant de reprendre à voix haute :

— Heureuse de vous voir si raisonnable, Simon. Avez-vous une théorie sur la façon dont Jeanne se sert de l'épée ?

— Pas encore. Nous pourrions en reparler plus tard, quand j'aurai fait un peu de tri.

Victoria sourit à demi en l'aidant à défaire les attaches.

— J'ai l'impression d'être une écuyère vous aidant à ôter l'armure de l'Animus.

— Et vous vous en sortez très bien ! Même si, contrairement à Gabriel, mon barda n'est pas couvert de sang.

Simon regretta aussitôt cette plaisanterie. Il connaissait le zèle extrême des Templiers dès qu'il s'agissait d'accomplir une mission au nom de l'Ordre ; sans savoir au juste ce qu'il avait fait – ou s'apprêtait à faire – pour susciter cette surveillance tous azimuts, s'il était jugé coupable de trahison son propre sang risquait fort de couler.

Il repensa au rituel d'initiation et à ce qu'il en avait pensé alors : charmant, presque désuet avec ce souci pointilleux de l'authenticité historique. Grave erreur d'appréciation. Il s'était agi de passer serment. En cas de manquement avéré, son statut d'intellectuel ne le protégerait pas.

Simon descendit de la plate-forme de l'Animus et s'approcha du lutrin où reposait l'étui contenant l'épée. Il contempla l'objet, avide d'en percer les secrets.

— Simon ?

— Hmm ?

— Vous... savez que je suis dans votre camp, n'est-ce pas ?

Il faillit exploser, exiger des explications. Faillit seulement. Tout à fait disposé à la croire, il était surtout enclin à écouter Anaya qu'il connaissait depuis bien plus longtemps. Et ne pouvait qu'espérer que Victoria soit, en effet, à l'écart de... ce qui se tramait.

Comme si de rien n'était, il referma l'étui et le glissa sous son bras.

— Je l'emporte au bureau. De cette manière, si un détail qui m'a échappé refait surface, je l'aurai sous la main.

Il flatta l'étui et s'apprêta à quitter les lieux.

— Simon, s'inquiéta Victoria, je ne suis pas sûre que cela entre dans vos attributions...

L'historien s'immobilisa et se tourna vers elle.

— Victoria, je dirige les recherches historiques. C'est *très exactement* dans mes attributions. Qu'allez-vous imaginer, que je file illico chez *Sotheby's* ou au British Museum ? Je rapporte l'épée demain.

Là-dessus, il se fendit d'un sourire rassurant et d'un signe de tête on ne peut plus naturel en direction de l'ascenseur.

Alors qu'il marchait vers son bureau en tenant l'étui de l'incalculable Épée d'Éden comme s'il s'agissait d'un bouquet de roses fragile à l'extrême, Simon eut une révélation.

Il en avait sa claque d'avoir peur.

Simon Hathaway était fils et petit-fils de Templiers de haut rang. Et même Héritier. Maître Templier depuis plusieurs années, récemment choisi pour figurer parmi les neuf – neuf ! – membres du Premier Cercle. Il était grand temps d'agir en conséquence. Quel intérêt pouvait-il y avoir à faire partie du Premier Cercle si c'était pour se laisser espionner ? On se serait cru dans *La Ferme des animaux* de George Orwell : « Tous les animaux sont égaux, mais certains sont plus égaux que d'autres. »

Les activités de Simon avaient placé un membre de l'Ordre – peut-être Rikkin ou l'un de ses subordonnés – en alerte rouge. Il ne s'agissait pas seulement de l'épée : l'historien avait fait vœu de tout entreprendre pour remettre celle-ci en état de marche. Et pas davantage de la quête d'informations sur les Assassins, puisque l'identification d'anciens mentors était précisément ce qu'il était censé faire.

Non, il y avait autre chose. Une chose que Rikkin, l'un de ses sbires ou quelqu'un ayant prise sur lui tenait absolument à garder secrète... ou à découvrir avant Simon. Cette chose était d'une importance cruciale, elle était dangereuse. Et Simon n'était plus d'humeur à se laisser intimider.

Libre à eux de poser des mouchards dans son bureau, dans sa voiture ou au *Temp's*. D'espionner son ordinateur et son téléphone. D'échanger de vrais employés contre des agents de terrain – ou pire encore. Simon n'en avait cure. Il avait ses livres, sa puissance de déduction et – pour l'instant – accès à l'Animus.

Sa priorité absolue : en faire le meilleur usage possible.

Rikkin étirait ses jambes à l'arrière de la Rolls et jetait un regard absent sur Londres tout en parlant au téléphone avec Sofia, sa fille, qui préparait son arrivée à Madrid quelques jours plus tard. Il s'arrêta au beau milieu d'une phrase : le bourdonnement de son portable venait de signaler la réception d'un SMS. Il décrocha l'appareil de son oreille, vit qui l'avait envoyé et raccrocha après avoir promis à Sofia qu'il la rappellerait.

Un sourire arqua ses lèvres fines à la lecture du message de Bibeau : « O libéré. Vu E à l'œuvre. »

— Enfin, murmura-t-il tout en répondant : « Perdue quand ? »

« Inconnu à ce stade. »

« Info bientôt ? »

« Impossible à dire. »

Son sourire s'évanouit.

« RV où possible de parler », envoya Rikkin. Il appela ensuite Sofia et expédia les derniers détails. Il observait le paysage tandis que la Phantom glissait sur l'asphalte. Le ciel s'était mis à cracher de grosses gouttes froides, mais il restait des gens dehors. Ils se tenaient courbés sous des parapluies invariablement noirs, fumaient une cigarette sous de maigres abris, se prenaient le bec pour savoir qui avait hélé le premier un précieux taxi. Tous les visages ou presque – hommes, femmes, jeunes, vieux – arboraient une expression hargneuse, apeurée ou bovine.

— Tous ces « braves gens », railla Rikkin dans sa barbe.

Elle avait fière allure, la plèbe qui tenait tant à cœur aux Assassins ! Ces insectes et leurs besoins triviaux n'étaient rien aux yeux de Rikkin ; il estimait au demeurant que tous les Templiers devaient se ranger à cet avis. L'Ordre avait consenti de grands sacrifices, et beaucoup souffert, au nom d'un idéal d'humanité infiniment plus noble que cette racaille.

Un muscle de sa joue tressaillit tandis qu'il pianotait sur sa tablette en quête d'informations. Ses yeux noirs pétillèrent quand celles-ci apparurent ; il afficha une moue pensive.

Tiens donc... Il va falloir se montrer très prudent. Très, très prudent.

Son portable vibra : c'était Victoria, elle était en lieu sûr pour parler.

— Que diable entendez-vous par « impossible à dire » ? lança-t-il

dès qu'elle décrocha, détachant chaque syllabe pour appuyer son propos.

— Il est trop tôt pour se prononcer. Hathaway insiste pour respecter la chronologie. Il redoute de passer à côté de la vue d'ensemble. Je viens tout juste de le convaincre de zapper certaines étapes de la simulation.

— Le professeur Hathaway se croit au cinéma, ma parole, raille Rikkin de sa voix de basse. Êtes-vous réellement en train de m'expliquer que, si je n'ai pas d'ores et déjà un topo complet sur l'Épée d'Éden, c'est parce qu'un historien à la manque tient à ce que *tout soit bien rangé* ?

— Je lui ai suggéré d'aller plus vite, mais la théorie qu'il défend à propos de la nouvelle orientation de son département...

— Je connais sa fichue théorie, s'emporta Rikkin, il me l'a exposée en long, en large et en travers !

Il reprit d'une voix radoucie, plus maître de lui-même :

— Docteur, pourquoi vous ai-je demandé de me faire un rapport en privé, selon vous ?

— Très franchement, monsieur, je n'en ai pas la moindre idée. Rien, dans le comportement de Hathaway, n'indique qu'il soit autre chose que ce qu'il apparaît être d'emblée : un Templier loyal, descendant de Templiers loyaux. Un universitaire brillant, un historien dévoué qui cherche à tirer le maximum de son département. Si je puis m'exprimer librement, monsieur Rikkin, en quelques jours, les résultats obtenus justifient amplement son approche. Nous avons découvert l'Épée. Plusieurs séquences où elle est employée. Trouvé *deux* individus dotés d'une concentration remarquable d'ADN de Précurseur. Démasqué plusieurs Assassins de haut rang, dont un mentor jusqu'ici inconnu au bataillon, et aperçu les inscriptions gravées par Molay lui-même avant que le temps, ou quelqu'un, les efface. Nous continuons à surveiller l'épée, nous observons avec le plus grand soin la façon dont Jeanne la manipule, et nous allons découvrir où elle l'a perdue et comment elle fut endommagée.

Le silence de Rikkin dura si longtemps que Victoria, hésitante, lui lança :

— Monsieur ?

— Il y a eu des répercussions, vous savez, dit-il à mi-voix.

— Des répercussions ?

— Après le cas Fraser.

— Des... oui, monsieur. J'en ai conscience.

— Vous avez livré à Fraser des informations qui ont fuité jusqu'aux Assassins.

Cette fois, ce fut la psychiatre qui fit durer le silence.

— En effet, finit-elle par admettre. Permettez-moi cependant de

préciser qu'à l'époque j'ignorais tout du conflit... et des objectifs de l'Ordre. L'existence des deux camps venait seulement de m'être dévoilée.

Rikkin savait cela. Comme l'essentiel du personnel Abstergo tous départements confondus, quand elle avait été recrutée Victoria Bibeau ne connaissait pas davantage l'Ordre que les pantins qui déambulaient dans les flaques londoniennes ; des marionnettes dont l'existence se bornait à dormir, boire, travailler, avec ça et là un plaisir fugace pour oublier leur médiocrité. Aucune importance. L'argument de Bibeau était irrecevable.

— Ce gâchis nous a contraints à éliminer Aidan St. Claire. Et à envisager de *vous* éliminer. Vous le saviez ?

Un hoquet étouffé, à l'autre bout du fil. *Non, elle n'était pas au courant.*

— Beaucoup de vos amis à Abstergo Entertainment vous ont soutenue. En outre, depuis lors, vous avez fait la preuve de votre loyauté. Nous nous réjouissons de vous avoir recrutée avant les Assassins. Nous détesterions vous savoir dans leur équipe.

— Je suis convaincue que les deux camps souhaitent l'épanouissement du genre humain, déclara-t-elle, à la surprise de Rikkin.

— Vraiment ? grinça-t-il sur un ton lourd de menace.

— Bien sûr. L'approche des Assassins est erronée, c'est tout.

Rikkin ne pouvait pas rêver meilleur enchaînement.

— Notre ami le professeur Hathaway partage ce sentiment, selon vous ?

C'était évident. L'universitaire taciturne n'avait jamais laissé personne douter à ce sujet. Il aimait l'ordre, les rituels, les belles idées. Soigneusement tenu à l'écart des missions les moins ragoûtantes de l'Ordre, Hathaway était resté muré dans sa tour d'ivoire pendant que d'autres, telle l'équipe Sigma de Berg ou certaines branches plus secrètes encore des Templiers, s'affairaient à arracher les mauvaises herbes du monde : Assassins, renégats et hérétiques résolus à chambouler l'organisation.

Rikkin se rendit compte qu'il avait mal joué. Loin d'impressionner Bibeau, ses menaces à peine voilées faisaient au contraire montrer la psychiatre sur ses grands chevaux.

— Monsieur Rikkin, j'avoue mon ignorance dans de nombreux domaines. Je *sais* en revanche juger mes patients. C'est certainement l'une des raisons pour lesquelles vous m'avez... hum... gardée. Je considère le professeur comme un sujet, non comme un simple collègue.

— Il n'en sait rien, j'espère ?

— Il sait que j'ai consulté son profil et que je le surveille

attentivement, que ce soit pendant les sessions avec l'Animus ou après.

— Et pourtant, vous êtes en train de m'en parler. (Sentant qu'il la tenait, il pressa son avantage.) Que faites-vous du secret médical, docteur ?

— C'est vous qui m'avez demandé...

— De me tenir informé de l'avancement des travaux. En tant que collègue. C'est ce que vous faites et je vous en sais gré, et l'Ordre avec moi. Mais le mélange des genres est une autre affaire, docteur Bibeau.

Le silence se fit à l'autre bout de la ligne. Rikkin attendit. Il connaissait les vertus de la patience. La psychiatre finit par reprendre la parole :

— Adhérer pleinement aux valeurs de notre ordre ne m'empêche pas de croire à la pertinence de l'approche de Hathaway. C'est un homme équilibré et un type bien ; la façon dont il aborde cette simulation répond à un désir sincère de servir notre cause tout en dévoilant la vérité. Ces deux idéaux-là ne s'opposent en rien. Nous sommes bien d'accord là-dessus, monsieur ?

— La vérité, c'est comme la beauté, rétorqua Rikkin à voix basse. Elle n'existe que dans l'œil de l'observateur.

— J'ai prêté serment, monsieur. Fait vœu de défendre les valeurs fondatrices de notre ordre et tout ce que nous avons bâti au nom de ces principes. De ne jamais divulguer nos secrets, la véritable nature de l'Ordre, et ce, quitte à le payer de ma vie. (Elle peinait à contenir son indignation.) Même chose pour Simon, et nous sommes restés fidèles à ce serment. Vous avez ma parole : s'il venait à le rompre d'une manière ou d'une autre, je m'empresserais de vous le signaler et vous laisserais entièrement juge des conclusions à en tirer. Dans l'intervalle, sauf à me relever de ma fonction, veuillez me laisser faire mon travail. *Monsieur.*

L'emploi du prénom de Hathaway n'avait pas échappé à Rikkin. Il réfléchit.

— Je veux savoir comment réparer l'Épée. Et qu'elle redevienne fonctionnelle. Hathaway ne doit pas être autorisé à courir après ses chimères ; j'espère m'être montré suffisamment clair à ce sujet. Nous reprendrons cette agréable conversation dès que vous aurez du nouveau.

— Entendu, monsieur.

Il mit fin à l'appel et se renfonça dans son siège. Aucune grandeur dans les rues de Londres ; guère plus au Parlement ou dans les arts. Voilà où les avait menés la belle expérience démocratique. C'était ce monde-là que les Assassins défendaient bec et ongles, alors qu'il fallait une main solide pour guider l'espèce humaine. La main de l'Ordre des Templiers. Argent et pouvoir régnaient sans partage, comme de toute éternité, mais à l'époque actuelle il était rare qu'un puissant soit aussi

un visionnaire.

Les fondateurs d'Abstergo, eux, l'étaient. Comme les Grands Maîtres de jadis. Jacques de Molay avait laissé sa chair se consumer pour sauver l'Ordre.

Les paroles du serment des Templiers défilèrent dans sa tête : « Jurez-vous de défendre les principes de notre ordre et tout ce qu'ils impliquent ? »

Oui... et là est l'embarras, songea-t-il en reprenant la célèbre tirade d'*Hamlet*.

Il saisit un code sur son téléphone et attendit la réponse.

« Oméga en ligne. »

« Où en est-on ? »

« Phase 2 d'Oméga-104 quasi bouclée. Suggérons élimination et remplacement du sujet. »

Rikkin hésita. Agir ainsi résoudrait un problème de façon permanente... mais risquait de provoquer un remous superflu. Il tapa : « Négatif. Déménagement suffisant. »

« Bien reçu. Phase 1 d'Oméga-105 terminée. Attendons instructions. »

« Lancez la phase 2. » Rikkin prit le temps d'y réfléchir – et décida que le temps manquait. « Double Epsilon si absolument nécessaire d'après les paramètres définis. »

« Bien reçu. »

La conversation disparut. Rikkin soupira et se tapota distraitement le genou avec son portable.

Double Epsilon. EE.

Éliminer et effacer.

Il ne restait plus qu'à espérer que Simon évite de multiplier les faux pas.

Chapitre 25

Simon commanda son menu préféré du *Temp's* à emporter et se replongea dans ses livres. L'apport massif de théine et sa passion pour le sujet ne suffirent pas à chasser les effets du manque de sommeil ; l'historien piqua rapidement du nez. La sieste, hélas, n'eut rien de réparateur. Il subit de nouveau un flux d'images de Jacques de Molay qui, cette fois, crachait des malédictions à ses assassins tandis qu'il rôtiissait sur le bûcher.

Il s'éveilla en sursaut, le cœur battant. Il tenta de se raisonner. *Bien sûr.* Jeanne d'Arc et Molay avaient l'une et l'autre connu le sort réservé aux hérétiques à un siècle d'écart. Rien d'étonnant à ce que Simon rêve du célèbre Grand Maître de l'Ordre : chaque simulation de l'Animus l'approchait du moment où il assisterait à l'exécution de Jeanne dans des conditions similaires.

La référence à Molay rappela à Simon qu'il était sans nouvelles du département de cryptologie à propos de l'inscription. Victoria avait traduit le texte en latin avant de transmettre les images grâce à une appli. Dans l'excitation qui avait suivi la découverte de l'épée, Simon, épuisé, avait oublié de s'enquérir du résultat. Il ôta ses lunettes, se frotta les yeux, s'étira et lança « Cryptologie » à son ordinateur.

Penché sur son bureau, il vit disparaître le logo multicolore d'Abstergo sur le moniteur et apparaître le visage aimable de Zach Morgenstern.

— Heureux de vous voir, professeur Morgenstern.

— Professeur Hathaway ! Félicitations pour votre promotion ! Que puis-je pour vous ?

L'accueil chaleureux prit Simon de court.

— Euh... je viens aux nouvelles à propos de l'inscription de Molay découverte à Chinon. Vous avez dû la recevoir il y a quelques jours.

La perplexité fit se rider un peu plus le visage affable du vieux professeur.

— Je ne suis pas sûr de vous suivre... L'existence de ces inscriptions est avérée, certes. La simulation aurait-elle permis d'en savoir davantage ?

L'historien sentit un frisson glacé.

— Le docteur Bibeau ne vous a rien envoyé ?

— Nous n'avons rien reçu depuis plusieurs jours, que ce soit de Bibeau ou de quiconque. Dois-je donner suite ?

— Non, pas la peine. Je lui en parlerai. Elle aura souhaité l'étudier

avant de vous la transmettre ; je vous rappelle. À très vite.

Simon, abasourdi, s'empessa d'interrompre le flux vidéo. L'inscription de Molay, jetée aux orties ? Pareille découverte était une aubaine inespérée pour des spécialistes comme Morgenstern ou Hathaway, tout entiers dévoués aux révélations historiques... même quand celles-ci n'avaient aucune incidence concrète sur le présent. De ce fait, Victoria n'avait eu aucune raison de se sentir poussée à transmettre l'information de toute urgence.

Cela dit... elle n'avait pas davantage de raison de *ne pas* le faire.

Un pressentiment lui vint : et s'il était épié ? Très maître de lui-même, il retourna à son fauteuil confortable et prit l'un de ses ouvrages sur Chinon. Il feuilleta différents passages avant de s'arrêter, comme par hasard, sur celui consacré aux inscriptions.

L'un des faits marquants de son expérience de l'Animus résidait dans la clarté des souvenirs qu'il gardait de son ancêtre : ils étaient plus vivaces que les siens. Victoria dirait sûrement que tout, dans cette « visite » du passé, paraissait neuf et inhabituel. De ce fait, le sujet était plus attentif qu'à l'ordinaire. Le raisonnement se tenait. Gabriel, en outre, avait été sommé d'examiner les inscriptions tandis que Simon n'y avait guère prêté attention. Mais le rêve lui avait permis de ressusciter une image nette.

Certains éléments du patchwork étaient usés par le temps... à moins qu'ils aient été occultés par des détails plus intéressants. Un motif, en revanche, retenait l'œil : le profil d'un Templier présumé contemplant le soleil. Il ressemblait à une larme à l'envers, une goutte de pluie ou de sang, à la rigueur un bouclier. Simon n'était pas certain de ce que c'était censé figurer. La représentation du soleil vue par Gabriel était en deux dimensions, comme tout l'ensemble ; un banal contour en bas-relief.

Celui qu'il avait sous les yeux, photographié au xx^e siècle, était creux. Le cliché ne permettait pas de se faire une idée précise de la profondeur. Seule certitude : quelqu'un s'était donné un mal de chien pour creuser le mur de pierre du donjon... puis reboucher le trou.

... Ou masquer la cavité ?

Un Templier – peut-être Molay en personne – avait-il caché quelque chose dans cette niche minuscule sept siècles plus tôt, à l'intention d'un comparse ? Clé, pierre précieuse, message ?

Fragment d'Éden ?

Un autre détail clochait. L'une des deux phrases aperçues par Gabriel sur le mur manquait sur la photo. Elle avait été effacée.

Simon referma le livre et empoigna son téléphone prépayé. Copie conforme du modèle fourni par Abstergo, l'objet n'éveillerait pas les soupçons si quelqu'un l'observait.

Il installa rapidement une appli de traduction et saisit la phrase

latine qui avait resurgi dans ses rêves la nuit précédente, celle qui n'était plus visible : *Si cor valet, non frangit*.

La traduction apparut. *Si le cœur est fort, il ne faillira pas*.

Simon n'osa pas présenter cet élément à Morgenstern. Si l'homme n'appartenait pas au... *complot* – autant appeler les choses par leur nom –, mieux valait ne pas l'impliquer. Et s'il en faisait partie...

Son portable Abstergo vibra dans sa poche. Simon resta de marbre et glissa le modèle prépayé dans la même poche. Il se leva et but une gorgée de thé avant d'extirper le téléphone officiel, comme s'il venait tout juste de vibrer.

C'était Victoria.

« Comment vous sentez-vous ? »

Au lieu de livrer le fond de sa pensée (« Sur les nerfs, en rogne et désireux de savoir ce qui se trame »), il répondit :

« Mieux après ma plâtrée d'œufs écossais et de muffins. Je vous envoie une liste. RV à la salle de l'Animus dans vingt minutes. »

« Comment faites-vous pour manger autant et garder la ligne ? »

« Bons gènes », répondit Simon.

Alors qu'il rangeait son téléphone et se glissait derrière son écran, il aperçut l'épée du coin de l'œil. *Excellents gènes, en effet*. L'historien se mit au travail.

L'épée et son étui étaient calés sous son bras quand il prit l'ascenseur avec Victoria.

— C'est une excellente idée et un emploi judicieux du temps qui nous est imparti, estima la psychiatre en détaillant la liste qu'il lui avait envoyée. Ce fut très probant pendant le face-à-face entre Français et Anglais. Je ne pensais pas voir l'épée jouer un rôle dans cet épisode-là. Et pourtant, elle s'est avérée cruciale.

— Il y a consensus autour du fait que Jeanne n'a jamais tué personne ni fait usage de l'épée pour attaquer, indiqua Simon.

— Sauf pour chasser les prostituées, gloussa Victoria.

L'historien feignit de s'en amuser.

— Évidemment. Il est fait mention, en revanche, de son emploi défensif. Elle s'en serait servie alors qu'elle était attaquée.

— Nous n'avons pas été témoins de cette scène, releva Victoria. Un détail de plus à entrer dans la machine. Si seulement nous avions plus de temps... Enfin, nous avons déjà accompli beaucoup.

La rage au ventre, Simon songea à tout ce qu'ils auraient pu accomplir s'ils étaient *vraiment* dans le même camp. Il se prit à regretter les révélations d'Anaya... tout en sachant que l'ignorance est plus dangereuse que souhaitable quand on est Templier.

— La journée promet d'être longue, dit-il d'un ton grinçant. « Plutôt aujourd'hui que demain », comme se plaisait à répéter Jeanne.

La levée triomphale du siège d'Orléans a comblé le dauphin. Aussi, lors du conseil suivant avec ses généraux, il a écouté Jeanne. Elle était déterminée à le conduire à Reims pour le couronnement. Plutôt que de marcher sur Paris ou la Normandie, l'armée a donc entrepris de libérer la route de Reims. D'Alençon fut nommé à la tête de la campagne de la Loire, mais tout porte à croire qu'il se pliait aux décisions de Jeanne.

Ils bavardaient toujours quand ils pénétrèrent dans la salle de l'Animus. Simon reposa l'étui sur le lutrin avant de se diriger vers la plate-forme.

— Les victoires se sont succédé, on dirait, dit Victoria en l'aidant à prendre place dans la machine.

— Les historiens s'en sont souvent étonnés, convint-il. Il ne faut jamais sous-estimer l'effet du moral sur les troupes – en bien ou en mal. Les Français, à l'évidence, avaient repris espoir. Les Anglais, quant à eux, entendaient parler d'une Pucelle invincible qui enchaînait miracle sur miracle. L'un de ces malheureux fait état de l'abattement des siens quand ils ont appris ce qui s'était passé à Orléans. Vous vous rappelez Fastolf ?

Simon avait déjà le casque sur la tête. La voix de Victoria lui parvint en même temps qu'apparaissait la brume du tunnel mémoriel.

— *Celui qui dirigeait les renforts envoyés à Orléans, que Jeanne avait craint de ne pas pouvoir combattre en n'étant pas réveillée à temps ?*

— Celui-là même. Leurs routes ont fini par se croiser. Il a pris tout son temps pour arriver à la Loire : le moral de ses troupes était au plus bas. Si elle n'a pas gagné la guerre de Cent Ans à elle seule, Jeanne d'Arc a véritablement inversé la tendance. La campagne de la Loire comprend quatre batailles après celle d'Orléans... et autant de victoires françaises. Découvrons ce que l'algorithme nous réserve.

Samedi 11 juin 1429

Environs de Jargeau

Gabriel était heureux de se retrouver en armure. Le roi et ses conseillers avaient mis près d'un mois pour décider de la suite à donner. À la fin, nombre de ceux qui avaient soutenu Jeanne dans son effort incessant visant à briser le siège d'Orléans s'alignaient une fois de plus en ordre de bataille. Parmi eux : les frères de la Pucelle, Gilles de Rais, La Hire et le Bâtard. Cette fois, cependant, c'était le duc d'Alençon qui commandait aux troupes en lieu et place de Dunois. Jeanne s'en réjouissait.

Fleur avait insisté pour les accompagner. Jeanne et Gabriel avaient eu beau protester, la jeune femme aux cheveux blonds était aussi têtue que l'objet de son admiration.

— Que deviendrais-je loin de vous ? avait-elle fait valoir. Aucun bien-né n'acceptera qu'une ancienne fille à soldats se lie d'amitié avec ses filles. S'ils sont bons avec moi, Jeanne, c'est uniquement grâce à vous. Malheur à moi quand vous ne serez plus là. Je ne souhaite qu'une chose : me tenir près de vous et de votre lumière. Interrogez vos voix.

Jeanne l'avait fait – et Fleur était venue.

À une heure de marche à l'est des murailles de Jargeau, tous les regards étaient rivés sur la carte étalée sur une table.

— Les rôles sont inversés, exposa d'Alençon. Auparavant, c'était l'Anglais qui se demandait comment prendre une ville fortifiée.

— L'ennemi dispose de pièces d'artillerie et de poudre à foison, renchérit le Bâtard. Quant au décompte exact de ses troupes, nous l'ignorons, mais il a certainement une garnison importante.

L'hésitation croissante des généraux décida Jeanne à rompre son mutisme.

— Nous sommes ici pour prendre la ville. Pourquoi ces atermoiements ?

Le Bâtard se tourna vers elle.

— La question est d'ordre tactique. Une approche indirecte pourrait nous permettre de nous faire une idée précise des forces en présence.

La Pucelle poussa un soupir exaspéré.

— Ne redoutez ni leur nombre ni la difficulté de l'entreprise. Ces Anglais seront vaincus.

Une main sur le pommeau de son épée, elle avait plaqué l'autre sur son cœur. L'éclat de son visage commença à refléter sa confiance ; les autres généraux se détendirent.

— Coupons la poire en deux, proposa d'Alençon. Commençons par les bourgs en périphérie et offrons à l'ennemi de se rendre sans combattre. Sitôt bien installés, nous donnerons l'assaut sur les murs.

Chapitre 26

Des brumes surgirent les hauts murs de Jargeau... très différents de ce qu'ils étaient la veille. Le bombardement français avait fait des ravages ; une tour entière s'était effondrée.

L'assaut prenait enfin tournure. Un Anglais particulièrement colossal, doté d'un arsenal complet, avait mené la vie dure aux assaillants en repoussant une à une les échelles – avec les soldats français qui les escaladaient – et en lâchant sur eux de gros boulets de fer. Il avait fallu qu'une couleuvrine orléanaise fasse mouche pour que les attaquants commencent à gagner du terrain.

Gabriel chargea l'ennemi le plus proche en beuglant, opposa son épée au coup de taille d'un Anglais et utilisa l'élan acquis pour déséquilibrer l'ennemi qui mordit la poussière. Mais l'épée de Gabriel était prise dans celle de l'homme à terre. Se sachant en fâcheuse posture, celui-ci poussait comme un beau diable. Il leva la main gauche, exposant la jointure entre son bras et son torse. Gabriel dégaina sa dague et frappa de haut en bas.

Le sang gicla quand il extirpa l'acier de la plaie. Hors d'haleine, il se redressa et chercha Jeanne du regard. Au beau milieu de la mêlée comme toujours, la Pucelle ne demandait jamais à la troupe d'affronter le danger sans le faire elle-même. Il sentit son cœur se soulever ; juchée sur son destrier, elle laissait flotter son étendard. Son souffle retrouvé, sa vigueur revenue, le jeune homme songea : *On ne peut pas perdre tant qu'elle est là avec son épée.*

Jeanne se figea, obligea sa monture à s'immobiliser et regarda alentour jusqu'à avoir repéré Gabriel.

— Gabriel ! hurla-t-elle. Écarte-toi ! Cette machine va te tuer !

Elle désigna le rempart : là-haut, un soldat anglais manœuvrait une petite pièce d'artillerie. Gabriel fit volte-face et s'éloigna du mur le plus vite possible en direction de l'endroit où Jeanne peinait à contenir son fougueux destrier. Elle se pencha pour le toucher, comme pour s'assurer qu'il était toujours entier, et sourit, soulagée. Puis elle partit au trot vers une autre section de rempart. Gabriel s'élançait derrière elle quand il entendit un « boum » retentissant.

Si le champ de bataille bruissait de toutes parts, ce fracas-là le fit se retourner pour contempler sa position précédente.

Un autre soldat français, qui n'avait pas entendu la mise en garde de la Pucelle, gisait dans la boue avec, en guise de tête, une bouillie rougeâtre.

Gabriel vacilla, se signa et repartit dans le sillage de Jeanne.

Arrivée au pied du mur, elle avait déjà gravi la moitié d'une échelle posée contre la paroi. Il la vit s'arrêter et porter la main à son épée. Sans la dégainer, elle tourna la tête pour haranguer les troupes en contrebas, mais il était trop loin pour percevoir les propos de Jeanne dans ce vacarme. L'œil attiré par du mouvement, Gabriel se figea.

Un Anglais posté au sommet du rempart brandissait à deux mains un gros rocher. Sous les yeux de Gabriel, pétrifié, le soldat hissa sa charge à bout de bras...

... et la précipita sur la Pucelle ignorante du danger.

— Jeanne !

Incapable de bouger comme d'empêcher le drame, Gabriel entendit de nouveau la voix de Jeanne dans sa tête : « *Je durerai un an, guère plus.* »

L'épée sortit du fourreau dans un foisonnement de lumière au moment précis où le rocher heurtait le heaume de la Pucelle. Aveuglé par cet éclat d'un autre monde, Gabriel vit à peine le casque se fendre en deux ; les deux moitiés churent avec le rocher, Jeanne et l'épée qu'elle avait lâchée en tombant de l'échelle.

Immédiatement secourue, elle fut hâlée en retrait des combats. Gabriel se fraya un chemin vers Jeanne en criant son nom.

— Dieu soit loué, hoqueta-t-il en découvrant qu'elle avait les yeux ouverts.

Passablement étourdie, elle cilla et sourit.

— Je n'ai rien, assura-t-elle à ses porteurs.

Ceux-ci l'aidèrent à se relever en poussant force vivats. Jeanne paraissait en effet récupérer à vue d'œil.

— Mon épée ! s'exclama-t-elle.

L'un des soldats la lui présenta. L'objet, devenu banal dans les mains du fantassin, reprit vie dès que Jeanne referma ses doigts autour de la poignée. La Pucelle brandit l'épée bien haut, contempla tous ces braves prêts à la suivre jusqu'en enfer si elle le leur demandait.

— Mes amis ! cria-t-elle en tournant la tête vers les remparts de Jargeau. À l'assaut ! Dieu a condamné les Anglais ! Cette ville est nôtre !

La troupe n'eut pas besoin d'en entendre davantage. Les fantassins se ruèrent aux échelles en rangs si serrés que toute résistance était vaine. Au moment où la brume se refermait, Simon entendit quelqu'un implorer en anglais :

— Non ! On se rend, vous entendez ? On se rend !

C'était Suffolk, mais sa supplique venait trop tard. Elle se perdit dans les vociférations des assaillants qui, convaincus d'accomplir la

volonté divine, n'avaient pas le droit d'échouer.

Victoria, elle aussi, avait dû entendre Suffolk.

— *D'Alençon a-t-il accepté sa reddition ?*

— Elle ne lui est jamais parvenue, répondit Simon, le cœur lourd. La requête s'est perdue dans le chaos. Certains Anglais ont tenté de fuir, mais où aller ? La plupart sont morts pendant l'assaut, d'autres furent capturés... mais presque tous ont fini exécutés.

— *Jeanne n'a pas pu donner un tel ordre !*

— Elle n'en a jamais rien su, apparemment. Aucune source ne l'indique.

— *Tant mieux. La nouvelle l'aurait sûrement bouleversée.*

Très certainement. Ébranlé lui-même, Simon s'entendit dire sans pouvoir s'en empêcher :

— Jeanne a dit qu'elle ne craignait rien... hormis la trahison.

Un long silence. Puis :

— *Je travaille avec des enfants de son âge, peut-être plus jeunes d'un an ou deux. Savoir ce qui l'attend m'attriste ; je n'ose imaginer combien c'est dur pour vous.*

N'essayez même pas, songea Simon, c'est perdu d'avance.

— *Bizarre, reprit Victoria. On dirait que l'Animus ne sait pas quoi nous montrer ensuite...*

— L'Épée d'Éden ne joue peut-être aucun rôle digne d'intérêt au cours des trois batailles suivantes, fit valoir l'historien. Celle de Meung-sur-Loire, notamment, n'a duré qu'une journée. À ce stade, l'armée de Jeanne d'Arc comptait environ sept mille hommes. Ils ont carrément ignoré la ville et le château pour mieux s'en prendre au pont fortifié. Celui-ci conquis, ils y ont laissé une garnison afin de barrer la route aux Anglais et ont poursuivi vers Beaugency.

— *Quatrième bataille de la campagne de la Loire, énonça Victoria.*

— Exact. Pour résumer, les Français ont bombardé les défenses de la ville jusqu'à sa reddition. Dans l'intervalle, Fastolf est arrivé aux abords de Beaugency tandis que Jeanne bénéficiait de renforts inattendus. Ce qui nous mène à la bataille de Patay : la réplique inversée d'Azincourt et la plus grande victoire de Jeanne d'Arc. Elle s'est lancée aux troupes de Fastolf et de Talbot alors que les Anglais se repliaient vers Patay. Jeanne promit à d'Alençon que – quelle tirade lui attribue-t-on, déjà ? – « si l'ennemi était suspendu aux nuages, nous les aurions. Le roi va aujourd'hui remporter sa plus éclatante victoire. Les voix me l'ont promis. »

— *Ce fut le cas, j'imagine...*

— Les sources anglaises les plus prudentes évoquent deux mille morts de leur côté et de nombreux prisonniers... dont John Talbot, ce qui a dû ravir la Pucelle.

— *Quelles sont les pertes, côté français ?*

— Trois.

— *Trois... trois mille ? Trois cents ?*

— Non. Trois soldats. *Un, deux, trois**. La bataille a duré moins d'une heure ; Jeanne n'a probablement été témoin d'aucun combat. Les Anglais préparaient une embuscade quand leur position a été trahie : un cerf aurait surpris le régiment d'archers, et ceux-ci auraient poussé de hauts cris.

— *Vous plaisantez.*

— Pas le moins du monde. Le sort des grandes batailles repose parfois sur de menus détails. Dans le cas qui nous intéresse, un cerf, l'animal qui symbolise Jésus, soit dit en passant. En déboulant à l'improviste, la bête a permis aux Français de localiser l'ennemi. La suite appartient à l'Histoire. Au sens propre.

— *Un symbole du Christ, bondissant pour prévenir les Français. Hallucinant.*

— Tant qu'elle avait l'épée, Jeanne était imbattable. Et... je crois savoir où elle l'a perdue.

— *Vraiment ?*

— J'ai ma petite idée. En nous tenant à la théorie selon laquelle il ne pouvait rien lui arriver tant qu'elle avait l'épée, la logique veut que sa première défaite coïncide avec la perte de l'objet. Mais n'allons pas trop vite en besogne. J'aimerais la voir au moment du sacre.

La voir heureuse et fière d'elle, pensa Simon. Honorée et respectée comme il se doit, ne serait-ce qu'un temps. Avant que l'enfer se déchaîne.

— *Moi aussi,* déclara Victoria.

La brume s'estompa ; apparut alors la voûte majestueuse de la cathédrale de Reims, chef-d'œuvre immaculé avec, çà et là, l'éclat chamarré des vitraux.

Gabriel, en armure, n'était pas avec ses compagnons d'armes mais en famille. Durand Laxart avait fait le voyage depuis Domrémy pour l'occasion quand son fils lui avait écrit que l'armée marchait sur Reims, et toute la maisonnée de Jeanne ou presque était présente. Il y avait là son père Jacques, autrefois terrifié à l'idée de voir sa Jeannette « partir avec les soldats », et sa femme Isabelle. Ils formaient un couple bizarrement assorti : Isabelle, chaleureuse et aimable, tranchait avec cet époux massif, imposant, qu'une chevelure de jais achevait de rendre intimidant. Gabriel, qui avait appris à les connaître, n'était pas dupe. Jacques était un homme intelligent au grand cœur, tout comme sa femme. Les frères de Jeanne étaient eux aussi présents ; seule manquait sa sœur Catherine, trop fragile pour endurer pareille équipée.

Les portes de la cathédrale s'ouvrirent en grand. La foule acclama les quatre chevaliers en harnois qui firent leur entrée dans un cliquetis de sabots. C'étaient les gardiens de la sainte ampoule de Clovis, dont

l'huile servait à oindre les rois de France depuis l'an 496. La légende voulait que quatre anges descendus du ciel l'aient remise à la cathédrale. Gabriel avait appris que les autres objets de culte avaient été dérobés par les occupants anglais et leurs sbires qui, pour la plupart, avaient fui la nuit précédente. L'un d'eux n'était autre que Pierre Cauchon, saint homme et ancien recteur de l'université de Paris. En revanche, l'ennemi n'avait pas pu s'emparer de la cathédrale et, de toute évidence, pas davantage de la sainte ampoule.

Gabriel réprima un sourire en croisant le regard de Gilles de Rais. Le jeune et fougueux noble avait été désigné gardien ; il était cocasse de le voir figurer un ange.

Les chants atteignirent leur crescendo. Le dauphin fit son entrée.

Avec à son côté, en place d'honneur, la Pucelle d'Orléans.

— Jeanne, murmura Gabriel, éperdu de joie et de fierté.

Son étendard brandi, elle se tenait bien droite et s'efforçait à grand-peine de ne pas sourire. Et son visage – ah ! ce visage ! Extatique, la Pucelle rayonnait de voir accompli son devoir divin. Rayonnait au sens propre, plus intensément que les rais de lumière des vitraux, que les bougies ou que tout ce que Gabriel pouvait imaginer. Incapable de se détourner, il comprit qu'il ne pourrait jamais cesser de la contempler. L'image promettait de rester gravée dans sa rétine et dans son cœur même s'il vivait centenaire. Une image de paix, palpable dans le bleu profond des yeux de Jeanne.

Chapitre 27

Anaya dut se rendre à l'évidence : aider Ben à intégrer le département était très amusant. Il n'était guère plus jeune qu'elle mais, étant Américain, il lui donnait l'impression d'être un gamin. Et, dès qu'on passait outre son excès d'enthousiasme typique des Yankees, Ben faisait preuve d'une intelligence remarquable et d'une efficacité... sidérante. Elle lui avait confié un peu de codage en estimant que cela le tiendrait occupé quelques heures tandis qu'elle terminait quelque chose – et il avait terminé le temps qu'elle aille chercher un *latte*.

— Méfie-toi de ceux-là, le prévint-elle, ils vont devenir verts de jalousie.

— Quoi ? s'exclama Andrew, faussement horrifié, une main plaquée sur la poitrine. Serais-tu en train d'insinuer qu'il est meilleur que toi, Ny ?

— N'importe quoi, répondit-elle. Si c'était le cas, ce serait lui qui partirait à Montréal à la fin de l'année.

Ben s'abstint de japper comme un chiot... mais l'extrémité de ses oreilles rougit. *Trop mignon*, songea Anaya, tout sourires, en prenant place à côté de lui pour se remettre au travail.

Elle eut beau essayer de se concentrer, ses pensées revenaient sans cesse à Simon. S'ils étaient convenus de se parler le moins possible, elle avait exigé d'être tenue informée des développements et promis de faire de même.

Simon était un type brillant sous ses airs froids et détachés. Formé aux techniques de self-défense et conscient que l'Ordre se livrait à de sombres machinations, il n'avait cependant jamais mis son apprentissage à l'épreuve du réel... et pas davantage été mêlé aux machinations. Anaya, si. Elle se sentait apte à récidiver et estimait Simon capable de faire front. Seul hic : comment réagirait-il s'il fallait se battre, tuer, opérer des choix cruels ? Elle n'avait guère envie de le découvrir.

Anaya reporta son attention sur le codage de Ben.

— Ha ha, exulta-t-elle, le petit prodige est enfin pris en défaut !

Le jeune homme, incrédule, fit rouler sa chaise jusqu'à elle.

— Ça alors... J'ai fait ça, moi ? dit-il tandis qu'Anaya désignait l'erreur et arquait un sourcil. (Il rit.) Je sais, je sais. Si c'est à l'écran, c'est que j'ai dû commettre cette bourde. L'erreur ne s'est pas glissée là toute seule.

— Reprends du début, ordonna Anaya.

Ben grommela.

— Pourquoi le *Snack Shack* et pas chez *Temp's* ? s'étonna Victoria. Ça me va aussi bien, remarquez ; je suis une buveuse de café.

Parce que le Temp's me rappelle fâcheusement l'absence de Poole pour quelque mystérieuse raison, grinça Simon intérieurement.

— Parce que je rechigne à aborder le peu de temps qui reste à Jeanne, dit-il, ce qui venait aussi du cœur.

— On devrait peut-être en discuter autour d'une bière, proposa Victoria en s'essayant à l'humour noir.

— Voire d'une bouteille de whisky, maugréa l'historien. Bon, mettons-nous au travail.

Ils étaient assis sur un canapé. Simon tourna sa tablette vers elle.

— En bref. Sitôt couronné, Charles VII préfère la voie diplomatique à celle des armes pour trouver une issue au conflit.

— Bonne idée, ma foi.

— En effet... sauf quand on a Jeanne d'Arc et une Épée d'Éden dans son camp et qu'en face l'ennemi n'a aucune intention de respecter les termes d'un accord. (Il grimaça.) Pour ce qu'il m'en coûte de dire ça des Templiers, c'est hélas la stricte vérité. La plupart des dignitaires anglais de l'époque étaient soit des membres de l'Ordre, soit des gens bénéficiant de son appui. Philippe de Bourgogne était très certainement un Templier. Charles, comme vous avez pu vous rendre compte, était un faible, ce que les Templiers voulurent utiliser à leur – à *notre* – avantage. Une trinité tout sauf sainte se trouve un instant réunie : le duc de Bourgogne, Georges de La Trémoille, grand chambellan de France et enfin Jean de Lancastre, duc de Bedford et régent. Ces trois-là collaborèrent, officiellement au nom de la paix... mais toujours dans l'intérêt des Anglais ou des Bourguignons.

Simon fit une pause, puis reprit :

— Peu après son sacre, Charles VII fut contacté par le duc de Bourgogne. Philippe proposa une trêve de deux semaines pendant laquelle les Français ne devaient pas attaquer Paris, et à la fin de laquelle il promettait de livrer la ville. Philippe n'avait bien entendu aucune intention de céder Paris. Il mit la trêve à profit pour fortifier la capitale.

— Jeanne devait détester Philippe, déclara Victoria en sirotant son latte.

— Voici ce qu'elle lui écrivit le jour du couronnement de Charles.

Simon afficha le texte sur sa tablette et lut :

— « Prince estimé et redouté, duc de Bourgogne, la Pucelle vous demande au nom du Roi du Ciel de conclure une paix sincère et durable avec le roi de France. Pardonnez l'un à l'autre de bon cœur, pleinement... Il y a trois semaines, je vous écrivis et vous priai de

venir assister à l'onction du roi, mais ma lettre est restée sans réponse. »

— C'est... tout à fait navrant.

Simon, mal à l'aise, se fendit d'un haussement d'épaules évasif.

— Charles VII avait eu son couronnement et souhaitait jouer au diplomate. Les Templiers se sont fait un plaisir d'accepter.

— Mais... Yolande, mentor des Assassins, était aussi sa belle-mère.

— Nul doute qu'elle a dû s'efforcer d'avoir prise sur Charles. Cela étant, ces Templiers-là, je n'aurais pas aimé les avoir comme ennemis. Le roi de France a freiné des quatre fers... quand il n'a pas œuvré directement contre Jeanne. La Pucelle n'a plus jamais bénéficié de son soutien, ne serait-ce que logistique. Perdre l'épée l'a irrémédiablement condamnée.

Victoria ménagea un long silence avant de répondre.

— J'ai été témoin du conflit entre Assassins et Templiers des deux côtés. À travers l'Animus du Nid d'aigle, avec les jeunes, et maintenant ici. Ma préférence va toujours à l'ordre, jamais au chaos. J'ai toutefois l'impression qu'il nous arrive d'employer des méthodes inutilement cruelles.

— Nous y sommes contraints. Il y va de notre survie.

Ce disant, Simon pestait intérieurement contre ce que faisaient en douce Rikkin et Victoria. L'ordre devait régner. Quoi qu'il en coûte.

— Jeanne était perçue comme une menace, poursuivit l'historien. Son sort fut décidé par les Templiers de l'époque en fonction de ce qu'ils savaient et des mentalités d'alors. Il ne fait aucun doute qu'à leurs yeux c'était la seule option valable.

— Brûler vive une gamine de dix-neuf ans ? s'indigna Victoria.

Si elle était effectivement en train d'essayer de le faire plonger, Simon se dit qu'elle méritait un oscar. Il jugea cependant plus sûr de continuer comme si de rien n'était.

— Son procès fut une honte, c'est certain. Mais les Templiers n'en étaient pas à leur coup d'essai en la matière. La fin justifie les moyens. L'ordre doit régner, faute de quoi l'espèce humaine est condamnée à stagner. Comme tout accomplissement, le progrès a un prix. Qui peut être exorbitant.

Ce prix comprend parfois la vie d'une jeune fille pure aux yeux saphir, une gamine qui irradie. N'écoulant que son courage et le bien commun, elle s'est battue pour la bonne cause... mais pas pour la bonne personne et pas dans le bon camp.

Qu'ils aillent tous au diable.

— Venez, dit-il en masquant sa douleur. Voyons comment tombe un ange.

— J'espérais le trouver plus disponible après son couronnement, pas l'inverse, grommela d'Alençon.

— Chaque jour qui passe rend l'assaut sur Paris plus ardu, convint Jeanne. Les hommes ont remporté victoire après victoire ; ce royal attermoisement remplit leur cœur de doute, alors qu'il devrait déborder de piété et d'amour pour la France.

La Pucelle, d'Alençon, Gabriel et Fleur attendaient le bon plaisir de sa majesté Charles VII, roi de France, en ses appartements royaux de Compiègne. Le statu quo durait depuis plusieurs jours, que le roi passait avec ses plus proches conseillers. Jeanne et d'Alençon étaient parfois conviés, mais pas toujours, et pas ce 21 août. Gabriel avait la très nette impression que La Trémoille, farouche opposant de Jeanne, était l'artisan de cet ostracisme.

Au lieu de faire libérer Paris – dont le peuple n'attendait que cela – par une armée chauffée à blanc, Charles VII avait tergiversé, allant de ville en ville, acceptant de grand cœur l'hospitalité et les gages de loyauté.

— Il aspire à la paix, Jeanne, tempéra Fleur. Notre bon roi est las de tout ce sang versé.

— Et moi donc ! fulmina la Pucelle. N'ai-je pas pleuré les morts, anglais comme français ? Quant à la paix, n'ai-je pas, à deux reprises, pressé le duc de Bourgogne de rendre les armes ? Le pays a besoin d'unité sous la bannière d'un souverain reconnu par tous ! (Elle secoua la tête, dépitée.) Le roi aurait dû me tenir informée séance tenante de cette trêve avec les Bourguignons. Quatorze jours de trêve... quatorze jours offerts au duc pour renforcer les défenses de Paris, plutôt !

D'Alençon et Gabriel échangèrent un regard. Jeanne, grâce à la force de son sang et à l'Épée d'Éden, était invincible au combat. Sa pugnacité et son charisme n'étaient d'aucune utilité à la France, pas plus qu'aux Assassins, quand les finasseries diplomatiques lui interdisaient de galvaniser la troupe contre l'ennemi.

— Bien, lança d'Alençon à Jeanne en regardant Gabriel. Je suis fatigué de rester assis à manger et à boire. Troquons ces habits de cour contre nos armures et allons nous exercer.

— Avec joie ! applaudit Jeanne, aussitôt déridée. Tâchons d'inculquer des rudiments d'escrime à Fleur !

La jeune blonde rit. Plus il passait de temps auprès d'elle, plus Gabriel en venait à apprécier son calme, si différent du feu intérieur qui couvait en Jeanne pour toute chose. Fleur était un bienfait pour Jeanne, c'était évident. Mais jamais elle ne brandirait l'épée au côté de la Pucelle.

Gabriel avait discuté avec Fleur, un jour, alors que celle-ci se

lamentait de ne pas être plus utile.

— Tout ce que je suis, je le dois à Jeanne. Et à toi, mon champion auprès d'elle. Sans vous deux... (Elle se détourna.) Je n'ose songer à ce qui me...

— N'en fais rien, avait répondu le jeune homme. Tu es avec nous. C'en est fini, et bien fini, de ta vie d'avant. Quant à te rendre « utile », contente-toi d'être... Fleur. Aime Dieu et Jeanne, c'est assez. Chaque fois que la Pucelle te contemple, elle sait qu'elle a rendu une vie meilleure. Je sais combien cela compte pour elle. Surtout en ce moment, quand certains paraissent oublier tout ce que Jeanne a fait pour eux.

— Il me semble que Dieu pourrait délivrer un ou deux enseignements de maniement des armes à Fleur, gloussa d'Alençon, mais je ne suis qu'un simple mortel. (Le regard toujours posé sur Gabriel, il s'adressa à Jeanne.) J'ai quelque chose de plaisant à t'apprendre, Jeanne. Un tour que nous connaissons déjà, Gabriel et moi, et qui pourrait t'être utile un jour. Nul doute que tu vas le maîtriser sans peine : il requiert, comment dire... une foi bien accrochée.

Gabriel sourit d'une oreille à l'autre.

— Mon gentil duc, j'aurai grand plaisir à m'exercer avec vous ce soir, demain ou un autre jour. Pour l'heure, cependant, veuillez quérir vos gens et ceux des autres capitaines. Par ma bannière, il me tarde de voir Paris d'un peu plus près !

Jeudi 8 septembre 1429

Gabriel avait vu maintes choses depuis son départ de Vaucouleurs qui, avant cela, était à ses yeux un modèle de ville fortifiée. D'abord Orléans, puis Jargeau qu'il avait contribué à prendre.

Mais ces places fortes-là n'étaient rien par rapport à Paris.

Les remparts, colossaux, n'avaient pas d'équivalent en France, voire dans toute l'Europe occidentale. Hauts de vingt-cinq pieds, ils se dressaient entre des tours plus gigantesques encore érigées tous les quatre cents pieds. La cité comptait six accès ; l'armée française avait décidé de concentrer l'assaut sur la porte de Saint-Denis et sur celle, particulièrement imposante, de Saint-Honoré, large de soixante pieds et haute de vingt-cinq. Chaque porte était défendue par un ensemble de postes d'artillerie, de mâchicoulis et de meurtrières permettant de pilonner les assaillants qu'une herse et un pont-levis empêchaient d'entrer. Enfin, des boulevards avaient été dressés devant chaque accès.

Au fil des victoires, le procédé était devenu familier à Gabriel. Jeanne, à cheval et brandissant son étendard, trotta jusqu'à la porte

Saint-Honoré et se proposa d'accepter la reddition de Paris. Elle fut accueillie par un refus accompagné de huées. Gabriel vit qu'elle gardait l'épée au fourreau : son attention était accaparée par sa précieuse bannière blanche.

Les Assassins lui avaient appris à quel point l'épée de Jeanne était puissante... mais la principale intéressée n'en savait rien. Comme elle l'avait sur elle, Gabriel était cependant confiant.

L'armée française avait tiré les leçons du siège de Jargeau. L'offensive commença par un feu nourri sur les portes désignées et les remparts qui les séparaient. Les opposants se firent un plaisir de riposter dans un vacarme assourdissant. Chariots, fagots, remblais divers, tout était bon pour combler le fossé qui ceignait la ville.

Le duc ne prit pas part aux premiers combats. Personne ne s'attendait à voir Paris tomber en un jour ; d'Alençon et ses hommes préparaient l'assaut du lendemain en construisant un pont sur la Seine. Gabriel, conscient de l'utilité du projet, était heureux de voir Gilles de Rais et Gaucourt participer à l'attaque mais s'interrogea : avec plus d'hommes, aurait-il été envisageable de gagner la bataille dès le jour même ?

Le sol se souleva près de Gabriel, le couvrant de terre et de sang. Un petit groupe de soldats, fraîchement sortis de Paris et débordants d'énergie et de colère, se ruèrent sur lui et sur la maigre escorte de Jeanne. Gabriel eut tout juste le temps de lever son épée pour bloquer le coup d'un vieux briscard plus lourd que lui. Transi par le choc acier contre acier, il fit l'effort de se détendre comme le lui avaient appris de Metz et d'Alençon. L'adversaire abasourdi vit sa lame glisser contre celle de Gabriel qui, sans difficulté apparente, imprima une brusque torsion à son poignet. L'épée du chevalier s'envola. Il n'eut pas le temps d'opposer son bouclier : l'arme de Gabriel s'enfonça dans son cou.

Le jeune homme tourna la tête en quête d'un autre ennemi... et ne vit que du blanc. Jeanne était là, son épée brandie, se défendant contre l'assaut d'un vétéran bourguignon. Son cheval s'éloigna en piaffant quand elle mit pied à terre d'un bond ; la Pucelle fondit sur l'ennemi comme si elle était née l'épée au poing.

L'assaut fut de courte durée. L'Épée d'Éden scintilla en s'abattant sur le pavois du Bourguignon ; le bois épais se volatilisa en minuscules esquilles comme s'il avait explosé dans les mains du vétéran. Les crépitements de l'épée de Jeanne terrorisèrent l'ennemi en même temps qu'ils calmaient et rassuraient Gabriel et tous ceux qui suivaient la Pucelle. Le Bourguignon, abasourdi par ce qu'il venait de voir, lâcha son arme, tomba à genoux et se couvrit la tête en gémissant.

Jeanne pointa son épée lumineuse sur le Parisien tremblant. Elle avait remporté le duel sans infliger la plus petite égratignure à

l'ennemi.

Voici donc ce qu'ils voulaient dire en affirmant qu'elle se battait défensivement, comprit Simon.

Les Fragments d'Éden étaient des objets de pouvoir. Les Précurseurs, qui n'étaient pas des enfants de chœur, avaient pour l'essentiel légué des armes à l'espèce humaine. Cette Épée d'Éden-là, qui avait appartenu à Jacques de Molay, Jeanne d'Arc et Dieu savait combien d'autres, était de toute évidence une arme. Mais d'un type différent. Servant à tuer, certes ; en galvanisant les troupes françaises et en provoquant l'abattement chez les Anglais, elle avait causé de nombreuses victimes. C'était une arme, après tout, pas un calice ou un orbe. Encore moins un Suaire d'Éden.

Pour autant, elle n'inspirait pas la soif de sang mais l'espoir qui, sur un champ de bataille, se muait en ferveur. Simon était plus apte que Gabriel à voir que l'épée travaillait de concert avec Jeanne, pas pour elle. Comme si, en se faisant écho, l'éclat dû à l'ADN de Précurseur de la Pucelle et celui de l'épée étaient démultipliés. Jeanne n'avait pas eu besoin de s'entraîner des années pour manier l'épée à la perfection ; pour vaincre sans bain de sang, en accord avec sa nature profonde. Plus Simon comprenait l'épée, plus il était abasourdi. Si seulement il y avait moyen de la réactiver...

— Rends-toi, au nom de Dieu ! exigea Jeanne.

Le soldat obtempéra en gémissant. La Pucelle fit signe à deux de ses hommes qui conduisirent le prisonnier à l'arrière.

— Prenez son épée, ordonna-t-elle.

Simon prit conscience qu'il contemplait la troisième et dernière épée de Jeanne d'Arc : celle prise à un Bourguignon qu'elle avait capturé elle-même.

L'étendard de Jeanne était tombé pendant le bref échange. Elle le ramassa, rengaina sa lame non rougie et marcha fièrement vers les remparts de Paris.

— Peuple de Paris ! cria-t-elle. Cela chagrine Dieu, et me chagrine, de voir tant de sang français versé ! Rendez-vous et plus aucune vie ne sera prise ! Faute de quoi beaucoup mourront sans raison !

— Jamais Paris ne se rendra à une putain ! éructa un défenseur.

Un battement de cœur plus tard, horrifié, Gabriel vit qu'un carreau d'arbalète venait de se planter dans la cuisse de Jeanne.

La Pucelle resta un instant immobile, comme pétrifiée... puis trébucha, la visière relevée. Elle était pâle comme un linge. Jeanne cilla, toujours appuyée contre l'étendard. Gabriel s'empressa d'aller la soutenir. Sur les remparts, la clameur enfla. Les Parisiens déclenchèrent un feu nourri tandis que le jeune homme évacuait Jeanne et criait à l'aide. De Rais, qui avait délaissé son secteur, se hâta de les rejoindre ; l'effroi se lut dans son regard quand il vint prêter

main-forte à Gabriel.

— Prends soin d'elle. Je t'envoie quelques hommes. Ramène-la à La Chapelle.

Jeanne, qui s'était mise à peser dans leurs bras, leva la tête.

— Non ! Continuez à vous battre ! Ce n'est rien, comme à Orléans...

Mais elle dodelina de la tête et devint un poids mort.

— Va ! beugla de Rais. Va !

Gabriel obéit.

De Rais et Gaucourt arrivèrent à La Chapelle quelques heures plus tard. Jean d'Aulon, l'intendant de Jeanne, s'occupa aussitôt de la plaie. Fleur et Gabriel faisaient de leur mieux pour l'aider ; l'ancienne fille à soldats restait d'un calme qui émerveilla le jeune Laxart, lui qui sentait ses entrailles se nouer chaque fois que Jeanne était blessée.

Dès qu'elle rouvrit les yeux, Jeanne sourit et déclara :

— Mon Ombre et ma Fleur... Où est le duc ? Comment se passe la bataille ?

Fleur et Gabriel échangèrent un regard.

— Jeanne, dit le jeune homme, nous nous sommes repliés pour la nuit. L'assaut reprendra demain. Le pont du duc...

— ... est détruit, gronda d'Alençon en entrant dans la tente. Sur ordre de notre bon roi. Je viens de le démanteler de mes propres mains. Il n'y aura pas d'assaut demain, Jeanne. L'avis de ceux qui ont l'oreille du roi Charles prime sur celui de nous autres, qui accomplissons des prouesses martiales. Nous avons ordre de nous retirer.

— Que signifie... ? s'indigna Jeanne en voulant se relever.

Fleur l'en empêcha ; avec tout le sang qu'elle avait perdu, la Pucelle dut s'avouer vaincue.

— C'en est fini des assauts sur Paris, reprit d'Alençon, tout à sa rage.

Il contempla l'armure de Jeanne encore rougie ; l'étendard maculé de boue, posé contre la cuirasse. Et se figea.

— Jeanne, dit-il d'une voix blanche, où est ton épée ?

— Mon épée ? répéta-t-elle, horrifiée. *Mon épée !* Je l'avais quand j'ai été touchée... Je ne me souviens plus...

D'Alençon et Gabriel échangèrent un regard. Sans mot dire, ils remirent leur armure, enfourchèrent leur cheval et galopèrent jusqu'aux portes de Paris.

Les brumes du tunnel mémoriel se refermèrent sur eux.

Chapitre 28

— Hé, attendez ! Pourquoi me faites-vous sortir ?

— *Parce que c'est la dernière fois que Gabriel a vu l'épée, Simon. Leurs recherches ont été infructueuses. Je suis désolée.*

— Eh bien. La voilà, votre réponse. (Même lui percevait la cruauté et la colère dans sa voix.) Rien de glorieux. L'épée n'a pas été brisée ni endommagée. Ni volée ni gagnée, simplement... perdue. Un vulgaire porcher l'aura sans doute prise en souvenir. À moins que les Templiers ne l'aient d'emblée récupérée.

— *Simon...*

— L'épée a disparu, des accords ont été conclus et Charles refuse de soutenir les entreprises militaires de Jeanne. Alors elle... c'est là que tout est allé de travers. Nous le savons maintenant. La partie est finie.

— *Que voulez-vous dire ?*

Triste et en colère à la fois, Simon regarda fixement l'image du jeune homme qu'il avait appris à connaître si intimement. Gabriel avait tellement changé. Sa peau, naguère hâlée par le travail en plein air dans la ferme de son père, avait pâli suite aux trop nombreuses heures passées dans son armure, ou en intérieur lors des conseils... ou, ces derniers mois, à attendre simplement qu'on lui dise quoi faire. Il s'était endurci, son visage était moins accueillant, moins doux. Néanmoins, Simon savait que son dévouement envers Jeanne était toujours aussi farouche. Et, sur ce point, il ne changerait probablement jamais. Pourtant, Gabriel devrait faire quelque chose que Simon pensait impossible : oublier Jeanne d'Arc. Suffisamment, du moins, pour engendrer un enfant afin qu'un jour Simon Hathaway puisse entrer dans l'Animus et observer son lointain ancêtre avec un degré d'empathie qu'il ignorait posséder.

— C'est terminé, non ? reprit-il. J'aimerais sortir de ce machin, s'il vous plaît.

Après quelques secondes de silence, il sentit le casque se soulever. Tandis qu'elle l'aidait à défaire les sangles, Victoria l'observa avec une curiosité mêlée d'inquiétude. À peine libéré, il descendit de la plateforme.

— Simon, pourriez-vous me dire ce qui se passe ? l'interrogea calmement Victoria en adoptant sa voix de thérapeute.

Quelle ironie ! songea Simon. *Pourquoi ne me le dites-vous pas, Victoria ?* Pendant un moment, il contempla l'épée sur son lit en panne

de velours. Puis il se résolut à répondre.

— Rikkin voulait découvrir si nous pouvions activer l'épée. Nous avons observé ses effets, du moins entre les mains de Jeanne. Nous l'avons vue faire des choses que les Fragments d'Éden n'ont jamais faites. Elle a pratiquement évolué en même temps que Jeanne, et a peut-être même influencé la Pucelle. Mais j'ai échoué. Je ne sais toujours pas comment la réparer et maintenant elle a disparu. Il nous reste deux jours, mais nous n'apprendrons rien de plus sur elle.

Il se tourna vers Victoria et plissa les yeux.

— Donc, la partie est finie, cracha-t-il. Terminée. *Game over*.

Victoria serra les lèvres et se détourna un instant, comme si elle tentait de prendre une décision. Lorsqu'elle lui fit face de nouveau, quelque chose avait changé dans son regard.

— Rikkin vous a laissé une semaine, lui rappela-t-elle. Nous sommes au cinquième jour et il est 17 heures. Nous sommes loin d'en avoir fini. En ce qui me concerne, nous pouvons faire ce que vous voulez. Si vous préférez laisser tomber, soit. Si vous voulez revoir chaque bataille minute par minute en espérant découvrir de nouvelles informations concernant l'épée, aucun problème. Et si vous voulez continuer à regarder Jeanne perdre son influence, ses amis, sa vie... je serai là, à votre côté.

Simon cligna des yeux. Il ne s'était pas attendu à cela, pas venant d'une personne qui l'espionnait pour le compte de...

Il faillit lui répondre dans la foulée. Puis il se rendit compte que si un seul endroit à Londres devait être truffé d'appareils d'enregistrement de toutes sortes, ce serait indubitablement la salle de l'Animus.

Il soupira donc en retirant ses lunettes, puis se frotta les yeux, l'air fatigué.

— Je suis désolé. Que diriez-vous d'aller profiter de la fraîcheur automnale le temps d'une petite balade pour nous vider la tête ? Enfin, la mienne en tout cas.

— Allons chercher nos manteaux.

Dix minutes plus tard, ils passaient devant une parapharmacie dont la vitrine exhibait parfums et produits de soins assortis d'une pancarte annonçant « Des cadeaux pour Lui et pour Elle », lorsque Simon s'arrêta. À première vue, on ne les avait pas suivis.

— Très bien, Simon. Que se passe-t-il ?

Il la regarda droit dans les yeux.

— Pourquoi complotez-vous avec Rikkin contre moi ?

Son cœur se serra quand Victoria s'adossa au mur de brique du commerce, les mains enfouies dans les poches de son manteau.

— Je ne suis pas douée pour ce genre de choses, avoua-t-elle. À vrai dire, je suis contente que vous l'ayez découvert. Mais il ne s'agit

pas d'un complot, pas vraiment.

— Oh, je vois. Alors tout va bien, n'est-ce pas ? Nom de Dieu, Victoria, je vous faisais *confiance* !

— Je sais. Je suis vraiment désolée. S'il vous plaît... laissez-moi vous expliquer. Peut-on se poser quelque part ? C'est... une assez longue histoire.

Ils trouvèrent refuge chez un bouquiniste et s'aventurèrent dans des rayons remplis de vieux livres de poche et de beaux livres. Au fond de la boutique, au milieu des ouvrages de cuisine et des polars, Simon écouta Victoria lui parler du coup de fil de Rikkin et du voyage de nuit jusqu'à Londres qui en avait découlé. Rikkin l'avait contactée, car il disait s'inquiéter du bien-être d'un membre du Premier Cercle. Il recherchait quelqu'un qui aurait déjà observé les symptômes de l'effet de transfert et qui serait en mesure de les repérer avant que Simon en pâtisse.

Rien d'étrange à cela. Simon hocha la tête en faisant mine de feuilleter un roman d'Hercule Poirot.

Rikkin souhaitait qu'elle vienne le voir sans délai au moindre signe d'instabilité, et elle avait promis.

— J'étais donc votre patient, comprit Simon. Et non votre collègue. Ni votre ami.

Ses propos la firent grimacer, mais elle ne nia pas.

— Oui. Même si... je pensais que nous étions devenus amis.

N'obtenant aucune réponse, elle poursuivit son récit. Elle avait souligné sa haute estime de l'approche de Simon, tout en insistant sur les chances qu'ils avaient de croiser un mentor. Et elle avait demandé un délai supplémentaire.

Elle avait alors contacté Rikkin une seconde fois.

— Il a commencé à me presser de lui fournir plus d'informations concrètes concernant l'Épée. Il disait vouloir régler cette affaire avant son départ pour l'Espagne. Je... c'est à ce moment-là que j'ai commencé à me sentir mal à l'aise. Mais Rikkin est notre patron. Nous sommes des Templiers, et cela implique parfois de ne pas dire tout ce que nous savons.

— Oui, je suis au courant. (Il remplaça le roman d'Agatha Christie sur son étagère.) J'imagine, puisque j'étais votre *patient*, que vous étiez obligée de lui parler de ma... chute de tension.

— Oui.

— Vous l'avez averti par e-mail ? SMS ? Pigeon voyageur ?

— Nous nous sommes retrouvés autour d'un dîner, répondit-elle à voix basse.

— Au *Bella Cibo*.

— C'est ça.

Il croisa les bras et s'appuya contre le mur.

— Pourquoi avoir menti alors ? Des gens vous ont *vue* là-bas, Victoria.

Elle semblait terriblement nerveuse.

— Comme je vous l'ai dit, je ne suis pas douée pour ces choses-là. J'ai l'habitude d'observer, d'aider les gens, et d'écouter. Je peux démasquer les menteurs mais, à l'évidence, je mens très mal moi-même. Quand Anaya m'a parlé du restaurant, j'ai paniqué.

Quelque chose à l'intérieur de Simon, une boule de colère dure et froide, se relâcha à ce moment-là. Il sentit son torse se décontracter, envahi par une chaleur qui ne devait rien au vieux radiateur bourdonnant dans un coin de la pièce.

— Je vous fais confiance, dit-il calmement.

Elle écarquilla les yeux, un sourire venant adoucir son visage tendu.

— Merci, Simon.

Ils restèrent là, à se sourire bêtement pendant un moment, puis Simon attrapa un exemplaire de *Lord Peter et l'Autre* dont les pages dégageaient une odeur de moisi.

— Bon. Je me souviens que c'est à vous qu'il a répondu ensuite par SMS, même si c'est moi qui suis membre du Premier Cercle et qui lui ai envoyé l'e-mail. Il nous a accordé l'épée mais aucun délai supplémentaire. Vous a-t-il dit pourquoi il nous autorisait à la garder ?

— Peut-être a-t-il pensé que si vous voyiez Jeanne la manipuler d'une façon précise, vous pourriez tenter de reproduire ses gestes. Il tenait absolument à ce que vous ne dépassiez pas le moment où Jeanne perd l'épée. Votre approche ne l'intéresse pas, Simon. Je suis navrée. Si ça peut vous remonter le moral, moi je trouve que c'est une excellente idée. C'est la raison pour laquelle j'ai proposé de poursuivre ma collaboration avec vous, malgré le désir manifeste de monsieur Rikkin que je m'en abstienne.

Simon la dévisagea.

— Mais... pourquoi ? Puisque vous saviez qu'il n'était pas d'accord.

— Premièrement, parce que vous êtes à la tête du département des recherches historiques, répondit-elle. Personne, pas même Alan Rikkin, n'a davantage le droit que vous de découvrir ce que bon vous semble au sujet de l'histoire. S'il y a réellement quelque chose qui le chiffonne à ce point, il ferait mieux de vous en parler directement. Deuxièmement, parce qu'il a fait appel à moi pour que je surveille votre équilibre mental durant cette expérience. Et, d'un point de vue purement professionnel, je pense que vous avez besoin de tourner la page. De faire vos adieux – et voir Gabriel faire les siens – de la manière qui vous conviendra. Manquer cette étape serait néfaste pour

vous. Et, à mon avis, vous avez encore le temps de le faire.

Simon jeta quelques coups d'œil alentour, puis baissa la voix.

— Alan Rikkin est un homme très puissant et très dangereux.

— C'est à l'Ordre que j'ai prêté serment, pas à lui, fit-elle observer. Et, puisqu'on m'a engagée pour préserver votre santé mentale, j'ai l'autorité et le devoir d'agir dans votre intérêt. Je ne mettrai jamais sciemment en danger une personne placée sous ma responsabilité. Peu importe à qui je dois tenir tête.

Simon la fixa du regard, abasourdi.

— Je... vous êtes une femme très courageuse, Victoria Bibeau. Je suis honoré d'être votre ami.

Anaya se trouvait au rayon Accessoires chez Marks & Spencer. Le téléphone prépayé collé à l'oreille, elle regardait les gants avant de rentrer chez elle. Elle avait perdu les siens dans le métro une semaine auparavant, et sa promenade avec Simon lui avait rappelé d'en racheter au plus vite.

— Simon, espèce de gros naïf...

— Je lui fais confiance, insista Simon au téléphone. Elle prend de grands risques, Anaya, tout comme toi, et ton aide nous serait utile.

Pendant un moment, elle fut incapable de répondre, se contentant de marmonner des variantes du mot « idiot » le temps de se calmer.

— Alors non seulement tu lui fais confiance, mais tu veux en plus que je m'attire des ennuis en vous aidant ?

— Attends d'avoir entendu ce que j'ai à te dire, tu décideras ensuite.

Elle l'écouta pendant les cinq minutes suivantes, oubliant totalement les gants à mesure que l'histoire se développait. À la fin, même elle en était venue à faire confiance à Victoria Bibeau.

— Donc... tu veux que je pirate les serveurs de la salle de l'Animus pour découvrir ce que sont devenus les documents destinés à l'origine au département de cryptologie. Et, tant que j'y suis, je dois mettre en place un moyen de surveiller les nouvelles informations que tu enregistres, au cas où une tierce personne serait *elle aussi* en train de pirater l'Animus. Et tu veux que je fasse tout ça sans me faire griller. C'est tout ?

— Désolé. Tu en as déjà tellement fait, je n'ai pas le droit de te demander de te mettre davantage en danger. Si jamais Victoria ou moi nous faisons prendre, nous nierons complètement que tu étais au courant. Je te protégerai, Anaya. Tu le sais.

Hors de question qu'elle le laisse jouer les chevaliers au grand cœur. Elle avait provoqué cette pagaille et, puisque Simon avait découvert quelque chose de potentiellement très important – quelqu'un qui piraterait ce maudit Animus –, elle devait faire son

possible pour l'aider.

— Je le sais, Simon, mais tu ne serais pas en danger si je n'avais rien dit. C'est d'accord. Je retourne de ce pas chez Abstergo.

Elle lança un coup d'œil aux files d'attente ; les beaux gants en cachemire devraient attendre encore un jour ou deux.

En admettant qu'elle soit encore en vie.

Chapitre 29

Simon et Victoria revinrent dans la salle de l'Animus en bavardant tranquillement de l'idée de se concentrer sur les Assassins de l'époque. Si quelqu'un les espionnait, cette personne n'entendrait rien de plus qu'un raisonnement parfaitement logique justifiant la poursuite de l'exploration des souvenirs de Gabriel Laxart.

Simon voulait savoir ce qui avait pu amoindrir l'intérêt – et la protection – que les Assassins accordaient à Jeanne. Cela tenait-il réellement au simple fait que, dépourvue de l'Épée d'Éden, la Pucelle leur était inutile ? Ou était-ce parce que, Charles ayant cessé d'utiliser la Pucelle pour finalement recourir à une diplomatie inefficace qui semblait ne profiter qu'aux Templiers, les Assassins se moquaient désormais de l'ancien pion du roi ?

Simon avait de nombreuses raisons d'être en colère, et il voulait des réponses. « *Je ne crains rien que la trahison.* »

*Lundi 21 septembre 1429
Gien*

La salle était toute de bois et de pierre, les fauteuils imposants et ornementés, les assiettes qui avaient servi au dîner du roi et de son conseil faites d'argent. Un soleil automnal dardait par les fenêtres ses rayons obliques, et personne ne se réjouissait d'être présent.

Jeanne se remettait encore de sa blessure. La perte de son épée et la nouvelle de l'annulation de l'assaut avaient cruellement entamé son moral. Depuis plusieurs jours, elle ouvrait à peine la bouche, ne proférant alors que des paroles acerbes.

D'Alençon était lui aussi malheureux et en colère. Voir cet homme d'ordinaire si posé, voire badin, ruminer et bouillir ainsi était tout à fait étrange pour Gabriel. Lui-même avait été convié afin de « maîtriser » Jeanne si ce qui allait suivre ce plantureux repas devait la contrarier davantage. Le cinquième convive était Georges de La Trémoille, qui avait probablement mangé autant que Gabriel, Jeanne et d'Alençon réunis.

Charles trônait au bout de la longue table, et Gabriel devinait à l'attention exagérée qu'il accordait à Jeanne que quelque chose d'horrible s'annonçait. Une fois que les serviteurs silencieux eurent promptement remporté les plats et refermé les grandes portes, laissant le groupe seul, le roi prit la parole.

— Jeanne. Nous te savons déçue par l'annulation de l'assaut sur Paris. Et nous craignons de devoir accroître ta déception. Sache que, tout ce que nous faisons, nous le faisons pour la France.

Il a même l'air d'y croire, songea Gabriel. Depuis quelque temps, il lui était difficile de juger Charles avec indulgence.

— Notre armée a fait preuve d'une grande hardiesse durant ces derniers mois. Elle a libéré Orléans, récupéré la Loire, et nous a menés jusqu'à Reims pour que nous y soyons sacré roi. Et nous lui en savons gré.

— Mais ? lâcha Jeanne, ses yeux bleus aussi durs que la pierre.

— Mais, reprit le roi sur un ton affable, nous souhaitons désormais suivre une voie pacifique et n'avons nul besoin d'une armée permanente de tant de milliers de soldats. (Il se tourna vers d'Alençon.) Et nous n'avons nul besoin de causer au duc le tracassé de la diriger.

— *Comment ?* s'exclama d'Alençon.

— L'armée est dissoute, et vous devez retourner sur vos terres auprès de votre femme, cher duc, explicita La Trémoille en attrapant une pomme. Mais ne t'inquiète pas, Pucelle, nous t'avons gardé quelques combats.

Gabriel posa un regard incrédule sur le roi, qui souriait paisiblement, comme s'il ne venait pas de poignarder Jeanne, Gabriel et d'Alençon en les laissant se vider de leur sang ; puis sur La Trémoille, dont les petits yeux cruels pétillaient d'amusement.

— Non, affirma posément Jeanne. Vous ne ferez rien de tel. Dieu...

— ... ne s'est guère manifesté lors des escarmouches aux abords de Paris, ni lors de l'attaque de la grande cité elle-même, l'interrompit nonchalamment La Trémoille en croquant son fruit.

— Jeanne, essaie de comprendre, insista le roi. Nous savons que la chute des deux armées t'a causé grand peine. Tu dois sûrement appeler la paix de tes vœux.

— Point de paix si ce n'est par le bout de la lance, déclara Jeanne et, l'espace d'un instant, son visage rayonna d'une certitude ancestrale.

Le cœur de Gabriel se serra ; il ne s'était pas rendu compte à quel point cette facette unique de la beauté de Jeanne lui avait manqué au cours des derniers mois.

— Si tu ne rêves que de pointer des lances, Jeanne, comme je l'ai déjà dit, j'ai un combat pour toi, répéta La Trémoille. Il y a ce gredin, un chef mercenaire à la solde du duc de Bourgogne. Il s'appelle Perrinet Gressart. Tu dois assiéger sa forteresse et le livrer à la justice du roi. Mon demi-frère, d'Albret, mènera la compagnie, etc...

À cet instant, d'Alençon fit la dernière chose à laquelle Gabriel s'attendait. Il se mit à rire : de gros éclats de rire teintés d'amertume.

— Dites-moi, La Trémoille, s'enquit-il lorsqu'il eut retrouvé son souffle, s'agit-il du même Perrinet Gressart qui vous a retenu prisonnier ? Et qui a pratiquement vidé vos coffres en rançon ? Nous parlons bien de ce Perrinet Gressart ?

La Trémoille fronça les sourcils, devenant aussi rouge que la pomme qu'il avait à moitié dévorée. Durant une seconde, Gabriel se demanda si le comte allait avoir une attaque et s'effondrer. Il l'espérait.

— C'est sans intérêt, intervint calmement le roi. L'important, c'est que...

— C'est que Jeanne ne constitue plus pour vous l'aide qu'elle était naguère, lâcha d'Alençon en se levant. Et vous craignez qu'ensemble, elle et moi puissions nous en prendre à vous ; vous devez donc nous séparer.

Le duc et le roi se dévisagèrent, et Gabriel se demanda s'il allait assister à une trahison. Mais le roi se contenta de dire :

— Nous déplorons la tristesse que vous cause cette séparation, mais nous savons que vous comprendrez quand vous serez moins en colère contre nous. En attendant, nous souhaitons nous entretenir avec Jeanne en privé.

D'Alençon resta debout juste assez longtemps pour que le sourire du roi vacille. Puis, il s'inclina exagérément avant de quitter la salle. Gabriel lui emboîta le pas. Lorsque les portes se refermèrent sur leur passage, le duc lâcha un chapelet de jurons si colorés que Gabriel ne put s'empêcher de sourire.

— Jeanne serait terriblement fâchée contre vous si elle vous entendait, plaisanta-t-il.

Quand d'Alençon se tourna vers lui, Gabriel songea qu'il n'avait jamais vu un homme si désespérément malheureux.

— Le roi est en train d'anéantir tous nos efforts. Tout. La Bourgogne et les Anglais... (Il scruta le couloir pour s'assurer qu'ils étaient seuls, puis baissa la voix.) Les Templiers le manipulent comme un pantin.

— Vous pensez qu'il s'agit de l'œuvre des Templiers ? (Gabriel eut soudain une pensée effroyable.) Croyez-vous qu'ils ont l'Épée ?

— Les Assassins ne l'ont à l'évidence pas trouvée ou, si nous la possédons, je n'ai pas été mis dans la confidence. Ils me cachent beaucoup de choses depuis quelque temps, ajouta-t-il.

Gabriel compatissait. D'Alençon avait fait de son mieux pour lui inculquer les valeurs de la Confrérie, mais il n'était pas aussi chevronné que de Metz.

— Je croyais qu'ils devaient protéger Jeanne, s'indigna Gabriel. Vous êtes le seul que je connaisse, et vous allez partir. Le mentor l'a-t-il abandonnée ?

— Malheureusement, maintenant que Charles a été sacré roi Yolande n'a plus autant de pouvoir politique. La Trémoille a toujours représenté une épine dans son pied. Pendant un moment le roi l'a évité en faveur de Jeanne, mais à présent... à présent tout est plus difficile. Même pour un mentor qui est également reine.

— Peut-être est-il temps pour les Assassins de faire honneur à leur nom, grogna Gabriel. Les Templiers n'ont pas peur d'agir, mais je n'ai entendu parlé d'aucune tentative d'assassinat.

D'Alençon semblait se sentir obligé de s'emporter contre Gabriel, sans toutefois parvenir à éprouver de colère.

— Je ne supporte pas l'idée que Jeanne languisse dans un château ou qu'elle gâche son don en combattant des bandits, expliqua-t-il en serrant les dents à la fin. Je vais attendre un peu, puis je tâcherai de convaincre notre roi. La Trémoille le prend pour un imbécile, et la seule personne qui ne le voit pas c'est Charles lui-même. (Il jeta un regard envieux à Gabriel.) Au moins, il ne te renvoie pas.

— Non, mais je n'ai désormais plus de maître, se lamenta Gabriel.

— Les Assassins te trouveront s'ils ont besoin de toi.

La remarque du jeune homme avait manifestement déstabilisé d'Alençon. Gabriel se retint d'ajouter à haute voix : *Et si Jeanne ou moi avons besoin d'eux ?*

— Prends soin d'elle pour moi, reprit d'Alençon. Pour Dunois, de Rais et ce vieil ours de La Hire. Dis-lui que nous l'aimons et que nous croirons toujours en elle.

— Vous n'allez pas lui faire vos adieux vous-même ?

— J'espère encore qu'il ne s'agit point d'un adieu. Charles a toujours été d'une grande inconstance. Je pense qu'avec le temps, il changera d'avis ; alors Jeanne, toi et moi aurons de nouveau l'occasion d'attaquer quelques Anglais ensemble. (Il parvint à esquisser l'ombre de son ancien sourire franc.) Dis-lui au revoir de ma part, mais ce n'est point un adieu.

— Vous savez que je n'y manquerai pas.

Simon sentit son cœur se serrer. Jeanne et son « gentil duc » ne se reverraient jamais. Et des années plus tard, d'Alençon... Charles était vraiment un imbécile.

— Et... dis à Fleur qu'elle trouvera toujours une place dans ma demeure, si un jour elle souhaite quitter Jeanne. (D'Alençon hésita.) Les gens se sont montrés courtois envers elle parce qu'ils respectent Jeanne. Si la Pucelle tombe en disgrâce, Fleur en subira les conséquences.

— Jamais elle ne quittera Jeanne, pas plus que moi.

— Je le fais à mon corps défendant, et seulement parce que refuser serait trahison.

— J'en ai conscience. Jeanne aussi. Partez à présent, avant que

nous nous mettions à pleurer.

Il accompagna son injonction d'un rire, mais c'était déjà trop tard. Gabriel se rendait seulement compte quel bon ami il avait eu, lui, le bâtard de basse extraction, en la personne du gentil duc. Ils se donnèrent une accolade bourrue, deux soldats s'en allant mener des combats différents. Puis d'Alençon partit.

Alors que le brouillard venait envelopper Gabriel, la voix de Victoria parvint à Simon.

— *C'est comme assister impuissant à une catastrophe.*

— Charles n'avait pas besoin de Philippe pour causer sa propre perte.

— *Jeanne a-t-elle réellement servi sous les ordres du demi-frère de La Trémoille pour combattre le bandit qui l'avait enlevé ?*

— Elle obéissait aux directives. Le siège a échoué au bout d'un mois, car Charles a ignoré les lettres où elle l'implorait de leur envoyer des vivres et des provisions, notamment de la poudre à canon. Pendant une bonne partie de l'hiver, cette année-là, elle est restée avec la famille de d'Albret. Oh, mais tout va bien puisque Charles a anobli la famille de Jeanne en cadeau de Noël. Il a même spécifié que le titre pouvait se transmettre aux femmes de sa lignée. Un lot de consolation.

— *Je ne vois même pas quoi répondre à ça.*

— Pendant ce temps, poursuivait Simon dont la colère croissait de minute en minute, Philippe a déjà fondé l'Ordre de la Toison d'or. Les villes qui ont prêté serment d'allégeance à Charles, notamment Compiègne, se voient rendues à Philippe contre leur gré. C'était une terrible déloyauté, et vous imaginez la fureur de Jeanne. La plupart des villes l'ont très mal pris : elles ont résisté à Philippe lorsqu'il est venu les revendiquer.

— *Mais Charles et Philippe ont fini par faire la paix, n'est-ce pas ?*

— À la fin, oui. Mais pas du vivant de Jeanne.

Les brumes, semblait-il, n'en avaient pas fini avec lui. Simon s'arma de courage pour affronter ce que l'Animus allait lui montrer.

Dimanche 23 avril 1430

Melun

Pâques

Jeanne sanglotait tandis que l'on célébrait la messe de Pâques.

Quand Fleur et Gabriel l'exhortèrent à partir avec eux après l'office, elle balaya leur requête d'un geste. Ils quittèrent l'église de la vieille ville, maussades et silencieux.

— Je souffre de la voir dans cet état, confessa tristement Gabriel.

Depuis que le duc d'Alençon avait été congédié, Gabriel et Fleur s'étaient tournés l'un vers l'autre afin d'apaiser leur trouble et leur inquiétude vis-à-vis de la situation de Jeanne. Fleur, qui ne demandait rien à Jeanne hormis d'être en sa présence autant que possible, était la seule à appréhender la douleur que Gabriel ressentait. Ils s'étaient beaucoup rapprochés ; ils auraient pu devenir amants si Jeanne n'avait pas occupé une telle place dans leur cœur.

Un an auparavant, Jeanne était sur le point de devenir la Pucelle d'Orléans et, à cette époque, au moins, on l'accueillait toujours avec les honneurs. Cependant, depuis qu'elle avait perdu l'épée et que son roi avait embrassé la voie de la diplomatie, Jeanne semblait s'éteindre. Gabriel la trouvait toujours belle ; comment aurait-il pu en être autrement ? Mais la lassitude que lui causaient l'inactivité et les escarmouches futiles commençait à avoir raison d'elle.

De Metz et d'Alençon manquaient plus que jamais à Gabriel. Il se demanda si la présence d'un Assassin dans la vie de Jeanne aurait pu l'aider à conserver son esprit combatif. En mars seulement, quand elle avait appris que des villes comme Compiègne continuaient à résister, la Jeanne que Fleur et Gabriel connaissaient était réapparue. À ce moment-là, « l'armée » de la Pucelle ne désignait plus qu'une poignée d'hommes profondément loyaux ; à peine deux cents, sans commune mesure avec les dix mille qu'elle avait menés après le couronnement du roi. Elle avait rassemblé ses hommes, puis était partie sans un mot. Elle n'avait informé Charles ni de sa destination ni de ses intentions, mais quiconque connaissait Jeanne savait ce qu'elle avait en tête.

On les avait accueillis à Melun et, pendant un moment, Jeanne avait paru optimiste. La voir ainsi dévastée lors de la messe était comme un coup de poignard dans le cœur pour les deux âmes qui l'aimaient par-dessus tout. Et les voilà, main dans la main, à chercher du réconfort l'un auprès de l'autre en parcourant les rues de l'ancienne ville.

— T'a-t-elle dit..., commença Gabriel.

— Jeanne a-t-elle dit..., demanda Fleur.

Ils échangèrent un sourire triste avant de retrouver une certaine gravité.

— Comment crois-tu que cette histoire va finir, Gabriel ?

— Je l'ignore, répondit-il en toute honnêteté. Pierre essaie de la convaincre de rentrer avec lui.

L'aîné, Jean, était déjà reparti, mais Pierre n'avait pas quitté sa sœur depuis Blois. Il ne la comprenait pas aussi bien que Fleur et Gabriel, mais il l'aimait, et Gabriel se réjouissait qu'il soit resté.

— Pen... penses-tu que ses voix ont cessé de lui parler ? s'enquit Fleur dans un murmure, en levant de grands yeux bleus vers lui.

Gabriel resta silencieux. Il avait lui-même trop peur de le

demander à Jeanne.

— Peu m'importe ce qu'elle fait ou là où elle va, répondit-il. Je serai à ses côtés.

— Oui, moi aussi. Pour toujours, renchérit Fleur le regard embué de larmes. Mais je veux seulement qu'elle arrête de souffrir. Ce que le roi lui fait subir, c'est tellement injuste !

— Le roi fait son devoir, tout comme moi, intervint la voix de Jeanne derrière eux. Tout comme vous, mon Ombre et ma Fleur. Nous accomplissons tous la volonté de Dieu.

Elle avait les yeux rouges et gonflés d'avoir pleuré, mais elle avait séché ses larmes.

— Je souhaiterais vous parler à tous les deux, dit-elle avant d'emmener Fleur en aparté.

Le cœur lourd, Gabriel détourna le regard pour leur offrir un peu d'intimité. Il sentit peu après une main le frôler, aussi légère qu'une plume.

Lorsqu'il se tourna vers Jeanne, il remarqua pour la première fois à quel point elle était petite. Elle qui dégageait avant tant de grandeur par sa lumière, son esprit, sa chaleur, ses traits animés. À présent, il voyait un simple être humain, une femme calme et mélancolique.

— Mon témoin.

Ce mot le fit frissonner. Il était son témoin et son ombre, mais il se demandait pourquoi elle avait choisi ce surnom précis à cet instant.

— Tu te souviens de ce que tu m'as dit la première fois que je t'ai parlé de mes voix ?

Son sang se liquéfia. Incapable de répondre, il hocha cependant la tête. « *Ne me demande pas de te quitter. Jamais.* »

— J'ai dit que je ne pouvais pas te promettre que nos chemins ne se sépareraient jamais, poursuivit-elle.

— « Laisse-moi seulement t'accompagner aussi longtemps que tu le pourras », se rappela-t-il, la gorge nouée.

— Tu seras témoin de mon histoire, aussi longtemps que tu le pourras. Mais ce temps touche à sa fin. Je veux que tu me promettes que... quand je t'ordonnerai de partir, tu obéiras. Quelles que soient les circonstances.

— Je ne peux pas t'abandonner, Jeanne ! Je t'en prie, ne me demande pas cela !

Sa voix se brisa, mais il n'en eut pas honte. Il lui prit les mains et s'y cramponna, sentant ses os à travers sa peau ; elle était si fragile, malgré son rayonnement intérieur !

— Je ne t'ai pas ordonné de m'abandonner. Je t'ai dit d'obéir. Si je le demande, ce n'est pas moi, mais Dieu. Promets-le-moi, Gabriel, ou tu cesseras de me suivre dès à présent.

Il ne voulait pas l'accabler avec sa peine. Elle en connaissait

l'ampleur, et luttait elle-même avec un poids qu'il ne pouvait imaginer. Il acquiesça donc.

— Je te le jure, dit-il avant d'ajouter silencieusement : *sur la force de l'amour que je te porte.*

Simon accueillit avec reconnaissance les brumes qui envahirent peu à peu la scène. Impossible pour lui de supporter un instant de plus la souffrance de Gabriel.

— *Simon, que... que s'est-il passé ensuite ? Est-ce qu'on le sait ?*

— Oui, répondit-il avec difficulté. Durant son procès, elle a affirmé que les saintes Catherine et Marguerite lui avaient annoncé qu'elle se ferait capturer avant la Saint-Jean, le 24 juin. Elle... (Il se racla la gorge.) Elle et quelques-uns de ses hommes, notamment Pierre et son intendant Jean d'Aulon, ont été fait prisonniers à Compiègne le 23 mai. Les troupes bourguignonnes l'ont attirée loin de la ville, puis lui ont coupé la route lorsqu'elle a tenté de se replier. Le gouverneur de Compiègne a été contraint de fermer les portes au risque de voir l'ennemi pénétrer dans la cité.

— Et Gabriel n'a pas été capturé, car Jeanne lui avait ordonné de partir avant l'embuscade, comprit Victoria.

« Je durerai un an, guère plus », avait prédit Jeanne le 21 avril 1429.

Elle avait vu juste.

Chapitre 30

Jour 6

Simon connaissait de façon horriblement détaillée les atrocités qui attendaient Jeanne avant sa mort : l'humiliation, les fausses accusations, la violence physique, la terreur, et la peur permanente du viol. Ces pensées venaient même le tourmenter dans son sommeil. Son estomac se retourna encore à cette idée lorsqu'il entra dans le bâtiment d'Abstergo, saluant les agents de sécurité en service. C'était Gabriel le témoin, pas lui. Rien ne l'obligeait à endurer tout ça. Pourtant, une question le taraudait : si l'esprit de Consus pouvait se projeter dans l'avenir pour entrer en contact avec des personnes comme Jeanne, peut-être avait-il connaissance des gens comme Gabriel... et Simon.

Techniquement, il leur restait encore deux journées. Le portable prépayé vibra dans sa poche au moment où il entra dans l'ascenseur. Simon se crispa légèrement, puis tourna le dos à la caméra de la cabine, l'air de rien, pour lire le SMS. Le visage blême, il transmit le message au téléphone jetable que Victoria avait récupéré la veille au soir, après leur conversation chez le bouquiniste.

Il passa dans son bureau juste assez longtemps pour vérifier ses e-mails, puis appela Victoria sur son téléphone professionnel.

— J'ai décidé d'accepter votre proposition. Il est peut-être effectivement temps pour moi de m'habituer à cette sombre mixture que vous aimez tant. J'ai quelques notes que j'aimerais partager avec vous avant que nous commencions aujourd'hui ; ce serait le moment idéal pour me faire découvrir le café dont vous m'avez parlé.

Ils se retrouvèrent dans le hall d'entrée, où Victoria lui vanta joyeusement et ostensiblement les mérites de son café imaginaire. Une fois dehors, un pâté de maison plus loin, Victoria vérifia son portable.

Le message d'Anaya était clair et concis : « A est compromis. Waterloo. »

— J'espère vraiment qu'elle parle de la station de métro, commenta Victoria.

— Moi aussi, renchérit Simon.

Ils trouvèrent Anaya à la station Waterloo, en train d'acheter un muffin aussi gros que le poing de Simon à l'un des commerces ambulants. Victoria commanda un *latte*, et Simon un thé. Ils agirent

comme si leur rencontre était fortuite, acceptèrent un morceau du muffin d'Anaya, puis se faufilèrent dans la foule sous la grande arche de la station.

— Tu avais raison, dit Anaya. Quelqu'un a piraté le serveur de l'Animus. Enfin, quelqu'un d'autre que moi. Et cette personne utilise des ordinateurs de mon service.

Simon lâcha un juron.

— Ton ami l'Américain.

— Je crois, oui, confirma Anaya avant d'ajouter d'une voix amère : J'aurais dû me douter que quelque chose se tramait quand j'ai eu le job aussi rapidement.

— Cela dit, ça ne m'a pas paru étrange non plus, dit Simon. J'ai pensé que les gens d'Abstergo Entertainment savaient simplement reconnaître le talent quand ils le voyaient. C'était normal qu'ils sautent sur l'occasion après avoir lu ton CV. Tu n'as rien à te reprocher.

Elle lui adressa un triste sourire.

— Le problème, c'est que je suis censée former le type qui vous espionne.

— Ça peut tourner à notre avantage. Vous pouvez l'induire en erreur ? demanda Victoria. Et découvrir où il envoie les informations ?

Anaya acquiesça.

— Oui, et oui.

— Tu peux arrêter si tu veux, Anaya. Je suis sérieux. (Simon lui prit la main et la serra gentiment pour l'amener à le regarder dans les yeux.) Je, enfin, je ne... je ne veux pas qu'il t'arrive malheur.

Arquant un sourcil, elle esquissa un petit sourire.

— Ah, tu t'inquiètes vraiment pour moi finalement, le taquina-t-elle.

Il devint rouge brique.

— Évidemment, balaya-t-il avec légèreté. Abstergo a investi beaucoup de temps pour te former.

— Voilà le Simon que je connais, plaisanta-t-elle et, en voyant son sourire s'élargir, Simon se félicita de lui avoir remonté le moral. Mais, oui, je peux le faire, et je dois le faire, car après tout nous n'avons pas la certitude qu'il s'agit d'un coup des Templiers. Et mon boulot, c'est de guetter ce genre d'activités.

Simon n'avait pas songé à cela. Et si elle avait raison ? Si l'impatience de Rikkin vis-à-vis des recherches de Simon n'avait rien à voir avec ce qui se tramait ? Il se sentit soudain soulagé qu'Anaya ait trouvé un prétexte plausible pour son activité.

— OK, fit Anaya en redressant les épaules. J'ignore ce que vous faites avec Jeanne d'Arc pour attirer l'attention à ce point, mais dépêchez-vous. Plus je passerai de temps à fouiner, plus vite ils me

repéreront. Je suis douée, mais tout le monde finit un jour ou l'autre par se faire attraper.

— Vraiment ? s'étonna Victoria.

— C'est un peu le principe de mon boulot, répondit Anaya. Faites vite, d'accord ? Et soyez futés.

Puis, au grand étonnement de Simon, elle lui donna un rapide baiser, posant ses lèvres chaudes contre sa joue, avant de disparaître dans la foule.

Surpris, il laissa un moment son regard se perdre dans son sillage, avant de reporter son attention sur Victoria.

— Il faut qu'on retourne tout de suite chez Abstergo. Je crois que Gabriel a des choses à dire à certains Assassins.

Vendredi 7 juillet 1430

Vaucouleurs

— Vous voilà, murmura froidement Gabriel à l'oreille de Jean de Metz en se glissant à côté de lui sur le banc, dans la taverne faiblement éclairée.

Soit il n'avait pas réussi à prendre le chevalier de court, soit, et plus probablement, de Metz cachait bien sa surprise.

— Laxart. Je me demandais quand tu allais te montrer.

Sa nonchalance était frustrante.

— Allons discuter dehors, déclara Gabriel en se levant.

De Metz vida complaisamment sa bière et l'imita. Le soir d'été commençait tout juste à s'assombrir. Ils longèrent la rue dans une chaleur étouffante, saluant les passants de la tête, jusqu'à une zone marchande fermée pour la nuit.

— Je suis navré pour Jeanne, commença de Metz.

— Si vous l'étiez – si *un seul* des Assassins l'était – elle n'aurait pas été confiée aux bons soins de l'homme de Philippe, Jean de Luxembourg, lâcha Gabriel. Elle était à deux doigts de s'échapper. Le saviez-vous ? Elle s'est fait prendre uniquement parce qu'elle a tenté de libérer son frère et d'Aulon. Parce qu'elle *s'inquiétait* de leur sort. S'ils avaient reçu la moindre aide extérieure de la part des Assassins...

— Tu ne sais rien, Laxart, l'interrompt de Metz. (Il n'y avait pas de colère dans son accusation, juste de la fatigue.) Tu ignores totalement ce que nous avons entrepris ou non – et les raisons qui ont motivé nos choix.

— Alors expliquez-moi !

— Tu n'es pas membre de la Confrérie. Tu n'es même pas officiellement un aspirant, pas encore. Et je pense que tu ne seras jamais l'un des nôtres.

— Pourquoi ? Parce que je ne suis pas assez bon ? Parce que les

Assassins m'ont abandonné lorsque c'est devenu opportun ?

À nouveau, de Metz parut éprouver davantage des regrets que de la colère.

— Non. Parce que pour toi il ne s'agit pas de la cause, ou de la Confrérie. Il ne s'agit pas de la guerre contre les Templiers pour décider du destin de l'humanité. Il s'agit simplement de Jeanne.

— C'est suffisant pour moi. Et cela aurait dû l'être pour vous. Pour Yolande. Vous m'avez dit un jour que Jeanne n'avait pas seulement une importance politique. Vous disiez vous soucier de son sort. Je vous ai cru. J'ai pensé que là résidait la différence entre les Assassins et les Templiers – que vous étiez ceux à qui l'individu importait. Et Jeanne n'est pas une personne ordinaire, Jean, vous le savez parfaitement !

— Oui, confirma de Metz. *Nous* le savons. Mais le duc de Bourgogne a déjà parlé à Jeanne au moins une fois. Ah ! ajouta-t-il en voyant la surprise de Gabriel. Tu vois, tu ne sais pas tout. Plus de choses sont en jeu en ce moment que tu ne peux l'imaginer. Nous ne pouvons pas foncer la délivrer tête baissée. Les stratégies politiques...

— Ne représentent rien pour moi ! *Elle* représente tout !

Les yeux du chevalier étaient empreints de tristesse.

— Tu es trop instable pour t'impliquer, Gabriel. Je suis désolé. Mais... la vérité, c'est que sans l'épée Jeanne n'est plus l'ange invincible qu'elle était. Elle a perdu Paris.

— Parce que Charles lui a ordonné de battre en retraite ! Le roi s'est fait duper par le duc de Bourgogne – lui-même admet s'en rendre compte, maintenant !

— Elle a été capturée. Elle n'est pas infailible.

— Ses voix le lui avaient annoncé, insista Gabriel avec l'énergie du désespoir. Et je crois réellement qu'elle les entend. Pas vous ?

De Metz resta muet. Gabriel recula d'un pas.

— Par le sang du Christ, vous ne la croyez pas, n'est-ce pas ? Vous êtes aussi inconstant que Charles ! Je suis allé le voir, je l'ai *supplié* de payer sa rançon, mais il n'a pas levé le petit doigt. À l'instant où elle ne vous est plus d'aucune utilité, vous l'abandonnez. C'est donc cela le Credo des Assassins ? « Trouver des âmes, les utiliser, et les jeter lorsqu'elles ont besoin de vous » ? Grand Dieu, vous n'êtes guère différents des Templiers !

La lame secrète se retrouva sous sa gorge avant même qu'il ait terminé sa phrase. De Metz avait empoigné la tunique de Gabriel et son visage n'était qu'à un centimètre de celui du jeune homme.

— Au nom de l'amitié qui nous a naguère rapprochés, siffla-t-il, je ne mettrai pas fin à ta petite vie pleine de colère sur-le-champ.

La lame disparut. De Metz relâcha Gabriel avant de le pousser violemment, écoeuré.

— C'est ce que tu veux croire ? Fais donc. Cela me confirme que tu ne comprends absolument rien.

Gabriel porta une main à son cou ; ses doigts rencontrèrent une substance chaude et humide. La lame était si aiguisée qu'elle l'avait entaillé sans même qu'il s'en aperçoive.

— Je sais que vous avez abandonné une fille de dix-huit ans qui a respecté la moindre de ses promesses. Dont la volonté était plus forte que la vôtre, ou la mienne, ou même celle de votre précieux mentor. Si vous ne l'avez aimée que pour l'épée, alors je pense qu'elle sera peut-être mieux servie par ses geôliers que par ceux qui l'ont escortée jusqu'à Chinon. Au moins, ils ne font pas semblant d'être ses amis.

Dans la faible lumière, en dépit de ses protestations, de Metz grimaça.

— Va. Pars avant que je change d'avis.

— Je croyais que votre lame ne devait pas verser le sang des innocents.

— Tu es loin d'être innocent, Laxart. Tu es tout aussi compromis dans cette affaire. Et, si tu le ne vois pas, tu es encore plus sot que je le pensais.

— Je ferai tout pour la délivrer, l'avertit Gabriel.

— Alors tu pourrais bien la condamner. Est-ce que tu comprends cela ?

Gabriel tourna les talons. Aucun ange ne le guidait, et quand il priait Dieu ne répondait jamais. Il n'avait plus les Assassins, ni d'Alençon, ni qui que ce soit, désormais.

Fleur et lui étaient seuls.

Simon détestait voir Gabriel dans cet état, lui qui savait que Jeanne ne serait jamais sauvée et que les efforts du jeune homme resteraient vains.

— De Metz avait raison sur un point, dit-il tandis que Gabriel et lui attendaient dans le tunnel mémoriel. Il y avait beaucoup en jeu. Cette guerre n'a pas duré cent seize ans pour rien.

— *Charles n'a-t-il vraiment rien tenté pour sauver Jeanne ?*

— Rien du tout.

— *Croyez-vous qu'il ait été impliqué dans sa capture ?*

— Non, mais il s'est sans doute secrètement senti soulagé. Les prisonniers nobles avaient droit habituellement à un traitement spécial dont Jeanne n'a pas bénéficié. Leurs conditions de détention étaient plus acceptables, et ils finissaient par rentrer chez eux une fois que leur famille avait craché la rançon ou procédé à un échange de prisonniers. Au début, Philippe semblait se satisfaire de la garder. Techniquement, c'était la prisonnière de Jean de Luxembourg, comte de Ligny et vassal de Philippe, et, aux dires de tous, elle était bien

traitée. La femme de Jean semblait avoir de l'affection pour Jeanne, au point de demander à son mari de ne pas la livrer aux Anglais.

— *Pourtant c'est ce qu'il a fait. Ou Philippe, j'imagine. Que s'est-il passé ?*

— Les Anglais faisaient énormément pression, étant naturellement très hostiles à Jeanne. Beaucoup d'entre eux voulaient la voir brûler. (Simon se souvint des réactions enflammées que Jeanne avait récoltées lorsqu'elle s'était adressée aux Anglais à Orléans, et se sentit mal.) D'autres, car les Templiers figurent aussi bien dans les rangs bourguignons qu'anglais, cherchaient à la discréditer afin de dévaluer Charles. Sept mois après sa capture, les Anglais ont acheté Jeanne pour dix mille livres à Jean de Luxembourg. Elle est arrivée à Rouen la veille de Noël, en 1430. L'homme en charge des négociations s'appelait Pierre Cauchon. Il sera plus tard l'ordonnateur du procès de Jeanne pour hérésie.

— *Pourquoi ce nom me dit quelque chose ?*

— C'était un sympathisant bourguignon, l'un des auteurs du traité de Troyes. Jeanne l'a en gros contraint à fuir deux fois : une fois à Reims, alors qu'il était recteur de l'université de Paris, et une seconde fois à Beauvais, alors qu'il était évêque. Dans les deux cas, ces villes ont renié le duc de Bourgogne en faveur de Charles. Légalement, il n'aurait pas dû être juge à ce procès. Ni le lieu de naissance de Jeanne ni celui où elle a commis sa prétendue hérésie ne se trouvaient sous sa juridiction. Mais quelqu'un n'a rien laissé au hasard. Ah, et Cauchon convoitait l'archevêché de Rouen.

— *Il m'a l'air sacrément impartial. (La voix de Victoria débordait de sarcasme.) C'était un Templier, lui aussi ?*

— Il y a de fortes chances. Dès l'instant où il a eu vent de la capture de Jeanne, il s'est employé à la faire confier à des mains ecclésiastiques plutôt que séculières.

— *Afin qu'ils puissent l'accuser de sorcellerie ou d'hérésie.*

— Beaucoup plus compromettant que le simple statut de prisonnière de guerre. Et, de ce fait, plus préjudiciable à la réputation de Charles. Comment soutenir un roi dont les victoires sont l'œuvre du diable ? L'université de Paris recherchait cette issue depuis le siège d'Orléans. Toute cette histoire n'était qu'une mascarade juridique. Il y a eu tellement d'exemples flagrants d'un mépris complet à l'égard de formalités gênantes. Jeanne s'est vue traitée comme une prisonnière de guerre, avec en permanence des fers aux pieds dans sa cellule, alors qu'elle était censée être une prisonnière ecclésiastique.

— *Je suis un peu perdue. Quelle est la différence ?*

— Dans les deux cas, les Anglais ont à y gagner et à y perdre. Enfin, ils auraient dû. Si Jeanne était une prisonnière ecclésiastique, on pouvait la juger pour hérésie ou sorcellerie, comme vous l'avez dit.

Mais elle aurait alors été logée avec des femmes et on lui aurait ôté ses chaînes. Elle aurait également été autorisée à en référer au pape. Ils voulaient le beurre et l'argent du beurre. La juger en tant que prisonnière ecclésiastique, tout en la traitant aussi mal que si elle était prisonnière laïque.

— *Donc, en gros, ils ont fait ce qu'ils voulaient pour obtenir le résultat souhaité.*

— Exactement. On a menacé Jeanne avec des instruments de torture. L'un des tortionnaires a quitté la salle – il disait être incapable de le faire. Elle avait des hommes jusque dans sa cellule, qui la regardaient constamment. Ils n'avaient même pas formulé d'accusation lorsqu'ils l'ont menée au tribunal, elle n'avait pas d'avocat... je pourrais poursuivre, mais ça ne sert à rien.

En effet, penser à cette injustice – aux injustices perpétrées par l'Ordre des Templiers – lui donnait la nausée. *C'est ainsi que fonctionnent les Templiers*, se rappela-t-il. *L'ordre avant toute chose. Le pantin des Assassins, Charles, devait être mis au pas.* Pourtant ces pensées ne le réconfortaient pas.

— *Je ne vous demanderai pas d'en regarder davantage à moins que vous le vouliez*, affirma Victoria.

Il y réfléchit un moment.

— J'ai le sentiment qu'en tant qu'historien je devrais saisir cette occasion. Et j'ai le sentiment de devoir à Jeanne – et à Gabriel – d'assister même partiellement à sa chute.

— *Ne le faites pas pour l'Histoire, ni même pour Gabriel ou Jeanne. Si vous vous lancez là-dedans, faites-le pour Simon Hathaway.*

— Je crois que si je renonce je ne me le pardonnerai jamais, dit-il à voix basse.

— *Alors allons-y.*

Chapitre 31

Mercredi 21 février 1431

Chapelle du château de Bouvreuil, Rouen

Fleur et Gabriel apprirent fin décembre que Jeanne était retenue prisonnière dans une tour du château de Rouen. Naturellement, ils s'étaient aussitôt mis en route pour la ville, trouvant gîte et travail dans une vieille auberge délabrée. Ils avaient tant bien que mal suivi le calvaire de Jeanne en sympathisant avec des soldats, et même certains hommes d'Église qui fréquentaient la taverne et dont la langue se déliait quand on les abreuvait de vin. Gabriel pria avec une ferveur renouvelée pour que les voix de Jeanne parviennent à toucher le cœur des hommes qui tenaient son destin entre leurs mains.

La chapelle du château était surpeuplée. Gabriel fit de son mieux pour que Fleur, qui comme Jeanne mesurait cinq pieds à peine, puisse voir. Au moins, dans ce lieu, ils entendaient sans difficulté.

Le tribunal comptait au moins quarante hommes, tous érudits – docteurs et bacheliers en théologie ou droit canonique. Certains étaient experts en droit civil. L'un, avait entendu Gabriel, était les deux. Assis parmi eux se trouvaient Pierre Cauchon, un homme grand, émacié et imposant qui paraissait à l'aube de la soixantaine, et le promoteur général du diocèse de Beauvais, Jean d'Estivet : les deux juges officiels.

Gabriel avait ouï dire que Jeanne avait fait l'objet de mauvais traitements durant sa détention. On lui avait tout rapporté : des hommes qui la surveillaient pendant qu'elle dormait jusqu'aux fers à ses chevilles, en passant même par une cage qui l'enserrait au cou, aux mains et aux pieds pour l'empêcher de fuir.

Un murmure parcourut la foule, suivi par le marmonnement de diverses épithètes. Fleur serra dans sa main la petite bourse de Jeanne, que la Pucelle lui avait donnée à Melun quand ses voix lui avaient parlé de sa capture imminente. À l'instar de Jeanne, Fleur la portait désormais autour du cou en permanence. Cela semblait la reconforter.

— Gabriel ? Est-ce vraiment elle ? lui demanda la jeune femme.

Pendant un moment, Gabriel fut tellement bouleversé par ce qu'il vit qu'il ne put répondre. Mains et pieds enchaînés, Jeanne portait une robe sale et de commune facture. Ses cheveux noirs bouclés lui tombaient à présent jusqu'aux épaules. Elle était maigre, tellement maigre, et si pâle ; ses muscles avaient fondu, son teint éclatant ravi

par près d'un an d'emprisonnement.

— C'est elle, confirma-t-il la bouche sèche.

Pendant un long moment, il ne parvint même pas à se concentrer suffisamment pour saisir les voix bourdonnantes de ceux qui décrivaient le déroulement du procès. Impossible de lâcher Jeanne du regard, elle qui, malgré sa maigreur et sa pâleur, levait toujours fièrement le menton.

Enfin, l'interrogatoire débuta. Cauchon s'approcha à grands pas de l'endroit où Jeanne était assise, attachée à un banc, puis se dressa devant elle de toute sa hauteur.

— Jurez de dire la vérité sur ce qui vous sera demandé.

— De mon père, de ma mère et des choses que j'ai faites depuis que j'ai pris le chemin du cœur de la France, volontiers je jurerai. (Elle parlait d'une voix forte et claire ; la prison n'avait pas entamé sa fougue.) Mais des révélations qui me viennent de Dieu, je ne les ai jamais révélées à personne, excepté à Charles, mon roi.

Et à moi, pensa Gabriel. Mais il savait qu'aux yeux de Jeanne cela ne « comptait » pas. Il était son Ombre, placée à son côté pour être témoin de son histoire ; ses voix le lui avaient dit.

— Et je ne les révélerai pas même si on devait me couper la tête, ajouta Jeanne.

Elle se montrait obstinée, forte, et Gabriel se réjouit de voir le visage de d'Estivet s'agrir et la colère de Cauchon monter.

L'interrogatoire dura des heures. Les questions venaient non seulement de Cauchon, mais de tous les membres du tribunal. Maintes fois, plusieurs clerks parlèrent en même temps, bombardant Jeanne au point qu'elle doive les supplier de façon répétée de poser leurs questions l'un après l'autre. Et les sujets se suivaient sans aucune logique apparente. Un coup, Cauchon l'interrogeait sur le couronnement de Charles à Reims ; l'instant d'après, il lui demandait si elle avait déjà vu des fées près de l'arbre des Dames.

— Ils essaient de la piéger, murmura Fleur, et Gabriel acquiesça. Ils essaient de lui faire dire quelque chose qui lui porterait préjudice.

— Vos voix sont-elle des anges ? l'interrogea Cauchon.

— Ce sont des saints. Saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite. C'est saint Michel qui s'est adressé à moi le premier, répondit promptement Jeanne.

— Parlez-moi de saint Michel, l'encouragea Cauchon avec condescendance en jetant un regard entendu au public.

— Il est venu à moi dans le jardin de mon père quand j'avais treize ans. (Gabriel l'écouta raconter à cet étranger, cet ennemi, ce qu'elle lui avait confié à voix basse des années auparavant.) Je l'ai vu aussi clairement que je vous vois.

Cauchon esquaissa un sourire cruel, puis adressa un autre regard à

la foule avant de poursuivre.

— Quelle figure avait saint Michel lorsqu'il vous est apparu ? Était-il... nu ?

Une onde de réactions outragées parcourut l'assistance. Jeanne lança à Cauchon un regard amusé.

— Pensez-vous que Dieu n'ait pas de quoi le vêtir ?

La foule éclata de rire. Le sourire de Jeanne s'élargit, mais celui de Cauchon se tordit en grimace.

— Avait-il des cheveux ? insista-t-il.

— Oh ! C'est là en effet un point crucial.

L'auditoire s'esclaffa derechef.

— Répondez ! aboya Cauchon.

— Pourquoi les lui aurait-on coupés ?

Cauchon arpenta la salle le temps de se ressaisir.

— Vous dites que vos voix vous ont raconté des choses. Avez-vous appris par révélation que vous vous échapperiez ?

— Oui, elles m'ont dit que je serai délivrée, mais je ne sais ni le jour ni l'heure. Et qu'hardiment je fasse bonne figure.

Fleur serra si fort la main de Gabriel qu'il craignit qu'elle ne broie les os. Il n'en aurait eu cure. Les voix de Jeanne lui avait annoncé qu'elle s'échapperait !

— Pour quelle raison avez-vous sauté de la tour de Beaurevoir ? reprit Cauchon. Elle s'élève à près de soixante pieds de hauteur. Tentiez-vous de commettre un péché mortel en renonçant à la vie que Dieu vous a accordée ?

Un Saut de la foi ! songea Gabriel, la tête lui tournant presque. Jeanne avait tenté de s'échapper grâce au Saut de la foi que les Assassins lui avaient enseigné. À nouveau, il ressentit de la colère envers eux.

— Je savais que je devais être livrée aux Anglais, mais je ne l'ai point fait par désespoir. Je l'ai fait avec l'espoir de sauver mon corps, et d'aller secourir plusieurs braves hommes qui se trouvaient dans le besoin. Après le saut, je m'en suis confessée et j'ai imploré le pardon de Notre Seigneur.

— En avez-vous eu grande pénitence ?

— J'ai porté une grande partie de cette pénitence du mal que je me suis fait en tombant ! rétorqua Jeanne.

Gabriel vit Fleur contenir un sourire.

— Vos voix vous ont-elles dit de venir au cœur de la France ?

— Je n'ai agi que sur le commandement de Dieu. Tout ce que j'ai fait, c'est par commandement de Notre Seigneur.

— Dieu vous a-t-il prescrit de prendre l'habit d'homme ?

La question prit manifestement Jeanne au dépourvu. Gabriel se souvint du moment où le sujet avait été débattu : tout le monde – de

Jean de Metz aux bonnes gens de Vaucouleurs qui avaient payé les vêtements – avait pensé que c'était fort sage, car ces vêtements rendaient les déplacements à cheval plus aisés, évitaient de trop attirer l'attention, et préservaient Jeanne des sollicitations masculines malvenues. Jeanne avait accepté sans hésiter, et Gabriel savait que si ses voix s'y étaient opposées elle aurait refusé sur-le-champ.

— La question de l'habit est des plus insignifiantes, répondit-elle, le visage empreint de confusion. Je n'ai pris cet habit, ni fait quoi que ce soit, que du commandement de Dieu et des anges. J'ai été interrogée sur ce sujet à Poitiers, où les bons clercs ont jugé qu'il n'y avait...

— Qu'as-tu fait de ta mandragore ?

Cette fois-ci, l'intervenant n'était pas le grand Cauchon, mais l'autre juge, Jean d'Estivet. Ses traits étaient si déformés par le dégoût qu'il paraissait avoir avalé un citron.

Jeanne cligna des yeux face à ce brusque changement de sujet, mais répondit sans se départir de son calme.

— Je n'ai point de mandragore, et n'en ai jamais eu.

— Mais tu sais manifestement ce qu'elles sont.

Des pièges et des ruses à chaque tour, fulmina Gabriel. Les mandragores étaient une sorte de racine magique associée à la sorcellerie.

— J'ai entendu dire qu'elles font venir l'argent, mais je n'en crois rien, se défendit Jeanne d'une voix chargée de mépris.

Et ils poursuivirent – la pressant encore pour obtenir des détails concernant l'arbre des Dames, cherchant à savoir si elle avait déjà vu des fées. D'autres intervinrent, lui posant des questions au sujet de son étendard. Jeanne déclara qu'elle l'aimait au moins quarante fois plus que son épée. Le cœur de Gabriel se fendit. *Si seulement tu l'avais en ce moment...*

— Je le préférerais, car je ne souhaitais tuer personne.

— L'avez-vous fait ?

— Jamais. (Sa voix résonnait d'une sincérité incontestable.)

— Pourtant vous ne tenez guère la Bourgogne et l'Angleterre en amitié, insista Cauchon.

— Je vis avec l'espoir de voir mon roi et le duc de Bourgogne vivre en paix et union. Quant aux Anglais, je n'ai jamais souhaité que leur départ, et les ai toujours suppliés de se rendre avant d'attaquer.

Elle le dévisagea, la tête inclinée sur le côté, et ses yeux bleus se perdirent un instant dans le vide. Pour la première fois depuis qu'elle était entrée dans la chapelle, une pâle lueur émana de son visage.

— Ses voix, chuchota Fleur, et Gabriel, trop heureux de ce qu'il voyait pour parler, se contenta de hocher la tête.

Jeanne cligna des yeux, puis reporta son attention sur Cauchon.

— Avant qu'il soit sept ans, les Anglais subiront un échec autrement plus écrasant que celui d'Orléans. Ils perdront tout en France. Et cela par la victoire que Dieu enverra aux Français.

Le tribunal s'enflamma, bombardant Jeanne de questions, exigeant qu'elle leur explique dans quelles circonstances cet événement aurait lieu. Elle se contenta de secouer la tête.

— Mes voix me défendent de vous répondre, et j'ai une plus grande peur de faillir en disant quelque chose qui leur déplaît, que je n'en ai de vous répondre.

— Êtes-vous en état de grâce ? s'enquit Cauchon avec une désinvolture trompeuse.

La salle se tut. Impossible pour Jeanne de répondre à cette question sans se porter préjudice, voire se damner. Si elle répondait par l'affirmative, on l'accuserait d'hérésie, car nul ne pouvait savoir s'il était dans la grâce de Dieu. Si elle répondait non, elle admettait alors que toute son entreprise était un mensonge.

Cependant, Jeanne avait l'air parfaitement calme. Elle sourit doucement et son aura brilla de plus belle lorsqu'elle répondit :

— Si je n'y suis, Dieu m'y mette, si j'y suis, Dieu m'y tienne. Je serais la plus triste du monde si je savais ne pas être en la grâce de Dieu.

Un long silence s'ensuivit. Les ecclésiastiques semblaient estomaqués. Une paysanne venait brillamment et humblement de contourner un piège théologique parfaitement mis en place.

— Je crois fermement ce que mes voix m'ont dit – que je serai sauvée, ajouta Jeanne. Aussi fermement que si je l'étais déjà.

Le cruel d'Estivet se ressaisit le premier.

— Après cette révélation, te crois-tu incapable de commettre un péché mortel ?

Jeanne secoua la tête, agitant son épaisse chevelure.

— Je n'en sais rien et je m'en remets entièrement à Notre Seigneur.

— Cette réponse est de grand poids, rétorqua d'Estivet.

— Aussi, je la tiens pour un grand trésor.

Les brumes oblitèrent le visage rayonnant de Jeanne, presque à contrecœur, l'engloutissant sous de grandes et douces volutes grises. Simon était quasiment certain que c'était la dernière fois qu'il verrait le visage de Jeanne aussi calme et serein.

Bon sang.

— *Cette prédiction, intervint Victoria, à quoi faisait-elle allusion ? S'est-elle réalisée ?*

Simon s'éclaircit la voix.

— Elle, hem... oui. Paris est tombé aux mains des Français six ans plus tard. Si seulement elle avait vécu pour le voir.

— *En avez-vous assez vu ?* demanda gentiment la thérapeute.

N'était-ce pas le cas ? Peut-être cette image devait-elle être son dernier souvenir de Jeanne d'Arc : courageuse malgré l'emprisonnement, son esprit pétillant et sa foi aussi solide que la pierre, son corps affaibli mais encore vierge des flammes dévorantes.

— Non.

Il ne pouvait pas la laisser. Pas encore. Peut-être jamais.

— ... *Très bien*, concéda Victoria sans enthousiasme, et les brumes tourbillonnèrent de nouveau.

Chapitre 32

Jeudi 24 mai 1431

Abbaye de Saint-Ouen, Rouen

Gabriel se trouvait dans un cimetière. Les nombreuses personnes attroupées autour de lui scrutaient avec excitation les estrades qu'on avait érigées à la hâte pour la sordide pièce de théâtre qui allait se jouer devant eux. Même s'il sentait le poids de la foule des dizaines de spectateurs, Gabriel ne s'était jamais senti aussi seul en deux décennies d'existence.

Fleur n'était pas avec lui.

Un petit garçon l'avait attendu au rez-de-chaussée.

— Votre Fleur m'a chargé de vous dire qu'elle ne peut plus supporter la situation. Elle est désolée, mais elle devait partir, avait-il annoncé à un Gabriel pris de court. Elle espère que vous trouverez le bonheur, que vous serez heureux, et a dit de ne pas tenter de la retrouver.

— Ne t'en fais pas, avait grogné Gabriel au petit messager, tandis qu'il s'adossait au mur, étourdi par le choc. Je ne gaspillerai pas une minute de plus pour cette traîtresse.

La trahison était la seule chose que Jeanne avait dit craindre. Fleur avait juré, à maintes reprises, qu'elle n'abandonnerait jamais Jeanne. Que sa vie n'était rien sans la Pucelle. Mais, comme tous les autres, elle lui avait tourné le dos. Dieu seul savait à quel point il pesait à Gabriel de continuer, jour après jour ; pourtant il était toujours là. Il continuerait à être le témoin de l'histoire de Jeanne, même s'il devait le faire seul. *En fin de compte, songea-t-il, nous sommes tous seuls. Sauf Jeanne, et ses voix.*

Le procès de Jeanne avait été conduit en public pendant onze jours avant de se poursuivre à huis clos. De plus en plus, la sympathie tendait vers Jeanne, et ses examinateurs apparaissaient comme les brutes qu'ils étaient. Gabriel guettait désespérément des nouvelles, resservant continuellement à boire à ceux qui auraient pu en détenir. Ils racontaient d'une voix inarticulée des choses que Gabriel ne comprenait pas vraiment : que Jeanne était en danger pour ne pas s'être soumise à l'Église militante, représentants de Dieu dans ce monde. Ils parlaient de l'ange étrange qu'elle avait vu tenant une couronne au-dessus de la tête de Charles. Cette histoire-là, Gabriel la connaissait bien : ils faisaient référence à Jeanne voyant Yolande, le

mentor des Assassins, et prenant la reine pour un ange. Les Assassins, en plus d'avoir abandonné Jeanne, lui avaient aussi fait prendre de grands risques.

Puis revenait la question des vêtements de Jeanne. Même si personne, pas même les clercs qui l'avaient interrogée des jours durant à Poitiers, n'avait exprimé de réserves concernant le fait que Jeanne revêtait des habits masculins quand elle montait à cheval, combattait et dormait en présence d'hommes, Cauchon et d'Estivet semblaient s'être emparés de ce détail comme un terrier secoue un rat dans sa gueule, jugeant cet acte comme une hérésie et une offense envers Dieu. Gabriel s'était raccroché à ces quelques informations jusqu'à ce jour, lorsqu'il avait ouï dire que Jeanne devait être présentée en public au cimetière de l'abbaye de Saint-Ouen. Les voilà qui arrivaient à présent ; une dizaine d'ecclésiastiques au moins. Gabriel ne connaissait pas leur rôle à tous, mais il en reconnut beaucoup qui avaient été présents lors des audiences publiques.

Deux mois s'étaient écoulés depuis la dernière fois qu'il avait vu Jeanne, et son cœur se brisa quand il l'aperçut. Elle avait encore maigri, ses joues apparaissaient creuses et ses yeux bleus vides. Ses cheveux avaient poussé, hirsutes et emmêlés. Ses poignets étaient à présent si fins que Gabriel s'étonna que les menottes n'en tombent pas. Il se fraya un chemin dans la foule, essayant d'attirer son regard sans éveiller l'attention des soldats qui l'escortaient jusqu'à l'estrade.

Le prêtre, Guillaume Érard, commença son sermon. Gabriel l'ignora, scrutant la foule, repérant diverses façons de s'échapper ; il parvenait à bondir sur l'estrade pour...

Faire quoi ? Il n'était qu'un homme, seul, pas même un Assassin confirmé. Il ne pouvait pas espérer repousser des centaines de soldats armés et fuir la ville avec une jeune femme amoindrie par la faim, et peut-être les coups, dont les poignets et les chevilles étaient entravés par des fers.

Le prêtre vitupéra contre le roi Charles, traita Jeanne de « monstre », de « sorcière », d'« hérétique » et de « superstitieuse ». Même à cet instant Gabriel peinait encore à croire à tout ce cauchemar. Le visage de Jeanne ne rayonnait plus quand on l'informa qu'elle devait soumettre ses paroles et ses actes à l'Église, et qu'elle répondit :

— Je m'en rapporte à Dieu et à Notre saint-père le pape.

— On ne peut aller quérir le Saint-Père si loin, rétorqua Érard.

Il fit signe à l'un des jeunes clercs, Jean Massieu, d'avancer. Celui-ci remit à Jeanne une feuille de parchemin, semblant particulièrement mal à l'aise.

Gabriel ignorait de quoi il s'agissait, mais Simon le savait. C'était une cédule, faite pour accompagner un document légal distinct. En

l'occurrence, cette cédule était une lettre d'abjuration – une déclaration dans laquelle Jeanne jurait de ne plus jamais se tondre les cheveux, ni revêtir des habits d'hommes, ni prendre les armes. En contrepartie de sa renonciation à ces « hérésies », elle serait enfin mise en garde de l'Église, et ne serait jamais renvoyée à la justice séculière.

Simon savait également que ce petit bout de parchemin n'était pas celui que l'on insérerait finalement au procès. La cédule officielle était cinq fois plus longue que celle-ci. Quelqu'un veillerait plus tard à ce que la signature de Jeanne soit apposée à une déclaration complètement différente.

Jeanne regarda attentivement le parchemin.

— Je demande que les clercs me lisent cette cédule, m'en expliquent le contenu, et me disent si je dois la signer.

Érard en avait manifestement assez.

— Signe immédiatement ! tonna-t-il. Ou tu périras dans les flammes !

Le ventre de Gabriel se contracta. Le cœur de Simon bondit dans sa poitrine.

Massieu prit finalement la décision de lire le document à Jeanne. Durant sa lecture, des murmures s'élevèrent à la fois des spectateurs et de ceux qui se tenaient sur les estrades. Gabriel entendit distinctement la voix de Cauchon.

— Vous devrez payer pour cela, menaça-t-il le pauvre Massieu.

Le jeune homme ne fléchit pas.

— Si vous signez, expliqua Massieu, vous serez alors une hérétique repentie. Vous n'échapperez pas à la prison, mais serez officiellement transférée en un lieu où des femmes s'occuperont de vous, et votre vie sera épargnée. Vous pourriez même être libérée et rentrer chez vous un jour. Si vous refusez... vous serez brûlée.

À la surprise de tout le monde, Jeanne s'esclaffa. Prenant la plume qu'on lui tendait, elle traça un cercle sur le parchemin et y ajouta le signe de la croix.

Gabriel savait qu'elle était capable d'écrire son nom. Toutefois, Jeanne avait apposé un signe qu'il avait déjà vu : une croix dans un cercle. Un avertissement au destinataire de la lettre stipulant que Jeanne ne pensait rien de ce qu'elle déclarait dans le document.

Elle soupçonnait un piège – et se laissait un moyen d'y échapper.

Gabriel se prit à rire, lui aussi. Jeanne dut l'entendre, car pendant un instant elle tourna son visage et il put s'abîmer dans ses grands yeux bleus. Un éclat furtif de sa glorieuse lumière intérieure réchauffa le visage de la Pucelle, et, malgré lui, Gabriel se retrouva à pousser les badauds pour tenter de la rejoindre.

Alentour, l'embarras se muait en vive désapprobation.

— Sa Majesté a fait mauvais usage de son argent avec vous, disait

un homme à l'accent anglais à Cauchon. Le roi ira mal si Jeanne nous échappe.

— N'ayez nulle crainte, monseigneur, répondit Cauchon d'une voix pleine d'assurance. Si elle fuit, nous la rattrapons.

L'allégresse de Gabriel s'envola, remplacée par une peur glaçante face à la déclaration de Cauchon – et à ce qui se passait sur l'estrade. Un homme s'adressait à Jeanne.

— Vous avez fait une bonne journée et, plaise à Dieu, vous avez sauvé votre âme.

— À ce sujet, dit Jeanne, entre vous, gens d'Église, menez-moi à votre prison, et que je ne sois plus entre les mains de ces Anglais.

L'horrible voix glaciale de Jean d'Estivet s'éleva par-dessus la cacophonie.

— Menez-la où vous l'avez prise.

— *Non !* s'écria Gabriel malgré lui.

Et il poussa de plus belle pour tenter de rejoindre l'estrade, imprudemment, vainement. La dernière chose qu'il entraînerçut de Jeanne fut son visage, lentement gagné par la terreur.

« Je ne crains rien que la trahison. »

— *Simon, que s'est-il passé ? Je ne comprends pas ce que Gabriel vient de voir...*

Simon transpirait, tremblait, le cœur battant, à cause d'une peine et d'une rage qui étaient siennes tout en appartenant à un autre. Il inspira profondément, se concentra sur l'image de Gabriel dans le tunnel mémoriel, et essaya d'expliquer la scène à Victoria.

— Ils lui ont dit qu'elle serait considérée comme une hérétique repentie si elle renonçait aux vêtements d'homme et autres comportements masculins. Ils lui ont promis qu'elle intégrerait une prison ecclésiastique, sans chaînes ni gardes dans sa cellule. Normalement, dans pareil cas, l'ancienne hérétique était relâchée au bout de deux ou trois ans. Jeanne avait dessiné un symbole sur le papier qui lui permettrait de nier plus tard qu'il s'agissait de sa vraie signature, au cas où on l'aurait trompée.

— *Ce qu'ils ont fait.*

— Oh, ils ne se sont pas arrêtés là, cracha Simon. Le dimanche matin, à son réveil, Jeanne a découvert que ses gardes avaient pris toutes ses robes en ne lui laissant que des vêtements d'homme.

— *Oh, Simon... non...*

— Quelqu'un en a forcément donné l'ordre. Je parierais sur Cauchon. Jeanne a protesté qu'elle n'avait d'autre choix que de les porter. Le 29 mai, Cauchon a convoqué les assesseurs. Trente-neuf d'entre eux ont pensé qu'il fallait relire la cédule à Jeanne et la lui expliquer plus clairement. Seuls trois assesseurs voulaient la remettre

à la justice séculière.

— *Et ça n'a eu aucune importance, encore une fois.*

— En effet. Ils n'avaient aucun réel pouvoir. Les juges de Jeanne étaient Cauchon et d'Estivet. Son prêtre, qui avait de l'affection pour elle, a envoyé quelqu'un demander à Cauchon si elle pouvait entendre la messe avant d'être brûlée vive. À la surprise de tout le monde, il a accepté. Massieu, le jeune homme qui a tenté d'aider Jeanne, est donc allé chercher une étole et une chandelle, afin que le prêtre puisse accomplir le rite convenablement. Après cela, elle a été remise aux mains du bailli, mais avant même qu'il ne puisse prononcer la sentence l'ancêtre de Vidic a attrapé Jeanne par le bras pour la conduire au bûcher.

— *Je vous fais sortir.*

— Non.

— *Vos constantes sont inquiétantes.*

— Je vous dis que je veux... non. Je ne veux pas. Je... je dois le faire. Elle est encore en vie pour moi. Pour *moi*, pas Gabriel. C'est pour ça que je dois le voir de mes propres yeux.

— *Alors j'y assisterai avec vous.*

Mercredi 30 mai 1431

Place du Vieux-Marché, Rouen

Tant de soldats pour une fille si menue..., songea Gabriel.

Il y en avait des centaines, armés et vigilants. Plusieurs d'entre eux avaient revêtu leur armure complète. Certains étaient disséminés dans la foule. D'autres étaient campés entre les badauds et l'estrade, maintenant à distance ceux qui tenteraient de blesser – ou de sauver – Jeanne.

Même en cette heure sombre elle se tenait droite, son corps gracile drapé dans une chemise légère. Ses épaisses boucles noires avaient disparu ; ils l'avaient rasée pour l'humilier. Ils avaient coiffé son crâne chauve d'une grande mitre pointue sur laquelle étaient inscrits ses crimes : « Hérétique ». « Idolâtre ». « Apostate ». La mitre était trop grande ; on la lui avait enfoncée sur la tête presque jusqu'aux yeux pour la faire tenir. Son visage, du peu que Gabriel en apercevait, avait été battu jusqu'au sang, et était si tuméfié que Gabriel se demandait si elle voyait encore.

Jeanne... Jeanne... cela ne peut être la réalité... cela ne peut finir ainsi !

Alors que des hommes en armure poussaient Jeanne d'Arc vers le bûcher et que le bourreau, un homme à la forte carrure, enserrait sa mince figure dans des chaînes, Gabriel Laxart craqua. Un flot de larmes coula sur son visage, lui brouillant la vue tandis que de gros

sanglots déchirants lui échappaient.

Je t'en prie, Seigneur, prends-moi, frappe-moi et laisse-la partir... ne les laisse pas lui faire cela. Elle T'aimait tant, elle a fait tout ce que Tu lui as demandé...

— Hâte-toi d'accomplir ton office ! cria quelqu'un au bourreau.

— Oui, presse-toi, nous voulons rentrer chez nous à temps pour le souper ! s'exclama un autre, et s'ensuivit une vague de rires cruels, avides, *diaboliques*.

Le monde de Gabriel vira à l'écarlate. Il explosa et s'élança, furibond. Vociférant de façon incohérente, il frappa ceux qui se trouvaient sur son chemin, se fraya un passage à coups de poing, essayant de trouver les monstres qui voulaient voir Jeanne brûler et hurler de douleur. Essayant d'atteindre l'estrade pour arracher Jeanne à son supplice et la mettre en lieu sûr. Une dizaine, une centaine d'Assassins dissimulés au beau milieu de la foule se dresseraient dans un élan de solidarité, anges vengeurs envoyés par Dieu pour détruire ceux qui s'en prendraient à Son élue.

Vain espoir.

Il n'y eut point de courroux divin. Point d'Assassins. Rien que le feu ; le châtiment infernal infligé à la femme la plus angélique que Gabriel ait connue.

Je ne peux pas regarder ça, pensa Simon. Je ne peux pas le supporter.

La chaleur baignait son visage. La fumée emplissait sa bouche alors qu'il hurlait encore. Des mains le saisirent par les bras, puis le traînèrent en arrière pour le plaquer au sol. Avant de tomber, il vit le prêtre de Jeanne lever un crucifix pour qu'elle y fixe son regard, afin de la distraire de son supplice, ne serait-ce qu'un tout petit peu, tandis que le feu léchait son corps et la réduisait en cendres.

Un poing recouvert d'une cotte de mailles obstrua la vision de Gabriel. La dernière chose qu'il entendit avant que le monde devienne horriblement, miséricordieusement noir, fut la voix de Jeanne – aiguë, apeurée et malgré tout déterminée, à peine reconnaissable – criant un unique mot :

— Jésus !

— *Simon ?*

Il s'aperçut qu'il avait le visage moite et qu'il peinait à respirer.

— Victoria ? demanda-t-il d'une voix tremblante. Est-ce que j'ai perdu connaissance ?

— *Non, mais vous ne me répondez plus.*

Aucun mot ne pouvait décrire ce qu'il ressentait. Brisé, perdu, dévasté, furieux... tous ces sentiments combinés effleuraient à peine la réalité de ses émotions. Il déglutit et respira profondément, forçant son esprit à reprendre le contrôle de son corps frissonnant.

— J'ai besoin que vous fassiez quelque chose pour moi.

— *Bien sûr. Je vous fais sortir tout de suite.*

— Non ! Non, pas ça, pas encore. Je dois aller plus loin dans la vie de Gabriel.

— Hors de question. Après ce que nous venons de voir, je pense que...

— J'en ai besoin, Victoria. (Les mots jaillirent de sa bouche, comme du sang d'une plaie ouverte.) J'ai besoin de savoir qu'il va s'en remettre. Je veux voir la mère de son enfant, je veux savoir s'il a vécu assez longtemps pour connaître le procès en réhabilitation de Jeanne. Pour la voir disculpée. Je veux savoir... s'il a un jour retrouvé le bonheur.

— *Et s'il ne s'en remet pas, Simon ? Jamais ? S'il ne voit pas ses enfants grandir ? S'il boit ou se bat jusqu'à en mourir, ou réalise un Saut de la foi en sachant qu'il n'y survivra pas ?*

Simon grimaça devant la laideur du portrait qu'elle peignait.

— Alors je saurai. Et je ferai avec.

D'une façon ou d'une autre.

Victoria lâcha une flopée de jurons en français, dont il comprit la majeure partie. Puis, enfin :

— *Très bien*, concéda-t-elle.

Une heure plus tard, elle ôtait le casque de la tête trempée de sueur de Simon. Dans ses yeux, Simon lut la même volonté inflexible et la même rage qu'il savait présentes sur son propre visage.

— Vous savez ce que nous devons faire, dit-il alors qu'elle le détachait de ses mains tremblantes.

— Oui, répondit-elle fermement.

Chapitre 33

Ils se retrouvèrent tous les trois dans Hyde Park en début d'après-midi, chacun arrivant d'une station de métro différente. Ses sens en alerte, Simon passa devant des familles dont les enfants piétinaient allégrement des feuilles mortes avec des éclats de rires stridents, des coureurs dont le pas énergique indiquait qu'ils se livraient à leur exercice quotidien, et des couples, vieux comme jeunes, qui profitaient simplement d'une journée ensoleillée. Le ciel était bleu, les feuilles arboraient leurs plus vives nuances d'or et de rouge, et l'indescriptible mais caractéristique parfum frais de l'automne flottait dans l'air. La fontaine de la Joie de Vivre, que Simon avait choisie comme lieu de rendez-vous, gargouillait en projetant des éclaboussures.

Rien de cela n'émouvait Simon. Il ne voyait que Jeanne. Il n'entendait que les railleries des Anglais.

Et il ne sentait que le feu.

Il n'avait aucune idée de ce qui l'avait poussé à choisir ce lieu en particulier. Il préférait l'art classique et, même si cette fontaine n'était pas outrageusement moderne, elle restait assez contemporaine. Alors qu'il contemplait les deux silhouettes au centre qui paraissaient danser sur les flots, main dans la main, entourées par quatre petites statues d'enfants qui bondissaient en jouant, Simon repensa à Jeanne. C'était une émotion si simple, la joie ; au moins, il savait qu'elle y avait goûté durant sa brève existence.

Anaya, puis Victoria, arrivèrent quelques instants plus tard, interrompant ses réflexions. Ils pouvaient discuter sans crainte ; le bruit de la fontaine couvrirait leurs voix.

— Victoria et moi avons appris quelque chose qui va très probablement chambouler l'Ordre des Templiers, annonça Simon à voix basse.

Anaya inspira brusquement.

— Ce que Rikkin voulait t'empêcher de découvrir ?

— Oui, j'en suis certain.

— Simon le lanceur d'alerte, plaisanta Anaya. Je ne pensais pas voir ça un jour.

— Il ne s'agit pas de s'opposer aux idéaux de l'Ordre des Templiers, l'avertit Simon. Il s'agit de réaffirmer ce que signifie réellement le fait d'être un Templier : ce que c'est *censé* signifier depuis le début.

— Tu peux me le dire ?

Simon et Victoria échangèrent un regard.

— Il me reste encore quelques pièces du puzzle à assembler. J'aimerais vous protéger toutes les deux autant que possible. Je ne vous impliquerais pas si je ne pensais pas cette découverte absolument cruciale. (Il s'interrompt pour mettre Anaya face à lui.) Je n'exagère pas quand je te dis que ça pourrait *tout* changer.

— De quelle façon ?

— De la meilleure façon du monde.

— En admettant qu'on soit encore vivants à la fin, nuança Victoria sur un ton ironique.

— Il y a des choses pour lesquelles un Templier devrait être prêt à mourir, répliqua Simon. Cette découverte en fait partie. Cela dit, au cas où ça tournerait mal... je préfère que tu en saches le moins possible.

— J'ai été agent de terrain, Simon. J'étais prête à mourir chaque fois que j'allais au boulot. Mais tu n'es pas obligé de me dire quoi que ce soit. (Elle sourit, puis planta son doigt dans le torse de Simon.) Sous tes airs parfois collet monté, Simon Hathaway, tu es la personne la plus intègre que je connaisse. Je te crois, et je te fais confiance. Si tu penses que ça va aider l'Ordre, je suis avec toi. Dis-moi juste ce que je dois faire.

Il se surprit à lui prendre la main.

— Je n'ai jamais été aussi sûr de moi. Merci. (Il la lâcha, puis se redressa.) À toutes les deux. Bon. Voici ce qu'on va faire.

Simon rythma sa journée de tâches diverses : répondre aux e-mails, faire une liste de demandes d'embauches pour son département, rappeler certaines personnes... et se préparer. Il emmena Victoria à l'extérieur pour un dîner tardif, où ils eurent l'occasion de discuter loin des oreilles indiscrètes afin de consolider leur plan.

Il était 22 heures passées quand Simon et Victoria revinrent dans la salle de l'Animus.

— Vous devez vraiment partir demain ? s'enquit Simon. Nous avons passé tellement de temps dans le xv^e siècle, je n'ai pas eu vraiment l'occasion de vous montrer le Londres du xxi^e siècle.

Victoria se glissa dans le fauteuil derrière l'écran pour tapoter sur le clavier.

— Je sais, et je le regrette aussi. Au moins j'ai pu avoir ma dose de thé !

— *OK, c'est parfait : je vois absolument tout*, commenta la voix d'Anaya dans l'oreille de Simon. (Victoria avait aussi une oreillette qui lui permettait de l'entendre.) *Suivez simplement mes instructions.*

— Comme je n'ai pas toujours eu de nouvelles de Morgenstern, je vais renvoyer la simulation qui contient le graffiti laissé par Molay

avant de partir. Je pense qu'on en aura fini après ça.

La veille au soir, Anaya leur avait expliqué que, si elle avait la possibilité de « prendre en main » l'ordinateur de l'Animus à distance, elle pourrait aider Victoria à isoler toutes les données à partir d'un horodatage précis. Non seulement Victoria serait capable de l'envoyer sans se faire détecter vers l'ordinateur d'Anaya – ils avaient mentionné le département de cryptologie pour tromper ceux qui les espionneraient –, mais elle serait également capable de créer une copie... et de supprimer les simulations d'origine. Simon continua à débiter les banalités que les gens sortent habituellement à la fin d'une collaboration, tout en écoutant attentivement les consignes d'Anaya.

— Nous y voilà, conclut Victoria en appuyant sur une touche d'un air détaché.

Le cœur de Simon bondit. Ils venaient de franchir le point de non-retour ; ils venaient de supprimer la dernière session de Simon dans l'Animus.

— Je sais que vous n'êtes pas très câlin, plaisanta-t-elle en se levant, mais vous allez me manquer, Simon.

Il la prit dans ses bras avec une affection non feinte, espérant de toutes ses forces que ses plans l'affecteraient le moins possible.

— Merci, dit-il. Pour tout. Je n'aurais pas pu rêver meilleure partenaire pour cette aventure.

Elle glissa le petit appareil dans la poche de Simon. La dernière simulation.

Simon sortit ensuite l'Épée de sa boîte pour l'admirer. Victoria s'arrêta aussi pour la contempler.

— Je pense que monsieur Rikkin sera très satisfait de ce que vous avez appris à son sujet, affirma-t-elle.

Au moins, pensa Simon, si quelqu'un nous écoute, il réfléchira à deux fois avant de me tirer dessus.

Il remplaça tranquillement l'arme dans son écrin, en prenant soin de la placer sur son autre face afin de dissimuler le mouchard qu'il avait ajouté.

— Je vais conserver ça au département des recherches historiques en attendant de faire ma présentation.

Ils se quittèrent devant l'ascenseur ; Simon prit le chemin de son bureau et Victoria du parking. Il était seul désormais. Anaya ne serait pas en mesure d'intervenir. Qu'elle veille au grain pour lui était une chose ; Simon refusait de la laisser s'impliquer davantage. Pirater l'Animus était déjà suffisamment grave. Pirater les systèmes de sécurité du bâtiment serait... Simon ne voulait même pas y penser. Malgré cela, la voix d'Anaya dans son oreille avait quelque chose d'étrangement réconfortant.

— OK, à cette heure-ci il ne reste plus grand monde dans le bâtiment.

Plus tôt dans la journée, Simon avait décalé l'air de rien un portemanteau devant l'une des caméras – juste assez pour bloquer la vue à un point stratégique. Il s'installa à son ordinateur et, après quelques clics, les accords du *Canon* de Pachelbel envahirent la pièce. Prenant des ciseaux sur son bureau, il ouvrit la boîte de l'épée et en découpa méticuleusement le velours. Il enveloppa ensuite l'épée dans le tissu avant de tirer un rouleau de scotch d'un sac – l'un des quelques achats effectués en revenant de Hyde Park. La musique absorba en grande partie le son révélateur de la bande adhésive tandis qu'il fixait solidement le velours autour de l'arme. Puis Simon se leva et attacha maladroitement l'épée à son corps avec le scotch argenté ; un bricolage peu confortable, mais qui ferait sans doute l'affaire.

Son long manteau et son épaisse écharpe dissimuleraient l'artefact. Les seuls détecteurs de métaux se situaient au rez-de-chaussée près des portes principales. Victoria l'attendrait dans le parking dans un coin à l'abri des caméras de surveillance qu'Anaya avait repéré au préalable. Il monterait dans le coffre de la voiture et...

— *Simon, il faut que tu partes.*

— Mmmh ? murmura-t-il discrètement en espérant que personne ne l'entendrait par-dessus la musique.

— *Je surveille les trois cages d'escalier, expliqua Anaya. Des gens entrent par tous les accès au niveau zéro. Ils ont beau être en civil, ils dégagent un truc, et je crois qu'ils sont armés. Il y a aussi de l'activité du côté des sorties du parking.*

— Je parie qu'ils fouillent les voitures. Dis à Victoria de partir sans m'attendre. (La thérapeute possédait la seconde copie de la simulation. Avec un peu de chance, les agents de sécurité seraient à la recherche d'une personne, et non d'une puce de données.) Bon, comment je sors moi, maintenant ?

— *Je suis en train de pirater les systèmes de sécurité.*

— Non ! s'exclama-t-il, un peu trop fort, avant d'adopter un ton plus mesuré. On ne peut pas te mettre en danger. Pour... pour un tas de raisons.

— *Ils couvrent l'intégralité des issues du bâtiment, et ils viennent de verrouiller les ascenseurs. Ils montent par groupes de quatre dans chaque escalier. Simon, ils connaissent ta dernière position, tu dois partir !*

Partir où ? Simon resta figé dans l'entrée de son bureau tandis que de précieuses secondes s'envolaient. Pendant que lui restait là, eux gravissaient les marches, montaient vers son étage et...

Monter.

Voilà !

— Ils s'attendent à ce que je descende par l'escalier. Alors je vais monter.

— *Monter ? À moins que tu aies planqué un hélico là-haut sans m'en*

avertir...

— Non, non, t'en fais pas, je sais ce que je fais.

Il mentait. Simon Hathaway n'avait aucune idée de ce qu'il faisait. Mais Gabriel Laxart, lui, le savait.

Monter.

Simon se précipita dans le couloir jusqu'à la cage d'escalier, ouvrit la porte le plus silencieusement possible et tendit l'oreille. Il les entendait, plus proches qu'il ne le pensait, ce qui impliquait qu'ils l'entendraient aussi. Tant pis pour la discrétion. Simon s'élança, bénissant ses longues jambes et les heures passées chaque semaine à la salle de sport. Il avalait les marches quatre à quatre.

L'adrénaline déferla dans ses veines ; il repensa à l'entraînement de Gabriel, à ses batailles, à la façon dont le garçon avait su courir en armure et même bondir sur son cheval...

Prends appui là-dessus, pousse, passe par-dessus la rambarde...

... et ne t'arrête pas.

— Anaya, combien d'étages jusqu'au toit ?

— *Jusqu'au... bordel, Simon, encore six,* répondit-elle d'une voix étranglée.

Elle ne le pensait pas capable d'y arriver. Simon ne chercha pas à la rassurer. Il n'en était pas sûr lui-même.

— Simon Hathaway ! cria quelqu'un.

Simon ne ralentit pas. Tant qu'ils criaient, ils gâchaient leur souffle, lui non.

— Vous détenez un bien qui est la propriété d'Abstergo ! Remettez-le-nous et soumettez-vous à la justice !

Deux marches de plus à chaque enjambée, par-dessus la rambarde, puis jusqu'à l'étage suivant. Ils faisaient beaucoup plus de vacarme à présent, se moquant qu'on les entende. Un premier coup de feu, étonnamment fort, résonna dans la cage. Simon sursauta, puis accéléra l'allure.

— *Le bâtiment a trois issues principales,* lui expliquait Anaya d'une voix calme. (Il l'entendait à peine, ses oreilles saturées par le bruit des pas qui le poursuivaient, son cœur tambourinant, et son souffle de plus en plus irrégulier.) *Ils sont dans les deux qui montent jusqu'au toit. Ceux de la seconde cage d'escalier se trouvent deux niveaux en dessous de toi et de tes amis.*

C'était bien ça, le pire. Car, finalement, ses poursuivants étaient sans doute des Templiers, membres d'un commando semblable à celui de Berg. Ils *auraient dû* être amis, ou du moins frères d'armes.

Mais non. Ils étaient ennemis.

Ils franchirent la volée de marches suivante en un éclair. Cette fois-ci, Simon avait cessé de courir. À la place, il bondit par-dessus la rambarde vers le commandant, son manteau tendu devant lui.

Temporairement aveuglé et déséquilibré, le Templier tomba, percutant l'agent qui se trouvait quelques pas derrière lui. Simon se dégagea d'un bond et dégaina sa lame. Il ne l'avait jamais tenue de la sorte ; mais Gabriel savait comment refermer sa main sur la poignée d'une épée, et Simon abattit l'arme avec élégance. Elle frappa violemment le troisième agent en plein torse. Son arme à feu tomba sur les marches dans un fracas métallique avant de chuter loin en bas.

Gabriel aurait coupé l'homme en deux. Simon suivit plutôt l'exemple de Jeanne en n'utilisant que le plat de la lame. L'agent ne s'était pas attendu à un combat à l'épée, et Simon avait frappé fort.

Mais le quatrième agent leva les mains et, furtivement, Simon vit les lumières de la cage d'escalier se refléter sur le canon d'un pistolet. Il détala aussitôt, montant au niveau suivant tandis que ses adversaires s'efforçaient de se relever pour poursuivre leur chasse.

Cette escarmouche lui avait fait gagner un temps précieux, et Simon n'en gâcha pas une seconde. Encore un étage, puis il trouva la dernière porte, celle qui donnait sur le toit. L'enfonçant d'un coup d'épaule, il se rua à l'extérieur.

La fraîcheur de la nuit heurta son visage brûlant et ses poumons haletants. Simon poursuivit sa course à toutes jambes sur l'allée de béton, puis sur le gazon impeccable de la terrasse ; il arrivait à court d'options.

Mais pourquoi je suis monté ? s'alarma-t-il bien trop tardivement. Je suis fait comme un rat.

Il avait retardé les Templiers, mais ne les avait pas neutralisés ; ils sortirent au pas de course de la cage d'escalier, derrière lui. De l'autre côté du toit, une lumière fendit l'obscurité tandis qu'une porte s'ouvrait. La deuxième équipe de poursuivants était arrivée. Les deux groupes fonçaient vers Simon, le cernant des deux côtés. Ils savaient tout comme lui que, hormis l'ascenseur qu'ils avaient coupé et les deux escaliers qu'ils venaient d'emprunter avec une froide détermination, la terrasse n'avait aucune autre issue.

Réfléchis. Réfléchis !

Cela lui avait sauvé la vie plus d'une fois. Il s'était toujours appuyé sur la logique, la rationalité et l'analyse pour résoudre les épreuves que la vie, dans toute sa fantaisie et son sadisme, avait mises sur son chemin. Mais, dans le cas présent, cela ne lui serait d'aucune utilité.

Un coup de feu assourdissant claqua derrière lui. *Les arbres !* lui hurla son esprit rationnel. Et sa logique le sauva une fois de plus. Il se mit à zigzaguer de façon imprévisible pour éviter de faire une cible facile, tanguant comme un ivrogne tandis qu'il sprintait vers les arbres, les massifs et les snacks fermés qui le protégeraient des nuées de balles.

Mais il ne faisait que repousser l'inévitable.

Simon savait très bien de quoi ses camarades Templiers étaient capables. Et ce qu'ils voulaient. Ils ne venaient ni pour l'interroger ni pour le faire prisonnier. Malgré ce qu'on lui avait promis dans la cage d'escalier, il y avait aussi eu des coups de feu. Ils étaient déterminés à le tuer ; par conséquent, il ne tarderait pas à mourir.

Il n'y avait qu'une issue possible, et ce serait un miracle si cela fonctionnait.

Il sentait son cœur battre à tout rompre, ses poumons lui brûler, son organisme poussé dans ses derniers retranchements, parce que, en fin de compte, il n'était qu'un homme, n'est-ce pas ? Qu'importent le genre d'entraînement qu'il avait suivi et l'ADN qui coulait dans ses veines. Mais il ne ralentit pas, ne pouvait pas ralentir, ne pouvait pas laisser son cerveau logique, analytique et rationnel interrompre les signaux de l'instinct de survie primitif. Il ne pouvait pas sommer son cerveau de prendre le dessus sur son corps.

Car son corps savait ce qu'il fallait faire. Et comment le faire.

À côté de lui, la branche d'un arbre vola en éclats. Des échardes lui égratignèrent le visage jusqu'au sang. Il entendait Anaya lui crier quelque chose dans son oreille, impossible de savoir quoi.

Le sort que lui réservaient les Templiers ne faisait aucun doute. Le mur de pierre qui ceignait le jardin de la terrasse du siège londonien d'Abstergo Industries était sa dernière chance. Si désespérée soit-elle.

Si sa foi était suffisante pour lui permettre de la saisir.

Simon Hathaway ne faiblit pas. Il se rua en avant au prix d'un effort supplémentaire, s'élança, franchissant le mur aussi facilement qu'un coureur franchirait une haie, ses longues jambes pédalant dans le vide ; il se courba, écarta les bras...

... et bondit.

Chapitre 34

— C'est vraiment dommage, déplorait Alan Rikkin en ouvrant la porte de la salle de réunion privée du Premier Cercle. (Moins de dix jours auparavant, Simon Hathaway leur avait tenu, là, devant un tableau blanc, un discours des plus sincères au sujet de la connaissance comme une fin en soi.) Devoir tout recommencer à zéro. Je n'en reviens pas que Simon n'ait même pas tenu une semaine à son poste.

— Sait-on ce qui s'est passé ? demanda Laetitia England.

— Oh oui, répondit calmement Simon du fond de la pièce. En tout cas, moi je le sais.

Rikkin s'immobilisa. De mémoire, Simon n'avait jamais contemplé une haine aussi viscérale dans les yeux de quelqu'un avant cet instant ; pourtant elle était bien là, bouillonnant dans les profondeurs des sombres prunelles d'Alan Rikkin.

— Simon. Quelle surprise, dit le P.-D.G. d'une voix froide qui contredisait l'intensité de son regard. Je peux affirmer en toute honnêteté que tu es la dernière personne que je m'attendais à trouver dans cette pièce.

Simon observa l'air effaré des autres membres du Premier Cercle et se demanda ce qu'on leur avait raconté... et s'il quitterait cette salle vivant.

— Pour paraphraser Mark Twain, les nouvelles faisant état de ma mort ont été grandement exagérées.

Agneta Reider sourit la première.

— Eh bien, pour ma part, je m'en réjouis, affirma-t-elle, et Simon perçut un réel plaisir dans sa voix.

— Simon, que t'est-il arrivé ? Où étais-tu ? l'interrogea Mitsuko Nakamura.

Le regard toujours rivé sur Simon, Rikkin était occupé à activer les écrans. Quelques secondes plus tard, les visages d'Otso Berg et d'Álvaro Gramática apparurent, affichant eux aussi un air stupéfait à la vue de Simon.

— Comment as-tu échappé à la sécurité ? lui demanda Alfred Stearns d'un ton suspicieux.

— Je répondrai à tes questions sous peu, Mitsuko. Et allons, Alfred. Je suis un Templier, historien et anglais, à Londres – une ville qui a plus de deux mille ans. Qui serait mieux placé pour connaître des passages souterrains oubliés depuis longtemps ? (Il redressa les

épaules.) Bien. Maintenant que nous sommes tous réunis, plus ou moins directement, je me sou mets solennellement au jugement du Premier Cercle. J'ai droit à une audience.

— C'est effectivement son droit, approuva Berg à la surprise de Simon.

Il ne s'était pas attendu à ce qu'Otso Berg prenne sa défense.

— Qu'as-tu fait, exactement, qui requiert un jugement ? s'enquit England.

— J'ai volé un artefact inestimable, avoua Simon sans détour. J'ai volé et détruit des données sensibles appartenant à l'Ordre. Mais j'ai ramené l'Épée d'Éden en meilleur état qu'elle ne l'était quand je l'ai prise, et je vais révéler et remettre en place le contenu de ces données. Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour ce que je crois de tout mon cœur être le bien commun de l'Ordre des Templiers.

Ses yeux bleu clair croisèrent ceux de Rikkin.

— Alan, de quoi parle-t-il ? s'impacienta Stearns.

— Je n'en ai aucune idée.

Menteur, pensa Simon.

— En tant qu'employeur, Alan, vous pouvez me virer et porter plainte contre moi, dit-il. Mais, en tant que membre du Premier Cercle, vous êtes obligé de me laisser parler. Qui serez-vous aujourd'hui ? Le P.-D.G. ou le Templier ?

L'œil de Rikkin fut agité d'un tic.

— Le Templier. Toujours et avant toute chose.

Comme Simon l'avait escompté, Rikkin choisissait le chemin de l'apparente sagesse plutôt que la brutalité et l'intolérance – du moins tant qu'il avait des spectateurs.

— Ça devrait être intéressant, plaisanta David Kilkerman.

— Oh, tu peux en être sûr, David. Et je ne te demanderai pas d'effacer le tableau après la classe.

Cette fois-ci, Kilkerman ne rit pas. Simon indiqua deux objets de haute technologie posés sur la table de conférence. L'un était un écran 3D. L'autre, une longue boîte.

— L'Épée est juste là. (Simon hocha la tête vers la boîte.) Laissez-moi vous résumer rapidement ce que nous savons de son histoire. Elle était en la possession du Grand Maître Jacques de Molay jusqu'à l'arrestation massive des Templiers le 13 octobre 1307. Elle fut alors rapatriée au Temple pour y être mise à l'abri, avant d'être enterrée derrière l'autel de l'église à Sainte-Catherine-de-Fierbois quelque temps après. Jeanne d'Arc a envoyé quelqu'un la déterrer en 1429. Elle l'a ensuite perdue...

Simon marqua une pause, se racla la gorge, puis reprit :

— ... perdue lors de la bataille de Paris le 8 septembre 1429. Les Templiers l'ont retrouvée par la suite, puis rapportée au Temple, où

elle est restée jusqu'à ce que François-Thomas Germain l'y localise pendant la Révolution française. Dès lors, cassée, elle s'est retrouvée entre les mains de l'Assassin Arno Dorian. Elle a sans aucun doute connu beaucoup d'autres aventures avant d'atterrir finalement dans le bureau d'Alan. J'y reviendrai plus tard.

Croisant les mains dans le dos, il scruta son auditoire.

— Quand je me suis présenté devant vous le jour de mon admission dans le Premier Cercle, je me suis fixé deux objectifs. Le premier, trouver un moyen de réparer cette épée. Le second, prouver la valeur de mon approche en ce qui concerne les missions de mon département – afin de vous montrer que, si vous accordez une place à la chance, elle vous le rendra. Durant cette aventure, j'ai découvert une chose à la fois terrifiante et excitante.

Il inspira profondément. *C'est parti.*

— J'ai découvert que notre ordre a désespérément besoin d'un changement de cap depuis au moins six siècles. Depuis cette époque, nous avons pratiquement tout mal compris ou mal interprété.

— Comment oses-tu ! s'insurgea Stearns, blême de colère. Tu es membre du Premier Cercle depuis à peine une semaine et tu...

— Il n'y a aucun problème avec ce que nous..., commença England.

— Hérésie !

Ce mot fit taire toute l'assemblée. Il s'agissait, naturellement, d'une intervention de Rikkin, qui pensait sans aucun doute que Simon lui avait rendu service en se tirant tout seul une balle dans le pied.

— Je ne suis pas d'accord, objecta posément Simon. J'entends vous apporter la preuve que nous avons dévié de ce que Molay avait prévu pour l'Ordre, et que nous avons commis beaucoup d'erreurs depuis qu'il a été livré au martyre. J'ai le droit de plaider ma cause. Si vous me jugez hérétique malgré tout, je me soumettrai comme promis à votre jugement.

— Je trouve vraiment tout cela très divertissant, s'exclama Gramática. Simon, tu me semblais quelqu'un d'extrêmement ennuyeux mais, manifestement, je me trompais.

Sans attendre que Rikkin ait l'occasion de le faire taire de nouveau, Simon poursuivit :

— Les données que j'ai volées étaient les souvenirs de mon ancêtre, Gabriel Laxart. Je les ai prises car je ne souhaitais pas qu'on les, *hem...* trafique, avant que j'aie l'occasion de vous présenter mes découvertes. Mais les voici, inaltérées.

Simon appuya sur la télécommande. L'écran 3D, qui lui avait toujours fait penser à une sorte d'aquarium très élaboré, s'anima. Les brumes si familières du tunnel mémoriel se répandirent comme de l'encre dans de l'eau. Puis les tourbillons prirent forme.

— Ce que vous avez sous les yeux sont des gravures – des graffitis – laissées par Jacques de Molay et certains de ses chevaliers durant leur emprisonnement à la forteresse de Chinon.

À cet instant, la voix de Jean de Metz flotta hors de l'écran.

— Ces gravures sont sans doute une sorte de message. Les Templiers ne gaspilleraient pas leur énergie pour de simples dessins.

— Ces gravures sont célèbres, se moqua Rikkin. Tu perds ton temps, Simon. Morgenstern, du département de cryptologie, pourrait t'en parler pendant des heures...

— N'est-il pas curieux, dans ce cas, que Morgenstern n'ait jamais reçu cet extrait quand le docteur Bibeau le lui a envoyé ? (Simon observa attentivement les autres membres du Premier Cercle tandis qu'ils assimilaient cette information, mais il ne regarda pas Rikkin directement.) J'attire votre attention sur celle-ci en particulier : une sorte de soleil écrasé, en forme de goutte ou de larme à l'envers, qui illumine le visage dressé d'un Templier. Notez les nombreuses occurrences de mains tendues vers le ciel et de cœurs dessinés en de multiples endroits. Et cette phrase en latin, qui dit : « Si le cœur est fort, il ne faillira pas. »

— Pourquoi nous montrer cela ? s'impacienta Berg, direct, comme à son habitude.

— Vous n'allez pas tarder à comprendre. Gardez simplement ces détails en tête.

La scène bascula dans le brouillard avant de se reformer sur le visage de Jeanne.

Son image eut pour Simon l'effet d'un coup de poing dans le ventre. Il serra les dents, s'efforçant de conserver une voix posée tandis qu'il la voyait tenir sa bourse et sourire.

— Je conserve ici l'anneau qu'ils m'ont offert, près de mon cœur, ainsi que d'autres souvenirs qui me sont chers, dit-elle.

Simon ferma les yeux brièvement, puis reprit son compte-rendu.

— Gabriel percevait nettement le pouvoir de l'épée, mais elle fut aussi inerte quand il la toucha que lorsque vous me l'avez remise pour mes recherches, Alan. Éteinte. Banale. Mais regardez.

À nouveau, il vit l'image douce-amère du visage de Jeanne, ses yeux bleus grands ouverts, la bourse autour de son cou glissant vers l'avant tandis que la Pucelle se penchait sur l'épée pour ôter son fourreau de velours rouge, hoquetant de surprise lorsqu'elle découvrit la lueur dorée.

Simon s'autorisa un instant de satisfaction quand une bonne partie de son auditoire inspira brusquement, juste au moment où Jeanne saisit l'épée. Le nimbe doré de l'arme s'intensifia, puis les lignes de l'antique technologie s'illuminèrent.

— Jésus Marie, murmura Jeanne d'Arc en la levant vers le ciel.

Son visage rayonnait, tout comme l'épée, qu'une couronne d'éclairs blancs ceignait.

— Comme vous le voyez, l'épée est à présent active. En revanche, vous ne pouvez pas deviner ce que Gabriel ressentait à cet instant, expliqua Simon. Il éprouvait un sentiment de joie, de contentement et de paix... (Simon fronça les sourcils, conscient que ses mots étaient inadéquats.) Il avait l'impression qu'il n'avait rien à craindre. Que personne ne souffrirait. Cruauté et colère n'avaient plus besoin d'exister. Quand Jeanne tenait l'épée, tout n'était que paix et sérénité.

— Pour les Templiers ? voulut clarifier England.

— Pour le monde entier.

Une série de scènes apparurent, montrant Jeanne en train d'utiliser l'épée : la brandissant, combattant seulement avec le plat de la lame, se défendant avec ses éclairs, brisant la lame de son ennemi en mille morceaux.

— Remarquable.

Ce commentaire venait de Berg. Les émotions se livraient bataille sur son visage : le doute quant à ce qu'il voyait, et une étrange... mélancolie, il n'y avait pas d'autre mot. Reider, le menton posé sur ses mains, suivait le montage, captivée.

— Nous n'avons rien vu de tout cela avec Germain, fit observer Gramática.

— Non, confirma Simon. Effectivement. Gardez aussi cela à l'esprit.

À présent, Gabriel Laxart se trouvait dans une taverne à Rouen. Simon se souvenait de sa colère. Le garçon était venu pour tuer, et pourtant, ce qu'il vit le répugna tellement qu'il choisit d'épargner la vie du pauvre ivrogne.

— Geoffroy Thérage, déclara Simon solennellement. L'ancêtre de ton prédécesseur, David. Warren Vidic.

Thérage était l'image même du bourreau terrifiant. Haut de plus d'un mètre quatre-vingt, un géant pour son époque, il avait une carrure impressionnante à laquelle s'ajoutaient des cheveux foncés et une épaisse barbe noire. Mais, dans cette scène, il était recroquevillé sur une chope de bière, les yeux rouges, écarquillés et vitreux, marmonnant quelque chose à son compagnon ; un homme plus âgé, mieux vêtu, qui l'écoutait bouche bée et le regard livide.

— Vingt-cinq ans que je fais ce métier, bafouilla Thérage. J'les ai vus supplier, pleurer, grogner, se souiller, prier et maudire Dieu. Mais là...

Il prit une longue gorgée de bière, épié depuis une autre table par le jeune homme qui avait prévu de l'assassiner.

— C'était mon travail de les exécuter. Je ne m'en suis jamais tracassé. Mais je brûlerai en enfer pour celle-là. J'ai tué une sainte

femme, et Dieu en a été témoin. (L'immense bourreau tressaillit.) Son cœur... trois fois nous avons brûlé cette femme. Trois maudites fois. De l'huile, du soufre et du charbon, que j'y ai mis. Le cœur ne voulait pas se consumer ! (Il passa une main tremblante sur son visage.) À la fin, j'ai jeté le tout dans la Seine.

— Nous avons brûlé une sainte, murmura l'autre homme. Que Dieu ait pitié de nos âmes.

— Ce cœur qui n'aurait jamais brûlé fait partie de la légende de Jeanne d'Arc, commenta Simon. Mais il semblerait que cette histoire invraisemblable soit authentique. Nous le tenons directement de l'homme qui a essayé de le détruire par trois fois, en vain.

— Thérage est saoul, objecta England d'un ton dédaigneux. Il s'imagina des choses.

— N'est-ce pas la phrase officielle que nous, Templiers, aimons sortir quand les gens ordinaires rencontrent des phénomènes qu'ils ne peuvent expliquer ? la défia Simon. Gardez cela à l'esprit aussi. C'est important.

Ils passèrent encore à une autre scène.

— Vous aurez bien sûr reconnu Gabriel. L'homme élégant avec qui il parle n'est autre que Jean, duc d'Alençon, que l'histoire a retenu comme le meilleur ami de Jeanne d'Arc. Ce dont l'histoire ne se souvient pas, en revanche, c'est que, à l'instar de Gabriel, d'Alençon s'entraînait pour devenir un Assassin. C'était aussi un ami de longue date du roi Charles. Alors pourquoi diable un homme comme lui prendrait-il part à un soulèvement *contre* Charles huit ans après la mort de Jeanne ? Pourquoi deviendrait-il membre de l'Ordre de la Toison d'or, un ordre fondé par Philippe, duc de Bourgogne... et Templier ?

— Il a retourné sa veste, murmura Stearns d'un air approbateur.

— Oui, confirma Simon, mais les historiens se demandent depuis des siècles ce qui l'a poussé à agir ainsi. Aujourd'hui... nous le savons.

Chapitre 35

— Un Templier ? s'exclama Gabriel d'une voix horrifiée.

D'Alençon lui avait paru si vieux, se souvint Simon ; si horriblement fatigué. Mais Gabriel n'était lui-même plus un jeune homme.

— Les Assassins auraient pu sauver Jeanne à n'importe quel moment, déclara amèrement d'Alençon. Ils ont choisi de ne rien faire. J'ai pressé de Metz et Yolande, mais ils ne m'ont fourni aucune explication.

— « Je ne crains rien que la trahison », a dit Jeanne un jour.

Le duc dévisagea tristement son ami de ses yeux foncés.

— Il y a quelque chose que je dois te dire. Tu auras du mal à le croire, mais... le duc de Bourgogne n'a jamais voulu, et encore moins ordonné, la mort de Jeanne.

Gabriel eut un rire moqueur, à la fois irrité et offensé par cette suggestion. D'Alençon leva une main pour l'apaiser.

— Je t'en prie, mon vieil ami, écoute-moi. Naturellement, il voulait l'arrêter. Elle menaçait les desseins des Templiers. Ils n'avaient pas prévu qu'une fille de sa condition entre en scène, et encore moins qu'elle trouve une Épée d'Éden. C'est le vassal de Philippe, Jean de Luxembourg, comte de Ligny, qui l'a faite prisonnière. Ne te rappelles-tu pas combien de temps il l'a détenue ?

— Des mois, répondit Gabriel. Et, ajouta-t-il à contrecœur, il l'a bien traitée. Mais il l'a vendue aux Anglais !

— Les Templiers devaient discréditer Charles. Jeanne était très étroitement liée à lui. Si on la déclarait hérétique, l'image de Charles s'en trouverait entachée. Alors les Templiers – bourguignons et anglais – sont convenus d'essayer de la faire reconnaître coupable d'hérésie.

— Un procès, ricana Gabriel encore furieux. À l'issue prédéterminée.

— Oui. Son procès, sa condamnation – sa chance d'abjurer ses péchés pour être libérée trois, voire quatre ans plus tard –... tu as raison. *Cela* a été planifié. Gabriel... tout ce qu'ils voulaient faire, tout ce qu'ils *devaient* faire, c'était la neutraliser. Charles lui tournait déjà le dos, et le monde n'aurait tardé à en faire autant. (Sa voix se fit plus douce.) Elle aurait pu rentrer à Domrémy. Se marier. Avoir une famille. C'était ce qui était *prévu*.

Même à cet instant, alors qu'il revoyait la scène, Simon se rappelait à quel point cette nouvelle avait déchiré son ancêtre. Jeanne, chez

elle, auprès de sa famille. Peut-être... peut-être avec lui, et leur enfant. Gabriel s'affaissa contre le mur de pierre à côté d'eux et d'Alençon l'attrapa.

— Je... je n'en crois rien, murmura-t-il.

Il s'y refusait, car sa peine n'en serait alors que plus douloureuse. Que les Assassins aient abandonné Jeanne, et que les Templiers aient voulu l'épargner ? Le monde était sens dessus-dessous.

— Durant le procès, ils ont pratiqué un nouvel examen pour prouver que Jeanne était encore vierge. Et elle l'était. Comment diable a-t-elle pu le rester avec des hommes qui la détestaient en permanence dans sa cellule ? Parce que Philippe a prévenu les gardes que s'ils abusaient de Jeanne, ils seraient exécutés !

Gabriel se massa les tempes en essayant de donner un sens à tout cela.

— Alors que s'est-il passé ? Qu'est-ce qui a mal tourné ?

— L'évêque Pierre Cauchon et le promoteur Jean d'Estivet. Voilà ce qui a mal tourné. Ils voulaient asseoir leur réputation, renforcer leur position politique. Cauchon convoitait l'archevêché de Rouen, et il avait un grief personnel contre Jeanne. Quant à d'Estivet, cracha d'Alençon, il aimait simplement se repaître de la souffrance.

Gabriel était encore sous le choc, mais d'Alençon ne lui accorda aucun répit.

— Philippe avait des inquiétudes à leur sujet. Il a envoyé Ligny auprès de Jeanne, dans sa cellule, deux semaines avant son exécution, pour lui faire une offre. Ligny paierait sa rançon si elle acceptait de ne plus jamais prendre les armes contre les Bourguignons ou les Anglais. Mais... elle...

— Elle craignait un piège.

— Oui. Philippe pensait que tout avait été décidé lorsqu'elle a accepté de ne plus jamais porter de vêtements d'homme. Mais alors... oh, Gabriel... (D'Alençon semblait sur le point de craquer.) Cauchon a ordonné aux gardes de prendre ses robes. Ils ne lui ont laissé que le choix de revêtir des habits d'homme... ou rien.

— D'où sa relapse, comprit Gabriel, puis son ton se fit plus sec. C'est pour cela qu'elle est morte.

— Jeanne était impliquée dans une bataille qu'elle ne comprenait pas. Elle n'était même pas un Assassin. Les Templiers le savaient. Elle n'était pas censée mourir, Gabriel. Te souviens-tu de Jacques de Molay ?

— Qu-quoi ? Oui...

Gabriel dévisagea son vieil ami, l'air confus.

— Il a montré l'exemple que tous les Templiers doivent suivre. (Les yeux fonceés du duc brûlaient d'intensité.) Nous pensons que l'épée de Jeanne lui appartenait autrefois. Et que son fonctionnement découle

de ce que Molay voulait. On l'a brûlé en tant qu'hérétique. La dernière — la *dernière* — chose qu'il aurait voulue, c'est que son ordre cloue au bûcher une fille qui brandissait l'épée avec le même bon cœur que lui, même si Jeanne ignorait probablement tout de ces circonstances.

— Pourquoi me dites-vous cela ? demanda Gabriel, entre deux sanglots.

— Car tu dois savoir que les Templiers ont essayé à maintes reprises d'empêcher la mort de Jeanne. L'Ordre ne l'a pas tuée : l'égoïsme de deux hommes l'a fait. Des hommes qui s'intéressaient moins au progrès de l'humanité qu'à leurs propres désirs. Et cet ordre a pensé que tu aimerais l'aider à rendre justice.

Gabriel leva lentement la tête. Il serra fermement les lèvres, puis son visage se durcit.

La scène changea. Un vieil homme était assis dans une chaise tandis que son domestique plaçait une serviette chaude sur ses yeux, sortant un petit rasoir et du savon pour les poser sur une table à portée de main.

Une ombre apparut derrière lui. Gabriel passa son bras autour du cou du domestique, serrant jusqu'à ce que l'homme, terrifié, perde connaissance. Gabriel le déposa par terre aussi silencieusement que possible. Puis il esquissa un pas en avant, ramassant la lame pour la placer sur la gorge du vieil homme.

— Étienne ? demanda Pierre Cauchon, le tissu toujours sur les yeux.

Sa voix était frêle et aiguë ; il n'avait plus rien du puissant orateur qui avait persécuté pendant des heures une jeune femme épuisée et à moitié affamée avec ses questions.

— Non, ce n'est pas Étienne. Vous ne me connaissez pas. Je ne suis qu'une ombre. Un témoin de ce que vous avez fait à Jeanne la Pucelle. Vos maîtres vous ont épargné, mais aujourd'hui... aujourd'hui ils ont décidé qu'il était temps d'abattre cette vieille bête.

Simon savait combien Gabriel désirait le tuer. Mais, avant qu'il puisse ouvrir la gorge de Cauchon, le vieil homme convulsa, haleta, une main crispée sur le cœur, puis s'avachit dans son fauteuil, mort.

— Gabriel n'aura pas eu la satisfaction de tuer Cauchon lui-même, poursuivit Simon. Mais Jean d'Estivet n'a pas eu autant de chance. Son corps a été retrouvé dans un égout, la gorge transpercée par une lame fine et aiguisée. La populace y a vu un châtiment divin pour ce qu'il avait fait à Jeanne d'Arc.

Simon se tut, se préparant à récolter des dénégations. Mais il n'y eut rien de tel. Il ne parvenait pas à déchiffrer leurs visages ; les Templiers étaient maîtres dans l'art de dissimuler leurs émotions. On l'autorisait cependant à continuer.

— Au début de ma présentation, je vous ai demandé de garder

trois détails en mémoire. (Il appuya sur sa télécommande. La scène revint au début, illustrant chaque point tandis qu'il les récapitulait.) Le graffiti laissé par Molay, notamment la représentation du soleil et la citation en latin. La petite bourse que Jeanne portait autour du cou. Et la façon dont l'épée a réagi entre ses mains. À cela j'ajouterai encore deux choses : le témoignage de Thérage au sujet du cœur de Jeanne qui refusait de brûler ; et le fait que Philippe de Bourgogne a tenté *plusieurs fois* de garder Jeanne en vie, et s'est montré furieux contre ce qui n'était autre qu'une trahison envers l'Ordre des Templiers de la part des deux juges de Jeanne.

Il appuya de nouveau sur la télécommande. Une nouvelle image apparut, mais pas un souvenir de l'Animus : une simple photographie du graffiti de Jacques de Molay.

— Vous remarquerez le soleil, dit-il. Il est creux cette fois-ci. Quelque chose a été placé à cet endroit, puis recouvert... jusqu'à ce que la bonne personne le trouve. Ce qu'il recélait quand Gabriel l'a vu a depuis été retiré. Et je pense savoir de quoi il s'agissait.

Le cœur de Simon battait la chamade. Tout reposait sur cet instant. Lentement, il plongea la main dans sa poche et en sortit un petit objet enveloppé dans un mouchoir ; un objet qui était là depuis un certain temps, apaisant secrètement les pensées qui se bousculaient dans la tête de Simon. Il le plaça sur la table, puis le déballa.

Des murmures s'élevèrent. Tout le monde se pencha pour mieux examiner l'objet. C'était une sphère écarlate parfaite dont la lumière pulsait en rythme, de la taille d'un gros grain de raisin. Simon vit plusieurs membres du Premier Cercle se détendre nettement. L'objet ne les contrôlait pas. Mais ils percevaient son énergie, et y étaient sensibles.

— Ceci, reprit-il, est ce que j'appelle le Cœur. C'est le cœur de l'épée. C'est le « cœur » de Jeanne qui ne voulait pas brûler. C'est ce qui fait que Jacques de Molay et Jeanne d'Arc pouvaient la brandir en toute légitimité, mais *pas* Germain.

Simon leur raconta l'histoire du Cœur, sachant que les mots couleraient d'eux-mêmes. Jadis, les informa-t-il, l'objet constituait une partie intégrante de l'Épée d'Éden. Molay avait choisi de le séparer de l'épée quand il ne l'utilisait pas en combat, afin que les deux Fragments d'Éden ne soient pas pris ensemble en cas de perte ou de trahison. Simon ignorait comment, mais Molay était parvenu à faire entrer le Cœur avec lui dans le fort du Coudray. Il avait alors creusé un trou dans le mur du cachot pour l'y placer, puis avait recouvert la cachette à l'aide d'un plâtre sans doute aussi introduit clandestinement. Il avait même expliqué le fonctionnement du Cœur à ceux qui pouvaient lire le latin : « Si le cœur est fort, il ne faillira pas. »

— Il espérait que la bonne personne trouverait le Cœur, que le Fragment appellerait cette personne, poursuivit Simon. Et ce fut Jeanne d'Arc, plus d'un siècle plus tard. La citation aurait pu induire en erreur un lecteur non averti. Elle ne signifiait pas « Si votre cœur est fort, il – votre cœur – ne faillira pas », mais « Si votre cœur est fort, il – l'artefact, l'Épée auquel le Cœur appartient – ne faillira pas. » L'ironie a voulu que Jeanne soit illettrée.

Simon perdait certains Templiers – Stearns, Kilkerman, Rikkin, bien sûr. Mais les autres étaient suspendus à ses lèvres, davantage curieux que méfiants désormais.

— Gabriel a seulement remarqué la bourse au cou de Jeanne lorsque celle-ci est revenue de Chinon. Elle se trouvait dans le donjon du Coudray – et a perçu un appel qui l'a menée jusqu'au Cœur scellé dans le mur du cachot. Je crois que, avec l'anneau de sa famille, le Cœur se trouvait dans cette bourse. Elle la portait lorsqu'elle a touché l'Épée pour la première fois – épée qui, jusqu'à cet instant, était en sommeil. L'arme s'est activée parce que le Cœur – sa source d'énergie – était à proximité. Et probablement parce qu'elle était entre les mains d'une personne ayant une forte concentration d'ADN de Précurseur.

» Et c'est ainsi qu'a commencé l'incroyable – d'aucuns diraient miraculeuse – série de victoires de Jeanne ; des batailles remportées grâce à des stratégies militaires qu'en toute logique elle ne pouvait pas connaître, mais aussi grâce à la passion et à l'enthousiasme de ceux qui l'ont suivie. Ce n'étaient pas les conquêtes et la souffrance qui alimentaient l'Épée, mais la foi de faire ce qui est juste. « Si le cœur est fort, il ne faillira pas. »

Simon ouvrit la boîte.

L'épée rutilait, chaude, magnifique, stimulée par la proximité du Cœur. Mais elle n'était pas encore complète. Simon s'empara du pommeau et le fit pivoter, le séparant sans effort de la poignée. Il le montra aux Templiers subjugués. Le pommeau était creux – et parfaitement dimensionné pour accueillir le Cœur, que Simon inséra. Replaçant le pommeau, il retira ses mains.

— Jeanne d'Arc avait le Cœur autour du cou quand on l'a brûlée. Incapable de le détruire, son bourreau l'a jeté dans la Seine. Comme certains d'entre vous le savent, la plongée est un de mes hobbies. Je suis allé à l'endroit de la Seine où, d'après moi, le bourreau avait jeté les cendres.

» Je ne suis pas Jeanne d'Arc, ajouta-t-il.

Sa voix tremblait. *Peu importe*, pensa-t-il. Ils étaient en présence d'une force supérieure, et allaient tous assister à quelque chose que personne n'avait vu depuis plus de cinq cents ans.

— Je ne suis même pas Gabriel Laxart. Mais je possède bien de l'ADN de Précurseur. Et, de la même façon que Gabriel a perçu l'épée,

enfouie et oubliée derrière l'autel, j'ai pu sentir le Cœur qui voulait être découvert au fond de la Seine. Il m'a fallu du temps... mais je l'ai retrouvé.

» Cela fait des siècles que le Cœur est séparé de son écrin. Et aucun des possesseurs de l'Épée depuis cette époque n'a compris sa véritable nature.

Il regarda ses camarades Templiers, espérant par-dessus tout qu'ils verraient, qu'ils comprendraient, comme lui.

— Encore une fois : je ne suis pas Jeanne d'Arc. Mais, après tout ce que j'ai vu et éprouvé en parcourant les souvenirs de Gabriel, tout ce que j'ai appris concernant cet ordre que ma famille honore depuis tant de générations, et auquel j'ai juré de consacrer ma vie – serment que vous-mêmes avez prêté –, je crois pouvoir dire qu'ici, en cet instant, *mon cœur* est fort... et débordant de conviction.

Simon Hathaway s'empara de l'Épée et la leva.

Une lumière vive et purifiante emplît soudain la pièce. Elle les baigna tous uniformément – de Rikkin à Simon, à Reider, à England – et, brusquement, Simon eut la sensation d'être libéré des fardeaux de toute une vie, voire de plusieurs. Absolument tous les Templiers réunis le contemplaient avec stupéfaction.

L'arme ne brillait pas autant que dans le souvenir de Gabriel Laxart, car Simon n'était effectivement pas Jeanne d'Arc.

Cependant, il avait foi en l'Épée et en ce qu'elle représentait. Et l'Épée le savait.

— *Voilà* ce que l'Ordre des Templiers devrait être ! clama-t-il, joie et certitude affluant dans ses veines. Une arme en cas de nécessité, et une inspiration en tous temps. Une lumière pour l'humanité quand celle-ci en a le plus besoin. *Voilà* ce que recherchait Jacques de Molay. *Voilà* pourquoi l'épée flamboyait quand Jeanne la touchait. Et *voilà* pourquoi, si vous jugez que mes propos sont des mensonges et mes actes une hérésie, je périrai volontiers à l'instar de ceux qui l'ont tenue avant moi : accusé à tort, et mourant pour une cause à laquelle je crois de tout mon cœur.

Tendant l'épée devant lui, il regarda chaque membre du Premier Cercle droit dans les yeux.

— La lame de cette épée est affûtée, son pouvoir restauré. C'est une arme aussi gracieuse que mortelle. Qui parmi vous croit assez fermement en mon hérésie, qui ici pense son cœur assez fort, assez pur, pour me frapper avec elle ?

Pas un seul membre du Premier Cercle de l'Ordre des Templiers – huit des plus grands parmi les plus grands – ne fit un geste pour s'emparer de l'Épée.

— Je requiers l'abandon des charges portées contre Simon Hathaway.

Simon regarda l'écran, surpris qu'Otso Berg intercède en sa faveur. Le visage de celui que Simon avait toujours pris pour un malfrat semblait presque adouci par l'émerveillement.

— Je soutiens cette requête, renchérit Reider. (Quoique calme, elle clignait des yeux rapidement.) Simon, vous avez parfaitement respecté vos objectifs. Si vous avez dérobé des biens appartenant aux Templiers, c'était pour mieux les reconstituer. Et je suis d'accord avec vous. Certaines de nos méthodes sont en décalage avec ce que l'épée de Jacques de Molay représente.

D'autres apparaissaient nettement moins compréhensifs. Rikkin, Stearns, Gramática et Kilkerman demeurèrent silencieux ; ils n'avaient manifestement pas été émus par sa démonstration. Enfin, Rikkin prit la parole.

— Tu nous as donné matière à réfléchir, Simon. Mais on peut difficilement nier le succès de ta démarche. Tu peux poursuivre comme tu l'entends les recherches de ton département, et tu auras accès à l'Animus à ta discrétion. Mais, si ça ne te dérange pas... j'aimerais récupérer mon épée.

Des ricanements autour de la table brisèrent en partie l'enchantement. Mais pas complètement. Avec respect, quoique non sans réticence, Simon replaça le magnifique artefact dans sa boîte, et la remit à Rikkin.

Il ne put s'empêcher de remarquer que le P.-D.G. d'Abstergo Industries n'avait pas touché un seul instant l'Épée de Jacques de Molay.

Chapitre 36

Simon entra dans son appartement d'un pas trébuchant, puis se jeta sur le canapé. Il ne s'était pas rendu compte de la fatigue qu'il avait cumulée depuis... une semaine ? Dix jours ? Il avait perdu le compte. Mais le monde retombait enfin dans le droit chemin – ou peut-être l'empruntait-il réellement pour la première fois.

Les micros de son bureau et de son domicile avaient disparu. Poole était de retour au *Temp's*, rayonnant après ses vacances surprise à Édimbourg au titre de « Meilleur employé de l'année du *Tempest in a Teapot* ». Ben Clarke, le jeune homme qu'Anaya formait pour la remplacer, ne s'était pas montré depuis que Simon avait fui avec l'épée. Même le concierge de l'immeuble de Simon, lui aussi mystérieusement parti en vacances, était revenu.

Simon avait appelé Victoria dès la fin de la réunion, soulagé d'apprendre que ni elle ni Anaya n'avaient été mises en cause durant son absence.

— Ils attendaient probablement de découvrir ce qui m'était arrivé, supposa Simon.

Victoria et lui discutaient sur son téléphone prépayé ; certaines de ses nouvelles habitudes méritaient d'être conservées.

— Oui, je le pense aussi. Mais il n'y a rien eu d'inhabituel. Je suis de retour au Nid d'aigle, et je dois dire que ça m'avait manqué. Pourtant, je n'échangerais pour rien au monde l'aventure que nous avons vécue ensemble dans l'Animus.

— Moi non plus. (Il marqua une pause.) Je... je ne vous remercierai jamais assez, Victoria. Vous avez toujours été là pour moi, même quand je pensais être seul. Ça fait longtemps que je n'ai pas eu quelqu'un sur qui compter. Vous ne vous débarrasserez pas de moi comme ça !

Lisant parfaitement entre les lignes, elle lui répondit d'une voix pleine d'affection.

— J'espère bien ! Peut-être pourriez-vous venir voir ce qu'on fait ici ? Les jeunes gens avec qui je travaille sont vraiment remarquables.

— Mais ils n'arrivent pas à la cheville de Jeanne et Gabriel, plaisanta Simon, et il s'aperçut qu'il souriait.

— *Personne* n'arrive à la cheville de Jeanne et Gabriel. Mais venez quand même me rendre visite.

— Promis, dit-il en toute sincérité.

— Oh, une dernière chose ! Comment diable avez-vous réussi à

vous échapper ?

Il ricana.

— J'ai fait un Saut de la foi, droit dans le store du *Bella Cibo*. Ce sera déduit de ma paie, d'après ce que j'ai compris.

Durant son séjour en France, il était resté en contact avec Anaya ; comme c'était elle qui lui avait déniché assez de faux documents pour qu'il fasse l'aller et retour à Rouen sans encombres, il savait qu'elle allait bien. Il ne lui avait pas parlé depuis son retour, et l'idée de le faire à présent le mettait vaguement mal à l'aise. Même si Captain America s'était vu inexplicablement « congédié », Anaya comptait toujours accepter le poste chez Abstergo Entertainment – qui, ils avaient été assez surpris de l'apprendre, s'était avéré une offre authentique.

Malgré la fatigue, Simon ne tenait pas en place. Avant même de s'en rendre compte il était de nouveau en chemin pour Abstergo. Fidèle à sa promesse, Rikkin avait effectivement fait procéder à la mise à niveau de sa carte d'accès ; Simon pénétra sans problème dans la salle de l'Animus.

C'était étrange de se retrouver là après minuit, sans Victoria. Et entrer seul dans l'Animus était une mauvaise idée. Mais, à ce stade, il avait confiance en sa propre force de volonté et connaissait suffisamment la partie technique du processus pour se juger apte à y retourner une dernière fois sans surveillance.

Il régla les paramètres, ajouta les critères, et se débrouilla pour s'attacher seul. Il se rappela le commentaire de Victoria : « *Si vous êtes prêt à risquer de graves blessures, vous pouvez toujours fixer l'appareil vous-même sans attacher la sangle dorsale.* » Elle ne s'était pas trompée. Avec un peu de chance, cette simulation-là ne serait pas trop physique. Dans le cas contraire, eh bien, Simon savait comment se désynchroniser. Ce ne serait pas agréable, mais cela valait mieux que la seconde option.

Les brumes familières tourbillonnèrent autour de lui. Simon se prépara à ce qu'elles allaient révéler.

15 mai 1443
Burey-en-Vaux

Adossé sous le porche de la maison de son père, Gabriel contemplait une pleine lune resplendissante. Il était rentré chez lui peu de temps après sa rencontre décevante avec feu l'évêque Cauchon. Il avait été impatient d'abrégé cette vie ; une sentence mille fois justifiée. Mais Dieu – ou Satan – avait emporté Cauchon avant que Gabriel puisse l'égorger. Il y avait vu un signe, et sa rencontre subséquente avec d'Alençon avait été la dernière.

Les Templiers l'avaient invité à rejoindre leurs rangs, mais Gabriel avait finalement compris que son désir le plus cher était de rentrer auprès de son père, de sa belle-mère et de leur enfant. La flamme de la vengeance, née au même instant que le brasier qui avait emporté Jeanne, avait fini par s'éteindre, tout comme l'horrible bûcher. L'âme en peine, Gabriel craignait de ne jamais guérir.

Il avait donc fait ses adieux à d'Alençon, et juré de ne jamais prendre part au conflit entre Assassins et Templiers, dans quelque camp que ce soit. Il était arrivé à Burey-en-Vaux la veille de Noël, l'année précédente ; treize ans après l'arrivée de Jeanne d'Arc à Rouen. Il avait trouvé le repos auprès de sa famille et celle de Jeanne. Mais nulle paix. Nulle guérison.

Ce soir-là, Gabriel s'était réveillé vers minuit, le cœur déchiré au souvenir d'une soirée d'été où il s'était fait surprendre par Jeanne, dehors. *Il y a quinze ans*, pensa-t-il ; il dépassait désormais la trentaine. Cela faisait douze ans qu'on l'avait brûlée. Tout le monde lui répétait que le temps arrangerait les choses, qu'il se ferait à l'idée de la mort de Jeanne. C'était faux. Il n'allait pas mieux. Il n'irait jamais mieux.

— Alors, tu tiens l'office de nuit ?

Gabriel se figea. Son propre souffle lui paraissait extrêmement rauque, et même s'il ferma vivement les yeux, des larmes lui échappèrent. Devenait-il fou ? Entendait-il les voix de Jeanne ? Il l'avait vue mourir, mourir de la façon la plus horrible qui soit. Ce ne pouvait donc pas être elle, mais il s'en moquait. Aucun fou n'aurait été plus heureux que lui.

— J... Jeanne ?

Se tournant vers la voix, il ouvrit les yeux.

Derrière le voile de ses larmes, la lune bienveillante illuminait abondamment le visage qu'il chérissait et n'avait jamais espéré revoir de son vivant. Avec un hoquet de stupeur, il se jeta à genoux devant elle, agrippant sa robe, ne croyant pas à la tangibilité de la laine entre ses doigts.

Puis Jeanne le prit dans ses bras et le serra fort tandis qu'il sanglotait au creux de son cou.

— C'est moi, dit-elle. C'est vraiment moi.

Ils s'étreignirent en silence pendant un long moment, à genoux sur les pavés. Enfin, Gabriel leva la tête pour contempler son visage aux reflets d'argent, serrant ses mains, encore terrifié à l'idée qu'elle ne soit qu'un songe, tandis que Jeanne – Jeanne, Jeanne ! – lui racontait ce qui s'était passé.

Le jour de son exécution, elle s'était retrouvée seule avec son prêtre, Martin Ladvenu. Il avait envoyé quelqu'un chercher son étole afin de lui administrer la communion correctement, insistant pour qu'elle boive un liquide épais et sucré. Elle s'était réveillée la nuit

suiivante en découvrant de Metz, qui lui souriait, et d'autres personnes qu'elle ne connaissait pas. Toutes dissimulaient leur visage par des capuches.

— Il m'a dit qu'il se rappelait son serment d'allégeance. Il ne m'avait pas oubliée. Lui et ses amis m'ont sauvée, mais... oh, Gabriel... *Fleur*...

Pendant un moment, Gabriel ne saisit pas ce qu'elle voulait dire. Puis la culpabilité, l'horreur, et un terrible sentiment de honte vinrent lui tordre l'estomac et lui enserrer la gorge. Il avait été si furieux contre Fleur, avait maudit son nom. Il l'avait traitée de traîtresse, de lâche quand, en fin de compte, elle s'était montrée bien plus loyale que lui – et nettement plus courageuse.

— Je croyais que c'était toi, murmura-t-il, et une part de lui n'en revenait toujours pas.

Cette joie serait à jamais tempérée par la douleur de savoir que sa vie avait été achetée par le sacrifice de Fleur. Il songea aux paroles de la fille aux cheveux blonds. Jeanne avait changé sa vie, et l'avait guidée vers Dieu. Elle avait offert le reste de sa vie pour remercier Jeanne de ces quelques mois de paix véritable.

— Je... j'ai vu...

Gabriel s'interrompt. Qu'avait-il vu ? Ce que lui, ce que tout le monde, s'était attendu à voir : une fille maigre aux yeux bleus, une mitre enfoncée sur sa tête dissimulant à moitié un visage tuméfié et couvert de sang, son crâne rasé afin de l'humilier, qui avait crié le nom de Jésus au moment de sa mort – d'une voix qui, s'apercevait-il à présent, n'avait rien à voir avec celle de Jeanne. Mais il y avait une chose que Fleur n'était apparemment pas prête à sacrifier pour compléter l'illusion. Gabriel se rappelait avoir vu la bourse de Jeanne suspendue à son cou délicat, presque, mais pas totalement, cachée par sa chemise crasseuse.

Il se demanda si certains des « soldats » en armure avaient été des Assassins, disséminés dans la foule pour s'assurer que personne ne regarderait la fausse Jeanne de trop près. Dissimulés au grand jour.

— Ils m'ont dit de ne jamais révéler que j'avais survécu, car sinon la mort de Fleur aura été vaine. J'ai donc obéi. J'ai erré de ville en ville, travaillé dans des auberges et des tavernes. Je n'ai pas revu ma famille. Jeanne la Pucelle n'existe plus. Mais... quand j'ai appris ton retour... je devais venir te voir. Pour te dire que je n'aurais jamais demandé ce sacrifice de Fleur. Ni de toi.

— Non, confirma-t-il. Tu ne ferais jamais cela. Mais Fleur l'a choisi.

De cela, il était certain et savait qu'il pouvait sans crainte offrir ce réconfort à Jeanne. Les Assassins avaient certes des défauts, et il était cruel de leur part d'avoir proposé cela à la jeune fille, mais Gabriel

savait que jamais ils ne l'auraient forcée ni menacée. Il ne serait pas surpris que Fleur ait elle-même proposé ce subterfuge. Il tint Jeanne par les épaules pour plonger son regard dans le sien.

— Elle t'aimait.

Jeanne écarquilla ses yeux humides, comprenant ce qu'il avait encore trop peur de dire, même après toutes ces années. Puis elle dit d'une voix douce :

— Je n'entends plus mes voix. Ai-je perdu mes anges, Gabriel ? M'ont-ils abandonnée ?

Lentement, délicatement, Gabriel chassa du pouce une nouvelle larme qui coulait sur la joue de la Pucelle. C'était une femme désormais. Son visage avait vieilli, il avait perdu de son innocence et de sa rondeur, mais sa peau était tellement lisse. Il s'aperçut soudain que la lueur qu'il attribuait à une pleine lune généreuse ne provenait pas seulement du ciel.

Jeanne leva son regard vers lui, ses yeux laissant entrevoir la beauté de son cœur pur. De nouveau, elle brillait de l'intérieur.

— Non, murmura Gabriel. Ils ne t'ont pas abandonnée. Ils t'ont libérée. Dieu, par l'intermédiaire du sacrifice de Fleur, t'a rendu ta vie. Tu peux maintenant choisir ce que tu veux en faire. Que vas-tu décider, Jeanne ?

Il repensa à ce qu'elle lui avait dit, tant d'années auparavant. *« Comment pourrais-je être Jeanne l'épouse, alors que je me suis engagée à demeurer Jeanne la Pucelle de Lorraine aussi longtemps qu'il plaira à Dieu ? J'ai fait cette promesse il y a trois ans. Mon corps, mon cœur... Mes voix ont besoin de moi tout entière, pour le moment. »* Et à sa propre requête : *« Laisse-moi seulement t'accompagner aussi longtemps que tu le pourras. »*

Il sut, en sentant Jeanne s'empourprer au contact de sa main, qu'elle se souvenait aussi de cette nuit-là. Sa lumière s'intensifia lorsqu'elle leva ses propres doigts pour caresser la joue de Gabriel. Il frémit, s'enfouit dans sa main.

— Gabriel Laxart, murmura Jeanne d'Arc, son visage si étincelant que le jeune homme pouvait à peine le supporter. Je vais te laisser m'accompagner pour toujours.

Bien des heures plus tard, Simon Hathaway ôta d'une main tremblante le casque de l'Animus. De ses doigts tâtonnants, il défit les diverses boucles et tituba jusqu'au bureau, sur lequel il prit appui le temps de reprendre son souffle. Il était si bouleversé qu'il lui fallut un moment pour se souvenir du code qui permettait d'effacer ce qu'il venait de voir.

Puis il prit son téléphone.

— Simon ? Quoi, qu'est-ce qu'il y a ?

La voix endormie d'Anaya était néanmoins pleine d'inquiétude.

— Je... Anaya, je dois te parler. (Simon voulait être calme afin d'expliquer clairement ce qu'il ressentait, mais les mots jaillirent de leur propre chef.) Ne pars pas tout de suite à Montréal. Pas avant qu'on ait discuté. S'il te plaît. Cette nuit...

— Simon. (C'était elle la plus calme à présent.) Que s'est-il passé ?

— Un miracle, dit-il, partagé entre rire et sanglots. Et je te raconterai tout en détail. Je te raconterai absolument tout, Anaya. Toutes les choses que j'aurais dû te dire avant, toutes les choses que je croyais insignifiantes, alors qu'il n'y avait rien de plus important. Je sais qu'il est parfois trop tard pour une seconde chance, mais je... Laisse-moi simplement te parler. Et tu me diras ensuite si... si j'arrive trop tard pour en avoir une.

Un long silence. Aussi long que douze ans. Simon serrait le téléphone si fort qu'il en avait mal à la main.

— Je t'écouterai toujours, Simon. (Il perçut la chaleur dans sa voix.) Passe donc me voir et on discutera. J'allume la bouilloire pour le thé.

Épilogue

— Comme vous l'aviez prévu, ça n'aura pas pris longtemps.

Alan Rikkin esquissa un petit sourire en se calant dans le confortable fauteuil en cuir de l'Airbus A319 d'Abstergo.

— Qu'avez-vous pour moi ?

— Hathaway a utilisé l'Animus il y a à peine quelques heures.

Moi qui croyais Hathaway extrêmement prudent, songea Rikkin.

— Vous avez la simulation ?

— Non, monsieur, il a pu l'effacer en utilisant le code d'urgence que Chodary lui a donné. Mais des traces indiquent qu'il y avait bien une simulation.

Rikkin jeta un coup d'œil à sa montre.

— Je n'ai pas le temps de m'occuper de ça maintenant. Continuez de le surveiller et nous discuterons des mesures appropriées à mon retour. Pensez-vous qu'on vous suspecte ?

— Négatif. Clarke a été un excellent leurre. Il a attiré toute l'attention. Après son départ, Chodary était convaincue que le piratage était terminé.

— Soyez tout de même prudent à l'avenir, l'avertit Rikkin. J'ignore combien Hathaway lui en a dit, mais il y a de fortes chances qu'elle soit à l'affût de futures tentatives de votre part.

— Je suis d'accord. Sans Clarke, elle m'aurait tout de suite attrapé.

— Je vais informer le reste de l'équipe Oméga de se mettre en stand-by pour le moment. Mais, à mon retour de Madrid, il se pourrait bien que nous lancions le Double Epsilon.

Rikkin avait vaillamment tenté d'empêcher Simon de découvrir la vérité. Il avait vraiment essayé. On ne pouvait pas le tenir responsable des conséquences à venir. L'image de Simon brandissant l'Épée d'Éden, comme une sorte de roi Arthur du ^{xxi}^e siècle ayant tiré Excalibur du rocher, avait eu des répercussions dans le Premier Cercle. Certains des membres étaient prêts à renier la façon dont l'Ordre des Templiers avait *de facto* fonctionné pendant des siècles au profit d'une version idéalisée de ce que, à une époque reculée, Molay avait *espéré*.

Le roi Arthur était mort dans la désillusion, trahi par sa femme, son meilleur ami, et son fils. Jacques de Molay avait été brûlé vif.

Leur vision idéaliste n'était pas la meilleure option pour l'Ordre des Templiers.

— Pour Hathaway ?

La voix dans son oreille tira Rikkin de ses réflexions.

— Pour chacun d’entre eux, potentiellement. Voire... pour d’autres encore. Nous verrons comment les choses se passent à Madrid.

— Oméga est en stand-by, annonça Andrew Davies.

Au cœur de l’Ordre des Templiers, des secrets se nichaient au sein de secrets. L’équipe Oméga était l’un des plus enfouis. Le dernier ; la fin. Ses membres répondaient à l’appel quand Rikkin leur demandait de mettre un terme à certaines choses. Pour le moment, ils attendraient son ordre.

Il partait pour Madrid, vers ce qu’il espérait être le début du plus grand chapitre de l’histoire des Templiers à ce jour.

— L’Alpha et l’Oméga, murmura-t-il avant d’appeler Sofia.

REMERCIEMENTS

Un livre comme celui-ci n'est jamais écrit seul. Tous mes remerciements à mon agent Lucienne Diver, toujours aussi merveilleuse, pour son soutien et les efforts qu'elle a déployés. J'ai également eu la chance de collaborer avec des gens créatifs, intelligents et pleins d'enthousiasme chez Ubisoft. Je leur suis très reconnaissante de leur soutien sans faille et de l'aide qu'ils m'ont apportée tout au long de l'écriture de ce roman.

Merci à Caroline Lamache et à Holly Rawlinson, qui m'ont contactée fin 2015 pour me proposer de travailler sur ce projet. Caroline et Anthony Marcantonio, quant à eux, m'ont aidée à rester concentrée au cours de ce qui s'est révélé être une véritable aventure.

Aymar Azaïzia m'a été d'un grand secours lors des séances de brainstorming au cours desquelles Jeanne, Simon et Gabriel ont fait leur première apparition. Richard Farrese et Anouk Bachman se sont tenus prêts à fournir suggestions, clarifications et réactions à toute heure du jour et de la nuit afin que l'univers d'Assassin's Creed se mêle sans heurt à celui du début du xv^e siècle. Maxime Durand, historien extraordinaire, a effectué le travail inverse en répondant à toutes mes interrogations afin que la France de Jeanne d'Arc semble plus vraie que nature.

Kevin Stallard m'a très aimablement renseignée sur le quotidien d'un *white hat* ; toutes les erreurs concernant les talents d'Anaya sont entièrement miennes.

Je souhaite également rendre hommage à l'historienne disparue Régine Pernoud. L'essentiel de ses ouvrages consacrés à la Pucelle reprennent les paroles mêmes de Jeanne, qu'elle a accompagnées, chaque fois que nécessaire, d'explications éclairées. Ses livres sont captivants, accessibles à tous et regorgent d'informations. Je ne peux que les recommander à quiconque voudrait en apprendre davantage sur Jeanne d'Arc.

Enfin, merci à la jeune fille qui, dans l'Histoire, n'a eu nul besoin d'une Épée d'Éden pour stupéfier le monde entier. Que ce soit en 1429 ou presque six siècles plus tard, la vie de Jeanne d'Arc ne requiert aucun enjolivement pour captiver, inspirer et émerveiller les foules. Merci, Pucelle, de m'avoir laissée créer une légende autour de la vérité.

Assassin's Creed®, aux éditions Bragelonne, en grand format :

Assassin's Creed® : Les Chroniques d'Ezio Auditore (comprend des illustrations couleur)

Assassin's Creed® : Heresy

Chez Milady :

Assassin's Creed® :

1. *Assassin's Creed® : Renaissance*
2. *Assassin's Creed® : Brotherhood*
3. *Assassin's Creed® : La Croisade secrète*
4. *Assassin's Creed® : Révélation*
5. *Assassin's Creed® : Forsaken*
6. *Assassin's Creed® : Black Flag*
7. *Assassin's Creed® : Unity*
8. *Assassin's Creed® : Underworld*

Assassin's Creed® : Le roman du film

Assassin's Creed® : Au coeur de l'Animus

Chez Castelmor :

Assassin's Creed® :

1. *Assassin's Creed® : Renaissance*
 2. *Assassin's Creed® : Brotherhood*
 3. *Assassin's Creed® : La Croisade secrète*
 4. *Assassin's Creed® : Révélation*
 5. *Assassin's Creed® : Forsaken*
 6. *Assassin's Creed® : Black Flag*
 7. *Assassin's Creed® : Unity (comprend des illustrations couleur)*
 8. *Assassin's Creed® : Underworld (comprend des illustrations couleur)*
- Assassin's Creed® : Le roman du film (comprend des illustrations couleur)*

Titre original : *Assassin's Creed® : Heresy*

Originellement publié en Grande-Bretagne par Penguin Books Ltd. et Ubisoft en 2016

© 2017 Ubisoft Entertainment. Tous droits réservés.

Assassin's Creed, Ubisoft et le logo Ubisoft sont des marques d'Ubisoft Entertainment aux États-Unis et/ou dans les autres pays.

Éditeur de la présente édition : Bragelonne

Illustration de couverture : © Ubisoft Entertainment. Tous droits réservés

Design de couverture : Faceout Studio, Jeff Miller.

Photographies : Brandon Hill

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-2856-8

Bragelonne

60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris